

REVUE

DE PARIS.

REVUE
DE PARIS.

SECONDE ÉDITION.

—

TOME TROISIÈME.

MARS 1834.

BRUXELLES,
H. DUMONT, LIBRAIRE-ÉDITEUR.
—
1834.

SOUVENIRS DU CAPITAINE MARRYAT.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.

§ Ier.

Depuis quelques jours nous avions croisé au large et près de la côte de France, lorsqu'un matin, au point du jour, nous rencontrâmes, à environ quatre milles du port de Cette, un grand convoi de navires qui se dirigeaient tous vers le même point. Aussitôt nous leurs donnâmes la chasse près de la côte, où ils mouillèrent sous une batterie que nous n'aperçûmes que quand elle fit feu sur nous. La frégate reçut deux ou trois boulets, parce que la mer était calme et la batterie presque à fleur d'eau. Le commandant, virant aussitôt de bord, se tint au large pour mettre les embarcations à la mer et se préparer à un débarquement. Son projet était de prendre la batterie d'assaut. Le lieutenant O'Brien, qui commandait le premier cutter de service, était dans son embarcation; et j'obtins de lui la permission de m'y glisser en contrebande. Nous débarquâmes au milieu du feu des canonniers qui protégeaient le convoi et qui nous tuèrent trois hommes. Nous courûmes aussitôt à la batterie, que nous prîmes sans opposition, car les

Français en sortaient à mesure que nous y entrions. Les instructions précises du commandant étaient de ne pas rester dans la batterie une minute après nous en être rendus maîtres. Nous devions nous contenter d'enclouer les canons; car le commandant savait qu'il y avait des troupes sur la côte, et qu'elles pourraient nous attaquer à l'improviste. O'Brien et moi nous restâmes dans la batterie avec l'armurier, et l'équipage de la chaloupe retourna au rivage pour la tenir à flot et se préparer à gagner le large au premier signal. Nous avions encloué toutes les pièces, excepté une, lorsque tout-à-coup une décharge de mousqueterie tue l'armurier et me blesse au-dessus du genou. Je tombai à côté d'O'Brien, qui s'écriait: « Les voici, et il reste une pièce à enclouer! » Il fit un saut, arracha le marteau de la main de l'armurier, et en un clin d'œil il eut encloué le canon. Au même instant j'entendis les pas des soldats français. O'Brien jeta le marteau, me chargea sur ses épaules en me disant: « Allons, Pierre, mon brave aspirant, du courage! » et il se mit à courir vers la chaloupe; mais il était trop tard. A peine avait-il franchi la moitié de la distance qui nous séparait de l'embarcation, qu'il fut saisi au collet par deux soldats et ramené dans la batterie. Les Français avancèrent alors et firent un feu bien nourri. Notre cutter échappa et alla rejoindre les autres chaloupes qui avaient capturé les canonnières et le convoi sans beaucoup de peine. Nos grandes embarcations, qui avaient des caronades sur l'avant, ripostèrent à boulet et à mitraille. Les Français furent obligés de se mettre à l'abri dans la batterie, et de là ils ajustaient nos hommes à leur aise, jusqu'à ce que la plupart des navires fussent amarinés. Ceux sur lesquels on ne put mettre du monde furent brûlés. Pendant ce temps, O'Brien avait été conduit dans la batterie en me portant toujours sur son dos: mais dès qu'il fut entré il me déposa doucement à terre, en me disant: « Pierre, mon garçon, quand vous étiez sous ma protection, je vous aurais porté à travers champs et broussailles; mais maintenant que vous voilà à la disposition de ces maudits Français, qu'ils vous portent s'ils veulent. A chacun sa besace, Pierre, n'est-ce pas juste? S'ils croient qu'un aspirant vaut la peine d'être transporté ils peuvent bien se charger du fardeau. — Et s'ils ne veulent pas, O'Brien, me lais-

serez-vous ici ? — Vous abandonner, Pierre ! non certainement, mon garçon, si cela dépend de moi ; n'ayez pas peur qu'ils vous laissent : ils font si peu de prisonniers qu'ils emmèneraient même le singe du commandant, s'il était pris. » Aussitôt que nos chaloupes furent hors de portée de la mousqueterie le feu cessa. L'officier qui commandait les troupes s'approcha d'O'Brien et lui dit en le regardant fixement : « Officier ? » O'Brien répondit par un signe de tête. Il fit la même question en me montrant du doigt, et O'Brien répondit de la même manière. J'étais raide, faible et incapable de marcher. Le commandant laissa un détachement dans la batterie et se disposa à retourner à Cette. On me porta sur trois fusils, et O'Brien marchait à côté de moi. Je dois dire que les soldats furent très-humains et qu'ils eurent l'attention de mettre une capote sous ma jambe blessée. Après une marche d'une heure et demie, qui me parut cinq jours, nous arrivâmes à Cette. Je fus transporté dans la maison du commandant, qui pendant la route m'avait souvent regardé avec intérêt, en disant : « Pauvre enfant ! » Aussitôt qu'on m'eut mis au lit je m'évanouis. Quand je repris mes sens, je m'aperçus qu'un chirurgien avait bandé ma jambe. O'Brien était près de moi ; le commandant se tenait debout d'un côté de mon lit et le chirurgien de l'autre ; une jeune fille d'environ douze ans s'appuyait sur mon chevet et me présentait une tasse. Je crus voir un ange, tant elle était jolie, et je me tournai un peu pour mieux la contempler. Je pris la tasse qu'elle m'offrait, que j'aurais refusée de tout autre, et j'humectai mes lèvres. Une autre personne entra dans ce moment, et la conversation eut lieu en français.

« Que fera-t-on de nous, dis-je alors à O'Brien ? — Silence, me répondit-il en se penchant vers moi ; je comprends tout ce qu'ils disent. Ne savez-vous pas que je parle français ? » Un instant après, tout le monde se retira, excepté cette jeune fille et O'Brien. Environ une heure après, l'officier et le chirurgien revinrent. L'officier adressa la parole à O'Brien en français, et celui-ci fit signe qu'il ne comprenait pas.

« Pourquoi ne lui répondez-vous pas ? dis-je à O'Brien, puisque vous le comprenez. — Faites comme si je ne savais pas un mot de leur baragouin ; ils ne se méfieront de rien, et je sau-

rai tout ce qu'ils diront. — Mais est-ce loyal, O'Brien? — Si c'est loyal! Supposez que j'aie un billet de banque dans ma poche, suis-je obligé de le montrer à tous ceux que je rencontre? — Non assurément. — Eh bien! n'est-ce pas ce que les hommes de loi appellent cas identiques? — Je ne dirai rien, puisque vous le voulez; cependant je devrais vous dénoncer, à cause des bontés qu'on a pour nous. » Pendant notre conversation l'officier disait de temps en temps quelques mots au chirurgien, en fixant sur nous des regards significatifs. Deux autres individus entrèrent en ce moment. L'un dit en mauvais anglais à O'Brien qu'il était interprète. Il nous demanda nos noms et nos grades, que l'autre consigna sur un registre; et, cette formalité remplie, tout le monde sortit, excepté l'officier. A notre grande surprise, il nous adressa la parole en très-bon anglais. « Messieurs, dit-il, j'ai obtenu pour vous de monsieur le gouverneur la permission de demeurer chez moi jusqu'à ce que notre jeune blessé soit rétabli. Monsieur O'Brien, il faut que vous me donniez votre parole que vous ne ferez aucune tentative d'évasion. Y consentez-vous? » O'Brien était stupéfait: « Comment, vous parlez anglais, colonel! Il n'est pas généreux de votre part de nous l'avoir caché. Vous avez entendu tous nos petits secrets. — M'avez-vous prévenu que vous saviez le français? — Diable! s'écria O'Brien, je me suis pris dans mes propres filets. Je parie que vous êtes Irlandais. — Je descends d'une famille irlandaise, répondit le colonel, et mon nom est aussi O'Brien. Je fus élevé dans ce pays, parce qu'il m'était défendu de servir le mien, et j'ai conservé la religion de mes ancêtres. Je puis passer pour Français, car je n'ai de mon pays que la langue que ma mère m'a apprise et un vif attachement pour les Anglais, que je leur témoigne toutes les fois que j'en trouve l'occasion. Mais revenons à la question, monsieur O'Brien: voulez-vous me donner votre parole? — La parole d'un Irlandais et sa main par-dessus le marché, répondit O'Brien en serrant la main du colonel, sont des garanties suffisantes. Soyez sûr que je ne m'en irai jamais en laissant le petit Pierre ici. — Cela suffit, répondit le colonel; monsieur O'Brien, je ferai pour vous tout ce que je pourrai. Quand vous serez fatigué de veiller auprès de votre ami, ma fille vous remplacera. Vous aurez là une petite garde-

malade bien attentive, monsieur Marryat. » La bonté du colonel me fit verser des larmes. Il me pressa la main, et après avoir dit à O'Brien que le dîner était prêt, il appela sa fille et la pria de rester dans la chambre. Je reconnus l'enfant qui m'avait déjà donné des soins. « Céleste, lui dit son père, tu sais assez d'anglais pour comprendre ce que monsieur demandera. Va chercher ton ouvrage pour t'occuper quand il dormira. » Céleste sortit et rentra un moment après avec sa broderie. Elle s'assit près de mon chevet, et on nous laissa seuls. Céleste se mit à broder, et comme ses yeux étaient fixés sur son ouvrage, je pouvais la regarder sans qu'elle s'en aperçut. Elle était vraiment jolie : des cheveux châtain foncé, de grands yeux, des sourcils bien dessinés, un nez fin et une bouche parfaite; mais je n'admirais pas tant ses traits que l'expression desa physionomie; il y avait dans ce visage tant de douceur, de modestie et d'intelligence! Quand elle souriait, et elle ne parlait jamais sans sourire, ses dents ressemblaient à deux rangées de petites perles. Elle ne tarda pas à lever les yeux vers moi en me disant : « Avez-vous besoin de quelque chose? voulez-vous boire? Je parle bien peu anglais. — Je vous remercie; je n'ai besoin de rien; je ne désire qu'un peu de sommeil. » Elle se leva pour tirer les rideaux de la croisée, afin que le jour ne m'empêchât pas de m'endormir; mais je ne pus fermer l'œil : le souvenir de ce qui venait de se passer me préoccupait trop. Je pensais à ma famille, au chagrin qu'elle éprouverait en apprenant cet événement. Je ne m'étendrai pas sur les détails de ma maladie, qui fut cruelle pendant quinze jours. Céleste me quittait à peine. Lorsque je fus convalescent nous devînmes intimes, comme on le devine. Nous nous apprenions l'anglais et le français. Au bout de deux mois, j'étais entièrement rétabli; mais le colonel ne voulut pas encore me remettre au gouverneur. J'étais donc obligé de rester tout le jour sur un sofa; mais le soir je me dédommageais par quelques promenades avec Céleste. Cette dernière quinzaine fut la plus heureuse de ma vie.

Le commandant de notre frégate avait envoyé un parlementaire pour s'informer si nous étions vivans, et nous avait fait remettre nos effets avec deux cents dollars pour notre usage. Au bout de trois mois j'allais parfaitement, et le chirurgien ne

put différer plus long-temps de faire son rapport. Nous reçûmes l'ordre de nous préparer à partir dans deux jours pour Toulon, où nous devions joindre un détachement de prisonniers, pour nous rendre de là dans l'intérieur. Notre séparation fut cruelle. Céleste promit de m'écrire si on le lui permettait, et moi je promis de répondre à ses lettres. Le colonel nous serra la main. O'Brien le remercia de ses bontés, et nous partîmes à cheval, sous l'escorte de deux cuirassiers. Le soir du second jour nous arrivâmes à Toulon. Aussitôt que nous fûmes entrés dans la ville, notre escorte nous remit entre les mains d'un officier à la figure sinistre, qui nous dit d'un ton grossier que notre parole nous était rendue et commanda une escouade pour nous conduire à la prison près de l'arsenal. Nous donnâmes 4 dollars à chacun des cuirassiers pour les remercier de leur politesse, et nous nous acheminâmes vers le lieu de notre captivité. Je fis remarquer à O'Brien que nous allions dire adieu à toute espèce de plaisir : « C'est vrai, Pierre ; mais il est certain bijou qu'on appelle espérance, que quelqu'un trouva au fond de son coffre-fort, lorsqu'il le croyait vide ; il ne faut pas le perdre de vue et chercher un moyen de nous échapper. Au reste, le moins que nous en parlerons ne sera que le mieux. » Quelques minutes après, nous fûmes à notre destination.

Les portes s'ouvrirent pour nous laisser entrer et se refermèrent pesamment sur nous. Quand nos yeux furent faits à l'obscurité de la prison, nous vîmes que nous étions en compagnie d'une trentaine de matelots anglais. Nous nous assîmes sur nos paquets, et chacun se livra à ses réflexions. Nous passâmes une nuit horrible. Au point du jour, on ouvrit les portes, et nous reçûmes l'ordre de passer dans la cour. Là on nous mit sur deux rangs, et, tambour en tête, nous sortîmes de la ville, escortés par une populace avide de spectacle ; le soir, nous arrivâmes à Cujes. On nous enferma dans une vieille église, où nous dormîmes dans la boue, car la voûte était percée. Le lendemain matin, nous fûmes conduits sur la place pour être remis à un autre détachement. Parmi les officiers, je crus reconnaître un capitaine que nous avions vu souvent à Cette, chez le colonel O'Brien, et je l'appelai par son nom. Il se tourna, et en nous voyant, il témoigna sa surprise de

nous trouver dans cet état. Il parla en notre faveur au major de la place, qui nous permit d'être prisonniers sur parole. Jusqu'à Montpellier nous fûmes traités avec les plus grands égards par les officiers qui commandaient les détachemens. Dans cette ville, nous jouîmes de toute la liberté possible; nous n'avions pas même un gendarme pour nous suivre; nous dînions à table d'hôte, et le soir, nous allions nous délasser au théâtre. J'écrivis au colonel O'Brien, à Cette, et dans sa lettre j'en mis une, non cachetée, pour Céleste. Peu de jours après, nous reçûmes les réponses; celle de Céleste était écrite en anglais. Le colonel me disait qu'il allait être envoyé au commandement de quelque place dans l'intérieur; mais qu'il en ignorait encore le nom.

Dix jours après notre arrivée à Montpellier, O'Brien, moi et huit capitaines de navires marchands, qui nous avaient joints dans cette ville, nous reçûmes l'ordre de nous préparer à partir pour Givet, ville fortifiée du département des Ardennes; mais en même temps les autorités reçurent du gouvernement des instructions qui leur défendaient de permettre la prison sur parole. Je n'entrerai pas dans des détails sur une marche de trois semaines, pendant laquelle nous fûmes bien ou mal traités, selon le caprice des officiers qui nous escortaient. Enfin, quatre mois après notre capture, nous arrivâmes à Givet. « Pierre, me dit O'Brien en jetant un regard rapide sur les fortifications et sur la rivière qui sépare les deux villes, je ne vois pas pourquoi nous ne mangerions pas le dîner de Noël en Angleterre. J'ai pris une vue à vol d'oiseau de l'extérieur de la place; il ne me reste qu'à savoir comment nous serons dedans. » Je dois avouer qu'en voyant les fossés et les hautes murailles, je ne partageai pas la confiance de mon ami. Un gendarme qui marchait à nos côtés devina ce dont il était question et dit à O'Brien en français: « Vous le croyez possible? — Il n'y a rien d'impossible pour un homme courageux; les armées françaises l'ont prouvé, répondit O'Brien. — Vous avez raison, reprit le gendarme, flatté du compliment adressé à sa nation. Je vous souhaite une bonne chance, vous la méritez; mais... » et il hocha la tête. « Si je pouvais seulement me procurer un plan de la citadelle, dit O'Brien, je donnerais volontiers cinq napoléons, » et il regarda le gendarme. « Je ne vois

pas de raison pour empêcher un officier, quoique prisonnier, d'étudier l'art de la fortification, répondit le gendarme. Dans deux heures nous serons dans l'enceinte. Je me rappelle que dans la plan des deux villes la citadelle est décrite avec assez d'exactitude pour que vous puissiez en avoir une idée. Mais nous avons déjà trop causé; » et en disant ces mots, le gendarme rejoignit l'arrière-garde.

Un quart d'heure après, nous arrivâmes sur la place, et de là on nous conduisit chez le gouverneur. Quand nous fûmes devant sa maison, le gendarme fit un signe à O'Brien : celui-ci tira de sa poche cinq napoléons qu'il enveloppa dans un morceau de papier, et les tint cachés dans sa main. Un instant après le gendarme, en passant à côté d'O'Brien, lui remit un vieux mouchoir de soie, en lui disant : « Votre mouchoir, monsieur. — Merci, répondit O'Brien, en mettant dans sa poche le paquet qui contenait la carte; voici pour boire, mon ami », et il glissa le papier dans la main du gendarme qui se retira aussitôt. Ce fut une bonne fortune pour nous; car nous apprîmes plus tard qu'il était expressément défendu de nous laisser sortir de la citadelle sur parole, et même avec surveillance.

Après avoir attendu devant la porte du gouverneur que l'heure de l'appel fût arrivée, nous fûmes conduits à la prison, et en quelques minutes nous nous trouvâmes sous les verrous dans l'une des places les mieux fortifiées de la France.

Si j'avais eu des doutes sur la possibilité d'une évasion en examinant les fortifications extérieures, je la regardai comme impossible du moment où nous y entrâmes, et je fis part de ma pensée à O'Brien. Nous étions dans une cour ou préau entourée de hautes murailles; d'un côté était le logement des prisonniers, et quatre sentinelles, placées à égales distances, avaient sans cesse les yeux sur nous. Ce préau ressemblait parfaitement aux larges fosses où l'on met maintenant les ours, avec la seule différence que les proportions étaient plus grandes. O'Brien me répondit : « Bah! Pierre, c'est précisément la sécurité du lieu qui nous donnera les moyens d'en sortir. Mais silence! il y a toujours quelque espion qui comprend l'anglais. » On nous désigna une loge qui contenait six personnes, et, avant de nous en laisser prendre possession, nos malles furent visitées.

« De mieux en mieux, Pierre, me dit O'Brien, ils ne se sont aperçus de rien. — Qu'est-ce? lui demandai-je. — Oh! ce n'est qu'une petite collection d'articles qui pourront nous être utiles »; et il me montra (ce que j'ignorais entièrement) que sa malle avait un double fond, tapissé comme le reste, et si bien adapté qu'il était impossible de s'en douter. « Qu'avez-vous là-dedans, demandai-je à O'Brien? — Ce sont des instrumens que j'ai fait confectionner à Montpellier; mais vous verrez cela plus tard. » Nos camarades de chambre entrèrent en ce moment, et un quart d'heure après, la cloche ayant sonné le dîner, ils nous laissèrent seuls. « Maintenant, Pierre, dit O'Brien, il faut que je me débarrasse; ouvrez la malle. » Il se déshabilla, et quand il eut ôté son caleçon et sa chemise, je vis une corde de soie nouée de deux en deux pieds, et d'un demi-pouce environ de circonférence, tournée autour de son corps. Elle avait à peu près soixante pieds de long. A mesure que je la dévidais, O'Brien me dit tout en pirouettant sur ses talons : Pierre, j'ai porté cette corde depuis Montpellier, et vous ne pouvez avoir une idée de ce que j'ai souffert; mais il faut que nous retournions en Angleterre, c'est décidé. » Lorsque la corde fut dévidée, je conçus ce qu'O'Brien avait dû souffrir. En plusieurs endroits, la chair vive était à découvert par l'effet du frottement continuel, et quand il eut remis ses habits, il s'évanouit. Je ne fus pas peu alarmé; mais j'eus la présence d'esprit d'enfermer la corde dans la malle avant d'appeler du secours. Ce fut inutile, car O'Brien revint à lui au même moment, et son premier mouvement fut de me regarder avec un air inquiet; je lui montrai la clef et il parut content. — Pendant plusieurs jours, O'Brien fut indisposé et ne sortit pas; il profita de ce temps pour étudier le plan que lui avait donné le gendarme. Un jour il me dit : « Pierre, savez-vous nager? — Non, mais c'est égal. — Ce n'est pas égal du tout; car faites bien attention que nous aurons à traverser la Meuse, et qu'on ne trouve pas toujours des bateaux. Cette citadelle est baignée par la rivière d'un côté, et comme c'est le mieux fortifié, c'est aussi celui qu'on garde le moins. C'est par-là qu'il faut nous évader. Je sais très-bien mon chemin jusqu'à la seconde enceinte sur la rivière; mais lorsque nous serons dans l'eau, si vous ne savez pas nager, il faut que je trouve un

moyen de nous tirer d'embarras. — Êtes-vous donc décidé à tenter l'escapade? Je ne conçois vraiment pas comment nous pourrons arriver au haut de ce mur en présence de ces quatre sentinelles? — Ne vous inquiétez pas de cela, Pierre, pensez à vos affaires, et dites-moi seulement si vous voulez me suivre? — Certainement, si vous avez assez de confiance en moi pour m'accepter comme associé. — A vous parler franchement, Pierre, je ne donnerais pas un sou pour fuir sans vous. Nous avons été pris ensemble, et, s'il plaît à Dieu, nous recouvrerons notre liberté ensemble. Mais ce ne sera pas dans ce mois-ci; il nous faut des nuits sombres et du mauvais temps. »

Cette prison était, sous tous les rapports, bien différente de celle de Verdun et des autres. Nous n'avions aucune permission sur parole et peu de communications avec les habitans. Quelques-uns seulement avaient le droit d'entrer et de vendre divers articles aux prisonniers; mais leurs paniers étaient fouillés par les inspecteurs. Sans les précautions qu'O'Brien avait prises, toute tentative eût été inutile. Aussitôt qu'il put sortir, il acheta quelques articles indispensables, et entre autres plusieurs pelotons de ficelle, car un des amusemens des prisonniers était de faire enlever des cerfs-volans. Mais ce passe-temps fut bientôt défendu, parce qu'une ficelle (sans qu'on pût savoir si c'était avec intention de la part de celui qui la tenait) s'accrocha à la batterie du fusil d'une de nos sentinelles et le lui enleva des mains. Depuis ce moment, le commandant défendit les cerfs-volans. Cette circonstance nous fut favorable. O'Brien acheta peu à peu toute la ficelle des prisonniers, et comme nous étions plus de trois cents, il en eut assez pour faire en cachette une corde très-forte, ou mieux une de ces tresses carrées comme les marins en savent faire. « Pierre, me dit-il un jour, je n'ai plus besoin maintenant que d'un parapluie pour vous. — Un parapluie! pourquoi faire? — Pour vous empêcher de vous noyer, voilà tout. — La pluie ne me noiera pas. — Non, certes; mais achetez-en un neuf le plus tôt que vous pourrez. » Mon emplette faite, O'Brien fit bouillir une certaine quantité de cire et d'huile, passa sur mon parapluie plusieurs couches de cette préparation, et le cacha dans sa paillasse. Je lui demandai s'il avait le projet de mettre quelqu'un des prisonniers dans sa confidence. « Non, me ré-

pondit-il; il y en a si peu sur lesquels on puisse compter que je ne veux me fier à aucun. »

Quelques jours après, nous reçûmes des lettres. Mon père m'invitait à tirer sur lui pour tout l'argent dont j'aurais besoin. — La semaine suivante, O'Brien vint à moi et me dit : « La nouvelle lune s'est levée avec du mauvais temps. S'il continue, préparez-vous pour une escapade. J'ai mis tout ce qui vous est nécessaire dans votre petit havresac.... Ce sera peut-être cette nuit : allez vous coucher et dormez pour une semaine, si vous pouvez, car si nous réussissons, nous dormirons mal la semaine prochaine. » Il était alors huit heures. Je me couchai : vers minuit, je fus réveillé par O'Brien qui me dit de m'habiller sans bruit et de le suivre dans le préau. Je sortis sans éveiller personne; la nuit était très-noire (nous étions en novembre), il pleuvait par torrens et le vent soufflait avec violence. Je fus quelque temps sans trouver O'Brien, qui était déjà à l'ouvrage, et comme il m'avait communiqué son plan et ses moyens, je vais les faire connaître d'avance. A Montpellier il s'était procuré six tringles de fer de dix-huit pouces de long, et dont une extrémité était terminée en forme de vrille, l'autre était carrée et garnie d'un manche qui se démontait à volonté. Pour plus de sûreté, il y avait un manche de rechange, et chaque manche pouvait s'adapter à toutes les tringles. O'Brien avait déjà vissé une de ces tringles dans les interstices des pierres dont le mur était construit, et à califourchon sur celle-là, il en fixait une autre trois pieds au-dessus. Quand il eut fini, il se tint debout sur la première tringle, et, s'appuyant sur la seconde, qui était à la hauteur de sa hanche, il fixa la troisième, et ainsi de suite, en ayant soin de ne pas les placer à une ligne droite, mais à six pouces d'écart l'une de l'autre. Lorsque les six tringles furent fixées, il se trouvait à peu près à demi-hauteur du mur; il attacha sa corde, qu'il avait mise autour de son cou, à la tringle la plus élevée, et se laissant glisser jusqu'en bas, il dévissa les quatre premières. Remontant alors par le moyen de la corde, il se mit debout sur la cinquième tringle, en s'appuyant à la sixième, et il recommença sa tâche. De cette manière il arriva au bout d'une heure et demie au haut du mur : là il fixa sa dernière vis, et après y avoir attaché la corde, il se laissa couler jusque dans la cour. « Maintenant,

Pierre, me dit-il, il est impossible aux sentinelles de nous voir. Quand même elles auraient des yeux de chat, elles ne le pourraient que lorsque nous serons au haut du mur; mais alors nous arrivons sur le glacis, et il nous faut ramper sur le ventre pour gagner les remparts. Je vais monter avec les outils : donnez-moi le havresac, vous serez plus léger; mais s'il survient quelque incident, n'oubliez pas d'aller vous remettre au lit. Si, au contraire, j'agite la corde trois ou quatre fois, vous grimperez au plus vite. » Ces instructions données, O'Brien se chargea de l'autre corde, des deux havresacs, des tringles de fer, du parapluie et de tout son attirail, en me disant : « Pierre, si la corde peut me porter avec tout ce bagage, soyez sûr que le poids d'un corps comme le vôtre ne la fera pas rompre; ainsi n'ayez pas peur. Dans trois minutes je vis la corde s'agiter, et je me mis à l'œuvre pour le joindre. Je n'eus pas beaucoup de peine, parce que les nœuds servaient de support à mes pieds. Quand je fus au haut du mur, O'Brien me saisit par le collet, mit sa main humide sur ma bouche, et je me couchai à côté de lui pendant qu'il retirait la corde. Cela fait nous traversâmes le glacis en rampant sur le ventre, et nous fûmes bientôt sur le rempart. Le vent soufflait avec fureur, et la pluie était si épaisse que les sentinelles ne nous aperçurent pas; certes ce ne fut pas leur faute, car il était impossible de nous découvrir. O'Brien eut quelque difficulté à trouver le point correspondant au pont-levis du premier fossé; il y parvint enfin, et après y avoir fixé une tringle de fer il y attacha la corde. « Je vais descendre le premier, me dit-il, et quand je remuerai la corde, vous me suivrez. » Lorsqu'il fut en bas, il fit le signal convenu. Je descendis et je me trouvai dans ses bras sur l'éperon du pont-levis qui, en ce moment, était levé. O'Brien me montra le chemin en passant par-dessus les chaînes, et je le suivis. Après avoir traversé le fossé, nous arrivâmes à une porte que nous trouvâmes fermée. Ici notre embarras fut grand. O'Brien essaya de la crocheter, mais en vain. Nous ne pouvions plus avancer. Je proposai de faire un trou au-dessous de la porte et de passer par-là. « Pierre, vous avez une idée excellente, dit O'Brien, je n'y aurais jamais songé. » Aussitôt nous nous mîmes à l'ouvrage avec nos pinces. Après plus d'une heure d'un travail opiniâtre, le trou fut assez grand

pour nous donner passage. Cette porte conduisait au rempart intérieur à travers une allée couverte. Nous avancions à tâtons, quand nous entendîmes du bruit. Nous nous arrêtâmes pour écouter, et nous reconnûmes que c'était le ronflement d'une sentinelle endormie. Cet obstacle inattendu nous fit réfléchir assez long-temps. Passer sans éveiller le soldat était chose impossible, parce qu'il était précisément à l'endroit même où nous voulions planter notre barre pour descendre dans la rivière. Après quelques momens de réflexion, O'Brien me dit : « Pierre, voici le moment de vous montrer. Je vais mettre ma main sur sa bouche, et au même instant il faut que vous ouvriez le bassinet de son fusil; la poudre tombera, et il ne pourra faire feu. — Comptez sur moi, O'Brien. » Nous nous approchâmes de lui doucement, et aussitôt qu'O'Brien lui eut fermé la bouche, j'ouvris le bassinet.

Le soldat se débattit et lâcha la détente pour donner l'alarme; mais, grâce à notre précaution, le coup ne partit pas, et dans un instant il fut, grâce à nos efforts réunis, bâillonné et lié. N'ayant plus rien à craindre de la sentinelle, nous gagnâmes le rempart, au bord duquel O'Brien planta la pince et attacha la corde. Il descendit; je le suivis, et quand je fus en bas, je le trouvai dans l'eau jusqu'à la ceinture et tenant le bout de la corde. Il avait déjà ouvert le parapluie, qui, grâce à sa préparation, résistait parfaitement à l'eau; et, me conformant aux instructions qu'il m'avait données avant de descendre, je n'eus qu'à saisir de chaque main deux cordes qu'il avait attachées au bout du parapluie, qui était dans l'eau le manche en bas.

Au moyen d'une autre corde fixée au même endroit, et dont il prit le bout avec ses dents, O'Brien me remorqua en suivant le courant, et nous prîmes terre à environ cent toises de la forteresse. Il était si épuisé que pendant quelques minutes il demeura sans mouvement. J'étais moi-même transi de froid. « Pierre, me dit-il enfin, grâces à Dieu' nous avons réussi quant au plus difficile. Maintenant gagnons du terrain tant que nous pourrons, car dans deux heures il sera jour. »

O'Brien tira son flacon à eau-de-vie; nous en bûmes chacun au moins un demi-verre à bière; mais dans la position où nous nous trouvions, une bouteille entière ne nous aurait pas

incommodés. Nos forces ainsi réparées, nous nous acheminâmes le long de la rivière. Après quelque temps de marche, nous rencontrâmes un train de bateaux dont le dernier remorquait une petite nacelle. O'Brien se jeta à la nage, coupa le câblot sans entrer dans le batelet et le tira jusqu'au rivage. Par bonheur, les avirons étaient dedans. Nous nous embarquâmes, et, aidés par le courant, nous fîmes force de rames jusqu'au point du jour. « Tout va bien, Pierre, me dit O'Brien; nous allons débarquer; voici la forêt des Ardennes. » Nous sautâmes à terre, remîmes les avirons dans le bateau et le poussâmes au courant pour faire croire qu'il s'était séparé de lui-même du train qui le remorquait. Cela fait, nous nous enfonçâmes dans le plus épais de la forêt. Il pleuvait toujours à torrens: je grelottais, mes dents claquaient, et aucun moyen de se réchauffer. Notre seule ressource était l'eau-de-vie. Nous en avalâmes un bon coup, et épuisés de fatigues et d'émotions, nous nous endormîmes sur un tas de feuilles mortes que nous avions ramassées ensemble.

L. Hérail.



LES ESSAIS,

OU

QUI RUSE S'ABUSE.

PERSONNAGES.	PERSONNAGES.
M. LUDGER.	Mme DORVILLE.
Mme LUDGER.	FANNY, femme de chambre.
M. DOTTI.	HUGUET, domestique.

(La scène se passe à Paris. — Le théâtre représente un salon.)

SCÈNE Ire.

FANNY, SEULE D'ABORD, ENSUITE HUGUET.

FANNY, *assise sur une chaise basse devant une cheminée.*

Je ne sais pas ce que cette cafetière a dans l'ame, elle ne veut pas filtrer.

HUGUET, *une serviette sous le bras.*

Mademoiselle Fanny, ils demandent le café.

FANNY.

Ah! ma foi, qu'ils attendent. Causent-ils?

HUGUET.

Pas plus qu'à déjeuner.

FANNY.

Qu'est-ce qu'ils ont donc depuis quelques jours ?

HUGUET.

Ils ont, ils ont, parbleu! ils ont que voilà bientôt un an qu'ils sont mariés, et qu'au bout d'un an des gens mariés n'ont plus rien à se dire apparemment.

FANNY.

Bast, bast! ne vous fourrez donc pas cela dans la tête.

HUGUET.

C'est bien sûr. Ce pauvre monsieur, il n'a plus que Jacquot pour ressource. Il ne s'est occupé que de lui pendant tout le dîner. Je voyais madame qui le regardait de temps en temps en dessous, en riant d'un air comme si monsieur était un imbécile, et qu'elle elle eût tout l'esprit du monde.

FANNY.

Mettez-vous à la place de madame ; n'est-ce pas humiliant ?

HUGUET.

Que ne fait-elle la conversation? Un perroquet qui parle vaut mieux qu'une femme qui ne dit rien.

FANNY.

La belle comparaison !

HUGUET.

Tout ce que je sais, c'est que quand je vois le mariage de près je cherche à quoi ça sert.

FANNY.

Ça sert à être heureux quand on sait s'en servir. Parce que madame a été élevée dans le couvent le plus en vogue de Paris ; qu'on lui a appris à se mettre à part tant qu'elle pourrait, afin de ne pas ressembler à tout le monde, vous vous imaginez qu'on doit rester garçon. Il y a femme et femme. Nous n'avons pas été toutes élevées au couvent, Dieu merci !

HUGUET.

Tenez, quand ce n'est pas cela, c'est autre chose.

FANNY.

Votre café est prêt, allez-vous-en. (*Huguet prend le café et s'en va.*) Avec des domestiques comme Huguet, l'exemple des maîtres est capable de tout gâter. Monsieur et madame, qui n'ont rien à faire, peuvent s'amuser à se bouder ; mais Huguet et moi, supposition que nous soyons mariés, n'aurions-nous pas notre besogne

pendant la journée? Ce n'est pas la nuit qu'on se boude. Qu'est-ce donc qu'il a à craindre, cet imbécile-là?

(En voyant entrer M. et Mme Ludger, elle sort.)

SCÈNE II.

M. LUDGER, Mme LUDGER, ENSUITE HUGUET.

(Mme Ludger entre nonchalamment, et après avoir avancé un fauteuil près de la cheminée elle s'assied, arrange son châle, croise les bras et regarde le feu. — M. Ludger fait qnelques tours dans le salon en ayant l'air de remettre les meubles en place; il regarde ses ongles, chante entre ses dents; puis, avec tous les signes d'une humeur concentée, il s'approche d'une bougie, prend une brochure dont il coupe les feuillets, et finit par s'asseoir près d'une table en posant sa tête entre ses deux mains comme une personne qui lit avec la plus grande attention. Mme Ludger sonne; son mari la regarde un instant et se remet à lire.)

HUGUET.

Madame a sonné?

MADAME LUDGER.

Mettez du bois. (*Huguet sort.*)

M. LUDGER.

Est-ce qu'il n'y a pas assez de feu?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Je trouve qu'on étouffe ici.

MADAME LUDGER.

Moi, je gèle. (*Huguet apporte du bois et arrange le feu.*) Vous passerez le petit paravent, et vous direz en bas qu'on ne laisse monter personne.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

A moins que ce ne soit pour moi, Huguet.

HUGUET.

Oui, monsieur.

MADAME LUDGER.

Alors vous ferez du feu dans ma chambre.

HUGUET.

Oui, madame.

M. LUDGER.

Non, non, Huguet; faites-en plutôt dans mon cabinet.

HUGUET.

Oui, monsieur. (*Il sort.*)

M. LUDGER, *à demi-voix, avec un geste d'impatience.*

C'est insoutenable!

SCÈNE III.

M. LUDGER, Mme LUDGER, M. DOTTI.

HUGUET, *annonçant.*

M. Dotti! (*Bas à Mme Ludger en posant le paravent derrière elle.*) Je n'avais pas encore eu le temps de donner les ordres de madame.

M. DOTTI.

Bonsoir. Comment se porte-t-on? Vous êtes étonnés de me voir d'aussi bonne heure; mais, comme mon cuisinier était malade, j'ai dîné près de chez vous, au café Desmares.

M. LUDGER.

Il fallait venir dîner ici.

M. DOTTI.

J'y avais pensé d'abord, et puis je me suis dit: « Bast, ils n'y seront peut-être pas. » Depuis que je vous ai vus, j'ai acheté cette terre dont je vous avais parlé. Oh! mon Dieu, oui, c'est fini. Je ne m'en repens pas encore.

MADAME LUDGER.

Que ferez-vous d'une terre, monsieur Dotti?

M. DOTTI.

Que peut-on faire de son argent? La Bourse est un cul-de-sac aujourd'hui. A moins d'être dans les secrets du télégraphe, on court de trop grands risques, et, ma foi! pour être dans les secrets du télégraphe, il faut voir si mauvaise compagnie que j'ai

préféré me retirer de tout cela. Jouer à coup sûr comme font tous ces messieurs, c'est tricher, il n'y a plus de plaisir.

M. LUDGER.

Pour le temps où nous vivons, vous êtes trop délicat.

M. DOTTI.

Quand on a à peu près ce qu'il faut, on fait bien de se tenir tranquille. Ma terre, c'est cent mille écus de placés ; je suis seigneur châtelain. Vous viendrez me voir, n'est-il pas vrai ? Cela a bonne mine.

M. LUDGER.

Et cela vous rapporte ?

M. DOTTI.

Personne pourrait il le dire ? Ce n'est pas que mon vendeur m'en ait fait un secret ; car, selon lui, c'est de l'argent placé à plus de cinq pour cent.

MADAME LUDGER.

Cinq pour cent ! Et nous achetons à Paris des maisons qui ne rapportent pas quatre.

M. LUDGER.

Mais demandez à M. Dotti s'il croit ce que lui a dit son vendeur.

M. DOTTI.

Oh bien oui ! Je voulais avoir un coin pour me reposer. Songez donc que voilà plus de vingt-cinq ans que je suis dans les affaires. Il faut laisser la place à d'autres. Grâces au ciel, je n'ai pas trop à me plaindre. Il y en a de plus malheureux. Je vais apprendre à chasser, je m'accoutumerai à lire, à faire enfin ce qu'on fait à la campagne ; et puis, si je m'ennuie, écoutez donc, ce n'est qu'à quinze lieues de Paris.

MADAME LUDGER.

Savez-vous auprès de qui vous êtes, quels sont vos voisins ?

M. DOTTI.

Je ne m'en suis seulement pas informé. Je ne veux pas de société d'obligation, je ferai venir la mienne. Il y en a qui me conseillent de me marier. A quarante-cinq ans ce serait une folie ; qu'en pensez-vous ?

MADAME LUDGER.

Pour les hommes ce n'est jamais une folie. Comme cela ne les engage à rien.

M. DOTTI.

Qu'avez-vous donc, ma petite dame ? Vous avez l'air souffrant.

M. LUGDER.

Puisque Mme Ludger n'est pas seule, je vais profiter de cela pour prendre l'air.

M. DOTTI.

Sortez, sortez; nous nous passerons bien de vous.

M. LUDGER.

Au revoir. (*M. Ludger sort.*)

SCÈNE IV.

Mme LUDGER, M. BOTTI.

M. DOTTI.

Où va-t-il comme cela?

MADAME LUDGER.

Est-ce que je le sais?

M. DOTTI.

Comment! il ne vous dit pas tout?

MADAME LUDGER.

A moi!

M. DOTTI.

Je le croyais bonnement. Ah! ce cher mari a des secrets pour vous.

MADAME LUDGER.

C'est peut-être prudent.

M. DOTTI.

Pour le coup je répondrais bien de lui. Est-ce qu'il y a de la brouille dans le ménage?

MADAME LUDGER.

Quand une femme s'est imposé la plus grande résignation, il ne peut pas y avoir de brouille, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

C'est donc plus sérieux que je ne pensais? Parlez-moi un peu: je suis un ancien ami de la maison. Pauvre petite femme! Eh bien! qu'est-ce que vous avez dans l'idée? Je connais Henri de toute éternité; il me paraît difficile qu'il ait de bien grands torts; mais cependant...

MADAME LUDGER.

Je ne lui reproche rien. Une femme est si peu de chose: à peine

lui doit-on des égards. D'ailleurs j'ai été élevée dans un couvent, vous comprenez que je suis pétrie de préjugés.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que cela veut dire ?

MADAME LUDGER.

J'ai le tort de n'aimer que les personnes qui me conviennent ; il se trouve que ce sont précisément celles qui plaisent le moins à M. Ludger.

M. DOTTI.

Cela est très-commun dans les ménages.

MADAME LUDGER.

Je ne veux aussi aller qu'à un seul théâtre, à l'Opéra-Bouffe ; il s'imagine que c'est pour le contrarier ; il répète sans cesse que je veux faire sentir en tout l'aristocratie de mon éducation ; que j'aurais dû épouser un sot.

M. DOTTI.

Quelle folie ! Mais, moi, je n'aime aussi que l'Opéra-Bouffe ; la preuve, c'est que je viens de m'assurer d'une loge pour la saison. Pourquoi ? parce que c'est le théâtre dont on parle le plus, et que c'est comme une obligation d'y être abonné. Qu'il lise donc mon journal, il verra le cas qu'il doit faire du vaudeville, et de ces insipides comédies à ariettes, et des flons et des ponts neufs qui font la désolation de tous les gens de goût.

MADAME LUDGER.

Je ne proscris rien pour les autres, mais j'ai une règle de conduite pour moi ; cela devrait m'être permis, ce me semble. Que ceux qui ne voient aucune différence entre les comédiens aillent indifféremment partout où ils voudront, je ne les en empêche pas. Chacun a sa manière d'envisager les choses.

M. DOTTI.

Oui, sans doute ; quand on aime la bonne compagnie, il n'y a que les Bouffes ; vous avez raison. Les femmes y sont plus en évidence, la salle est mieux éclairée, les hommes y ont une meilleure tenue ; il y fait chaud ; ça commence plus tard ; on a le temps de dîner ; on en sort bien ; le vestibule est commode : voilà le grand charme.

MADAME LUDGER.

Ce n'est pas trop que de demander à avoir mon libre arbitre là-dessus.

M. DOTTI.

Comment donc! mais c'est trop juste.

MADAME LUDGER.

Vous êtes heureux vous autres hommes.

M. DOTTI.

Je n'aime pas qu'une femme dise cela.

MADAME LUDGER.

Vous faites tout ce que vous voulez.

M. DOTTI.

Pas toujours.

MADAME LUDGER.

Aussi je ne conçois pas pourquoi vous vous mariez. C'est donc le plaisir de tourmenter une femme.

M. DOTTI.

Voilà la petite tête qui se monte.

MADAME LUDGER.

Ah! je vous réponds bien que si j'eusse été ma maîtresse je me serais faite religieuse de bien bon cœur.

M. DOTTI, *se rapprochant d'elle en lui prenant doucement la main.*

C'eût été conscience.

MADAME LUDGER.

Dans le mariage, quelles sont nos compensations?

M. DOTTI.

Diable! Cependant, à voir Henri... Il y a malheureusement des questions qu'on ne peut pas faire. Un jeune homme comme lui, dans la force de l'âge... Mais moi enfin qui ai quarante-cinq ans...

(*Il rit.*)

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas ce qui vous fait rire.

M. DOTTI.

Il devrait être amoureux comme un fou.

MADAME LUDGER.

Amoureux! Qu'est-ce que c'est que l'amour? Ce n'est pas l'amour comme les hommes l'entendent qui lui manque.

M. DOTTI.

A la bonne heure donc.

MADAME LUDGER.

Mais aucun rapport entre nous, aucune sympathie. La frivolité l'entraîne. Ce serait tous les jours des fêtes si je voulais.

M. DOTTI, *d'un ton patelin.*

Ah ! que c'est triste.

MADAME LUDGER.

Par mon éducation, par mon caractère, je suis assez sérieuse.

M. DOTTI.

Qualité bien rare aujourd'hui chez les femmes.

MADAME LUDGER.

J'ai besoin de confiance, d'épanchemens.

M. DOTTI.

Je l'aurais juré.

MADAME LUDGER.

Voilà comme je concevais le mariage.

M. DOTTI.

Moi aussi.

MADAME LUDGER.

Vous !

M. DOTTI.

Mais certainement.

MADAME LUDGER.

Vous n'avez jamais pensé à vous marier

M. DOTTI.

Vous croyez cela ?

MADAME LUDGER.

A quelle époque donc ?

M. DOTTI.

Il n'y a pas bien long-temps. Ce traître de Henri ne l'a pas voulu.

MADAME LUDGER.

M. Ludger ?

M. DOTTI.

Il m'a enlevé la seule femme qui aurait pu me convenir.

MADAME LUDGER.

Je suis si peu faite aux plaisanteries que je ne concevais pas celle-là d'abord.

M. DOTTI.

En quoi trouvez-vous que ce soit une plaisanterie ?

MADAME LUDGER.

Quelle question !

M. DOTTI.

Est-ce parce que j'ai quinze ans de plus que Ludger ?

MADAME LUDGER.

Parlons sérieusement, je vous prie, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Je ne suis pas brillant, je me rends justice; mais je n'en sais pas moins apprécier les qualités d'une femme aimable. Si j'étais assez heureux pour en rencontrer une qui réunît votre esprit, votre raison, et qu'elle me permît de lui adresser mes hommages, il n'y aurait jamais eu sur la terre un esclave plus soumis que moi. Juste ciel ! causer le moindre déplaisir à une femme aussi parfaite ! (*Il s'approche encore plus près.*) Continuez à me confier vos peines. Je vous trouve un ange.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, si le ton que vous prenez avec moi n'est qu'un badinage, il se prolonge beaucoup ; si c'est autre chose, je ne sais pas le nom qu'il faut lui donner.

M. DOTTI.

Qu'importe ! Je déteste les maris tyrans; j'ai toujours été défenseur des dames. Vous ne connaissez pas mon cœur. Une femme aimable doit-elle être éternellement victime ?

MADAME LUDGER.

Aimable ou non, c'est notre sort.

M. DOTTI.

Il faut vous y soustraire. Henri, je le vois, n'est pas capable de vous rendre justice. Délaissée ! à votre âge ! non : c'est un crime. Il vous faut un ami, un véritable ami, un confident. Voulez-vous que je le sois ? Dites. Vous n'aurez rien à craindre de ma discrétion. Répondez.

MADAME LUDGER.

N'a-t-il pas inventé tout nouvellement de faire le jaloux ?

M. DOTTI.

Et de qui ? serait-ce de moi, par hasard ?

MADAME LUDGER.

C'est bien plus ridicule; c'est du frère d'Eulalie, de M. Léopold.

M. DOTTI.

Léopold de Lémon ?

MADAME LUDGER.

Oui.

M. DOTTI.

Il n'a pas vingt-cinq ans!

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? c'est comme cela. Je crois qu'on lui trouve une jolie figure; quelques personnes prétendent qu'il a ce qu'on est convenu d'appeler de bonnes manières : c'est peut-être cela que M. Ludger s'imagine que j'aurai remarqué...

M. DOTTI.

Il est fou.

MADAME LUDGER.

Je ne cache pas que la conversation de M. Léopold me paraît plus agréable que celle de bien d'autres; mais ce n'est pas un crime.

M. DOTTI.

Quand il n'y a que cela.

MADAME LUDGER.

Il chante aussi passablement. Vous nous avez quelquefois entendus chanter ensemble; j'y ai renoncé. Avoir des bouderies pour une romance!

M. DOTTI.

Ce n'est pas la peine.

MADAME LUDGER.

Par exemple, il dessine assez bien; ce n'est pas que son crayon soit très-savant, c'est plutôt un crayon spirituel et gracieux. J'aurais aimé à avoir quelque chose de lui dans mon cabinet, impossible. Chaque fois seulement qu'il vient ici avec sa sœur et que M. Ludger est là, je suis sur les épines.

M. DOTTI.

A votre place je lui ferais entendre qu'il ne devrait plus revenir.

MADAME LUDGER.

Je vous demande alors qui je verrais.

M. DOTTI, *gaiement*.

Moi.

MADAME LUDGER.

Ah! sans doute. Mais, soyez de bonne foi, monsieur Dotti; n'est-il pas bien cruel de rompre avec toute une famille qui est pour ainsi dire devenue la mienne, et cela sans autre excuse qu'une bizarrerie de M. Ludger? Si je fais une impertinence à M. Léopold, sa sœur n'aura-t-elle pas le droit de s'en fâcher? Leur mère, qui a

eu tant de bontés pour moi dans mon enfance, m'accusera de légèreté, d'inconséquence...

M. DOTTI.

Je me charge de vous excuser auprès d'elle.

MADAME LUDGER.

Non, non, il y a des concessions que je ne dois pas faire. Mes principes sont connus. Soyez persuadé qu'il ne viendra jamais à la pensée de qui que ce soit qu'une jeune femme, élevée, comme je l'ai été, par des personnes de la plus haute distinction et d'un mérite incontestable, se laisse aller à aucune espèce de séduction. Congédier M. Léopold serait de ma part comme un aveu tacite du danger que j'aurais trouvé à le recevoir plus long-temps; il ne faut pas donner de pareilles armes contre soi : la malignité est déjà assez grande. Je ne changerai rien à ma manière d'être à l'égard de M. Léopold.

M. DOTTI.

Je conçois à peu près votre raisonnement; mais, dans la position où vous êtes, je voudrais vous voir un ami sûr, un ami dévoué, un ami comme moi enfin, qui me charge de vous tenir compagnie autant que vous le voudrez, et avec grand plaisir assurément.

MADAME LUDGER.

Vous êtes si bon !

M. DOTTI.

Puisque vous ne tenez qu'à ne pas être isolée, un homme de mon âge impose bien davantage aux mauvaises langues. Quand au contraire on voit un trop jeune homme aller souvent dans une maison, on s'imagine tout de suite que cela plaît à la maîtresse de cette maison.

MADAME LUDGER.

Vous voilà comme mon mari. A ce compte-là il ne faudrait donc voir que des gens qui déplairaient?

M. DOTTI.

Est-ce que je vous déplais, moi?

MADAME LUDGER.

Vous changez la question.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, HUGUET.

HUGUET, *remettant une lettre à Mme Ludger.*

Madame, c'est de la part de Mme Dorville; on attend la réponse.

MADAME LUDGER, *prenant la lettre.*

Ah! d'Eulalie. Voyons. (*A M. Dotti, après avoir lu.*) Elle m'envoie un coupon de deux places pour les Bouffes. M. Ludger est sorti; voulez-vous y venir avec moi?

M. DOTTI.

Ce serait bien volontiers; mais...

MADAME LUDGER.

Allez-vous déjà vous dédire? Il n'y a qu'un instant que vous m'offriez de me tenir compagnie autant que je le voudrais.

M. DOTTI.

J'accepte.

MADAME LUDGER, *avec enjouement.*

Il faut toujours que les hommes se fassent prier. (*A Huguet.*) Dites que c'est bon. Il n'y a pas d'autre réponse. J'irai. (*Huguet sort.*)

SCÈNE VI.

M. DOTTI, Mme LUDGER.

M. DOTTI.

Réellement j'avais promis...

MADAME LUDGER.

Je ne vous écoute pas. Aurais-je été aux Bouffes sans vous?

M. DOTTI.

Vous me charmez.

MADAME LUDGER.

N'ayant à Paris ni frère, ni parent, il n'y a que vous avec qui je puisse me montrer décemment.

M. DOTTI, *avec un mouvement de joie.*

Vous en convenez donc?

MADAME LUDGER.

D'autant que Mme Dorville me marque que son frère sera là.

M. DOTTI, *déconcerté.*

Ah ! M. Léopold sera là.

MADAME LUDGER.

Avec les chimères que M. Ludger s'est forgées, ne me faut-il pas une caution ?

M. DOTTI.

Et je serai la caution.

MADAME LUDGER.

Si vous ne vous fussiez pas trouvé ici je me voyais condamnée à rester au coin de mon feu, moi qui aime tant la bonne musique !

M. DOTTI.

La meilleure musique est toujours quelque chose de bien fugitif.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas cela : pour des ames sensibles comme la nôtre, c'est un des plus grands charmes de la vie.

M. DOTTI.

Je vous avouerai...

MADAME LUDGER.

Voulez-vous me faire le plaisir de sonner ma femme de chambre?

M. DOTTI.

Ce diable de Henri n'a qu'à se fâcher.

MADAME LUDGER, *feignant de ne pas le comprendre.*

De ce que vous auriez sonné ma femme de chambre ?

M. DOTTI.

Je ne le croyais pas si chatouilleux.

MADAME LUDGER.

Je vais vous tirer d'embarras. (*Elle sonne.*)

M. DOTTI.

La paix dans le ménage...

MADAME LUDGER, *à Fanny qui paraît à la porte.*

Apportez tout ce qu'il faut pour arranger mes cheveux.

FANNY.

Oui, madame. (*Elle sort.*)

M. DOTTI.

Si vous vouliez m'en croire...

MADAME LUDGER.

Chut. Voici ma femme de chambre qui revient.

M. DOTTI.

A quoi vous décidez-vous ?

MADAME LUDGER, *bas*.

Prenez donc garde à cette fille.

M. DOTTI, *bas*.

Vous persévérez donc?

MADAME LUDGER.

J'ai fait répondre que j'acceptais.

M. DOTTI.

Tout comme il vous plaira. Je vais alors vous quitter un instant pour porter une carte ici près. Je serai revenu avant la fin de votre toilette.

MADAME LUDGER.

Ne vous faites pas attendre au moins.

M. DOTTI.

Non, non. J'ai ma voiture en bas. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

Mme LUDGER, FANNY.

MADAME LUDGER.

N'arrangez que le devant de mes cheveux; je mettrai un bonnet.

FANNY.

Lequel madame mettra-t-elle?

MADAME LUDGER.

Cela m'est fort indifférent, celui que vous voudrez; le dernier que j'ai fait faire. C'est le plus joli; ne le trouvez-vous pas?

FANNY.

A mon goût, celui qui a des rubans roses me paraît aller mieux à madame.

MADAME LUDGER.

Apportez-le si cela vous fait plaisir. (*Fanny sort.*) J'ai vu le moment où le beau zèle de M. Dotti n'irait pas jusqu'à m'accompagner aux Bouffes. (*Elle rit.*) Il aurait préféré rester ici à m'ennuyer.

FANNY, *revenant avec un bonnet.*

Madame changera-t-elle de robe?

MADAME LUDGER.

Celle que j'ai est fort bien; vous me donnerez seulement mon châle gris de lin, mon boa et des gants.

SCÈNE VIII.

Mme LUDGER, Mme DORVILLE, FANNY.

HUGUET, *annonçant.*

Mme Dorville! (*Il sort avec Fanny.*)

MADAME DORVILLE.

J'ai forcé ta consigne. On ne voulait pas me laisser monter.

MADAME LUDGER.

Je ne comptais pas sur ta visite. Quand M. Ludger n'est pas ici, j'ai assez l'habitude de faire fermer ma porte.

MADAME DORVILLE.

Est-ce que ton mari ne vient pas avec nous?

MADAME LUDGER.

Il était déjà sorti quand j'ai reçu ton billet. M. Dotti prendra sa place.

MADAME DORVILLE.

J'en suis fâchée. Tu sais que j'ai un faible pour M. Ludger.

MADAME LUDGER.

C'est que tu aimes les personnes qui ne ressemblent pas à tout le monde.

MADAME DORVILLE.

Te voilà encore.

MADAME LUDGER.

Je n'en dis pas de mal.

MADAME DORVILLE.

Je t'en défierais bien: c'est un homme parfait. Mais tu as quelquefois, en parlant de lui, des réticences, des sourires ironiques que je n'ai jamais pu comprendre. Le fait est que beaucoup de personnes m'ont déjà demandé si vous faisiez bon ménage. Certainement ce n'était pas d'après M. Ludger qu'on me faisait ces questions-là.

MADAME LUDGER.

Je crois que tu me grondes.

MADAME DORVILLE.

Tu aimes ton mari?

MADAME LUDGER, *souriant.*

C'est mon devoir.

MADAME DORVILLE.

Tu ne me réponds pas sérieusement.

MADAME LUDGER.

Comment faut-il donc que je te réponde?

MADAME DORVILLE.

Je t'assure que sans s'en apercevoir on s'accoutume à se plaindre, à se trouver malheureuse; on prend des habitudes de victime qu'on serait fort embarrassée de justifier, et on est tout étonnée, un beau jour, que quelque sot qui a pris cela au pied de la lettre s'en autorise pour vous offrir des consolations. Vois quelle serait ta surprise si cela t'arrivait par hasard.

MADAME LUDGER.

Dieu! que tu sais de choses!

MADAME DORVILLE.

J'avais bien peur que mon billet ne te trouvât pas chez toi. C'est qu'aujourd'hui ce n'est pas seulement pour le spectacle que nous allons aux Bouffes.

MADAME LUDGER.

Qu'y a-t-il donc encore?

MADAME DORVILLE.

Une belle-sœur que nous voulons te montrer, et qui sera dans la loge à côté de la nôtre.

MADAME LUDGER.

Une belle-sœur! Tu n'as qu'un frère, et il n'est pas marié.

MADAME DORVILLE.

Aussi est-ce par anticipation que je dis ma belle-sœur; mais il y a tout lieu de croire qu'elle le sera. Tu dois la connaître: c'est Mlle Valrin.

MADAME LUDGER.

Je crois bien en avoir entendu parler; voilà tout; elle n'est pas de ma société.

MADAME DORVILLE.

Tu nous diras ce que tu en penses.

MADAME LUDGER.

On ne peut guère juger quelqu'un au spectacle. Au surplus, si elle plaît à M. Léopold, ce doit être une perfection.

MADAME DORVILLE.

Ce n'est pas qu'elle soit très-jolie.

MADAME LUDGER.

Cela m'étonne. A l'entendre il ne devait épouser qu'une beauté achevée. C'est donc l'esprit, les grâces qui l'ont séduit ?

MADAME DORVILLE.

Et le caractère, qu'elle a des plus aimables. Nous n'avons vu personne qui ne nous ait fait son éloge.

MADAME LUDGER.

Quand on veut marier quelqu'un...

MADAME DORVILLE.

C'est Léopold lui-même qui l'a choisie. Il y a six mois que cela l'occupait ; mais il ne nous en a parlé que quand il a été bien sûr que sa demande ne serait pas refusée.

MADAME LUDGER.

Six mois ! C'est comme un roman.

MADAME DORVILLE.

Le mariage était un chose si importante aux yeux de mon frère ! Il a beau être galant, empressé, il ne faut pas s'y fier, rien ne lui échappe : il voit tout, jusqu'aux plus petits ridicules.

MADAME LUDGER.

D'où on peut conclure que l'objet de ses préférences n'en a aucun sans doute.

MADAME DORVILLE.

Il ne dit pas cela. Il faut croire seulement qu'elle en a le moins qu'on puisse avoir.

MADAME LUDGER.

Je lui en fais mon compliment.

MADAME DORVILLE.

A présent que je suis assurée que tu viendras je vais aller chercher Léopold, qui doit m'attendre avec impatience. Mais si tu es prête je puis t'emmener.

MADAME LUDGER.

Et M. Dotti qui doit venir me prendre.

MADAME DORVILLE.

Je l'avais oublié. Aie bien soin de te couvrir : la sortie des spectacles est mortelle dans cette saison-ci.

MADAME LUDGER, *la reconduisant.*

Tu est la prudence même.

SCÈNE IX.

Mme LUDGER seule, ensuite FANNY.

MADAME LUDGER.

M. Léopold est passablement dissimulé. Après tout il ne me devait pas de confidences. C'est moi qui ai eu trop de franchise avec lui, je lui parlais comme à un frère. Trop de franchise! Est-ce bien le mot? Eulalie a deviné juste: j'aime assez à me plaindre. C'est un tort; et M. Dotti m'a donné ce soir une bonne leçon sans s'en douter.

FANNY.

Madame, voici le châle et le boa que madame m'avait demandés; mais Mme Dorville, en sortant, m'a recommandé de vous faire prendre aussi un manteau.

MADAME LUDGER.

C'est bon. Laissez tout cela sur le canapé. (*Fanny sort.*) Pour M. Léopold cependant, ne pas me parler de son mariage, c'est très-singulier. S'il se pique de tout voir, peut-être aura-t-il vu que je n'étais pas digne de recevoir d'aussi hautes communications. Fiez-vous donc après cela à l'intimité. Que les hommes sont faux!

SCÈNE X.

Mme LUDGER, M. DOTTI.

M. DOTTI.

A-t-on fini? a-t-on encore un châle, un mouchoir, des gants à chercher? Me voilà.

MADAME LUDGER.

Monsieur Dotti, j'ai réfléchi aux observations que vous m'avez faites; elles m'ont paru si justes, si raisonnables que j'ai bien envie de vous laisser aller seul.

M. DOTTI.

Comment donc! comment donc! Qu'est-ce que c'est que ce nouveau caprice? Moi qui vous avais apporté un bouquet.

(Il lui présente de fleurs qu'il avait tenues cachées.)

MADAME LUDGER, *prenant le bouquet.*

Il est charmant, je vous en remercie de tout mon cœur; mais risquer de donner de l'humeur à M. Ludger pour quelques heures de musique...

M. DOTTI.

Puisque je veux bien vous servir de caution.

MADAME LUDGER.

J'aime mieux ne pas en avoir besoin.

M. DOTTI.

Il ne faudrait rien vous dire. Avec votre rigorisme, vous portez tout à l'extrême. Je sors de chez un de mes amis à qui j'ai parlé de vous depuis bien long-temps; il va aller ce soir au théâtre-Italien rien que pour vous voir.

MADAME LUDGER.

Que voulez-vous? il ne m'y verra pas.

M. DOTTI.

C'est désolant!

MADAME LUDGER.

Ce qui serait pire que cela, ce serait d'avoir reçu d'aussi sages conseils que ceux que vous m'avez donnés, sans en tenir aucun compte.

M. DOTTI.

Je suis un pédant, un sot; je ne suis que cela. Depuis que mes cheveux grisonnent je m'en vais toujours faisant le mentor comme un imbécile: je me vieillis à plaisir: la belle avance! les femmes m'écoutent comme un père, elles ne veulent plus m'écouter autrement.

MADAME LUDGER.

Plaignez-vous. Un père! Y a-t-il rien de plus respectable?

M DOTTI.

Je me soucie bien de ces respects-là!

MADAME LUDGER.

Je ne veux pas vous priver du spectacle.

M. DOTTI.

Vous croyez que j'irai?

MADAME LUDGER.

Pour cela, certainement.

M. DOTTI.

Oh bien! moi, je ne le crois pas.

MADAME LUDGER.

Vous aimez tant les Bouffes!

M. DOTTI.

Je les aime comme on les aime, avec une société qui m'est agréable. Mme Dorville est peut-être la seule personne qui aille là pour la musique; encore, à ce qu'elle dit. C'est plutôt un air qu'elle se donne, je crois bien. Comme c'est divertissant! On ne peut pas causer. Et puis cet ami qui va se tuer à regarder avec qui je serai, et qui prendra sans doute Mme Dorville pour vous.

MADAME LUDGER, *riant.*

Je veux bien en courir les risques.

M. DOTTI.

Tout considéré, je reste ici.

MADAME LUDGER.

C'est impossible.

M. DOTTI.

Comment est-ce impossible?

MADAME LUDGER.

Que penseraient ces dames? Elles nous attendent, elles auraient de l'inquiétude. Vous ne pouvez pas vous dispenser d'y aller, ne fût-ce qu'un instant. C'est un service que je vous demande, monsieur Dotti.

M. DOTTI.

Qu'est-ce que je leur dirai?

MADAME LUDGER.

Que j'ai eu une espèce d'étourdissement.

M. DOTTI.

Vous étourdie! comme c'est croyable!

MADAME LUDGER.

Vous ajouterez que c'est peu de chose, mais que j'ai cru plus prudent de ne pas sortir.

M. DOTTI.

La rigidité de principes n'exclut pas les petits mensonges, à ce qu'il paraît.

MADAME LUDGER.

Si vous appelez cela mentir.

M. DOTTI.

Pardon, pardon. Tout en maudissant votre opiniâtreté, je ne puis pas m'empêcher de trouver votre conduite sublime. Quitte à

m'y ennuyer, je vais aller à ces Bouffes pour vous obéir, afin de faire quelque chose pour vous, d'après vos ordres. Et que ce petit drôle de Henri ne connaisse pas son bonheur! (*Il lui baise la main.*) Vous n'avez pas de plus sincère admirateur que moi.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI.

Mme LUDGER, SEULE.

Ma conduite sublime! Il est bien habile de pouvoir lui donner un nom. Je devais aller à ce spectacle, y porter un air dégagé, trouver Mlle Valrin charmante, féliciter M. Léopold sur le bonheur de son choix... Mais non; il fallait y aller tout bonnement; ne dire que ce que j'aurais trouvé raisonnable de dire. Est-ce que j'aimais M. Léopold? Pas du tout. Que me fait son mariage? A force de vouloir occuper de moi, je me suis perdue dans un labyrinthe dont je ne sais plus comment sortir. Faute de pouvoir me deviner, et je l'en aurais bien défié, M. Ludger me délaisse; M. Léopold m'écoutait, et voilà tout. Si j'ai réussi à quelque chose, c'est donc à faire illusion à M. Dotti; cela en valait bien la peine! Qu'il eût été plus sage d'être naturelle, et que m'en aurait-il coûté avec un mari comme le mien!

SCÈNE XII.

M. LUDGER, Mme LUDGER.

M. LUDGER.

Ma bonne amie, donnez-moi la main.

MADAME LUDGER, *regardant son mari avec inquiétude.*

La voici; mais pourquoi?

M. LUDGER.

Vous ne souffrez pas?

MADAME LUDGER.

Non.

M. LUDGER.

Sérieusement?

MADAME LUDGER.

Très-sérieusement.

M. LUDGER.

Alors je ne comprends rien aux confidences que Dotti vient de me faire, et je ne lui pardonne pas l'inquiétude qu'il m'a causée.

MADAME LUDGER.

Je voulais me débarrasser de lui; j'ai prétexté une indisposition pour qu'il me laissât seule. Je n'aurais pas employé ce moyen si j'avais pu prévoir qu'il dût vous rencontrer. J'ai eu tort, je m'en repens.

M. LUDGER.

Que vous êtes aimable quand vous le voulez!

MADAME LUDGER.

Il y a un reproche dans ce compliment. Était-ce votre intention?

M. LUDGER.

Tenez, ma bonne amie, parlons une fois à cœur ouvert, et qu'un moment de franchise dissipe pour jamais ce qu'il y a de pénible dans notre situation. A l'effroi que j'éprouvai en vous croyant souffrante, Dotti n'a pas pu s'empêcher d'entrer avec moi dans des détails d'où il résulterait que je suis jaloux. Moi, jaloux! M. Léopold me paraît un fort gentil garçon, il est aimable, il a de l'esprit. Peut-être vaut-il mieux que moi, mais il n'est pas votre mari, et cela suffit pour me tranquilliser. Vous ne m'avez pas cru jaloux, n'est-ce pas? (*Mme Ludger sourit.*) A la bonne heure. Quoique je vous étudie souvent, je ne puis pas toujours deviner le but de vos petites combinaisons.

MADAME LUDGER.

Comment! des combinaisons.

M. LUDGER.

Oui, oui. De temps en temps vous faites des essais pour acquérir de l'empire sur moi et vous élever dans mon esprit par un rigorisme d'emprunt.

MADAME LUDGER.

Ne dites pas d'emprunt.

M. LUDGER.

Si fait, si fait, ma bonne amie; d'emprunt. Pour être parfaite, il vous suffirait de vous confier à votre caractère; mais l'éducation que vous avez reçue vous a mis dans la tête des idées bizarres qui vous ont inspiré le désir d'étonner. Qu'arrive-t-il de là? Qu'un

mari qui n'a pas la patience d'attendre que cet échafaudage de faux semblans soit tombé va chercher à se distraire ailleurs.

MADAME LUDGER.

Aux Bouffes ce soir, par exemple.

M. LUDGER.

Partout. Cela ne vaut-il pas mieux que de tourmenter une pauvre petite femme qui souffre déjà assez du mal qu'elle se fait à elle-même?

MADAME LUDGER.

Si vous aviez la conviction de ce que vous dites, que ne me parliez-vous plus tôt?

M. LUDGER.

Je n'ai fait que cela de cent manières différentes; mais vous preniez alors un air qui m'était insupportable.

MADAME LUDGER.

Insupportable!

M. LUDGER.

Insupportable est peut-être trop fort. Mais, pour nous autres hommes occupés d'affaires sérieuses, vous ne pouvez pas savoir combien il nous en coûte pour nous soumettre aux caprices même de la femme que nous aimons le mieux. Des idées transportees d'un monde chimérique dans le monde réel et toujours positif ne nous paraissent pas assez importantes pour y subordonner notre conduite. Vous-même, ma bonne amie, je suis sûr que vous en êtes souvent embarrassée.

MADAME LUDGER.

Je ne sais pas à quoi vous voyez cela.

M. LUDGER.

Essayez de me faire croire que vous mettez une grande différence entre des comédiens excommuniés et d'autres qui, à ce qu'on dit, ne le sont pas; à votre âge, dans ce temps-ci! Tenez, vous faites votre petite moue pour vous empêcher de rire. Je ne vous en demande pas davantage. C'est pourtant le sujet de notre querelle d'hier.

MADAME LUDGER.

Vous ne voulez pas comprendre que dans ma société...

M. LUDGER.

Je vous arrête encore là. Votre société! Qu'est-ce que c'est que votre société? Pouvez-vous dire que vous ayez une société? C'est

un mot que vous avez appris, et malheureusement avec la grimace qui en est la suite obligée.

MADAME LUDGER.

Je fais dont la grimace?

M. LUDGER.

Remarquez par plaisir les femmes qui disent : Ma société; il n'y en a pas une qui n'accompagne cela d'une mine à faire entendre qu'elle ne voit que des gens à part pour le ton, pour les manières, pour la conduite J'en hausse les épaules.

MADAME LUDGER.

Qu'est-ce que cela vous fait?

M. LUDGER.

Cela ne me fait rien pour ces belles dames-là; mais souvent, à les entendre, on s'imaginerait que leur mari ne fait pas partie de leur société. Moi qui vous aime tant.

MADAME LUDGER, *d'un ton de plaisanterie.*

Aussi, monsieur Ludger, pouvez-vous être assuré que de toutes les personnes que je vois vous serez toujours celle que je recevrai avec le plus de considération.

M. LUDGER, *gaiement.*

Puisque nous voilà d'accord sur ce point, nous le serons bientôt sur le reste.

MADAME LUDGER.

Vous allez vite en conversion.

M. LUDGER.

Je sème en si bon terrain. Au lieu de me faire soupçonner d'une jalousie qui serait offensante pour vous, faites qu'on envie notre bonheur. Quelle coquetterie peut-on mettre à se faire plaindre? Avoir la prétention de se faire plaindre, c'est chercher à faire pitié.

MADAME LUDGER.

Ce serait en effet une singulière ambition.

M. LUDGER.

Avouez-le.

MADAME LUDGER.

Vous triomphez, je n'ai rien à répondre : la raison est de votre côté. Mais auriez-vous la même résignation que moi si je vous disais à mon tour ce que je pense de vous?

M. LUDGER.

Dites.

MADAME LUDGER.

Ne vous troublez pas.

M. LUDGER.

En vérité je suis fort tranquille.

MADAME LUDGER.

Et vous avez raison, car vous êtes le meilleur des maris, et moi la plus heureuse des femmes.

M. LUDGER, *l'embrassant.*

Je vais faire avancer la voiture et vous conduire aux Bouffes pour tranquilliser vos amis et leur dire que vous êtes parfaite. Le voulez-vous?

MADAME LUDGER.

Je veux bien aller aux Bouffes, mais je ne veux pas que vous disiez à propos de rien que je suis parfaite. Vous auriez l'air de ne vous en être aperçu qu'aujourd'hui.

M. LUDGER.

Eh bien! j'attendrai. *(Il l'embrasse encore et s'en va.)*

MADAME LUDGER, *seule.*

Il est plus clairvoyant que je ne croyais, c'est fort heureux pour moi; car, avec ce qu'il appelle mes petites combinaisons, il est certain que je ne savais plus où donner de la tête :

QUI RUSE S'ABUSE.

TH. LECLERCQ.



ESQUISSES PARLEMENTAIRES.

LORD CHATHAM.

Les enthousiastes du premier Pitt en ont fait le modèle des hommes d'état et des orateurs. Il y a quelque chose à rabattre de cette exagération.

William Pitt, lord Chatham, fut sans contredit un grand homme; mais sa grandeur n'était ni complète ni parfaite. La vie politique d'Hampden ou de Somers ressemble à un drame classique qu'on peut admirer dans son ensemble, et dont les moindres détails se rapportent à l'action principale. La vie de lord Chatham est un drame brillant, mais irrégulier; pièce informe en certaines parties, pièce sans unité de plan, avec des passages sublimes dont l'effet reçoit encore un nouveau relief de la faiblesse ou de l'extravagance de ce qui les précède et les suit.

Les opinions de lord Chatham étaient incertaines. Sa conduite dans quelques-unes des actions les plus importantes de sa vie fut évidemment déterminée par l'orgueil et le ressentiment. Il avait un défaut qui de tous les défauts de l'espèce humaine accompagne le plus rarement la vraie grandeur; il était extrêmement affecté; exemple presque unique d'un homme de génie qui fut noble, loyal, et d'une ame élevée,

sans simplicité de caractère. C'était un comédien dans le cabinet, un comédien dans le conseil, un comédien au parlement, et, même dans la société privée, il ne pouvait déposer ses airs et ses attitudes de théâtre. On sait qu'un de ses partisans les plus distingués ne pouvait jamais être admis dans sa chambre avant que tout y fût prêt pour la représentation, avant que le jour tombât avec un effet à la Rembrandt sur la tête de l'illustre acteur, — avant que sa flanelle même fût arrangée comme une draperie grecque autour de sa jambe goutteuse, et sa béquille placée avec autant d'art et de grâce que celle de Bélisaire ou du roi Léar.

Cependant avec tous ses défauts et toutes ses affectations, le premier Pitt avait, à un degré extraordinaire, plusieurs des élémens de la grandeur : brillans talens, passions ardentes, sensibilité vive, généreux enthousiasme pour le grand et le beau. Il y avait quelque chose en lui qui ennoblissait jusqu'à ses tergiversations politiques. Dans un siècle de basse et sale prostitution, dans le siècle des Doddington et des Sandys, c'était quelque chose qu'un homme qui pouvait peut-être, sous l'influence de quelque violente exaltation, se laisser entraîner à perdre son pays, mais qui ne se serait jamais avili jusqu'à le voler; un homme dont les fautes provenaient, non d'un amour sordide du gain, mais d'une insatiable soif de pouvoir, de gloire et de vengeance. L'histoire lui doit ce témoignage qu'à une époque où tout ce qui pouvait ne pas être appelé sérieusement une malversation en matière de finances passait pour un légitime commerce, il montra le désintéressement le plus scrupuleux; qu'à une époque où il était convenu qu'on ne pouvait gouverner qu'à l'aide des moyens les plus lâches et les plus immoraux, il s'adressa aux plus nobles sentimens de la nature humaine; qu'il tenta courageusement de faire par l'opinion publique ce qu'aucun autre homme d'état ne croyait possible que par la corruption; qu'il ne chercha l'appui ni, comme les Pelham, de l'aristocratie, ni comme Bute, de la faveur personnelle du souverain, mais celle de la classe moyenne; qu'il inspira à cette classe une ferme confiance en son intégrité et ses talens; que, soutenu par elle, il força la cour et l'oligarchie à l'admettre, malgré leurs répugnances, à une large part de pouvoir, et qu'il se servit de ce pouvoir de manière à prou-

ver qu'il ne l'avait cherché ni pour le lucre, ni pour la vanité d'un patronage, mais par le désir d'être utile à l'état de son vivant et honoré par la postérité après sa mort.

Comme orateur, les premiers débuts de lord Chatham lui attirèrent l'attention de son auditoire : sa facile élégance et ses avantages physiques prévinrent avantageusement dès le premier jour ; l'usage développa bientôt ses rares talens.

De nos jours, l'auditoire d'un membre du parlement est la nation. Les trois ou quatre cents personnes qui peuvent être présentes quand un discours est prononcé, peuvent être charmées ou mécontentes de la voix et de l'action de l'orateur, mais dans le compte-rendu, que lisent le lendemain des milliers de lecteurs, la différence entre la plus noble et la plus basse figure, entre l'accent le plus riche et le plus ingrat, entre le geste le plus gracieux et le plus vulgaire, disparaît tout-à-fait. Il y a cent ans, à peine si on laissait circuler en-dehors de la chambre le rapport de ce qui s'était passé dans l'enceinte. De ce temps-là, par conséquent, l'impression que pouvait faire un orateur sur ses auditeurs immédiats était tout, l'impression de l'extérieur peu de chose. Dans les parlemens de la vieille Angleterre, comme dans les anciennes républiques, les qualités qui relèvent le débit d'un discours étaient des élémens oratoires bien plus essentiels qu'aujourd'hui : ces qualités, lord Chatham les possédait au plus haut degré. A la scène il eût été le plus beau Brutus, le plus beau Coriolan. Ceux qui ne l'ont connu que dans ses jours de déclin, lorsque sa santé était altérée, lorsque son esprit était usé par la dispute, lorsque, d'une assemblée orageuse dont il sut maîtriser souvent les passions, il eut été transféré à un auditoire moins nombreux, indolent et mal disposé, ceux-là prétendent que son élocution était alors généralement sourde, monotone, et parvenait tout au plus aux membres assis près de lui ; — que s'il était violemment provoqué il élevait la voix pendant quelques minutes, mais pour la laisser retomber et se perdre en un murmure inintelligible. Tel était le comte de Chatham ; mais tel n'était pas William Pitt. Sa personne, quand il parut pour la première fois au parlement, était frappante de grâce et d'autorité ; ses yeux pleins de feu ; son organe, alors même qu'il descendait au ton de la demi-voix, se faisait entendre sur les bancs les plus éloignés.

Quand cet organe se développait dans toute son étendue, les sons en pouvaient être comparés à ceux d'un orgue dans une vaste cathédrale; ils ébranlaient la salle, et retentissaient jusque dans les tribunes, les galeries, les couloirs, la cour des requêtes, dans tout le palais de Westminster. Il cultivait ces avantages avec le soin le plus assidu. Son jeu d'orateur égalait, selon un critique malin, le jeu de Garrick. L'expression de son visage était étonnante; il déconcerta fréquemment un orateur hostile par un seul regard d'indignation et de mépris; tous les tons de la voix étaient à sa disposition, depuis le cri passionné jusqu'à l'aigre *à parte*. Il n'est nullement improbable que les peines qu'il se donna pour perfectionner ses qualités naturelles exercèrent sous d'autres rapports une influence fâcheuse et entretinrent en lui ce goût théâtral qui, nous l'avons déjà remarqué, faisait tache dans son caractère.

Mais ce ne fut pas uniquement et principalement à des qualités extérieures que le premier Pitt dut la vaste influence qu'il exerça pendant près de trente années sur la chambre des communes; c'était sans contredit un grand orateur, et d'après les récits de ses contemporains, d'après les fragmens qui nous restent de ses discours, il n'est pas difficile de découvrir la nature de son éloquence. Il n'était pas un orateur à discours préparés. Ses discours de ce genre sont en petit nombre et n'eurent aucun succès. Le panégyrique travaillé qu'il prononça sur le général Wolfe fut considéré comme sa plus mauvaise composition. « Personne à la chambre, dit un critique qui l'avait souvent entendu, ne sut jamais moins que lord Chatham ce qu'il allait dire. » Dans le fait, son étonnante facilité tournait contre lui. Il n'était pas le maître, mais l'esclave de sa parole, il avait si peu d'empire sur lui-même quand une fois il avait cédé à l'impulsion oratoire, qu'il n'aimait pas à prendre part à une discussion s'il avait dans l'ame un important secret d'état. « Il faut que je reste tranquille, disait-il un jour à lord Shelburne, car lorsqu'une fois je suis debout pour parler, tout ce que j'ai dans le cœur s'en échappe. »

Ce n'était pas cependant un orateur de discussion. Qu'il ne le fût pas en entrant à la chambre des communes pour la première fois, ce n'est pas chose étrange; il n'est

guère d'orateur parlementaire qui soit parvenu à briller dans les débats sans une longue pratique et maints échecs. Ce ne fut que lentement, comme disait Burke que feu M. Fox acquit dans cette partie de l'éloquence de tribune le talent brillant et irrésistible qui le distinguait. M. Fox lui-même attribuait son succès à la résolution qu'il avait prise, dès ses débuts, de parler bien ou mal au moins une fois dans chaque séance. « Pendant cinq sessions consécutives, racontait-il souvent, je ne manquai qu'une fois de prendre la parole, et je regrette d'avoir manqué même cette fois-là. » En effet, il serait difficile de citer un grand orateur (excepté M. Stanley, dont le talent parlementaire ressemble à un instinct) qui ne se soit rendu habile dans l'art de discuter, aux dépens de ses auditeurs.

Mais si cet art est un de ceux que même les plus beaux talens de tribune n'ont pu acquérir sans une longue pratique, c'est aussi un art qu'avec du talent naturel et une pratique assidue on parvient toujours à acquérir. Il est donc permis de s'étonner que lord Chatham n'ait jamais atteint la perfection dans cet art, lui, homme d'un talent si élevé, si facile, si hardi; lui dont toute la vie se passa en luttes parlementaires, lui qui pendant plusieurs années fut le ministre dirigeant du cabinet dans la chambre des communes. Il parlait sans préparation ; mais sa parole suivait le cours de sa pensée et non le cours de la discussion préalable. Il pouvait, il est vrai, mettre à part dans sa mémoire quelque expression d'un orateur hostile et en faire le texte d'un de ces traits qui blessent par le ridicule ou brûlent par l'invective. Quelques-uns des plus célèbres mouvemens de son éloquence furent provoqués par un mot imprudemment hasardé, un rire ou une approbation ; mais c'est la seule espèce de réplique où il paraisse avoir excellé. Lord Chatham a été peut-être le seul grand orateur anglais qui dédaigna d'avoir le dernier mot dans un débat, et qui, par choix, parlait généralement avant ses plus redoutables adversaires. Son génie appartenait presque entièrement à la rhétorique. Il ne réussissait ni dans l'exposition ni dans la réfutation; mais ses discours abondaient en images saillantes, en apophtegmes frappans, en anecdotes bien dites, en allusions heureuses, en apostrophes passionnées. Son invective et son sarcasme étaient

terribles. Jamais peut-être orateur anglais n'inspira autant de crainte.

Mais ce qui prêtait le plus de force à sa déclamation était l'air de sincérité, de sensibilité ardente, d'élévation morale, qui respirait dans tout ce qu'il disait. Son style n'était pas toujours du goût le plus pur; plusieurs juges contemporains le déclarent trop fleuri. Walpole, au milieu de l'enthousiasme avec lequel il parle d'une des belles harangues de lord Chatham, avoue que quelques-unes de ses métaphores étaient trop outrées. Les citations et les anecdotes classiques du grand orateur rappelaient quelquefois trop les lieux communs d'un écolier fort dans ses classes; mais c'étaient là des nuances dont l'auditoire se souciait fort peu. L'enthousiasme de l'orateur gagnait tous ceux qui l'approchaient; sa chaleur et son noble débit échauffaient l'image la plus froide, et donnaient de la dignité à l'allusion la plus puérile.

Il y avait en même temps que lord Chatham, dans le gouvernement, deux autres hommes qui ne le cédaient qu'à lui : Murray et Fox le père. Murray fut successivement avocat-général et procureur-général. Murray surpassait de beaucoup lord Chatham par la correction de son goût, la force de son raisonnement, la profondeur et la variété de ses connaissances. Son talent parlementaire n'éclata jamais en éclairs aussi brillans; mais sa richesse d'expressions, sa clarté, son calme, ne subirent jamais un seul nuage. Par l'intelligence, il était, nous le croyons, égal à Chatham; mais il lui était inférieur par ces qualités morales auxquelles Chatham devait surtout son succès. Murray n'avait pas cette énergie, ce courage, cette vaste et audacieuse ambition qui font les grands hommes dans les temps d'émotions politiques. Son cœur était un peu froid, son caractère prudent jusqu'à la timidité, ses manières graves jusqu'au pédantisme. Il n'exposa jamais sa fortune ou sa renommée à aucun risque qu'il pouvait éviter. Une fois il aurait pu être très-probablement premier ministre; mais il n'avait d'autre but, d'autre désir, que la première fonction judiciaire. C'était une place moins brillante que celle de premier lord de la trésorerie; mais c'était une dignité moins exposée aux orages : Murray la préférait à toute autre.

Fox, le père du grand homme dont les puissans efforts en

faveur de la paix, de la vérité et de la liberté, ont rendu le nom immortel, était secrétaire au département de la guerre. C'était l'homme de prédilection du roi, du duc de Cumberland et de quelques-uns des whigs le plus en crédit. Ses talens parlementaires étaient de l'ordre le plus élevé. Comme orateur, Fox le père fut, sous presque tous les rapports, l'opposé de Pitt le père : sa personne manquait de grâce, sa tête, telle que Raynolds et Roubillac nous l'ont conservée sur la toile et par le marbre, indiquait une intelligence forte; mais ses traits étaient durs et son aspect, en général, sombre; ses manières étaient gauches, son débit hésitant; il cherchait souvent le mot propre; mais dans la discussion, doué de cette logique incisive et sévère qui sied aux débats d'une question politique, il n'a peut-être été surpassé, comme orateur parlementaire, que par son fils. Dans la réplique, il était aussi supérieur à Chatham que Chatham lui était supérieur dans la déclamation. Sous le rapport intellectuel, la balance était égale entre les deux rivaux; mais ici encore les qualités morales de Chatham la faisaient pencher de son côté. Fox avait, sans contredit, des vertus; par ses dispositions naturelles, comme par son talent, il avait une grande ressemblance avec son fils, plus illustre : la même douceur, les mêmes passions, la même franchise, la même hardiesse, la même fougue, la même cordialité pour ses amis et la même facilité envers ses ennemis. Jamais homme ne fut plus sincèrement et plus justement aimé par sa famille ou ses partisans; mais, par malheur, il avait été élevé dans une mauvaise école politique, dans une école dont les doctrines étaient que la vertu publique n'est que la coquetterie de la prostitution politique, que tout patriote a son tarif, qu'on ne peut gouverner que par la corruption, que l'état est une proie livrée aux hommes politiques. Ces maximes n'avaient que trop cours sur les derniers bancs du parti de Walpole, qui les encourageait trop lui-même. La morale relâchée de Fox présentait un contraste remarquable avec l'intégrité théâtrale de Chatham. La nation se défiait de l'un et avait une confiance implicite dans l'autre. Mais presque tous les politiques d'alors en étaient à apprendre que la confiance de la nation méritait d'être comptée pour quelque chose; tant que tout alla paisiblement, tant qu'il n'y eut

pas d'opposition, tant que tous les emplois s'obtinrent de la faveur d'une coterie gouvernante, Fox eut un avantage décidé sur Chatham; quand vinrent des temps difficiles, quand l'Europe fut bouleversée par la guerre, quand le parlement se divisa en factions, quand l'opinion publique fut violemment agitée, le favori du peuple s'éleva au pouvoir suprême, et son rival s'effaça dans la foule (1).

B. MACAULAY, MEMBRE DE LA CHAMBRE DES COMMUNES.
Février 1834.

(1) Nos lecteurs n'ont pas oublié sans doute deux brillantes esquisses historiques de M. Ph. Chasles sur lord Chatham. Ce portrait, tracé par un membre distingué de la chambre des communes, nous a paru compléter ces esquisses.



CHRONIQUE DRAMATIQUE.

La semaine où nous entrons nous appellera aux grands théâtres pour y juger des ouvrages qui, par le nom des auteurs, sinon par eux-mêmes, pourront exiger de nous cet examen détaillé que la Revue de Paris n'a jamais refusé aux pièces d'une portée vraiment littéraire. Hâtons-nous donc de faire place au nouvel opéra de l'Académie royale de Musique, à la nouvelle comédie de M. Eug. Scribe, et à celle de M. Mazères, où doit débuter Mme Dorval. On se dit même tout bas, parmi les initiés des coulisses, que les artistes de la Porte-Saint-Martin répètent quatre premiers actes d'un drame de M. Alexandre Dumas, œuvre inachevée que je comparerais volontiers à ce lion à demi créé de Milton qui agite déjà sa crinière en cherchant à dégager sa croupe du limon où elle est encore informe et enchaînée à la matière première :

Now half appear'd
The tawny lion pawing to get free
His hinder parts; then springs as broke from bonds
And rampant shakes his brinded mane. (Parad. lost. ([1])).

Ce lion a déjà fait revenir, assure-t-on, M. Victor Hugo à la Comédie-Française avec une pièce qui doit réparer l'échec de Marie

([1]) Le lion montre aux yeux la moitié de son corps,
Le reste pour sortir tente de longs efforts;
Et cherchant à briser la prison qui l'enserre,
De sa griffe tranchante il déchire la terre, etc., etc.

(Delille.)

Tudor, et disputer le tour de faveur à une tragédie de M. Casimir Delavigne. — En attendant, la Porte-Saint-Martin vient de faire un pas rétrograde vers le franc mélodrame, le mélodrame des voleurs allemands. Ce qu'il y a de neuf dans le Bandit et le Philosophe, c'est d'avoir fait jouer aux protubérances du docteur Gall le rôle que le drame antique attribuait à la fatalité. Le bandit Oscar est né avec la bosse du meurtre; ce n'est pas sa faute s'il viole le commandement « homicide point ne sera! » Cependant ce bandit, qui est fils de philosophe, et un peu philosophe lui-même, est surtout remarquable par sa théorie du vol. Nous avions bien vu quelques-uns de ses axiomes d'économie sociale dans les tablettes de Jean Sbogar; mais là c'était de la poésie : Oscar analyse le métier en style bourgeois, à la portée de l'intelligence populaire. Selon lui, la société se compose d'une grande catégorie de voleurs payant patente, et appelant *honoraires* ce que le brigand de la forêt appelle de son vrai nom : le négociant et le boutiquier, l'agent de change et le notaire, sont surtout désignés comme les confrères d'Oscar. Quand celui-ci, à son tour, descend au lâche brigandage de l'homme en société, c'est merveilleux comme il fait fortune et comme il monte en grade parmi ces tueurs privilégiés, appelés juges. Il s'en vante fort agréablement à un ancien voleur nomade qui fut son père nourricier, et qui prend tellement goût à ce larronage légal, qu'il ne demande qu'une modeste place d'huissier pour se refaire de ses malheurs. Malheureusement, avant de quitter la partie, il a encore un grand vol avec effraction à consommer, et la fatalité dramatique amène sur son chemin le bandit-juge, qui, compromis lui-même par son ancienne connaissance, est obligé de tuer un témoin indiscret, une jeune fille qui n'a que l'innocente bosse de la curiosité. Ce léger incident sert à faire briller le talent de M. Oscar comme juge, car il sacrifie sans délicatesse son dévoué complice à sa sûreté : mais au moment même où il se croit sûr de tous ses honneurs, de sa fortune et de la main d'une noble veuve, un philosophe, un vrai philosophe celui-ci, qui a la passion de la phrénologie, le dénonce publiquement comme assassin, sur le simple témoignage de sa fatale protubérance. Une dénonciation plus concluante, celle du père nourricier, qui n'est pas bien mort, empêche Oscar de nier; mais pour se venger de la science de Gall, Oscar ayant appris depuis peu qu'il est l'enfant du mystère, accable le philosophe en lui apprenant qu'il est son fils, ce que la bosse

paternelle eût dû lui apprendre plus tôt ; il accable la *noble dame* en lui apprenant qu'elle est sa mère; enfin, quant à lui-même, il nous découvre, pour la moralité de la pièce, sous sa robe de juge, et sous je ne sais quelle décoration allemande, un homme qui a cumulé sans remords, les titres de voleur, d'assassin, d'adultère, d'inceste, de fratricide, etc.

Cette pièce, qui n'a pas une très-haute prétention littéraire et dont la facture accuse l'inexpérience de la scène, offre cependant quelques scènes d'un grand effet et une dramatique combinaison de la terreur avec l'élément comique. M. Bocage joue Oscar avec son exagération accoutumée ; mais M. Serres, chargé du contraste, dit fort plaisamment tous les mots plaisans que les auteurs lui ont prêtés.

Le crime et le vice du mélodrame ont heureusement des figures trop hideuses pour appeler à l'imitation les amateurs de ce genre. Oscar avoue lui-même que le ridicule a dégradé tous les voleurs depuis la fameuse AUBERGE DES ADRETS. Il serait temps peut-être que les vices en manchettes du vaudeville trouvassent leur parodie; car, bien que nous soyons en carême, nous ne nous joindrons pas à tous les critiques qui croient convertir M. Ancelot par des sermons sur les bonnes mœurs; mais en voyant M. Ancelot ne vivre littérairement que de FAUBLAS, des LIAISONS DANGEREUSES, etc., on serait porté à craindre que ces romans ne finissent par produire sur sa tête l'effet des romans de chevalerie sur la tête de don Quichotte. M. Ancelot ne voit plus au théâtre que femmes séduites et marquis séducteurs, comme le chevalier de la Manche voyait partout géants et princesses captives. Il y a encore cette analogie que le héros de Michel Cervantes était, dans sa manie, un homme d'esprit : M. Ancelot est resté homme de talent dans la sienne. Il y a certes dans LES LIAISONS DANGEREUSES, telles que M. Ancelot vient de les mettre en vaudeville, des scènes fort bien amenées et très-agréablement dialoguées. Un beau jour, il prit fantaisie à don Quichotte de se faire berger : espérons que M. Ancelot, après avoir épuisé Crébillon fils, Louvet, Laclos, etc., cherchera quelque sujet d'innocente pastorale dans Florian. Pour parler plus sérieusement, M. Ancelot ne redeviendra-t-il pas quelque jour le poète de Louis IX? Quel abime, monsieur Ancelot, dans l'histoire comme dans votre théâtre, entre saint Louis et Louis XV !

LE DOMINO ROSE des VARIÉTÉS est aussi de M. Ancelot. C'est

encore un marquis en bonne fortune; mais la pièce rentre assez bien dans le cadre de ce théâtre, où pourtant M. Ancelot a, certain soir, revêtu M. Cazot de l'habit à paillettes du maréchal de Richelieu ! Si le théâtre des Variétés faisait sagement, il céderait M. Ancelot tout entier au Vaudeville, puisque la perruque du dix-huitième siècle lui sied si bien, mais il envierait au Palais-Royal le tableau-charge du Remplaçant. Je regrette aussi pour les Variétés le Michel Perrin du Gymnase, ce théâtre-ci ayant déjà le Bouffon du prince, dont Michel Perrin n'est qu'une variante. Michel Perrin, admirablement bien joué par M. Bouffé, est une de ces pièces qui remontent au Bourguemestre de Saardam, une de ces pièces où, selon le besoin d'une situation, le personnage principal est tour à tour mystifié ou mystificateur, et dit, dans la même scène, des naïvetés et des mots spirituels; mais le parterre rit également des unes et des autres; le parterre trouve très-plaisant de voir une ministre de la police traité fort cavalièrement par un bon abbé de village, et un chef de bureau du ministre qui est d'une parfaite niaiserie. La pièce de Michel Perrin pourrait être plus artistement faite; mais elle est amusante, grâce au jeu de M. Bouffé.

Revue de Paris.

LES MÉMOIRES

DE

M. DE CHATEAUBRIAND.

Dans la préface générale de ses œuvres complètes, M. de Chateaubriand parle ainsi de ses Mémoires : « J'ai entrepris » les Mémoires de ma vie ; cette vie a été fort agitée. J'ai tra- » versé plusieurs fois les mers ; j'ai vécu dans la hutte des » sauvages et dans le palais des rois, dans les camps et dans » les cités. Voyageur aux champs de la Grèce, pélerin à Jéru- » salem, je me suis assis sur toutes sortes de ruines ; j'ai vu » passer le royaume de Louis XVI et l'empire de Bonaparte ; » j'ai partagé l'exil des Bourbons, et j'ai annoncé leur retour. » Deux poids qui semblent attachés à ma fortune la font suc- » cessivement monter et descendre dans une proportion égale : » on me prend, on me laisse, on me reprend ; dépouillé un » jour, le lendemain on me jette un manteau pour m'en dé- » pouiller encore. Accoutumé à ces bourrasques, dans quelque » port que j'arrive, je me regarde toujours comme un naviga- » teur qui va bientôt remonter sur son vaisseau, et je ne fais » à terre aucun établissement solide. Deux heures m'ont suffi » pour quitter le ministère et pour remettre les clefs de l'hô- » tellerie à celui qui devait l'occuper.

» Qu'il faille en gémir ou s'en féliciter, mes écrits ont teint
» de leur couleur grand nombre des écrits de mon temps. Mon
» nom, depuis vingt-cinq années, se trouve mêlé aux mouve-
» mens de l'ordre social; il s'attache au règne de Bonaparte,
» au rétablissement des cultes, à celui de la monarchie légi-
» time et à la fondation de la monarchie constitutionnelle.
» Les uns repoussent ma personne, mais prêchent mes doc-
» trines, et s'emparent de ma politique en la dénaturant; les
» autres s'arrangeraient de ma personne si je consentais à la
» séparer de mes principes. Les plus grandes affaires ont passé
» par mes mains; j'ai connu presque tous les rois, presque
» tous les hommes, ministres ou autres, qui ont joué un rôle
» de mon temps. Présenté à Louis XVI, j'ai vu Washington,
» au début de ma carrière, et je suis retombé, à la fin, sur
» ce que je vois aujourd'hui. Plusieurs fois Bonaparte m'a
» menacé de sa colère et de sa puissance, et cependant il était
» entraîné par un secret penchant vers moi, comme je ressen-
» tais une involontaire admiration de ce qu'il y avait de grand
» en lui. J'aurais tout été dans son gouvernement si je l'avais
» voulu; mais il m'a toujours manqué pour réussir une passion
» et un vice, l'ambition et l'hypocrisie.

» De pareilles vicissitudes, qui me travaillèrent presque au
» sortir d'une enfance malheureuse, répandront peut-être
» quelque intérêt dans mes Mémoires. Les ouvrages que je
» publie seront comme les pièces et les preuves justificatives
» de ces Mémoires. On y pourra lire d'avance ce que j'ai été;
» car ils embrassent ma vie entière. Les lecteurs qui aiment
» ce genre d'études rapprocheront les productions de ma jeu-
» nesse de celles de l'âge où je suis parvenu. Il y a toujours
» quelque chose à gagner dans les rapprochemens de l'esprit
» humain. »

Ainsi parle des Mémoires de sa vie le plus grand écrivain, le plus grand poète de notre temps. Cette page, qui peut servir très-bien de préface à ses Mémoires, vous en donnera une idée d'autant plus grande que l'auteur s'y montre plus simple et plus modeste. Nul homme, en effet, de nos jours, ne représente mieux cette époque, qui fut à la fois la république, l'empire et la vieille monarchie, que M. de Chateaubriand. Il est le plus grand par l'esprit, par le style, par la poésie, par

le cœur ; je n'ai pas dit par le génie; il n'est que le second dans le siècle : il faut laisser la première place à Bonaparte. Mais Bonaparte n'a pas écrit ses Mémoires. Nous avons de lui quelques paroles sur son rocher, et de ce côté il est encore bien tranquille, car sa vie a été écrite dans toute l'Europe, avec le fer, avec le feu, avec le despotisme, avec la liberté, avec la gloire : sa vie est partout. Jusqu'à présent la vie de M. de Chateaubriand n'est que dans ses ouvrages; c'est là seulement qu'il faut la chercher. A qui sait lire dans ces grands livres où toute l'humanité est passée en revue, rien n'échappe de la vie de l'écrivain. Il est là tout entier. Là vous trouverez, si vous savez chercher, le voyageur, le sceptique, le croyant, le poète, le philosophe, le chrétien, le Français, le royaliste, l'homme de la liberté, le gentilhomme, le citoyen, le soldat, l'historien, l'homme des jours de lutte, le fidèle qui défend ses rois tombés, le ministre qui conseille les rois tout-puissans; le jeune homme est là; le vieillard est là encore : passions, plaisirs, rêves, espérances, désespoirs, songes d'été, l'ame, et l'esprit, et le cœur, tout l'homme, tout le poète, se retrouvent dans les œuvres de M. de Chateaubriand, et il a dit une très-belle chose et très-vraie quand il a dit : *Mes ouvrages sont les preuves et les pièces justificatives de mes Mémoires : on pourra lire à l'avance ce que j'ai été!* Il y avait donc bien longtemps que nous pensions à réunir page à page les Mémoires de M. de Chateaubriand, épars dans les vingt-deux volumes in-8° de ses œuvres complètes; car nous savions à l'avance tout ce qu'il y *avait à gagner dans ces analyses de l'esprit humain*, et de quel esprit!

Tout-à-coup le monde littéraire s'est ému à cette nouvelle : M. de Chateaubriand a terminé les Mémoires de sa vie! Bien plus, le grand poète, à l'Abbaye-aux-Bois, sous le regard bienveillant et protecteur de Mme Récamier, cette femme de tant d'esprit et de cœur, dont l'aimable et bienveillant souvenir se mêle à tous nos souvenirs poétiques depuis vingt ans au moins, M. de Chateaubriand fait la lecture de ses Mémoires. Il a décidé qu'ils ne paraîtraient qu'après sa mort; mais cependant, avant de mourir, il est bien aise de les évoquer devant lui les souvenirs de cette belle et grande vie, afin qu'il s'assure, par-devant témoins, s'il a été fidèle toujours à ces deux sentimens

de son cœur, l'amour d'une religion charitable et un attachement sincère aux libertés publiques. Donc il a invité à cette grande fête de la pensée ses amis, jeunes et vieux; il a mis à nu devant eux son ame et son cœur; il a lu devant eux les confessions de sa vie; M. de Chateaubriand a marché à la tête du dix-neuvième siècle, qu'il a ouvert aussitôt après que J.-J. Rousseau eut fermé le dix-huitième siècle. O mon Dieu! quelle histoire, quelle biographie, devant laquelle eût reculé Plutarque! Quel historien et pour quel héros! quel écrivain et pour quelle histoire! Vous faites-vous bien l'idée d'une biographie dont le *Génie du christianisme* et *les Martyrs* ne sont que des fragmens épars et de *simples pièces justificatives?*

Eh bien! voilà tantôt quinze jours que M. de Chateaubriand a commencé la lecture de ses Mémoires. Les portes jalouses de l'Abbaye-aux-Bois se sont refermées sur le lecteur et sur son auditoire; pas un son, pas un éclat de voix, pas un signe de vie n'est sorti de cette enceinte si vivement émue à cette lecture; les vieux murs sont restés silencieux, et de ce jugement sans appel de notre temps, porté de si haut et par un tel homme; de ces paroles dernières qui ont la solennité de la tombe; de ce testament littéraire de M. de Chateaubriand, la France ne sait rien, Paris ne sait rien, l'Europe ne sait rien encore. M. de Chateaubriand a lu pendant quinze jours un nouveau livre dont il est le héros, et de ce livre rien n'a transpiré dans le public! Mais l'écho de cette voix puissante pouvait-il ne pas venir jusqu'à nous? M. de Chateaubriand n'a pas pu l'espérer!

Non, il n'en sera pas ainsi; non, il ne sera pas dit que les murs de l'Abbaye-aux-Bois aient été muets à ce point, qu'ils n'aient pas révélé quelques-unes des paroles qu'ils ont entendues; non, il ne sera pas dit que nous autres, nous le vulgaire, nous n'aurons pas arraché à cet auditoire d'élite quelques-unes de ses émotions. Et de quel droit reconnaîtrions-nous ce privilége aux élus de M. de Chateaubriand? et qui parmi eux lui est plus dévoué que nous? Ont-ils plus d'admiration que nous pour son génie? ont-ils plus de sympathie pour sa personne? ont-ils plus de dévouement à sa gloire? C'est donc par un injuste bonheur qu'ils sont les premiers venus à ces ré-

vélations posthumes. Ils sont chez Mme de Récamier, à la bonne heure ; ils voient M. de Chateaubriand face à face, ils entendent sa voix, ils assistent les premiers aux développemens de cette grande et merveilleuse existence qui touche à toutes les grandes renommées de l'Europe ; c'est bien : mais est-ce à dire que nous n'aurons pas le droit de nous tenir à la porte de l'Abbaye-aux-Bois pour attraper quelques sons égarés dans les airs ? et là, quand minuit aura sonné, de voir sortir cet auditoire transporté, et de ramasser les révélations éparses de son enthousiasme, et de l'entendre de loin raconter son admiration au vent qui gronde, à l'eau qui coule, à l'étoile qui brille au ciel ? et si nous avons été assez heureux pour avoir un reflet de cette gloire ainsi racontée avec tant de modestie et de génie, pourquoi, nous qui ne sommes arrêtés par aucune promesse, ne dirions-nous pas tout ce que nous savons à l'avance ? Pourquoi ne partagerions-nous pas nos larcins avec tous les hommes littéraires de notre époque ? M. de Chateaubriand a lu ses Mémoires sans nous : eh bien ! cependant, nous savons assez de ces Mémoires pour pouvoir en parler ; nous en avons assez entendu parler par celui-ci qui est un homme de sang-froid, par celui-là qui est un poète, par tous ceux qui les ont entendus, pour que nous puissions, à l'aide de ces notes éparses et surtout à l'aide des œuvres de M. de Chateaubriand, reconstruire quelques passages de ce grand ouvrage inédit, monument d'airain et d'or, que l'auteur laisse après sa mort pour lui servir à la fois d'oraison funèbre, d'épitaphe et de tombeau.

On conçoit facilement l'impression produite par ces premier mots des Mémoires de M. de Chateaubriand : *Préface testamentaire!* Ceci est la dernière volonté de l'auteur, ne publier ses Mémoires qu'après sa mort. Il n'existe que deux copies de ces Mémoires : l'une est déposée entre les mains de Mme de Chateaubriand, l'autre entre les mains de Mme Récamier. On dit que ces Mémoires ont été achetés par des spéculateurs anglais 25,000 fr. le volume. Ce sont là des détails bien tristes. Des Anglais, pour éditer le plus grand écrivain de notre pays ! des Mémoires que l'impatience publique n'ose pas désirer, tant est cruelle la condition à laquelle l'auteur consent à publier son dernier livre ! et lui, souriant au milieu de ces

tristes idées, assistant, lui vivant, à une lecture posthume; écoutant, lui vivant, des paroles qui pour nous sortiront d'une tombe quand nous les entendrons! Tel a été l'effet de la première soirée. D'ailleurs le premier livre est tout entier consacré aux aïeux du poète, qui sont morts, et à son père, qui est mort; race de vieux et entêtés gentilshommes pauvres et de vieille noblesse, qui vécurent constamment séparés de Louis XIV. Un des plus remarquables de cette vieille race, c'est le père de M. de Chateaubriand. Il était pauvre comme l'était son père, et il était resté seul au monde avec sa mère. Il avait à peine quinze ans quand un jour il s'agenouilla devant le lit de sa vieille mère, qui était malade, la priant de le bénir; car, disait-il, c'était sa résolution d'aller chercher fortune. Sa mère le bénit. Il s'embarqua à Saint-Malo; il fut fait deux fois prisonnier, et il s'échappa deux fois. De retour à Saint-Malo pour la dernière fois, il se maria à une jeune personne noble, dont il eut plusieurs enfans; M. de Chateaubriand et sa sœur Lucile étaient les plus jeunes; ils furent élevés au château de Combourg, ancienne maison des Chateaubriand, que son père avait rachetée.

Vous connaissez déjà le château de Combourg, vous l'avez vu bien désolé et déjà abandonné pour jamais, dans *René:*
« J'arrivai au château par la longue avenue de sapins, je traversai à pied les cours désertes, je m'arrêtai à regarder les » fenêtres fermées ou à demi brisées, le chardon qui croissait » au pied des murs, les feuilles qui jonchaient le seuil des » portes et le perron solitaire, où j'avais vu si souvent mon » père et ses fidèles serviteurs. Les marbres étaient déjà cou» verts de mousse; le violier jaune croissait entre leurs pierres » disjointes et tremblantes; un gardien inconnu m'ouvrit brus» quement les portes.....

» Couvrant un moment mes yeux de mon mouchoir, j'en» trai sous le toit de mes ancêtres; je parcourus les apparte» mens sonores, où l'on n'entendait que le bruit de mes pas. » Les chambres étaient à peine éclairées par une faible lu» mière qui pénétrait entre les volets fermés. Je visitai celle » où ma mère avait perdu la vie, celle où se retirait mon père, » celle où j'avais dormi dans mon berceau, celle enfin où l'a» mitié avait reçu mes premiers vœux dans le sein d'une sœur.

» Partout les salles étaient détendues, et l'araignée filait ses » toiles dans les corniches abandonnées. Je sortis précipitamment de ces lieux, je m'en éloignai à grands pas, sans oser » tourner la tête. Qu'ils sont doux, mais qu'ils sont rapides, » les momens que les frères et les sœurs passent dans la société de leurs vieux parens! »

M. de Chateaubriand n'aurait pas écrit les Mémoires de sa jeunesse qu'on les aurait retrouvés dans *René* : « Mon humeur » était impétueuse, mon caractère inégal; tour à tour bruyant » et joyeux, silencieux et triste, je rassemblais autour de moi » mes jeunes compagnons, puis je les abandonnais tout-à-coup » pour contempler la nue fugitive ou entendre la pluie tomber » sur le feuillage. »

Ce que l'auteur dit à peine dans *René*, mais ce qu'il dit très-bien dans ses Mémoires, c'est le respect mêlé de terreur que lui inspirait son père. Son père était un homme de haute taille, d'une physionomie sombre et sévère, imposant de toutes les manières; son pas retentissait, sa voix était solennelle, son regard étincelait. Pendant le jour, le jeune François de Chateaubriand aimait mieux faire un long circuit que de passer devant son père; et la nuit venue, dans ce château désert, *situé au milieu des forêts, dans une contrée reculée*, toute cette famille se réunissait dans une vaste salle, la mère et les deux jeunes enfans blottis sous l'immense cheminée, et le père enveloppé dans son manteau, qui se promenait de long en large sans rien dire. A mesure que leur seigneur et maître s'éloignait du coin où ils étaient blottis, la conversation entre la mère et les enfans devenait de plus en plus animée; plus les pas du seigneur allaient en s'affaiblissant, et plus les voix enfantines prenaient le dessus; mais tout-à-coup le vieux comte se retournait, il revenait de la porte à la cheminée; alors tout d'un coup aussi la conversation baissait peu à peu; plus il avançait, et plus les voix faiblissaient. Quelquefois il s'arrêtait devant la cheminée : on n'entendait pas un souffle; et alors, avec sa grosse voix, il demandait : *Que dit-on?* On répondait par le silence le plus profond; il reprenait sa promenade, et la veillée se passait ainsi dans ces alternatives de causeries et de silence.

Onze heures venues, le vieux seigneur remontait dans sa

chambre ; on prêtait encore l'oreille et on l'entendait marcher là-haut : son pied faisait gémir les vieilles solives ; puis enfin tout se taisait, et alors la mère, le fils, la sœur, poussaient un cri de joie ; les deux enfans se livraient à mille jeux folâtres ; ou bien, ce qui était plus amusant encore, ils se racontaient des histoires de revenans. Parmi ces histoires, il y en a une que M. de Chateaubriand raconte dans ses Mémoires, et qui sera un jour citée comme un modèle de narration.

Voici quelques lambeaux de cette histoire, voici le pâle squelette du revenant de M. de Chateaubriand.

La nuit, à minuit, un vieux moine, dans sa cellule, entend frapper à sa porte. Une voix plantive l'appelle ; le moine hésite à ouvrir. A la fin il se lève, il ouvre : c'est un pélerin qui demande l'hospitalité. Le moine donne un lit au pélerin et il se rejette sur le sien ; mais à peine est-il endormi que tout-à-coup il voit le pélerin au bord de son lit qui lui fait signe de le suivre. Ils sortent ensemble. La porte de l'église s'ouvre et se referme derrière eux. Le prêtre à l'autel célébrait les saints mystères. Arrivé au pied de l'autel, le pélerin ôte son capuchon, et montre au moine une tête de mort. « Tu m'as donné une place à tes côtés, dit le pélerin ; à mon tour, je te donne une place sur mon lit de cendres ! »

Vous sentez combien c'étaient là de délicieuses terreurs, et comme à ces récits la sœur se pressait contre le frère et le frère contre la sœur! Rien n'est touchant comme les pages de M. de Chateaubriand sur cette belle, intelligente et jeune sœur Lucile ! Toute son enfance s'est passée à côté de sa sœur ; ils ont eu l'un et l'autre les mêmes chagrins, les mêmes plaisirs, les mêmes terreurs.

« Timide et contraint devant mon père, je ne trouvais l'aise » et le contentement que devant ma sœur. Une douce con» formité de mœurs et de goûts m'unissait étroitement à cette » sœur ; elle était un peu plus âgée que moi. Nous aimions à » gravir les coteaux ensemble, à parcourir les bois à la chute » des feuilles ; promenades dont le souvenir remplit encore » mon ame de délices. O illusions de l'enfance et de la patrie, » ne perdez-vous jamais vos douceurs !

» Tantôt nous marchions en silence, prêtant l'oreille au mu» gissement de l'automne ou au bruit des feuilles séchées que

» nous traînions tristement sous nos pas; tantôt, dans nos jeux
» innocens, nous poursuivions l'hirondelle dans la prairie, l'arc-
» en-ciel sur les collines pluvieuses; quelquefois aussi nous
» murmurions des vers que nous inspirait le spectacle de la
» nature.

» Nous avions tous les deux un peu de tristesse au fond du
» cœur : nous tenions cela de Dieu ou de notre mère! »

Vous voyez déjà ce qu'était l'enfant; d'après l'enfant, vous pouvez juger de l'écolier. Un rêveur, un poète; étudiant nonchalamment et à ses heures; ennuyé du collége, et au collége comme dans la maison paternelle, se réfugiant dans l'amitié qui lui faisait paraître les heures moins longues. Le jeune François de Chateaubriand fut élevé au collége de Rennes; là il étudia, autant qu'il pouvait étudier, l'arithmétique de Bezou, et comme contre-poids à M. Bezou, il découvrit Horace, l'Horace *expurgàtus* et les *Confessions de saint Augustin*, deux nouveaux amis de collége. Ces souvenirs du collége sont charmans racontés par M. de Chateaubriand; c'est tout-à-fait la fraîcheur et la grâce enfantine et la passion champêtre des premiers livres des *Confessions de J.-J. Rousseau.* Il se souvient des moindres accidens du premier âge. Il a un regret pour tous ses amis qui sont morts, entre autres pour son ami Régille, le Vendéen, mort à Quiberon. Ce brave Régille était prisonnier des bleus sur parole; la nuit venue, il se jeta à la nage pour aller avertir un vaisseau anglais qui était en croisière de ne pas approcher. Les Anglais avertis veulent entraîner Régille avec eux; mais lui, fidele à sa parole, se rejette à la nage, et il revient au fatal Quiberon, où il est fusillé le lendemain en criant : *Vive le Roi!* Pauvre Régille! il pouvait bien manquer à sa parole; que faisait aux bleus un cadavre de moins?

Le collége de Rennes ne laisse guère d'autres souvenirs à M. de Chateaubriand. Tous ses camarades de collége sont morts, ou presque tous. Parmi les aventures qu'il raconte, voici la plus gaie :

Il était expressément défendu au collége de dénicher les nids d'oiseaux. Un jour, pendant la promenade, les joyeux condisciples découvrent au sommet d'un grand arbre un nid de pie; la mère était au sommet de l'arbre qui veillait sur sa couvée.

Comment faire pour parvenir au nid tant défendu et tant convoité? Les jeunes enfans se montrent le nid du regard et du geste. Qui montera là-haut le premier? Est-ce toi, Louis? Est-ce toi, Victor? Est-ce toi, François? — Ce sera moi, dit François, voyant que tous les autres hésitent; ce sera moi! et aussitôt le voilà qui grimpe; Il grimpe, il s'accroche aux branches, il monte; il monte, il monte encore; il ne se voit pas monter; il entend d'en-bas qu'on l'applaudit et qu'on l'admire; il monte toujours. A la fin il est près du nid; la pauvre mère, forcée dans sa retraite, s'envole à regret; le petit François plonge la main dans le nid. — Pas d'oiseaux! mais de petits œufs mollement étendus sur le duvet, et chauds encore! Lui qui ne veut pas redescendre de l'arbre les mains vides, s'empare des œufs et les cache dans son sein. Alors il se met à redescendre. Il était plus difficile de descendre qu'il n'avait été facile de monter; les branches plient, les branches cassent, son pied glisse, il s'écorche le visage et les mains; il arrive ainsi, tant bien que mal, à un certain endroit où l'arbre, se divisant en deux, formait une fourche; il tombe à cheval sur cette fourche, où il reprend haleine, jambe de ci, jambe de là.

Comme il était ainsi à cheval, reprenant haleine et cherchant à descendre de cette hauteur, il entend soudain crier ses condisciples; « Voici le maître! voici le maître! » Et en effet le maître paraissait au loin, et chacun de prendre sa volée comme la pie, et François de Chateaubriand de rester là-haut tout seul, à cheval sur son arbre. Un seul de ses condisciples était resté au pied de l'arbre qui lui disait: « Sauve-toi, François! laisse-toi couler de l'arbre, François! prends-le à bras-le-corps, François! » Peut-être ce camarade si fidèle au malheur n'était-il autre que ce digne Régille. Pauvre Régille.

Ainsi fit François. Il prit l'arbre entre ses deux mains et il se laissa glisser de haut en bas de l'écorce raboteuse; il arriva ainsi jusqu'à terre, quelque peu froissé, il est vrai; mais qu'importe? le maître n'a rien vu. Il reprend donc sa course, il rejoint ses camarades; le maître le voit venir et le regarde. O désespoir! ô accident imprévu! les œufs, les maudits œufs se sont cassés dans la poitrine du petit François; son gilet a changé de couleur; la pie s'est vengée; ses œufs crient ven-

geance. Le maître, espèce de Breton à tête dure, déclare à François de Chateaubriand qu'il aura le fouet. On rentre au collége ; vous pouvez penser si l'on rentre tristement.

A peine rentré, le maître fait appeler François de Chateaubriand dans sa chambre afin qu'il ait à subir sa peine. Alors le petit François, le cœur oppressé, les yeux pleins de larmes, les mains jointes, prie et supplie qu'on lui épargne cette ignominie. — Il demande une autre peine. — La prison, — le pain sec, — les *pensum*, — deux cents vers d'Horace à apprendre par cœur. — Vains efforts ! le maître l'a dit, François aura le fouet ! En même temps le maître s'approchait pour donner le fouet à François ; mais celui-ci, voyant la prière inutile, prend son parti sur-le-champ comme un gentilhomme ; il s'adosse contre le mur, et quand son bourreau s'approche, il se défend à coups de pieds et à coups de poing ; il mord, il frappe, il crie, il égratigne, il s'enfuit, il se cache sous le lit, il se retranche derrière les meubles ; un jeune lion n'eût pas mieux fait. A la fin, de guerre lasse, on lui cède ; il emporte la victoire bien mieux et bien plus chastement que le petit Jean-Jacques en pareille occasion.

Après dix mois passés dans ces études et dans ces promenades, tour à tour rêveur et colère, emporté et patient, étudiant à ses heures, mais étudiant seul, rêvant déjà et déjà modulant cette phrase savante et cadencée qui est peut-être mieux qu'une poésie, poésie dont il avait déjà la conscience en son ame, et qu'il a trouvée plus tard, lui le premier, lui tout seul, à la grande admiration de la France ; il revenait passer ses vacances à Combourg. Il revoyait le vieux château que frappait la mer, il embrassait sa mère, il se remettait à trembler devant son père, il parlait avec sa jeune sœur, il travaillait avec elle ; ils prêtaient l'oreille aux bruits confus de la forêt et de la mer. Puis soudain ce ne fut plus au collége qu'on l'envoya, ce fut au régiment ; il était écolier la veille, il fut soldat le lendemain, soldat tout-à-fait, allant à l'exercice. — Une ! deux ! — Une ! deux ! — Portez arme ! présentez arme ! et jamais feu ! — Quand il sut le métier, marcher au pas, aller, venir, nettoyer son fusil, blanchir sa buffleterie et noircir sa giberne, on le fit monter en grade. Il devint caporal, puis sergent, puis enfin sous-lieutenant, ma foi ! Alors ce fut à lui à enseigner

les autres. Il leur apprit tout ce qu'on lui avait appris. — Une ! deux ! — Une ! deux ! — Tourne à droite ! tourne à gauche ! En avant ! marche ! fixe ! droite ! gauche ! portez arme ! arme au bras ! Tout ceci se passait à Dieppe , où il était en garnison ; les galets de la mer lui servaient de champ de bataille : il devint ainsi, comme disait son colonel, *un officier tout-à-fait accompli.*

Quand cette nouvelle éducation du jeune de Chateaubriand fut achevée , et cela se fit promptement , son père l'envoya à Paris pour chercher fortune. Il fit donc encore une fois ses adieux au château de Combourg , à sa mère , à sa sœur ; puis il partit dans une voiture de poste , tête-à-tête avec une dame qu'il devait accompagner jusqu'à Paris. Mais, comme dit M. de Chateaubriand , *laissons parler ses Mémoires :*

« Je n'ai revu Combourg que trois fois : à la mort de mon » père , toute la famille se trouva réunie au château pour se » dire adieu. Deux ans plus tard, j'accompagnai ma mère à » Combourg ; elle voulait meubler le vieux manoir ; mon frère » y devait amener ma belle-sœur : mon frère ne vint point en » Bretagne , et bientôt il monta sur l'échafaud avec la jeune » femme (1) pour qui ma mère avait préparé le lit nuptial ; » enfin , je pris le chemin de Combourg en arrivant au port , » lorsque je me décidai à passer en Amérique.

» Après seize années d'absence, prêt à quitter le sol natal » pour les ruines de la Grèce , j'allai embrasser au milieu des » landes de ma pauvre Bretagne ce qui me restait de ma fa- » mille ; mais je n'eus pas le courage d'entreprendre le péle- » rinage des champs paternels. C'est dans les bruyères de » Combourg que je suis devenu le peu que je suis ; c'est là » que j'ai vu se réunir et se disperser ma famille. De dix en- » fans que nous avons été , nous ne restons plus que quatre. » Ma mère est morte de douleur , les cendres de mon père » ont été jetées aux vents.

» Si mes ouvrages me survivent , si je devais laisser un nom, » peut-être un jour , guidé par ces Mémoires , le voyageur » s'arrêtera un moment aux lieux que j'ai décrits. Il pourrait

(1) Mlle de Rosambo , petite-fille de M. de Malesherbes , exécutée avec son mari le même jour que son illustre aïeul.

» reconnaître le château, mais il chercherait en vain le grand
» *mail* ou le grand bois ; il a été abattu ; le berceau de mes
» songes a disparu comme les songes. Demeuré seul debout
» sur son rocher, l'antique donjon semble regretter les chênes
» qui l'environnaient et le protégeaient contre les tempêtes.
» Isolé comme lui, j'ai vu, comme lui, tomber autour de moi
» la famille qui embellissait mes jours et me prêtait son abri ;
» grâce au ciel, ma vie n'est pas bâtie sur la terre aussi soli-
» dement que les tours où j'ai passé ma jeunesse ! »

Ici s'arrêtent la première et la deuxième lecture des Mémoires de M. de Châteaubriand.

TROISIÈME JOURNÉE.

Il nous semble que nous n'avons pas besoin d'avertir le lecteur que tout ceci n'est que le squelette informe et décoloré du plus bel ouvrage de M. de Chateaubriand. Ce que nous racontons, nous ne le racontons que par ouï-dire ; toute cette grande histoire d'un grand homme, qui est venue à d'autres toute vivante, toute colorée, n'est venue à nous que par reflet et dans un récit secondaire, et par conséquent fort tronquée et fort inexacte. Toujours est-il cependant que l'intérêt qui s'attache aux Mémoires de M. de Chateaubriand est si vif, qu'on nous saura gré, en tout état de cause, d'en avoir reproduit si fort à l'avance quelques détails si pleins de charme et de naïveté, tout dépouillés qu'ils sont de leur enveloppe primitive, et pour ainsi dire de leur robe virginale. Reprenons donc notre héros où nous l'avons laissé.

Nous l'avons laissé dans une voiture de voyage tête-à-tête avec une belle dame, allant à Paris pour la première fois, innocent et timide jeune homme qui ne se doutait guère des mœurs qu'il allait voir ; si timide, en effet, que, dans toute cette longue route, sa compagne de voyage, qui croyait voyager avec un militaire, ne trouva pas même un écolier. Aussi à peine fut-elle arrivée qu'elle fit au jeune sous-lieutenant une très-froide et très-moqueuse révérence, laquelle révérence avait l'air de dire: *Laisse les dames et étudie les mathématiques!* Mais quel est le beau et timide et honnête jeune

homme qui, au moins une fois dans sa vie, n'ait pas été salué ainsi!

Paris, sur les jeunes gens qui y entrent pour la première fois, produit ordinairement deux effets tout contraires. Le jeune officier, timide et rêveur qu'il était, avait été obligé, lui aussi, en entrant dans la grande ville, de dire adieu à ses plus beaux rêves. Adieu ma poésie! Songez donc qu'il était logé rue du Mail, *à l'hôtel de l'Europe,* dans une petite chambre, au troisième étage, tout seul au milieu de ce bruit, tout seul dans cette foule! Heureusement, au moment de son plus grand isolement, il vit entrer son frère aîné qui l'embrassa tendrement, et qui le présenta sur-le-champ à sa famille et à ses amis, à M. de Malesherbes et aux gens de lettres, à Paris et à Versailles, à la ville et à la cour.

M. de Malesherbes est le premier homme qui ait accueilli, qui ait compris le jeune François de Chateaubriand. Depuis ce temps, M. de Chateaubriand a voué à M. de Malesherbes une reconnaissance égale au respect qu'il avait pour ses vertus. « L'alliance qui unissait sa famille à la mienne me procurait » souvent le bonheur d'approcher de lui. Il me semblait que » je devenais plus fort et plus libre en présence de cet homme » vertueux, qui, au milieu de la corruption des cours, avait » su conserver dans un rang élevé l'intégrité du cœur et le » courage du patriote. Je me rappellerai long-temps la dernière » entrevue que j'eus avec lui : c'était un matin; je le trouvai » par hasard seul chez sa petite-fille. Il se mit à me parler de » Rousseau avec une émotion que je ne partageais que trop. » Je n'oublierai jamais le vénérable vieillard voulant bien con- » descendre à me donner des conseils, me disant : « J'ai tort » de vous entretenir de ces choses-là; je devrais plutôt vous » engager à modérer cette chaleur d'ame qui a fait tant de mal » à notre ami. J'ai été comme vous, l'injustice me révoltait; » j'ai fait autant de bien que j'ai pu, sans compter sur la re- » connaissance des hommes. Vous êtes jeune, vous verrez bien » des choses; moi, j'ai peu de temps à vivre. » Je supprime » ce que l'épanchement d'une conversation intime et l'indul- » gence de son caractère lui faisaient ajouter; le déchirement » de cœur que j'éprouvai en le quittant me sembla dès-lors un » pressentiment que je ne le verrais jamais!

» M. de Malesherbes aurait été grand si sa santé épuisée ne
» l'avait empêché de le paraître. Ce qu'il y avait de très-éton-
» nant en lui, c'était l'énergie avec laquelle il s'exprimait dans
» une vieillesse avancée. Si vous le voyiez assis sans parler,
» avec des yeux un peu enfoncés, ses sourcils grisonnans et
» son air de bonté, vous l'eussiez pris pour un de ces augustes
» personnages peints de la main de Lesueur. Mais venait-on
» à toucher les cordes sensibles, il se levait comme l'éclair;
» ses yeux à l'instant s'ouvraient et s'agrandissaient. Aux
» paroles chaudes qui sortaient de sa bouche, et à son air
» pensif et animé, il vous aurait semblé voir un jeune homme
» dans toute l'effervescence de l'âge; mais à sa tête chauve,
» à ses mots un peu confus, faute de dents pour les prononcer,
» vous reconnaissiez le septuagénaire. Ce contraste redoublait
» le charme que l'on trouvait dans sa conversation, comme
» on aime les feux qui brûlent au milieu des neiges de l'hiver.

» M. de Malesherbes a rempli l'Europe du bruit de son nom;
» mais le défenseur de Louis XVI n'a pas été moins admirable
» aux autres époques de sa vie que dans les derniers temps qui
» l'ont si glorieusement couronnée. Patron des gens de lettres,
» le monde lui doit l'*Émile*, et l'on sait que c'est le seul
» homme de cœur, le maréchal de Luxembourg excepté, que
» Jean-Jacques ait sincèrement aimé. Plus d'une fois il brisa
» les portes des bastilles; lui seul refusa de plier son caractère
» aux vices des grands, et sortit pur des places où tant d'autres
» avaient laissé leur vertu. Quelques-uns lui ont reproché de
» donner dans ce qu'on appelle *les principes du jour*. Si par
» principes du jour on appelle haine des abus, M. de
» Malesherbes fut certainement coupable. Quant à moi,
» j'avouerai que s'il n'eût été qu'un bon et franc gentilhomme,
» prêt à se sacrifier pour le roi son maître, et à en appeler à
» son épée plutôt qu'à sa religion, je l'eusse sincèrement
» estimé; mais j'aurais laissé à d'autres le soin de faire son
» éloge. »

Des graves salons de M. de Malesherbes le jeune homme courut bien vite aux endroits moins réservés où se tenaient les gens de lettres de ce temps-là. Chose étrange! autant il avait été à l'aise tout d'abord avec le saint vieillard, autant il fut timide et tremblant devant quelques renommées littéraires que

plus tard il appréciât à leur juste et misérable valeur. Ce n'est pas sans sourire quelque peu qu'on retrouve dans l'*Essai sur les révolutions* les traces vives encore du premier enthousiasme de l'auteur, enthousiasme qui s'est singulièrement modifié depuis, sinon tout-à-fait effacé. Que de grands hommes il a vus en ce temps-là ! M de Fontanes, le duc de Nivernois, le chevalier Bertin, M. Le Brun, le chevalier de Parny, en ce temps-là poète royaliste et chrétien qui n'avait pas encore vomi *la Guerre des dieux* à l'autel des furies; Champfort, qu'il compare aux sages de la Grèce, Champfort dont *l'œil bleu lançait l'éclair;* Flins surtout, M. Flins je ne sais qui, je ne sais quoi, un grand poète de l'heure présente, qu'il appelle le célèbre Flins. Rien n'est charmant comme cette peinture littéraire dans ses mémoires. « Épiménide, s'écrie-t-il, a payé » son tribut à M. Flins en lui fournissant le sujet de sa » comédie. » M. de Chateaubriand a fait là un excellent commentaire à cette excellente note à propos de son admiration pour ce même M. Flins. « Ne croirait-on pas, dit-il, » lire une de ces apostrophes grotesques que Diderot intro- » duisait dans l'histoire des deux Indes sous le nom de l'abbé » Raynal. — O rivage d'Aajinga, tu n'es rien, mais tu as » donné naissance à Élisa ! »

De la ville il passe à la cour. Il fallait absolument présenter ce jeune gentilhomme à la cour. Or, pour être présenté, il fallait être militaire, et tout au moins capitaine. Son frère, qui n'était pas militaire, n'avait pas pu monter dans les carrosses du roi; il fallait au moins qu'un homme de son nom y montât, ainsi le voulait l'honneur de la famille. Cependant François de Chateaubriand n'était que sous-lieutenant d'infanterie dans le régiment de Navarre; on le fit capitaine de cavalerie, et sous ce titre il vit le roi Louis XVI face à face. Il eut les honneurs de la cour.

« Louis XVI était de taille avantageuse; il avait les épau- » les larges, le ventre prédominant; il marchait en roulant » d'une jambe sur l'autre. Sa vue était courte, ses yeux à demi » fermés, sa bouche grande, sa voix creuse et vulgaire. Il » riait volontiers aux éclats; son air annonçait la gaieté, non » peut-être cette gaieté qui vient d'un esprit supérieur, mais » cette joie cordiale de l'honnête homme, qui naît d'une con-

» science sans reproche. Il n'était pas sans connaissances, » surtout en géographie; au reste, il avait ses faiblesses comme » les autres hommes. Il aimait, par exemple, à jouer des tours » à ses pages, à guetter à cinq heures du matin, au travers » des fenêtres du palais, les seigneurs de sa cour qui sortaient » des appartemens. Si à la chasse vous passiez entre le cerf » et lui, il était sujet à des emportemens, comme je l'ai » éprouvé moi-même. Un jour qu'il faisait une chaleur étouf- » fante, un vieux gentilhomme de ses écuries qui l'avait suivi » à la chasse, se trouvant fatigué, descendit de cheval et, » s'étendant sur le dos, s'endormit à l'ombre. Louis vint à » passer par là, il aperçut le bonhomme, trouva plaisant de » le réveiller. Il descend donc lui-même de cheval, et, sans » avoir l'intention de blesser cet ancien serviteur, lui laisse » tomber une pierre assez lourde sur la poitrine. Celui-ci se » réveille, et dans le premier moment de la douleur et de la » colère il s'écrie : — Ah! je vous reconnais bien là; voilà » comment vous étiez dans votre enfance; vous êtes un tyran, » un homme cruel, une bête féroce! Et il se mit à accabler le » roi d'injures. Sa Majesté regagna vite son cheval, moitié » riant, moitié fâché d'avoir fait mal à cet homme qu'il aimait » beaucoup, et disant en s'en allant : — Oh! il se fâche, il » se fâche, il se fâche! »

Sans doute vous êtes curieux de savoir comment le jeune sous-lieutenant d'infanterie, capitaine de cavalerie, apprit à ses dépens que le roi s'emportait quand on passait entre le cerf et lui. L'histoire est charmante racontée dans les Mémoires; elle est si amusante et si bien racontée que vous la lirez même ici avec plaisir. Donc, après avoir été présenté à la cour, le jeune François de Chateaubriand reçut quelque temps après une invitation du premier gentilhomme pour se rendre à la chasse du roi.

Vous jugez si la cour parut belle à ce jeune homme! Rien n'est admirable comme cette cour de Versailles qui se dresse au son du cor. Le soleil prend un air de fête, les chevaux hennissent, les pages caracolent, les dames, les chevaliers, les grands seigneurs, le roi, les gardes, que sais-je? On monte en voiture, dans les *voitures de la cour*, et l'on part pour la forêt de Saint-Germain. L'usage était que chacun de la

chasse du roi montât les chevaux du roi. On donna à notre capitaine de cavalerie une jument appelée *l'heureuse,* qui n'avait ni bouche ni éperon. Aussitôt la chasse commence, la meute aboie et le cor retentit. La jument *l'heureuse,* hors d'elle-même, ne se contient plus; elle se précipite, rapide comme l'éclair; elle renverse tout sur son passage, hommes et femmes; elle va, elle va, elle va! On avait bien averti le jeune homme de ne jamais se trouver entre le roi et la bête, ou gare aux boutades du roi! mais son cheval n'écoutait rien; quand à un certain carrefour il entend un coup de feu, la jument s'arrête, le cavalier descend de cheval, il ôte son chapeau, et à vingt pas de là il aperçoit le roi, un fusil à la main, qui venait d'abattre le cerf. — Il n'est pas allé bien loin, dit le roi en montrant le cerf étendu. En même temps toute la cour arrivait, et vous jugerez de l'étonnement et de l'admiration générale quand on vit le nouveau venu tête à tête avec le roi, et qui avait l'air de faire la conversation avec Sa Majesté!

Le roi parti, et Chateaubriand resté seul avec d'autres chasseurs, on voulut plaisanter le capitaine de cavalerie, qui s'était laissé emporter par son cheval. Un chêne était là renversé, tout touffu, tout branchu; Chateaubriand propose de le sauter à cheval, le tronc et les branches; mais son défi ne fut pas accepté, et il revint avec les honneurs de la journée. Voilà toute l'histoire du jeune courtisan. Il se trouva tout d'abord peu d'aptitude à ce métier. « Mon caractère était si antipathique » avec la cour, j'avais un tel mépris pour certaines gens à » qui je le cachais si peu, je me souciais si peu encore de ce » qu'on appelait *parvenir,* que j'étais comme les confidens » dans les tragédies, qui entrent, sortent, regardent et se tai- » sent. »

D'ailleurs cet ardent jeune homme avait trop d'intelligence et trop d'avenir dans les idées pour étudier la cour quand la ville était un si inquiétant sujet d'études, pour regarder le passé quand il avait l'avenir sous les yeux. Que lui importe Versailles quand Paris est là? Que lui importe le vieux palais quand on prend la Bastille? Il aura toujours assez le temps de pleurer sur Louis XVI, ce malheureux roi qui ne doit guère aller plus loin que son cerf, blessé à mort; laissez-lui donc regarder ceux qui viennent, Mirabeau, par exemple. Car il a vu

Mirabeau, car il a entendu à la tribune ce redoutable bégayement qui devenait peu à peu cette grande éloquence que vous savez. Il a vu Mirabeau à la taverne, où il parlait de ses amours avec un si mélancolique sourire. Ce doit être une belle chose le Mirabeau de M. de Chateaubriand, vu par lui et peint par lui! Vous sentez si Mirabeau aimait à se communiquer à cette ame si vive servie par un regard si brûlant! Ils dînaient souvent ensemble; et un jour, au sortir du dîner, Mirabeau, qui parlait de ses collègues, appuyant ses deux grosses mains sur les épaules du jeune homme, lui disait : — Ils ne me pardonneront jamais ma supériorité.

Il a donc vu commencer cette révolution qui devait faire le tour du globe; il a vu 89 qui devait être 93; il a vu Versailles croulante et la Bastille croulante; il a vu les orateurs commencer et les rois finir; il a vu le dix-huitième siècle, ce beau siècle encore tout ému sous le regard de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de Diderot, passer de l'éloquence écrite à l'éloquence parlée, de la tragédie au pamphlet, du livre au journal. Il a vu comment tombe une société caduque, et comment elle se couche au cercueil toute morte et toute fardée comme une vieille et spirituelle courtisane perdue d'esprit, d'orgueil, de bienveillance et d'amour. Il a entendu le peuple venir, et la grande voix du peuple qui ne sait pas parler en français, qui ne parle aucune langue, et qui ne sait qu'un mot dans toutes les langues : LIBERTÉ! Il a vu que le velours du trône était tout usé, et que sous ce velours usé se trouve une planche rude et sanglante, la planche de l'échafaud. Il a vu venir un jour de Versailles à Paris, dans une voiture traînée, pressée, poussée, couverte de boue par la multitude, quelque chose qui ressemblait à un homme, à une femme, à un enfant : c'étaient ceux qu'on appelait le roi, la reine et le dauphin. Il a vu, chose horrible! les premières têtes coupées, sanglant trophée au bout d'une pique, vacillante manifestation des fureurs populaires; il a vu tout cela, lui qui était venu pour voir de près cette France poétique et royale, cette France de Louis XIV et de Bossuet; cette France de Pascal et de Condé; la patrie des belles femmes et des nobles chevaliers; la riante et magique patrie du beau langage; malheureuse terre qui allait appartenir à Danton et à Marat.

Aussi vous jugez s'il eut peur ! vous jugez s'il recula épouvanté ! vous jugez si cela lui parut horrible, un jour qu'il était à une des fenêtres de son hôtel, de voir passer sous son regard le regard d'une tête coupée, de sentir ce froid et pâle visage contre son pâle visage ! A cette vue, Chateaubriand, oubliant toute prudence, se met à crier : Au meurtre ! L'éloquence lui vint à ce jeune homme, du haut de cette fenêtre d'hôtellerie, pour défendre la royauté de Louis XVI, comme elle lui est venue après tant de révolutions à la tribune de la chambre des pairs pour dire un dernier adieu à la royauté de Charles X, élégie touchante et noble par laquelle le pair de France nous a fait ses adieux ! Ce jour-là peu s'en fallut que le peuple irrité de ce cri d'humanité ne portât au bout d'une autre pique la tête même du jeune François de Chateaubriand. Il se pressa avec force contre la porte de l'hôtel, et il se mettait en mesure de l'enfoncer quand une foule vint qui chassa cette foule ; car en ce temps-là la foule succédait à la foule, la fureur à la fureur, les têtes coupées aux têtes coupées ; il n'y avait d'immobile que l'échafaud, il n'y avait de stable que le bourreau.

Hors de lui, il allait s'épouvanter auprès de M. de Malesherbes, le noble et courageux gentilhomme qui garda son sang-froid jusqu'aux portes du Temple, celui-là même qu'on a tué comme le plus vertueux et le plus brave dans cette France, afin de ne plus laisser d'espoir à personne. M. de Malesherbes, qui savait mieux ce que c'était qu'une révolution que personne au monde, eut pitié sans doute de ce tout jeune homme qui allait être égorgé comme d'autres malheureux, par hasard. Il le poussa donc hors de France sous un noble prétexte. M. de Malesherbes aimait beaucoup la géographie. Il y avait toujours sur la table de son cabinet quelque carte déployée. — Si j'étais à votre place, disait Malesherbes, et il disait cela sans soupirer, si j'étais à votre place j'irais en Amérique, j'y tenterais quelque grande entreprise, je voyagerais dix ans. Dix ans! Le noble vieillard ne disait pas assez.

A ce conseil voilà François de Chateaubriand qui s'anime. Il avait une grande idée qui le poussait là-bas, et il ne comprenait pas qu'un péril pût le retenir ici. Il partit. Il dit adieu à M. de Malesherbes, il s'embarqua à Saint-Malo, où sa mère

vint lui dire adieu. Le jour de ce départ a une date certaine dans l'histoire; Mirabeau était mort depuis deux jours. *Adieu donc la patrie !* comme dit lord Byron.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Voici comment M. de Chateaubriand lui-même développe la grande idée qui le poussait en Amérique : « Ce voyage que » j'entreprenais alors n'était que le prélude d'un autre bien » plus important dont à mon retour j'avais communiqué les » plans à M. de Malesherbes. Je ne me proposais rien moins » que de déterminer par terre la grande question du passage » de la mer du Sud par le Nord. On sait que, malgré les efforts » du capitaine Cook et des navigateurs subséquens, ils est » toujours resté un doute. »

Le voilà donc parti pour le Nouveau-Monde ! Donc que nous importe le projet qui l'y pousse ? Donc que nous fait à nous que le passage par le Nord soit trouvé ou non ? Nous allons découvrir mieux qu'un passage, nous allons trouver notre grand poète. A chacun son œuvre. Au capitaine Cook, au capitaine Parry, à tous les autres, les découvertes, les passages, les terres nouvelles, les étoiles inconnues dans le ciel; à l'Américain les villes qu'il élève dans le désert, les lois qu'il refait, les révolutions que nous lui envoyons et qu'il nous renvoie couvées, augmentées, agrandies, plus terribles! Mais à notre poète les déserts et les riches forêts de l'Amérique; à lui les grands fleuves, les arbres fleuris; les chants mélancoliques dans les grands bois tout neufs, le bruit de la cataracte écumante; à lui le désert; à lui le sauvage dans le désert; à lui Chactas; à lui Atala; à lui sa poésie, sa parole cadencée, son profond et mélancolique regard vers cette terre qui l'étonne ! En faire un voyageur, lui ! Il est mieux qu'un voyageur, il est un grand poète. Qu'a-t-il besoin de passage par le Nord ? Toute cette terre, il la connaît, il la sait par cœur, il l'a vue depuis sa création; c'est son bien, c'est sa terre, c'est son poème, c'est son livre, c'est la chaste passion de sa jeunesse, ce sera le souvenir charmant de son âge mûr, le regret touchant de sa vieillesse ! Soyez donc bien tranquilles ! Le voyageur fera place bientôt au poète ! Sa grande idée

de découvertes fera bientôt place à la fantaisie ! Et voilà justement ce qui lui arrive! A peine a-t-il touché la mer, à peine a-t-il vu le ciel, le soleil, l'étoile de la mer, que le voilà qui s'abandonne à ses adorables caprices; il décrit le bruit, le vent et l'eau et le calme; il admire toutes choses, le matelot au haut du mât, et au-dessus du matelot l'hirondelle voyageuse qui se repose ! Rien ne lui échappe. Ce vif regard que vous savez embrasse l'immensité de la mer et du ciel, quant à la terre elle est bien loin. Y a-t-il une terre ? C'est à peine s'il le sait. D'ailleurs, ne la retrouvera-t-il pas toujours ?

Ces impressions de la mer se retrouvent partout dans les ouvrages de M. de Chateaubriand. Dans *le Génie du Christianisme*, dans *les Natchés*, dans *l'Itinéraire*, dans ses *Mémoires* surtout, tant sont vifs ses souvenirs. Comme il se complaît à parler du désert de l'Océan ! « Me trouver au milieu de » la mer, c'était n'avoir pas quitté ma patrie ; c'était, pour » ainsi dire, être porté dans mes premiers voyages par ma nour- » rice, par la confidente de mes premiers plaisirs. C'est à moi » surtout que s'appliquent ces vers de Lucrèce :

> Tùm porrò puer ut sævis projectus ab undis
> Navita.....

» Élevé comme le compagnon des vents et des flots, ces » flots, ces vents, cette solitude, qui furent mes premiers » maîtres, conviennent peut-être mieux à la nature de mon » esprit et à l'indépendance de mon caractère; peut-être dois-je » à cette éducation sauvage quelque vertu que j'aurais igno- » rée : la vérité est qu'aucun système d'éducation n'est en soi » préférable à un autre. Dieu fait bien ce qu'il fait; c'est sa » providence qui nous dirige, lorsqu'elle nous appelle à jouer » un rôle sur la scène du monde. » Quel style !

Même sans avoir lu les mémoires de M. de Chateaubriand, il est facile de le suivre dans ses voyages. Ses voyages sont imprimés en partie, et ce qui en fait le charme, c'est que tout cela ressemble à un poëme épique qui serait pensé par le Tasse et qui serait écrit par Sterne. Parti de Saint-Malo, comme nous l'avons dit, le vaisseau qui portait M. de Chateaubriand prit la haute mer et, le 6 mai 1791, ils jetèrent l'ancre devant

l'île de Graciosa, l'une des Açores. De Graciosa, le vaisseau va à Saint-Pierre, et de là il suit les côtes du Maryland et de la Virginie. C'est par une de ces belles nuits si calmes que M. de Chateaubriand a trouvé, non pas un archipel inconnu, mais ces belles pages du *Génie du Christianisme.* Le coucher du soleil, « le globe du soleil, prêt à se coucher dans les » flots, apparaissait entre les cordes du navire au milieu des » espaces sans bornes. » Quelques jours après la vigie crie : Terre ! Ils étaient sur le continent américain.

« Je restai quelque temps les bras croisés, promenant mes » regards autour de moi dans un mélange de sentimens et d'i- » dées que je ne pouvais débrouiller alors, et que je ne pourrais » peindre aujourd'hui. Ce continent ignoré du reste du monde » pendant toute la durée des temps anciens et pendant un grand » nombre de siècles modernes ; les premières destinées sauva- » ges de ce continent et ses secondes destinées depuis l'arrivée » de Christophe Colomb ; la domination des monarchies de » l'Europe, ébranlée dans ce nouveau monde ; la vieille so- » ciété finissant dans la jeune Amérique ; une république d'un » genre inconnu jusqu'alors, annonçant un changement dans » l'esprit humain et dans l'ordre politique ; la part que ma pa- » trie avait eue à ces événemens ; ces mers et ces rivages de- » vant en partie leur indépendance au pavillon et au sang fran- » çais ; un grand homme sortant à la fois au milieu des discordes » et des déserts, Washington, habitant une ville florissante » dans le même lieu où, un siècle auparavant, Guillaume Penn » avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens ; les » États-Unis renvoyant à la France, à travers l'Océan, la ré- » volution et la liberté que la France avait soutenues de ses » armes ; enfin mes propres destinées, les découvertes que je » voulais tenter dans ces solitudes natives qui étendaient en- » core leur vaste royaume derrière l'étroit empire d'une civili- sation étrangère : voilà les choses qui occupaient mon esprit. »

Mais ce premier moment de confuse incertitude une fois passé, le poète se montre de nouveau. Le voilà qui regarde avec une admiration toujours nouvelle les oiseaux moqueurs, les cardinaux, les jolies négresses, les correctes habitations anglaises, les écureuils gris, noirs et rayés ; et, au milieu de ces oiseaux et de ces nègres, voilà notre poète qui fait cette ré-

flexion, « qu'il n'y a de vieux en Amérique que les bois fils » de la terre, et la liberté mère de toute société humaine. » Il traversa ainsi tous les États-Unis, puis enfin il arriva à Philadelphie. Comme il entrait, entrait aussi une voiture attelée de quatre chevaux frigans, conduits à grandes guides : c'était la voiture de Washington.

Le récit de l'entrevue du jeune voyageur avec Washington est un chef-d'œuvre de narration.

« Une petite maison dans le genre anglais, ressemblant aux » maisons voisines, était le palais du président des États-Unis : » point de gardes, pas même de valets. Je frappai ; une jeune » servante m'ouvrit. Je lui demandai si le général était chez » lui ; on me répondit qu'il y était. Je répliquai que j'avais » une lettre à lui remettre. La servante me demanda mon » nom, difficile à prononcer en anglais, et qu'elle ne put rete» nir. Elle me dit alors doucement : *Walk in, sir!* Entrez, » monsieur ! et elle marcha devant moi dans un de ces étroits » et longs corridors qui servent de vestibule aux maisons an» glaises ; elle m'introduisit dans un parloir où elle me pria » d'attendre le général.

» Je n'étais pas ému. La grandeur de l'âme ou celle de la » fortune ne m'en imposent point : j'admire la première sans » en être écrasé ; le monde m'inspire plus de pitié que de res» pect. Visage d'homme ne me troublera jamais.

« Au bout de quelques minutes le général entra. C'était un » homme d'une grande taille, d'un air calme et froid plutôt » que noble. Il est ressemblant dans ses gravures. Je lui pré» sentai ma lettre en silence ; il l'ouvrit, courut à la signature, » qu'il lut tout haut avec acclamation : — Le colonel Armand ! » C'était ainsi qu'il appelait et qu'avait signé le marquis de la » Rouairie.

» Nous nous assîmes. Je lui expliquai tant bien que mal le » motif de mon voyage. Il me répondait par des monosyllabes » français ou anglais. Il m'écoutait avec une sorte d'étonne» ment. Je m'approchai et je lui dis avec un peu de vivacité : » — Mais il est moins difficile de découvrir le passage du Nord» Ouest que de créer un peuple comme vous l'avez fait ! — » *Well, well, young man!* s'écria-t-il en me tendant la main. Il » m'invita à dîner pour le jour suivant, et nous nous quittâmes.

» Je fus exact au rendez-vous. Nous n'étions que cinq ou » six convives. La conversation roula presque entièrement sur » la révolution française. Le général nous montra une chef de » la Bastille. Ces clefs de la Bastille étaient des jouets assez » niais qu'on se distribuait alors dans les deux mondes. Si » Washington avait vu comme moi dans les ruisseaux de Pa- » ris les vainqueurs de la Bastille, il aurait eu moins de foi dans » sa relique. Le sérieux et la force de cette révolution n'é- » taient pas dans les orgies sanglantes. Lors de la révocation » de l'édit de Nantes, en 1685, la même populace du faubourg » Saint-Antoine démolit le temple protestant à Charenton avec » autant de zèle qu'elle dévasta l'église de Saint-Denis en » 1793.

» Telle fut ma rencontre avec cet homme qui a affranchi » tout un monde. Washington est descendu dans la tombe » avant qu'un peu de bruit se fût attaché à mes pas; j'ai passé » devant lui comme l'être le plus inconnu; il était dans tout son » éclat et moi dans toute mon obscurité. Mon nom n'est peut- » être pas demeuré un jour entier dans sa mémoire. Heureux » pourtant que ses regards soient tombés sur moi! Je m'en » suis senti réchauffé le reste de ma vie. Il y a une vertu dans » les regards d'un grand homme.

» J'ai vu depuis Bonaparte; ainsi la Providence m'a montré » les deux personnages qu'elle s'était plu à mettre à la tête des » destinées de leur siècle. »

Puis arrive cet admirable parallèle entre Washington et Bonaparte, qui n'a pas d'égal dans l'antiquité, parce qu'il n'a manqué pour cela à l'antiquité que trois hommes, Washington, Bonaparte et Chateaubriand : Washington, qui a laissé les États-Unis pour trophée sur son champ de bataille; Bonaparte, qui ne se charge que de son propre sort. Ce parallèle, déjà magnifique de tout point, a été admirablement augmenté dans les Mémoires, peut-être par la raison que Bonaparte, pour des esprits de sa taille, grandit tous les jours.

Après avoir salué Washington, Chateaubriand poursuit sa route. L'*étonnement* de Washington n'a pas arrêté le jeune homme. Il part pour le pays des sauvages, où un instinct secret lui assure qu'il trouvera quelque chose à coup sûr. S'il pensait encore à ce passage, toujours est-il qu'il n'y pensa pas

long-temps. La fantaisie poétique fut bientôt assise de nouveau à ses côtés, comme autrefois à son collége Horace et saint Augustin l'emportaient souvent sur l'arithmétique de Bezou. Je n'en veux pour témoin que cette délicieuse narration qui tiendra si bien sa place dans les Mémoires. A tous ceux qui les liront je demande si ce sont là les émotions d'un homme qui pense sérieusement à découvrir un passage par le Nord ?

« Je partais alors pour le pays des sauvages, et je me trouvais » embarqué sur le paquebot qui remonte de New-York à » Albany par la rivière de l'Hudson. La société des passagers » était nombreuse et aimable, consistant en plusieurs femmes » et quelques officiers américains. Un vent frais nous condui- » sait mollement à notre destination. Vers le soir de la pre- » mière journée, nous nous assemblâmes sur le pont pour » prendre une collation de fruits et de lait. Les femmes s'as- » sirent sur les bancs du gaillard, et les hommes se mirent à » leurs pieds. La conversation ne fut pas long-temps bruyante. » j'ai toujours remarqué qu'à l'aspect d'un beau tableau de la » nature on tombe involontairement dans le silence. Tout-à- » coup je ne sais qui de la compagnie s'écria : — C'est ici » que le major André fut exécuté. Aussitôt voilà mes idées » bouleversées. On pria une Américaine très-jolie de chanter » la romance de l'infortuné jeune homme. Elle céda à nos in- » stances, et commença à faire entendre une voix timide » pleine de volupté et d'émotion. Le soleil se couchait, nous » étions alors entre de hautes montagnes. On apercevait çà et » là, suspendues sur des abîmes, quelques cabanes rares qui » disparaissaient et reparaissaient tour à tour entre des nuages » mi-partis blancs et roses qui filaient horizontalement à la » hauteur de ces habitations. Lorsqu'au-dessus de ces mêmes » nuages on découvrait la cime des rochers et les sommets » chevelus des sapins, on eût cru voir de petites îles flottantes » dans la mer. La rivière majestueuse, tantôt coulant nord et » sud, s'étendait en ligne droite devant nous, encaissée entre » deux rives parallèles comme une table de plomb; puis tout- » à-coup, tournant à l'aspect du couchant, elle roulait ses » flots d'or autour de quelque mont qui, s'avançant dans le » fleuve avec toutes ses plantes, ressemblait à un gros bouquet » de verdure noué au pied d'une zone bleue et aurore. Nous

» gardions un profond silence. Pour moi j'osais à peine respi-
» rer. Rien n'interrompait le chant plaintif de la jeune passa-
» gère, hors le bruit insensible que le vaisseau faisait en
» glissant sur l'onde. »

Et plus il avançait dans le nouveau monde plus il avançait dans la poésie. Il avait bien à faire pour la manifester au dehors, cette poésie qui l'a fait ce qu'il est, lui qui n'avait eu jusqu'alors en fait de poésie que les honneurs littéraires du *Mercure de France*, distinction enviée et dont il avait été bien fier. Laissez-le donc s'enfoncer tant qu'il voudra dans les forêts vierges de l'Amérique. « Lorsqu'après avoir passé le Mohawk
» je me trouvai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus,
» je tombai dans une sorte d'ivresse. J'allais d'arbre en arbre
» à droite et à gauche indifféremment, me disant à moi-même :
» — Là plus de chemin à suivre. Plus de villes, plus d'étroites
» maisons, plus de présidens, de républiques, de rois..... Et
» pour essayer si j'étais enfin dans mes droits originels, je me
» livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand
» Hollandais qui me servait de guide, et qui dans son ame me
» croyait fou. »

Mais, direz-vous, pendant ce temps que devient le passage? Ah bien ! oui, le passage. N'y a-t-il pas sous les bois ces deux filles bleues qui l'aiment et qu'il aime ? types charmans et ingénus des deux femmes américaines, Atala d'abord, et la jeune fille des *Natchés !* N'est-il pas à souper le soir avec toute une tribu de sauvages, et à s'endormir autour du feu après avoir bu de l'eau-de-vie et fumé le calumet avec les guerriers ? Que parlez-vous de passage ? Ne vous dit-il pas qu'il est éperdu, hors de lui, transporté, enivré, libre, tout seul, vagabond de corps comme d'imagination, poète à son aise, tout-à-fait poète; il assiste, transporté, et les larmes aux yeux, et le sourire sur les lèvres, et l'éclat de rire dans la gorge, et le bonheur dans le cœur, à la révélation de son génie. Il crie à son tour : — Et moi aussi, et moi aussi ! *Anch io, anch io* ! Quel drame ! Cet homme tout jeune dans ce monde tout jeune ! cet homme tout seul dans ce désert, ce civilisé échappé à Paris, et quel Paris ! qui bondit et qui court comme un chevreuil ! Adieu la tristesse ! adieu la mélancolie ! Il erre, il marche, il s'assied, il dort, il tourne, il écoute, il parle, il regarde, il

rêve, il s'appelle, il fume, il fait griller son repas, il aime la chair bien saignante, il regarde les enfans dormir balancés dans les branches de l'arbre; que lui parlez-vous du passage? Il n'a pas le temps. Ne faut-il pas qu'il voie la chute du Niagara, dont il a fait deux ou trois descriptions admirables? Ce n'est pas sa faute s'il ne tombe pas dans le gouffre la première fois, et si son cheval ne l'y entraîne pas à la seconde. Il en est quitte pour un bras cassé, mais on est si vite guéri en Amérique! Alors il se jette dans le lac Érié, et sur les bords du lac il voit de charmantes couleuvres, d'adorables serpens; il en connaît les mœurs, il les appelle par leurs noms; si vous voulez, il va les faire danser au son d'une flûte. Il passe là cinquante rivières sur de beaux ponts suspendus dans les airs à de beaux fils d'acier et d'or tressés par son imagination créatrice. Quelquefois il s'arrête au bord d'un lac pour voir des milliers de poissons se jouant dans l'onde transparente; une autre fois ce sont des oiseaux qui l'arrêtent, ou bien il ferme les yeux et il prête l'oreille à tout ce bruit de fleuves qui se précipitent dans la mer. Ce bruit était si grand qu'il n'entendait pas le bruit que faisait la porte du Temple en retombant sur le roi.

Cette extase n'a pas de fin, ce ravissement n'a pas de bornes. Il est comme cet homme qui, dans un poème, en face de l'univers nouvellement créé ne savait que dire O! O! O! et voilà tout. Quelquefois il écrit même de longues pages qui ne sont toutes que de longues exclamations. Vous lui parlez de son passage! mais ne voyez-vous pas que les plus petits obstacles l'arrêtent tout un jour? Une fois en passant par un pré, il voit une vache bien maigre qui paissait tranquillement. Tout-à-coup trois hommes qui conduisaient cinq ou six vaches grasses entrent dans le pré, et chassent la vache maigre à coups de bâton. A cette vue, il faut à toute force que notre voyageur se détourne de son chemin. « Une femme sauvage, » en apparence aussi misérable que la vache, sortit de la hutte » isolée, s'avança vers l'animal effrayé, l'appela doucement » et lui offrit quelque chose à manger. La vache courut à » elle en alongeant le cou avec un petit mugissement de joie. » Les colons menaçaient de loin l'Indienne qui revint à sa » cabane. La vache la suivit. Elle s'arrêta à la porte où son » amie la flattait de la main, tandis que l'animal reconnais-

» sant léchait cette main secourable : les colons s'étaient re-
» tirés. »

Êtes-vous comme moi, n'aimez-vous pas mieux cette vache que tous les passages par le Nord?

Et que dites-vous de sa très-amusante rencontre au milieu des forêts? Ce valet de chambre qui fait danser messieurs les sauvages et mesdames les sauvagesses dans leur chambre, en jouant sur sa pochette l'air *de Madelon Friquet.* Ainsi, son voyage dans les bois réunissait tous les charmes du désert et toutes les aventures de la civilisation! Souvent assis sur des ruines indiennes, vis-à-vis une maison anglaise bâtie d'hier, abritée par des arbres aussi vieux que le monde, côte à côte avec des sauvages, au bord d'un fleuve où le crocodile, en se jouant, lançait par sa gueule béante l'eau du lac en gerbes colorées, il prenait son repas au chant du pélican, aux cris de la cigogne cachée dans les nuages, un repas de truites fraîches, et en ces instans de calme, d'admiration et de repos, il était heureux comme un roi. « Aussi était-je bien plus qu'un
» roi. Si le sort m'avait placé sur le trône, et qu'une révolution
» m'en eût précipité, au lieu de traîner ma misère dans l'Eu-
» rope comme Charles et Jacques, j'aurais dit aux amateurs :
» Ma place vous fait envie, eh bien, essayez du métier; vous
» verrez qu'il n'est pas si bon. Égorgez-vous pour mon vieux
» manteau, je vais jouir dans les forêts de l'Amérique de la
» liberté que vous m'avez rendue! »

Vraiment, il est impossible de ne pas s'inquiéter de toute son ame et de tout son cœur, en voyant la paix, et le calme, et l'enthousiasme de ce jeune homme. Il est entré dans ces forêts si chaste, si jeune, si amoureux de tout ce qui est beau, de tout ce qui est noble et bon; il a apporté avec lui tant de vertu, d'indépendance, de courage; il est si heureux et si fier de l'instinct poétique qui se révèle en lui, tout nouveau, tout armé, qui déborde de toutes parts, qui se fait jour par les cris, par les larmes, par le silence, dans ses veilles, dans son sommeil, sous le ciel, dans la hutte du sauvage, au milieu des grands fleuves, à côté des filles bleues, à côté des guerriers, loin des hommes, près des hommes, partout et toujours; c'est un si beau spectacle, celui d'un homme si heureux et si complétement heureux, qu'on a peur de voir tout-à-coup ce bon-

heur s'évanouir ! A chaque pas que fait ce jeune homme dans la vie sauvage, on se rappelle malgré soi qu'il est gentilhomme, qu'il est officier, qu'il est monté dans les carrosses du roi, qu'il appartient à ce roi qu'on emprisonne là-bas; à cette noblesse de France qu'on égorge là-bas; qu'il a laissé là-bas un frère, une mère, des parens, des amis, un régiment, quoi encore? Arbres de la forêt, enveloppez-le bien de votre ombre sacrée; oiseaux sans nombre et sans nom, faites retentir sans cesse et sans fin votre cantique de gloire à ses oreilles; grondez, vieux fleuves; murmure, vaste mer; levez-vous, ouragans en fureur; entraîne-le avec toi, Indien qui pêche; retenez-le dans des liens de fleurs, jeunes filles des sauvages; que toute la terre américaine se soulève pour le retenir! Fasse le ciel qu'il n'entende pas dans les solitudes les bruits venus de France! Grâce, grâce pour lui! Il est si heureux! Il est si bien ici! Mais le moyen d'empêcher ce trône de France qui s'écroule de faire cet horrible bruit en croulant?

M. de Chateaubriand ne devait pas échapper à sa destinée. Voici comment il l'entendit ce bruit d'un empire qui s'écroule. C'est là encore un de ces chefs-d'œuvre de narration qu'on ne peut trop relire et trop admirer : « En errant de forêts, en forêts, je m'étais approché des défrichemens américains. Un soir, j'avisai, au bord d'un ruisseau, une ferme bâtie en troncs d'arbres. Je demandai l'hospitalité : elle me fut accordée.

» La nuit vint. L'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer. Je m'assis dans un coin de la cheminée. Tandis que mon hôtesse préparait le souper, je m'amusai à lire, à la lueur du feu, en baissant la tête, un journal anglais tombé à terre. J'aperçus en grosses lettres ces mots : FLIGHT OF THE KING, *Fuite du roi.* C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et de l'arrestation de l'infortuné monarque à Varennes. Le journal racontait aussi les progrès de l'émigration et la réunion de presque tous les officiers de l'armée sous les drapeaux des princes français. Je crus entendre la voix de l'honneur, et j'abandonnai mes projets. »

Ici le poète ne dit pas tout : il a bien mieux fait, ce jour-là, que d'*abandonner ses projets;* il a abandonné sa poésie, il a dit adieu à ses forêts chéries, il a renoncé à cette terre toute

neuve, dont il a vu le premier le côté poétique; il a dit adieu à tout ce qu'il avait vu, à tout ce qu'il n'avait pas vu encore. Adieu montagnes! adieu vallées! adieu cascades! adieu les habitans des forêts! adieu les forêts! Le poète emporte *Atala* et *les Natchés*, et il revient de cette terre verdoyante et calme à ce Paris tout vieux, tout moulu, tout brisé, tout révolutionnaire, qui lui avait fait peur en 89, et ce Paris était arrivé à 92, grands dieux!

Je ne crois pas que jamais un jeune homme ait donné une plus grande preuve de résignation, et de courage, et de dévouement à ses croyances. Il y en a qui par devoir renoncent à leur famille, à leurs études, à leurs amours : c'est bien; mais renoncer à sa poésie! dire adieu à son poème commencé! revenir du nouveau monde dans le vieux monde, de la forêt et du désert à la ville et dans la foule, d'un monde qui naît à un monde qui meurt, de la liberté du sauvage à la liberté des cannibales; quitter le silence, le repos, le bruit, l'exil, les fleuves, le désert, les fleurs, et revenir avec des idées incomplètes, des poèmes inachevés, sous l'influence d'un rêve interrompu! revenir pour voir des échafauds tout rouges, des hommes qui s'égorgent, des trônes qu'on brise, des temples qu'on renverse; revenir sans pouvoir rien défendre, ni le Dieu, ni le roi, ni les vivans, ni les morts; revenir pour se cacher dans des ruines, sans oser pleurer sur ces ruines! voilà ce qu'il a fait pourtant sans hésitation, sans trouble, sans regrets, sans frayeur.

Revenu à Philadelphie pour s'embarquer, la première chose qui lui rappela qu'il était un homme civilisé, c'est qu'il n'avait pas d'argent pour payer son passage. Un honnête capitaine consentit à le porter en Europe sur sa parole. Il s'embarqua donc. Une tempête le poussa en dix-neuf jours sur les côtes de France, où il fit un demi-naufrage entre les îles de Guernesey et d'Origny. Quelle tempête! elle est terrible! C'est par le récit de cette tempête que M. de Chateaubriand termine le livre quatrième de ses Mémoires : « Quand un vais-
» seau hollandais est assailli par la tempête, officiers et mate-
» lots se renferment dans le flanc du vaisseau; toutes les
» écoutilles sont fermées; seulement on laisse sur le pont le
» chien du navire, qui aboie après la tempête. Cependant of-

» ficiers et matelots boivent et fument, attendant à l'abri que » cesse l'orage. L'orage cesse, le chien n'aboie plus ; alors l'é» quipage remonte sur le pont.—Et moi, dit-il, je suis le chien » du navire, que la restauration a laissé sur le pont pour l'aver» tir de l'orage, pendant qu'elle était à l'abri ! » Vous sentez bien que ce n'est pas là la phrase de M. de Chateaubriand, que je la gâte, que je la tue ; chose pardonnable à un homme qui ne l'a pas entendue de la bouche même du poète, qui la sait par ouï-dire, et dont le souvenir ne se repose que sur un souvenir.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Il faut vous dire que chaque livre nouveau de ces Mémoires commence par un magnifique exorde. Ces Mémoires, où se reflète si admirablement la vie du plus grand écrivain de notre âge, ont été commencés depuis long-temps. Ils ont été souvent interrompus, souvent repris, çà et là, sous la tente, dans le palais, dans la vallée aux Loups, rue d'Enfer, à l'hôtel du ministère des affaires étrangères, à Berlin, à Londres, partout. Ils ont été écrits dans bien des fortunes différentes, mais toujours avec une ame égale. Quelle que soit l'époque de sa vie que l'auteur raconte, toujours il a soin, avant de faire le récit du passé, de nous transporter dans le moment présent : qui que ce soit qui se présente à sa pensée, le grand événement, ou le grand homme, ou le beau paysage, M. de Chateaubriand s'en occupe d'abord ; il ne revient à son sujet et à son héros, qui est lui-même, que lorsqu'il ne peut faire autrement. Ces introductions dont je vous parle sont de magnifiques morceaux oratoires qui ne sont pas des hors-d'œuvres, qui entrent, au contraire, profondément dans le récit principal, tant ils servent admirablement à désigner l'heure, le lieu, l'instant, la disposition d'ame et d'esprit dans lesquels l'auteur pense, écrit et raconte. Vous ne vous attendez pas sans doute à ce que je vous donne même une idée de ces magnifiques préliminaires, dans lesquels la perfection de la langue française a été poussée à un degré inouï, même pour la langue de M. de Chateaubriand.

Reprenons le cours de ce récit, si varié et si simple, amu-

sant comme un bon conte dont le héros est simple, honnête, spirituel et bon, se doutant peu de son génie, donnant beaucoup au hasard, ce tout-puissant protecteur des intelligences supérieures. A peine marié (car il se maria aussitôt son retour), il s'en va avec sa femme à Paris, où ils logèrent derrière l'église de Saint-Sulpice, cul-de-sac Férou. Ici M. de Chateaubriand s'élève à toute la hauteur de l'histoire; il prend le premier rang parmi les peintres de l'école pittoresque. Quel spectacle le Paris de 92! Il l'a vu tout entier; il l'a parcouru d'un bout à l'autre; il en a vu face à face tous les hommes sanglans. Il en a entendu toutes les clameurs, tous les cris, toutes les vociférations atroces, à la tribune, aux théâtres, au Palais-Royal, dans les rues, dans les journaux; il s'est trouvé face à face avec la terreur, cette espèce de tigre auquel n'était comparable aucune bête féroce du Nouveau-Monde. Il a vu Robespierre, il a vu Marat, il a vu Danton, *ce Triboulet des libertés* du peuple; il a assisté aux séances du club des Jacobins. Pour peu que vous ayez l'habitude du coloris et du grand style de M. de Chateaubriand, vous pouvez vous faire idée de ces pages dans lesquelles il nous montre cette vaste église mal éclairée, turbulente et sombre, les chauve-souris, autrefois paisibles locataires de ces voûtes humides, poussant des cris d'effroi à la voix des orateurs de la Montagne, et les cris de ces chauve-souris effaçant l'éclat de ces grosses voix, si bien que de temps à autre on tirait des coups de fusil en l'air, singulière façon de demander du silence! Rien n'échappe à M. de Chateaubriand de ce lugubre spectacle; pas même la tribune, composée de deux solives croisées l'une sur l'autre, espèce d'échafaud préparatoire; pas même les instrumens de la vieille torture abolie, suspendus derrière l'orateur; décoration bien digne, quoique inattendue, de ces votes et de ces discours funèbres. C'est là que chaque jour se prononçaient d'innombrables arrêts de mort. Cependant toute la société française qui ne s'était pas jetée dans *la folie de Coblentz*, poussée à bout, s'en allait de France pour tenter un dernier, un criminel, un inutile effort.

Ici M. de Chateaubriand, qui est un grand politique en même temps qu'il est un grand peintre, se demande si l'émigration était permise? Il faut que cette grave question l'ait

cruellement préoccupé, puisqu'il évoque, pour la décider plus à l'aise, la grande ombre de M. de Malesherbes, évocation dans le genre antique, dialogue souvent renouvelé, depuis Platon, par les plus hautes intelligences ! Au reste, cette question de l'émigration avait déjà été admirablement traitée par M. de Chateaubriand : « Je me suis fait cette question en » écrivant le siége des Trente : Pourquoi élève-t-on Thrasy- » bule aux nues ? Et pourquoi ravale-t-on les émigrés français » au plus bas degré? Le cas est rigoureusement le même. » Les fugitifs des deux pays, forcés de s'exiler par la persé- » cution, prirent les armes sur des terres étrangères en fa- » veur d'une ancienne constitution de leur patrie. Les mots » ne sauraient dénaturer les choses. Que les premiers se bat- » tissent pour la démocratie, les seconds pour la monarchie, » le fait reste toujours le même en soi.

» Un bon étranger au coin de son feu, dans un pays bien » tranquille, sûr de se lever le matin comme il s'est couché le » soir, en possession de sa fortune, la porte bien fermée, » des amis en dedans et la sûreté au-dehors, prouvera, en » buvant un verre de vin, que les émigrés français ont tort, » et qu'on ne doit jamais quitter sa patrie ; et ce bon étran- » ger raisonne conséquemment. Il est à son aise, personne ne » le persécute, il peut se promener où il veut, sans crainte » d'être insulté, même assassiné ; on n'incendie pas sa de- » meure, on ne le chasse point comme une bête féroce, le » tout parce qu'il s'appelle Jacques et non pas Pierre, et que » son grand-père, qui mourut il y a quarante ans, avait le » droit de s'asseoir dans les bancs d'une église, avec deux » ou trois arlequins en livrée derrière lui ; certes, dis-je, cet » étranger pense qu'on a tort de quitter son pays.

» C'est au malheur à juger du malheur ; le cœur grossier de » la prospérité ne peut comprendre les sentimens délicats de » l'infortune. — Si l'on considère sans passions ce que les » émigrés ont souffert en France, quel est l'homme mainte- » nant heureux, qui, mettant la main sur sa conscience, » ose dire : — Je n'eusse pas fait comme eux !

» La persécution commença en même temps dans toutes » les parties de la France ; et qu'on ne croie pas que l'opi- » nion en fût la cause. Eussiez-vous été le meilleur démo-

» crate, le patriote le plus extravagant, il suffisait que vous » portassiez un nom connu pour être noble, pour être persé- » cuté, brûlé, lanterné; témoins les Lameth et tant d'autres, » dont les propriétés furent dévastées, quoique révolution- » naires et de l'Assemblée Constituante. »

Eh bien! j'en suis sûr, et vous le verrez si le malheur des temps nous y condamne, plus la nouvelle apologie de l'émigration par M. de Chateaubriand est solennelle, et moins M. de Chateaubriand consentirait à quitter la patrie aux jours du danger; il sait trop à présent que la mort d'un homme sur l'échafaud, mais sur un échafaud dressé dans les murs, est plus utile que la vie de cet homme hors des murs, dans les rangs étrangers. Cela est beau de défendre une cause royale *sous le rapport de la fidélité et des souffrances*, en laissant les opinions de côté!

Cependant au milieu de ce Paris acharné contre tout ce qui était gentilhomme, chaque jour apportait un nouveau danger à M. de Chateaubriand; la capitale n'était pas tellement un lieu d'asile que tout gentilhomme pût y manger tranquillement le triste morceau de pain qui lui restait; le nôtre eut beau combattre avec lui-même, il fallut céder, il fallut partir. Cette fois encore, l'argent lui manquait, car c'est là un des bonheurs de cette biographie si remplie d'événemens, de ramener cette phrase sans cesse : *L'argent manquait!* c'est la seule métaphore dont la répétition ne soit pas monotone dans un récit de longue haleine; c'est la seule péripétie toujours inattendue, toujours cruelle; c'est le seul contre-temps qui porte toujours avec lui son excuse, le seul embarras qui se pardonne toujours, le seul chagrin qui se comprenne toujours. *L'argent manquait!* Eh mon Dieu! oui, le vulgaire ne sait tant de gré de cette phrase aux hommes qui sont au-dessus de lui, que parce que le vulgaire ressent en lui-même une secrète joie de voir un grand homme tomber tout-à-coup de si hautes pensées et de si grands événemens, à la hauteur de tout le monde, par cette phrase si simple et si dramatique à la fois : *L'argent manquait!*

Donc l'argent manquait. M. de Chateaubriand n'avait pour toute fortune que les assignats de la dot de madame de Chateaubriand. Comment quitter Paris? A force de chercher, il trouva un notaire de la rue du Faubourg-Saint-Honoré qui

consentit à lui prêter douze mille francs. Il va chercher lui-même ces douze mille francs rue du Faubourg-Saint-Honoré, et il les avait en portefeuille, lorsqu'en revenant chez lui, rue Férou, il fait rencontre d'un sien ami. Son ami l'aborde; ils causent, ils marchent à côté l'un de l'autre. L'ennui de tous ces pauvres hommes était grand au milieu de tout ce peuple qui se divertissait si fort chaque jour dans les clubs ou autour de l'échafaud. Bref, M. de Chateaubriand, soit faiblesse, soit ennui, soit curiosité, entre avec son ami dans une maison de jeu, rue de Richelieu. Il joue; il perd. Il perd toute la somme, moins 1,500 francs. Il perdait peut-être la tête de son frère et la sienne! Cependant le sang-froid lui revient; il quitte le jeu, il monte dans un fiacre; le fiacre le mène à sa porte, rue Férou: il entre chez sa femme; il veut tirer le portefeuille de sa poche; il le cherche! plus de portefeuille! Il a oublié le portefeuille dans le fiacre. Ses derniers 1,500 francs!

Aussitôt il sort plus désolé que jamais. Comment faire? Que va-t-il devenir? Il court sur la place Saint-Sulpice. Des enfans qui jouaient lui disent que le fiacre qu'il demande vient de partir tout chargé. Il s'informe; on lui indique la demeure du cocher. Il va attendre le cocher chez lui, à sa porte. A deux heures du matin arrive le cocher; on fouille la voiture; plus de portefeuille! Le cocher a pris dans la soirée trois *sans-culottes* et un jeune prêtre, dont il indique la demeure. M. de Chateaubriand n'a donc plus qu'une chance sur quatre de retrouver son pauvre argent.

Il rentre chez lui, et comme c'est là un de ces vrais courages qui ne s'étonnent de rien et qui voient tout de suite le fond des choses, il s'endort aussi profondément que s'il eût dormi gratis sous la hutte d'un sauvage. Le lendemain il est réveillé par un jeune abbé qui lui demande s'il est le chevalier de Chateaubriand? En même temps le jeune homme lui remet son portefeuille et les 1,500 francs, avec lesquels ils partirent pour Bruxelles, lui, son frère aîné, et un domestique qu'ils avaient.

Ils avaient habillé ce domestique en bourgeois, et dans la diligence comme aux tables d'hôtes, ils le faisaient passer pour un de leurs amis. Le pauvre homme, interdit de tant d'honneurs, s'habituait fort mal à sa dignité nouvelle. A peine osait-il

s'asseoir, à peine osait-il manger devant ses maîtres; il passait tour à tour du respect le plus profond à la familiarité la plus vulgaire et la plus plaisante. Par-dessus le marché, ce domestique était somniloque; il disait tout haut la nuit et en pleine diligence ce qu'il avait dissimulé avec tant de peine pendant le jour. Il ne parlait dans son sommeil que de comtes, de marquis et de seigneurs; enfin, une nuit, c'était auprès de Cambrai, étouffé par son secret, hors de lui-même, et pour échapper à cette contrainte qui lui était insupportable, il crie au cocher; « Arrête! arrête! » On lui ouvre la portière et il s'enfuit à travers champs sans crier gare et sans chapeau. M. de Chateaubriand eut bien de la peine à persuader au conducteur de la diligence qu'il devait continuer sa route sans attendre leur compagnon de voyage. Le jour suivant, le domestique fut pris, arrêté, jeté en prison, et plus tard sa déposition maladroite, plus que malveillante, servit à faire condamner à mort le frère de M. de Chateaubriand.

Cependant les deux frères arrivèrent sans autre accident à Cambrai; ils étaient désignés sur leurs passe-ports comme marchands de vins, fournisseurs de l'armée du Nord. De Cambrai ils se rendirent facilement à Bruxelles. Bruxelles était rempli de royalistes: c'était le rendez-vous général de l'armée des princes; là on ne parlait que victoires, triomphes, restauration, dignités, vieille cour et priviléges. A entendre ces aveugles gentilshommes, ils allaient mettre fin à cette comédie de Jeu-de-Paume; ils allaient remettre le roi sur son trône demain; ils voulaient en avoir seuls toute la gloire et tous les profits; chaque nouveau-venu leur était à charge comme un compagnon dangereux et inutile. L'émigration était déjà divisée en deux parts: les premiers et les derniers venus; aux premiers venus appartenait exclusivement le droit de restauration. Les insensés! Aussi M. de Chateaubriand et son frère furent-ils fort mal reçus à l'armée des princes. On leur demanda de quoi ils se mêlaient? d'où ils venaient? pourquoi ils s'étaient dérangés si mal à propos, et pourquoi ils n'avaient pas plutôt attendu patiemment le retour de l'armée royale, puisqu'ils étaient tout portés à Paris?

Voilà comment ils furent accueillis par leurs alliés et leurs frères. C'est en vain que M. de Chateaubriand voulut entrer

dans son régiment, le régiment de Navarre qui était un régiment de l'armée des princes, les rangs se serrèrent si fort qu'il prit parti dans une des compagnies bretonnes qui allaient faire le siége de Thionville. A présent tout se compensait pour le jeune aventurier. Si une première fois le sous-lieutenant d'infanterie avait été fait capitaine de cavalerie pour entrer dans les voitures de la cour, à présent, le lieutenant de cavalerie devenait un simple soldat. La giberne sur le dos, ma foi, et au bras un méchant fusil qui n'avait pas de chien, et en avant marche ! Afin d'être plus présentable, il portait son uniforme blanc et il allait tout droit devant lui, quand il rencontra le roi de Prusse Frédéric Guillaume, à cheval, qui lui dit : — Où allez-vous ? — Je vais me battre, dit l'autre. — Je reconnais bien là la noblesse de France ! dit le roi de Prusse ; il salua et passa son chemin.

M. de Chateaubriand avait déjà eu à Bruxelles la même conversation avec un homme qui n'a eu que de l'esprit et qui ne vit guère plus que de nom, Champfort. D'où vient monsieur ? demanda Champfort. — Du Niagara, monsieur. — Où va monsieur ? dit Champfort. — Où l'on se bat, monsieur ! Et la conversation en resta là. Peut-être Champfort, un des derniers sceptiques qu'ait eus la France, alla-t-il s'imaginer que ce jeune homme se moquait de lui.

Il poursuivait donc son chemin portant légèrement son sac, et toujours rêvant poésie en attendant que l'ennemi se rencontrât. Cette fois encore, l'ennemi était, pour M. de Chateaubriand, une autre espèce de passage par le Nord qu'il s'agissait de trouver. Il marchait à son ennemi comme il était allé à la recherche de son passage, au hasard, en rêveur ; en Amérique, il s'était arrêté pour caresser une vache maigre ; en Belgique, il s'arrête pour saluer le triste successeur du grand Frédéric de Prusse ; c'est toujours la fantaisie qui domine. Que de fois cependant il dut regretter son Amérique ! « Les Bourbons n'avaient pas besoin qu'un cadet de Bretagne revînt » d'outre-mer pour leur offrir son obscur dévouement. Si, » continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hô» tesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se » fût aperçu de mon absence, car personne ne savait que j'exis» tais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ra-

» mena sur le théâtre du monde : j'aurais pu faire ce que
» j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat; mais
» de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je crain-
» drais le plus de rougir. »

Il arriva ainsi sous les murs de Thionville. Il y avait dans cette ville des républicains qui faisaient bonne contenance et qui ne tremblaient pas devant ces royalistes fatigués, morts de faim et mal menés, qui n'avaient guère su que se battre en duel et courir le cerf; jeunes gens très-braves, mais qui ne savaient pas être patiens dans la bravoure, ni habiles d'ailleurs, et qui s'exposèrent aux huées de la ville assiégée: la première fois qu'ils mirent le feu à leurs obusiers, les boulets étaient venus tomber à six pieds du mur. Cette armée royaliste fit donc ce qu'elle put pour arranger son siége. Elle éleva des tentes, elle creusa des fossés, elle plaça des sentinelles, elle passa des revues, elle fit feu quand elle eut des fusils et de la poudre. M. de Chateaubriand, soldat, s'en allait en patrouille avec les autres soldats. Ces gentilshommes, accoutumés à la chasse au taillis, s'en allaient le fusil sous le bras, furetant dans les buissons avec le bout du canon, comme s'ils eussent dû faire envoler un bleu ou lever un républicain; chacun à ce métier de soldat avait apporté ses habitudes élégantes et ses mots charmans d'autrefois. La peinture de ce camp de Thionville est un tableau de genre d'une finesse exquise et charmante. Quant à M. de Chateaubriand, en attendant que son fusil eût un chien, il se livrait avec délices aux rêveries poétiques. A présent il mettait à profit cette vie de soldat, comme il avait mis à profit la vie des sauvages. Le matin en se réveillant il prêtait l'oreille au chant du coq dans le lointain; il aimait à voir s'élever d'une tranchée l'alouette matinale, poussant son joyeux petit cri dans les airs; il faisait son profit de tous ces contrastes: ici, la nature calme, belle, et parée, et brillante sous le soleil levant; là, l'homme en guenilles, hideux et pâle, et sous les armes, et sur le point de se faire massacrer pour des idées; des arbres en fleurs et des fusils à baïonnettes; le ruisseau qui coule et le tambour qui bat aux champs. Impressions naturelles que vous avez retrouvées toutes vivantes et toutes colorées des feux du printemps et de la jeunesse, dans un des plus beaux livres des *Martyrs*.

Souvent, au milieu de son extase, il était appelé par le caporal pour faire la soupe, emploi dont il s'acquittait avec beaucoup de succès, il faut le dire; d'autres fois il cherchait une belle place au bord d'une mare, il s'agenouillait sur les gazons fleuris, et il lavait sa chemise avec toute la dextérité dont peut être capable un honnête gentilhomme qui lave son linge à cru et sans savon. Eh bien! même dans ces circonstances singulières. ce jeune esprit se tournait du côté poétique. Que n'eût-il pas donné, les jours de blanchissage, pour revenir au temps d'Homère, pour rencontrer sur son chemin l'estimable princesse Nausicaa!

D'autres fois il veillait à la garde du camp, il battait les campagnes voisines. Dans ces battues il faisait toujours quelque rencontre. Un jour, entre autres, il trouva, couché dans un sillon, un gros homme, le nez en terre, immobile et sans haleine. Aussitôt voilà Chateaubriand qui va *reconnaître;* il prend son fusil en avant, il avance à petits pas, enfin il reconnaît son gros cousin Moreau, qui était si gros que, tombé dans ce sillon, il y serait resté jusqu'à la fin du monde s'il n'avait rencontré le soldat Chateaubriand pour l'aider à se relever, lui et son fusil.

Le soir venu, quand la soupe était mangée, s'il y avait soupe, on parlait, on jouait, on riait, on faisait le grand seigneur sous la tente; Chateaubriand rêvait, il travaillait déjà à *Atala.* Même un jour, le manuscrit d'*Atala,* qu'il portait dans son sac, fut percé d'une balle, et le poète eut ainsi la vie sauve; mais, dit-il avec cet aimable sourire que vous savez; *Atala avait encore à soutenir le feu de l'abbé Morellet.*

Mais enfin il fallut que le siége de Thionville eût une fin: le siége de Troie a bien fini. Le siége de Thionville finit comme le siége de Troie, avec cette différence, que ce furent les assiégés qui perdirent patience les premiers. A la fatigue et à la faim se joignit une affreuse dyssenterie qu'on appelait le *mal des Prussiens.* On fit donc retraite chacun de son côté. Le jour où il quittait le camp, M. de Chateaubriand fut blessé à la jambe par l'éclat d'une poutre enflammée, si bien qu'il avait à la fois une blessure à la jambe, la petite-vérole et la maladie des Prussiens, tristes compagnes de sa marche. Cependant, cette fois encore, son courage ne l'abandonne pas; il montra

qu'une grande ame est toujours maîtresse du corps qu'elle anime. Il marcha tant qu'il put aller. Quand il passait dans les villes on lui indiquait le chemin de l'hôpital ; mais il allait tout droit devant lui. A Namur, une pauvre femme, le voyant trembler sous la fièvre, le prit en pitié, et lui jeta une mauvaise couverture sur les épaules. Il sourit à la vieille femme, et il continua fièrement son chemin, enveloppé dans sa couverture. Enfin il tomba dans un fossé. Comme il était là, étendu sans connaissance et sans mouvement, passa la compagnie du prince de Ligne. Quelqu'un eut l'idée d'approcher de ce corps; on lui trouva un reste de vie, et on le jeta dans un fourgon; le fourgon le déposa aux portes de Bruxelles : notre homme, revenu à lui, et ne se trouvant que ses trois maladies, sa blessure, son mal prussien et sa petite-vérole, entre dans la ville. Il va d'abord frapper à la porte de l'hôtellerie où il avait déjà logé : on lui rejette la porte au nez; il va ainsi d'hôtellerie en hôtellerie, de maison en maison : toujours il est repoussé sur le seuil. Que vouliez-vous qu'on fît de ce moribond tout boiteux, tout transparent et tout livide, à Bruxelles? Bruxelles s'est enrichie depuis de la contrefaçon de ses ouvrages; mais c'est une ville qui n'a pas l'habitude de secourir, même pour un jour, les écrivains qu'elle vole si impunément.

A la fin, n'en pouvant plus, il revint à la porte de la première auberge. Sa fantaisie était de mourir à ce seuil dans sa couverture. Il était donc déjà disposé et tout prêt, quand une voiture vint à passer; dans cette voiture était son frère : vous jugez quels transports! Son frère avait 1,200 francs dans sa poche; il en donne la moitié à François. Malgré ces vingt-cinq louis, François ne fut pas reçu dans le bel hôtel : un barbier compatissant consentit à le recevoir dans son taudis. Là il dit adieu à son frère, et son frère rentra en France pour mourir.

Pour lui, pansé tant bien que mal, car on osait à peine panser sa blessure, à cause de la contagion de sa double maladie, il guérit. Il revint en même temps à la santé et au plus absolu dénûment. Il résolut alors de se rendre à l'île de Jersey afin de rejoindre les royalistes de la Bretagne. Au prix d'un peu d'argent qu'il emprunta, il se fit conduire à Ostende. « A » Ostende, je rencontrai plusieurs Bretons, mes compatriotes

» et mes camarades, qui avaient formé le même projet que
» moi. Nous nolisâmes une petite barque pour Jersey, et on
» nous entassa dans la cale de cette barque. Le gros temps,
» le défaut d'air et d'espace, le mouvement de la mer, ache-
» vèrent d'épuiser mes forces; le vent et la marée nous obli-
» gèrent de relâcher à Guernesey.

» Comme j'étais près d'expirer, on me descendit à terre et
» on me mit contre un mur, le visage tourné vers le soleil,
» pour rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier vint
» à passer; elle eut pitié de moi, elle appela son mari qui,
» aidé de deux ou trois autres matelots anglais, me transporta
» dans une maison de pêcheur, où je fus mis dans un bon lit.
» C'est vraisemblablement à cet acte de charité que je dois la
» vie. Le lendemain on me rembarqua sur le sloop d'Ostende.
» Quand nous arrivâmes à Jersey, j'étais dans un complet
» délire. Je fus recueilli par un oncle maternel, le comte
» de Bédée, et je demeurai plusieurs mois entre la vie et la mort.

» Au printemps de 1793, me croyant assez fort pour re-
» prendre les armes, je passai en Angleterre, où j'espérais
» trouver une direction des princes; mais ma santé, au lieu
» de se rétablir, continua de décliner; ma poitrine s'entre-
» prit; je respirais à peine. D'habiles médecins consultés me
» déclarèrent que je traînerais ainsi quelques semaines, peut-
» être même quelques mois, peut-être quelques années, mais
» que je devais renoncer à toute fatigue et ne pas compter sur
» une longue existence. »

Ici ce grand homme d'esprit s'abandonne à une de ces boutades inattendues qui donnent tant de vivacité et d'imprévu à son discours;

« Laissez entrer son excellence monseigneur le vicomte de
» Chateaubriand, pair de France, ambassadeur à Londres,
» grand officier de la Légion-d'Honneur, etc. » Et toute la ville qui se précipite à son devant, et la garde d'honneur qu'on lui donne, et toutes les puissances du temps qui font cortége à son côté!

» C'était ce même jeune homme qui entrait, il y a quarante
» ans, à Londres, pauvre, nu, fugitif, ignoré, malade, et
» condamné par les plus habiles médecins. »

Les Mémoires de M. de Chateaubriand sont remplis de ces admirables boutades. On en cite beaucoup déjà. C'est un homme qui se plaît au contraste et qui n'en évite aucun. Vous l'avez vu tout à l'heure grandissant le pair de France et l'ambassadeur sur le poète ignoré et mal vêtu qui entre à Londres ; le voici à présent qui met en présence deux extraits mortuaires. Celui de son père et celui de sa mère. Quand le vieux seigneur mourut dans son vieux manoir, il mourut encore assez à temps pour jouir de tous les honneurs dus à sa naissance. On lit sur les registres de sa paroisse : « Aujourd'hui, tel jour, est mort dans son château monseigneur le très-noble vicomte René-Auguste de Chateaubriand, seigneur de Combourg et autres lieux. Il fut enterré dans le chœur de l'église, sous un marbre qui portait ses armoiries, mais qui ne les porta pas long-temps. A côté de ce somptueux extrait de mort, M. de Chateaubriand rapporte celui de sa mère, vous pouvez penser avec quel mélancolique sourire plein de douceur et de regrets. »

« Extrait des registres des décès de la ville de Saint-Servant,
» Ier arrondissement du département d'Ille-et-Vilaine, pour
» l'an VI de la république, f° 35, v°, où est écrit ce qui
» suit :

» Le 12 prairial an VI de la république française, devant
» moi Jacques Bourdasse, officier municipal de la commune
» de Saint-Servant, élu officier public le 4 prairial dernier,
» sont comparus Jean Bosle, jardinier, et Joseph Bouslier,
» journalier, majeurs d'âge, et demeurant séparément en
» cette commune ; lesquels m'ont déclaré que Appoline-
» Jeanne-Suzanne de Rédée, née en la commune de Bour-
» seuil, le 7 avril 1726, fille de feu Ange-Annibal de Rédée,
» et de Benigne-Jeanne-Marie de Ravenel, femme de René-
» Auguste de Chateaubriand, est décédée au domicile de la
» citoyenne Compon, situé à la Rallue, en cette commune,
» ce jour à une heure après midi ; d'après cette déclaration
» dont je me suis assuré de la vérité, j'ai rédigé le présent
» acte, que Jean Boslé seul a signé avec moi, Joseph Bous-
» lier ayant déclaré ne pas savoir signer. »

Ici s'arrêtent les Mémoires de M. de Chateaubriand. Cette

lecture, souvent interrompue par des cris d'admiration, par des larmes, par ce profond silence qui couvre bien mieux que tous les cris la voix du lecteur, a trouvé dans l'auditoire de vives et profondes sympathies. Cette lente revue d'une vie si pleine de faits et d'idées ne pouvait manquer de produire cette impression ineffaçable. Les commencemens de ce jeune homme qui devait être plus tard M. de Chateaubriand, étaient des présages certains de la gloire la plus pure de notre temps. Il y a de tout dans ce livre. Souvenirs d'un jeune homme racontés avec la gravité d'un vieillard, récit d'enfant pour lequel la postérité commence, désappointemens de la jeunesse mis en présence des chagrins de la vieillesse; regrets amers de vingt-cinq ans, regrets profonds de soixante et dix ans; ici une monarchie qui s'en va, et cette même monarchie qui revient; ici un jeune homme qui revient le lendemain de Varennes pour mourir avec son roi, là un vieillard disgracié de la cour, qui repartait le lendemain de Cherbourg tout couvert du deuil de cette royauté, son amour, sa poésie et sa croyance! C'était là sans doute un de ces spectacles tout-puissans sur de jeunes esprits, sur de jeunes ames, sur de nobles femmes, sur toute cette société à part qui se cache sous les ombres moitié profanes, moitié saintes de l'Abbaye-au-Bois.

Certes, il faut que cette impression ait été bien profonde; certes, il faut que cette émotion ait été bien vive, pour que nous profanes, nous en ayons senti le contre-coup si avant dans notre esprit, si avant dans notre cœur. Mon Dieu! qu'avons-nous donc fait à M. de Chateaubriand, nous autres, nous les admirateurs de son génie, nous les enfans élevés sous son regard poétique, nous dont il a préservé la jeunesse du faux scepticisme et de l'ironie voltairienne, cette chose qui dessèche et qui fane, et que Voltaire seul a pu supporter sans danger, parce qu'il était Voltaire? Qu'avons-nous donc fait au grand poète pour qu'il ne nous ait pas admis dans ces confidences presque posthumes de son génie? Pourquoi ne nous a-t-il pas dit: « Venez, mettez-vous à genoux sur le seuil de la porte, et à travers la serrure, prêtez l'oreille, afin que vous ne soyez pas privés tout-à-fait de cette révélation avant le temps.» Alors vraiment nous serions venus, nous autres, et là, la tête nue, à ge-

noux, sur ce seuil de pierre, retenant notre respiration dans notre poitrine, nous aurions prêté l'oreille à ces paroles testamentaires, pour lesquelles nous aurions témoigné envers et contre tous. Mais M. de Chateaubriand n'a pas pensé à nous : il a choisi. Et nous, nous avons été réduits à ramasser les parcelles de ces confidences, à faire un tout de ces narrations mal ordonnées, à reconstruire, avec les matériaux que nous avions déjà, la première partie de ces Mémoires, que nous vous rapportons à vous, tels que nous les savons. Pour que vous en sachiez davantage, vous et les autres, et nous aussi, il faut attendre que M. de Chateaubriand ait lu la suite de ces Mémoires. Pour que vous ayez ses Mémoires tout entiers, il faut que vous attendiez la mort de M. de Chateaubriand. Plaise à Dieu que vous attendiez long-temps !

Les Mémoires de M. de Chateaubriand s'arrêtent à son premier voyage en Angleterre. C'est en Angleterre que commence sa vie littéraire proprement dite, par cet ouvrage qui a été sujet à tant de controverse et qui déjà révèle un écrivain de premier ordre, *Essai sur les Révolutions*.

La dernière lecture qu'a faite M. de Chateaubriand contient l'histoire récente de son voyage à l'exil de Charles X. A présent il commence par écrire ses plus récens souvenirs, qui sont les plus douloureux. Il est bien sûr de se souvenir de ce qui lui est arrivé il y a quarante années, mais ce qui lui est arrivé depuis 1830, est-il bien sûr qu'il s'en souvienne toujours? Que d'événemens, que de malheurs, que de trahisons, que de revers! Aussi se hâte-t-il d'écrire tout ce qu'il a vu et appris de nos dernières années, comme on s'acquitte d'une tâche pénible ; cela fait, il n'en reviendra qu'avec plus de délices et d'enthousiasme aux malheurs de sa jeunesse.

Si parmi les brillans hors-d'œuvres dont je vous ai parlé, je pouvais vous citer un admirable passage sur la vieillesse des hommes; sur l'homme qui vieillit au milieu de cette nature toujours jeune! Qui que vous soyez, et quel que soit votre âge, vous trouveriez, à la lecture de ce morceau, que vous êtes bien vieux déjà, et que M. de Chateaubriand est bien jeune encore !

Chose singulière ! Voici une époque, de 89 à 1834, qui embrasse à elle seule plus de révolutions, plus de changemens,

plus de désastres, plus de gloire et plus de revers, que trois siècles tout entiers à choisir dans notre histoire; de 89 à 1834, la France a usé plus d'hommes illustres, plus de noms propres et plus de renommées puissantes que tous les peuples réunis de l'Europe n'en ont usé depuis cent ans. En présence de tant de faits à expliquer, de tant de révolutions à raconter, de tant d'hommes à juger, il n'est personne qui ne convienne que jamais, même un historien de l'antiquité, ait entrepris une tâche plus haute, plus imposante et plus difficile.

Jamais, en effet, les annales du monde n'ont offert sur un seul point une confusion si grande de faits et de principes, jamais ils n'ont vu en si peu de temps tant de grands hommes naître et mourir; jamais la fatalité antique, jamais la providence chrétienne, jamais Tacite, jamais Bossuet, jamais le doute, jamais la croyance, jamais Voltaire, jamais Montesquieu, n'ont été appelés à mettre en ordre des matériaux plus imposans, à raconter les clameurs de plus de voix diverses, à prendre note de plus d'opinions opposées, à raconter plus de prospérités inouïes et plus de malheurs incroyables. Autrefois, quand les masses d'hommes venaient se poser tout inertes et toutes nues devant l'historien, imposant piédestal de quelques intelligences éparses çà et là; autrefois, quand les masses passaient devant l'historien, poussées par le destin, du berceau à la tombe, la tâche de l'historien était facile; quand les masses étaient en repos l'historien s'arrêtait à contempler les intelligences eparses qui pesaient sur ces masses d'hommes, sous prétexte de les gouverner; quand les masses étaient en mouvement, l'historien se contentait de juger le fait principal et de voir si l'humanité remplissait bien sa tâche, si elle allait d'un pas ferme du berceau à la tombe. Voilà ce qui a merveilleusement facilité les historiens passés, chrétiens ou gentils, civilisés ou barbares; mais aujourd'hui que dans le peuple chacun a sa voix, aujourd'hui que chacun a son individualité dans la foule, aujourd'hui que chaque opinion est une opinion, que chaque volonté est une volonté; aujourd'hui que le peuple n'est plus une bête à mille têtes, mais un homme à mille têtes, qui osera le regarder en face ce nouvel habitant du monde de l'histoire? Qui osera le décrire ce nouveau phénomène du monde politi-

que? Qui osera la juger cette puissance née d'hier dont l'historien fait partie, lui tout le premier, et qu'il ne peut juger sans se juger lui-même, et dont il ne peut parler sans parler de lui-même? Vous voyez bien que du jour où le peuple est entré sérieusement sur la scène du monde, l'histoire proprement dite est morte à jamais. Les héros sont changés, l'histoire change. Plus d'invocations à la Divinité et aux Muses, comme dans les histoires d'Hérodote; plus de beaux discours calqués sur l'école athénienne, comme dans les livres de Tite-Live, plus de chronique de monastère ou de château féodal, comme dans notre vieille histoire; plus de biographies des rois de France, comme dans l'histoire moderne. L'histoire a pris toutes les formes de tous les peuples du monde : ce fut un poème chez les Grecs, ce fut un discours chez les Romains, ce fut une légende de sacristie ou un prologue d'opéra chez nos aïeux; aujourd'hui qu'il n'y a plus ni poésie, ni éloquence, ni croyances, ni royauté; aujourd'hui que toutes choses sont dans le vague, que tous les principes sont remis en question, et qu'on en est à savoir ce qui peut rapporter le plus de renommée et d'argent, de fonder une religion nouvelle ou de bâtir des chemins de fer; il n'y a plus vraiment qu'une manière d'écrire l'histoire, c'est d'avoir été un homme, d'avoir beaucoup fait et beaucoup vu, d'avoir été vu aussi, d'être vieux, d'être estimé par quelque qualité ou mieux encore par quelque défaut; d'avoir été comme l'histoire, tantôt haut, tantôt bas; de pouvoir parler à fond de toutes les fortunes, bonnes ou mauvaises, plus souvent de la bonne fortune, si l'on veut être plutôt estimé qu'aimé; plus souvent de la mauvaise fortune, si l'on tient plus à la sympathie qu'au respect de ses lecteurs. Un homme ainsi placé, qui sait écrire, qui n'estime ni ne hait les hommes, qui les voit tels qu'ils sont, médiocres et vaniteux, mais peu méchans, est alors le maître d'écrire, non pas l'histoire de son temps, car son temps n'est représenté par rien de ce qui fait l'histoire, ni par un principe, ni par un Dieu, ni par un homme, mais d'écrire l'histoire de sa vie qui a été la vie de tous les hommes de son temps. Voilà comment M. de Chateaubriand, en ne croyant écrire que ses Mémoires, aura écrit en effet l'histoire du dix-neuvième siècle, ni plus, ni moins.

D'où l'on peut prédire que si jamais une époque n'a été

plus inabordable pour un historien, jamais aussi une époque n'aura eu une histoire plus complète et plus admirablement écrite que la nôtre. Songez donc que pendant que M. de Chateaubriand fait ses Mémoires M. de Talleyrand écrit aussi ses Mémoires. M. de Chateaubriand et M. de Talleyrand attelés l'un et l'autre à la même époque! l'un qui en représente le sens poétique et royaliste, l'autre qui en est l'expression politique et utilitaire ; l'un l'héritier de Bossuet, le conservateur du principe religieux; l'autre l'héritier de Voltaire, et qui ne s'est jamais prosterné que devant le doute, cette grande certitude de l'histoire; l'un qui regarde le passé du point de vue de l'avenir, l'autre qui se tient dans le présent comme le seul maître de l'avenir; l'un enthousiaste et convaincu, l'autre ironique et toujours prêt à être persuadé; l'un éloquent à la tribune et dans ses livres, et partout, l'autre qui n'est éloquent nulle part, qui est éloquent tête à tête, dans son fauteuil, au coin de son feu; l'un homme de génie, et qui le prouve; l'autre qui a bien voulu laisser croire qu'il était un homme d'esprit; celui-ci plein de l'amour de l'humanité, celui-là qui est moins égoïste qu'on ne le croit; celui-ci bon, celui-là moins méchant qu'il ne veut le paraître; celui-ci allant par sauts et par bonds, impétueux comme un tonnerre ou comme une phrase de l'Écriture, celui-là qui boite et qui arrive toujours le premier, il ne sait comment, par hasard; celui-ci qui se montre toujours quand l'autre se cache, qui parle quand l'autre se tait; l'autre qui arrive toujours quand il faut arriver, qu'on ne voit guère, qu'on n'entend guère, qui est partout, qui voit tout, qui sait presque tout; l'un intelligent par le cœur, l'autre intelligent par la tête; l'un gentilhomme parmi le peuple, l'autre gentilhomme parmi les gentilshommes, qui n'a jamais été qu'un gentilhomme, le dernier gentilhomme de la France, et qui mourra gentilhomme; l'un qui a des partisans, des enthousiastes, des admirateurs; l'autre qui n'a pas de confidens, qui n'a que des flatteurs, des parens et des valets; l'un aimé, adoré, chanté; l'autre à peine redouté: l'un toujours jeune, l'autre toujours vieux; l'un toujours battu, l'autre toujours vainqueur; l'un victime des causes perdues, l'autre héros des causes gagnées; l'un qui mourra on ne sait où, l'autre qui mourra prince et dans sa

maison, avec un archevêque à son chevet; l'un que le peuple a porté en triomphe dans tous les temps, l'autre que le peuple a supporté dans tous les temps; l'un qui ne s'est jamais passé de la foule, l'autre qui ne sait pas ce que c'est que la foule; l'un grand écrivain à coup sûr, l'autre qui est un grand écrivain sans qu'on s'en doute; l'un qui a écrit ses Mémoires pour les lire à ses amis, l'autre qui a écrit ses Mémoires pour les cacher à ses amis; l'un qui ne les publie pas par caprice, l'autre qui ne les publie pas parce qu'ils ne seront terminés que huit jours après sa mort; l'un qui a vu de haut et de loin, l'autre qui a vu d'en bas et de près; l'un qui a été le premier gentilhomme de l'histoire contemporaine, qui l'a vue en habit et toute parée; l'autre qui en a été le valet de chambre, et qui en sait toutes les plaies cachées : l'un qui a vécu toujours dix ans à l'avance, l'autre qui est toujours de dix ans en retard; l'un qu'ou appelle Chateaubriand, l'autre qui s'appelle le prince de Bénévent. Tels sont les deux hommes que le dix-neuvième siècle désigne à l'avance comme ses deux juges les plus redoutables, comme ses deux appréciateurs les plus dangereux, comme les deux historiens opposés, sur lesquels la postérité le jugera.

JULES JANIN.

POMPÉE ET CÉSAR [1].

Pompée n'était ni l'homme du peuple ni l'homme de la poésie, parce que Pompée n'était pas un grand homme. Tous les efforts que fait Lucain pour élever Pompée tournent au profit de César. Pompée n'inspire point d'intérêt, parce qu'il ne fait rien qui vaille : on ne peut pas être grand et être battu; on ne peut pas être admiré pour des défaites, des fautes, des découragemens; les hommes ne croient pas à qui ne croit plus en soi. Je ne connais pas de caractère plus prosaïque que celui de Pompée.

L'éducation de Pompée, comme homme de guerre, ressemble assez à celle de Lucain, comme poète. Il fait ses premières armes sous la direction de son père Strabon, et ses belles dispositions lui attirent des complimens. Il rend quelques services à Sylla, en achevant, avec des troupes levées à ses frais, les débris de l'armée de Cinna et de Carbon, partisans souvent

(1) Ce portrait de Pompée fera partie des ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS, que l'auteur est sur le point de publier. Nous l'avons choisi entre quelques autres pages tout aussi brillantes, bien moins pour donner une idée du livre de M. Nisard que pour mettre en avant nos preuves à l'appui, et n'être pas accusés de partialité quand nous citerons les ÉTUDES SUR LES POÈTES LATINS comme remarquable par le style autant que par les aperçus. L'auteur ne s'est pas borné aux vues étroites d'une critique de professeur, il a cherché l'histoire dans la littérature. Au reste, ce sera M. Villemain qui, nous l'espérons, rendra compte des deux volumes de M. Nisard.

(*N. du D.*)

battus, et que le seul bruit de l'arrivée de Sylla avait démoralisés. Sylla l'en récompense par des complimens. Il vient à la rencontre du jeune homme, et le salue du nom d'*Imperator*. Sylla, dès la première vue, avait bien jugé Pompée. Il le flattait d'autant plus, qu'il croyait bien n'en avoir jamais rien à craindre. Pompée avait renchéri sur l'empressement de tous les Romains ou Italiens de marque qui s'étaient rendus au camp de Sylla, de tous les points où les partisans de Marius tenaient encore. Ceux-ci n'offraient au vainqueur de Marius que leur personne et leur obéissance; Pompée, par un raffinement de soumission, lui offrait une petite armée de beaux hommes, bien rangés et bien armés, que Sylla ne se lassait pas d'admirer. Toute l'histoire militaire de Pompée pourrait se réduire à ceci: des louanges excessives pour de faciles succès. Or, Pompée s'estima toujours d'après les louanges excessives qu'il avait reçues, et n'agit, dans beaucoup de circonstances, qu'avec l'espèce d'hésitation que lui donnait la conscience de ses succès trop faciles.

Pompée était un homme de parade et de représentation. Il avait une belle figure, des manières hautes et fières, une certaine majesté qui le rendait très-propre à figurer dans les cérémonies : ses flatteurs lui trouvaient une grande ressemblance avec Alexandre, et il permettait volontiers qu'on lui en donnât le nom. C'était un ambitieux de l'espèce de ceux qui n'ont de l'ambition que la partie de pompe et de munificence. Quand il était hors de charge, au lieu de chercher à se rendre nécessaire par ses talens et ses connaissances, de fréquenter le barreau, d'accuser ou de défendre, comme faisaient tous les hommes distingués de son temps, il fuyait les tribunaux et les autres lieux d'assemblée; il ne voulait ni soumettre ses idées au public ni exposer sa personne au grand jour; il affectait de se tenir à l'écart, dans une espèce de solitude majestueuse, comme le dieu familier de la république, auquel on venait s'adresser dans toutes les grandes crises; il recevait les hommages comme un tribut qui lui était dû, et ne regardait pas ses amis comme des partisans de sa haute position, qui le flattaient en proportion de ce qu'ils attendaient de lui, mais comme des cliens qui l'aimaient pour l'honneur de son amitié, et qui venaient s'abriter sous sa gloire. Quand il lui arri-

vait d'honorer les Romains de sa présence, ce qu'il faisait rarement pour ne pas se prodiguer, c'était un jour de spectacle pour le peuple que cette longue file de suivans qui accompagnaient sa litière ; on sifflait ou on applaudissait : on sifflait le faste royal de cet homme qui n'était pas de force à se faire roi; on applaudissait au dépit que ces airs de grandeur donnaient au sénat et à la noblesse.

Le jour du Triomphe était le grand jour de Pompée. Après ses faciles victoires sur Mithridate, et cette promenade en Orient qui faisait dire à Lucullus que Pompée était un oiseau de cœur lâche qui dévorait les cadavres qu'un autre avait jetés parterre, et qui dissipait les restes des guerres faites par autrui, Pompée triompha pendant deux jours. Jamais triomphateur n'avait présenté une si longue suite d'écritaux, portant les noms des pays qu'il avait conquis. Afin de multiplier ces écritaux, Pompée avait pénétré dans des provinces dont les peuples étaient subjugués ou si faibles qu'ils ne pouvaient faire une résistance sérieuse. Les noms de quelques cantons de l'Asie que Pompée avait transformés en provinces, et de quelques peuplades dont il a fait des nations, figuraient sur la liste de ses conquêtes. Là où il n'avait pas pu, en conscience, faire des prisonniers, faute de résistance, il avait recueilli des choses curieuses, des habits de guerre, des meubles, emmené des indigènes de bonne volonté pour faire le personnage de captifs. On voyait à son triomphe des pièces de vaisselle en cristal, des lames d'or, une montagne d'or, avec des daims et des lions, et sa propre statue incrustée de perles. Pompée, précédé de portraits, de tableaux et d'effigies, suivi de princes captifs, de provinces conquises, la plupart réellement, les autres par contrebande, jouissait de son triomphe, non pour le crédit qui lui en revenait dans le public, mais pour la satisfaction qu'il éprouvait à se sentir sur un char, dominant la foule immense de ce peuple qui l'applaudissait d'autant plus qu'il le craignait moins. Ce n'était pas aux Romains, mais à lui-même, qu'il donnait ce spectacle; il était triomphateur, à peu près comme Néron était histrion, pour son propre plaisir; il n'avait plus d'ambition le jour où il pouvait être tout, et, après ce qu'il donnait à la vanité, il ne lui restait rien à donner à l'avenir. Il était le maître des cérémonies de son

propre triomphe, et sa tactique, en fait de fêtes triomphales, rappelait assez sa tactique en fait de batailles, si même il n'était pas plus habile à ordonner un triomphe qu'un combat.

Descendu de son char, l'ambition reprenait le dessus. Pompée aspirait à l'empire, et n'osait pas s'en emparer. Il ne voulait pas s'y placer, et n'y pouvait souffrir personne. Il aurait désiré qu'on vînt le lui offrir solennellement, les joueurs de flûte et les colléges de prêtres en tête, un beau matin que Rome aurait été si éprise de sa gloire, qu'elle se serait donnée à lui par amour. Ce faux grand homme ne comprenait pas que les nations ne se donnent qu'à celui qui sait les prendre, qu'il n'est pas de peuple tombé si bas qui s'offre comme une courtisane, et que quand une république est dégénérée au point d'avoir besoin du despotisme pour vivre, il faut que l'homme qui est de taille à y prétendre fasse tout au moins semblant de s'en emparer par un coup de main, afin d'épargner à la république la honte de s'être livrée. Pompée ne voyait le pouvoir que dans les honneurs extraordinaires, quoiqu'il vécût dans un pays où un simple tribun était quelquefois maître de la nation; il avait plus besoin de paraître que d'être, et il était moins dangereux pour la liberté placé au faîte des honneurs, que rentré dans la condition privée, parce qu'alors il briguait les honneurs avec les mêmes moyens qui servent à briguer le pouvoir, moyens qui sont toujours funestes à la liberté. Dictateur, il était moins à craindre que simple citoyen, parce qu'ayant la dictature, il était beaucoup plus modéré que sa charge, et que ne l'ayant pas, il remuait l'état comme s'il eût prétendu à quelque chose de plus.

Ce fut là toute sa politique à l'intérieur, vouloir tout et n'oser rien; ce qui ne veut pas dire que Pompée ne fît jamais de violences: peu d'hommes, au contraire, en ont fait plus et de plus maladroites. Il lui arriva de sortir d'une élection, la toge couverte de sang, et de faire accoucher sa femme avant terme à la vue de ce sang qu'elle prenait pour le sien. Ses violences étaient des brigandages de places publiques; il n'avait ni l'étoffe d'un tyran ni l'étoffe d'un citoyen. Il commettait ou laissait commettre des meurtres pour n'arriver qu'à la seconde place, et quand il pouvait prendre la première sans verser une goutte de sang, il n'en avait pas le cœur.

Pompée avait à son service et même à ses gages des émissaires qui le louaient sans mesure. Dans ses momens de solitude et de haut silence, ces émissaires redoublaient d'ardeur, pour faire en sorte qu'absent il parût présent. C'était une espèce de renommée à cent voix, à laquelle Pompée dictait sa leçon, et qui ne permettait pas qu'on l'oubliât un moment. Outres ces émissaires, Pompée avait de nombreux amis chargés de briguer pour lui les charges, de lui offrir les commandemens extraordinaires, et qu'il se réservait de désavouer, si la brigue ne réussissait point. A chaque événement de quelque importance, soit que la guerre éclatât dans l'intérieur ou aux frontières, soit que l'ordre fût gravement troublé dans Rome, cette nuée de panégyristes à gages et de cliens enthousiastes présentait Pompée au peuple et au sénat, comme le seul homme capable d'empêcher la crise ou de la faire tourner au profit de la république. Pompée, renfermé dans ses jardins, était tenu au courant de ces menées et en dirigeait le fil. S'il voyait que la chose fût bien prise par le peuple, il sortait de son sanctuaire et daignait appuyer par sa présence une brigue qui semblait être celle de tout le monde; si, au contraire, il était averti que le peuple y avait de la répugnance, il faisait dire, par une partie de ses émissaires spécialement chargés de démentir l'autre, qu'il n'avait jamais songé à elever ses prétentions si haut. Dix fois il joua cette grande comédie, au grand scandale des gens de bien qui méprisaient un homme assez fort pour menacer la liberté, mais pas assez hardi pour la confisquer.

Personne ne fit plus de mal à la république que Pompée, parce qu'il n'y a pas de pires ennemis des républiques que ceux qui, ne sachant pas s'y contenter des pouvoirs établis par la constitution, n'osent pas se mettre au-dessus de la constitution elle-même, et qui ne veulent ni rester dans la loi ni en sortir, ni obéir ni usurper. Après Sylla, il n'y avait plus personne. Tous les hommes habiles étaient morts, soit dans les réactions civiles, soit dans les guerres. Ce fut ce manque d'hommes qui recommanda Pompée. Il eut de la gloire avant d'avoir du talent; il eut de l'influence avant d'avoir du mérite: ce qui doit toujours arriver après d'aussi grands épuisemens que celui où Rome était tombée. Cette gloire précoce et facile

le rendit très-onéreux à la république, dont les honneurs réguliers et légaux, fort au-dessus de ses talens, paraissaient toujours au-dessous de sa gloire. Les ambitions de Pompée ne se réglaient pas sur sa capacité, mais sur sa réputation; de sorte qu'il paraissait toujours demander, non pas ce qu'il méritait, mais ce qu'on lui devait. Il ruinait l'état par ses intrigues, et comme il ne voulait ni s'en rendre maître, ni souffrir qu'il y eût aucun citoyen plus haut en dignité que lui, il arriva une fois que la république se trouva sans magistrats et sans gouvernement. Les tribuns, dévoués à Pompée, excitaient des tumultes populaires, ou bien alléguaient des présages sinistres pour suspendre les élections. C'est ainsi que cinq mois se passèrent, pendant lesquels il n'y eut ni consuls ni jugemens, Pompée n'en voulant point et n'osant point en tenir lieu.

Au reste, il y eut de la faute de tout le monde dans l'excessive fortune de Pompée et dans le mal qu'elle fit à Rome et aux vieilles libertés républicaines. Pompée s'empara souvent de la puissance par de mauvaises intrigues, par la violence; mais plus souvent peut-être il ne fit que la recevoir des mains de la nation, qui la lui donnait sans réserve et sans condition, et qui lui faisait litière de toutes les lois gardiennes de la liberté. C'est un tort assez commun au peuple romain, et généralement à tous les peuples libres, de donner du pouvoir aux hommes politiques en proportion de l'estime momentanée qu'ils en font, du bien qu'ils en attendent ou des dangers dont ils ont été tirés par eux. Quand un personnage public est aimé de la nation, qu'il la délivre d'une inquiétude ou d'un péril, qu'il lui a rendu un éclatant service, alors la nation ne compte plus avec lui : honneur, argent, liberté, il peut faire main basse sur tout, et s'il en laisse quelque chose, c'est qu'il veut bien mettre plus de modération à prendre que la nation à donner. Presque tous les grands hommes sont funestes à la liberté, à cause de cette complaisance aveugle des peuples, qui sont outrés dans leur reconnaissance comme dans leur ingratitude. Mais, ce qui est bien pis, c'est que des hommes médiocres, qui paraissent grands parce qu'ils sont enflés par de petites circonstances, et qui ont de l'importance par surprise, font le même mal à la liberté des nations. Que de despotes cette fâcheuse disposition n'eût-elle pas faits si l'audace de certains

hommes eût été en proportion avec leur faveur, et s'ils avaient eu autant de cœur que de fortune ! Nous ne manquons souvent de maîtres que parce que les maîtres nous manquent. C'est une espèce d'hommes si rare que même les nations les plus empressées pour la servitude ne peuvent pas toujours venir à bout de se donner un despote. Il y a, même près de nous, plus d'un exemple de cela.

A Rome, l'état particulier des opinions et des partis fit que l'excès de pouvoir dont on investit Pompée à plusieurs reprises fut tantôt le tort de toute la nation, tantôt le tort de l'aristocratie seulement, tantôt le tort du peuple. Ce fut pur hasard si cet homme que tout le monde faisait si grand, et qui était parvenu à effrayer ceux même qui ne le croyaient pas dangereux, échappa à sa fortune, en se trompant sur la valeur des choses, c'est-à-dire en prenant l'ambition pour de l'audace et la renommée pour du pouvoir. Sans ce hasard, César n'eût été que le second roi de Rome, et il serait mort dans son lit.

Le peuple romain commit une faute non moins grande que la première, ce fut d'exagérer les services militaires de Pompée, et d'accorder à ses victoires les récompenses qu'il ne devait accorder qu'à ses talens. C'est encore une faute très-commune aux nations libres, et surtout aux partis, qui sont plus nombreux et plus exclusifs que partout ailleurs. Les partis ne manquent jamais de prendre pour mesure de la capacité d'un homme, de ses talens, de ses vertus politiques, l'étendue du service qu'ils en ont tiré pendant un moment. C'est ainsi qu'ils font, pendant la lutte, des héros qui retombent à leur charge quand la lutte est finie, et qui, après les avoir aidés étant vaincus, les embarrassent de leurs exigences étant vainqueurs. Dans les luttes du peuple contre le sénat, et des partis entre eux, il arrivait souvent que tel orateur médiocre fût vanté à l'excès pour un plaidoyer qui n'avait d'autre mérite que d'avoir assez bien exprimé les passions d'un parti, et dont toute l'éloquence était dans l'assentiment tumultueux de ceux qui l'écoutaient. Eh bien ! si ce parti l'emportait, son orateur de prédilection se présentait, au jour du triomphe, avec une ambition insatiable ; il n'attendait pas qu'on lui fît sa part, il se la faisait lui-même, et se payait magnifiquement de ses médiocres talens et de ses services déjà oubliés : mais

comme les partis se dégoûtent aussi vite qu'ils se passionnent, et comme, le plus souvent, l'homme dont ils avaient cru se servir s'était en réalité servi d'eux pour faire ses propres affaires, ils dénigraient le héros de la veille avec la même exagération qu'ils l'avaient loué. De là le reproche qu'on faisait et qu'on fait encore aux partis d'être ingrats, reproche quelquefois mérité, mais plus souvent injuste; car combien d'hommes se retournent contre leur parti après s'être élevés par ses mains, et souvent au prix de son sang! Cependant ce reproche d'ingratitude, qui semble fondé à première vue, fait grand tort aux partis auprès des gens timides et doux, qui sont la masse, et qui ne sont frappés, dans ces retours d'opinion et de popularité, que du fait tout extérieur d'une idole encensée la veille et brisée le lendemain. Il y aurait un moyen pour les partis de prévenir tout à la fois les désenchantemens et les reproches, ce serait de faire des réserves avec leurs amis dans le moment même où ils en sont le plus contens; de profiter, par exemple, de la harangue de leur orateur ou de la victoire de leur homme de guerre, tout en se réservant d'y voir les endroits faibles, les mérites de circonstance, les parties de petit bonheur et de hasard. De cette façon, ils ne se trouveraient pas surchargés, le jour où l'on partagerait les dépouilles, d'ambitieux avides qui veulent qu'on taxe leurs récompenses, non sur ce qu'ils sont, mais sur ce qu'ils ont passé pour être; non sur leur mérite réel, mais sur la réputation qu'on leur a faite : et, d'autre part, s'ils venaient à être reniés, il n'en auraient ni étonnement ni colère; et comme ils auraient été retenus dans leur reconnaissance, ils ne paraîtraient à la masse de la nation que médiocrement ingrats.

Ce ne fut pas seulement tantôt un parti, tantôt un autre, tantôt le sénat, tantôt le peuple, qui fit la faute d'exalter démesurément les exploits de Pompée; ce fut encore la nation tout entière, et cela à différentes reprises. D'où il arriva que Pompée, toutes les fois qu'il sentit sa popularité décroître, affecta un grand deuil, se retira des affaires, s'enferma dans ses jardins, afin que la nation, se rappelant les triomphes qu'elle lui avait donnés, se sentit saisie d'un mouvement de repentir, et le tirât de sa solitude, pour échapper au reproche d'être ingrate et inconséquente. Il exploita plus d'une fois cette dis-

position avec plus d'adresse qu'on ne lui en croyait, et il fut du petit nombre d'hommes politiques auxquels il est donné de renouveler plusieurs fois leur popularité dans le cours de leur vie. Chaque parti expiait tour-à-tour le tort d'avoir grandi Pompée outre mesure; et comme d'ailleurs aucun ne pouvait disposer de récompenses proportionnées avec le renom qu'il lui avait follement donné, l'avenir de la nation payait pour toutes ces fautes et pour toutes ces inconséquences, et il restait, au sein de la république, au-dessus et en dehors des lois de la patrie, une ambition immense, vague, flottant d'un camp à l'autre, dominant les partis de nom, mais en réalité dominée par eux, et ne servant guère qu'à faire prévaloir leurs mauvaises prétentions; une gloire militaire qui, n'osant usurper, ne pouvait que corrompre; qui apportait dans les intrigues électorales les habitudes de la violence, qui faisait de la sédition par peur de faire de la tyrannie, et qui bataillait dans les comices pour fourrer furtivement son nom dans l'urne électorale, par impuissance de faire comme César, lequel brisait l'urne, chassait les comices, et se nommait lui-même à la place dont il avait besoin.

Pompée, avec une belle intelligence, de l'esprit, une grande expérience des partis, trois choses qui entrent pour beaucoup dans l'art de commander aux hommes, manquait de caractère, c'est-à-dire de la chose qui, seule, peut donner l'empire, à défaut même de qualités supérieures. Il était de l'espèce la plus commune des hommes politiques, c'est-à-dire plus craintif encore qu'entreprenant, ne pouvant se passer du pouvoir et n'osant pas s'y perpétuer, désirant toujours beaucoup plus qu'il ne pouvait et même ne voulait obtenir, jouet de ceux qu'il croyait mener, exploité par ceux dont il croyait se servir, se regardant comme le chef de ceux dont il n'était que le drapeau, faible et flottant, se consolant par beaucoup de morgue de n'être quelquefois rien, plus vain encore qu'ambitieux, parce qu'après tout il n'avait que des passions médiocres, des besoins physiques ordinaires, plus de goût pour la pompe que pour la dissipation, et parce que plusieurs de ses qualités privées ne pouvaient s'accommoder de l'état violent ni des risques d'une ambition poussée jusqu'au bout. Sa femme, je devrais dire ses femmes, car on discute s'il fut marié quatre ou

cinq fois, ses amis, ses affranchis, faisaient de lui tout ce qu'ils voulaient. Le grand Pompée était amoureux, non pour se distraire ni pour se reposer, comme les hommes vraiment grands, qui aiment en courant et n'ont de temps que pour la courte et brutale jouissance des sens. Il faisait de l'amour une affaire grave; c'était pour lui une situation, un état, quelque chose de plus important que son ambition. Je me suis hâté de dire que ces amours étaient régulières: Pompée était mari fidèle, à la condition pourtant de laisser dire à ses amis qu'il était encore plus aimé qu'il n'aimait. Il avait tant de vanité, que, tout épris qu'il fût de presque toutes ses épouses, il prenait ses précautions pour qu'on ne le crût pas, et ne voulait pas qu'on pensât dans le public qu'il pouvait y avoir quelque chose de plus cher à Pompée que Pompée lui-même. Cette excessive vanité le rendait peu sensible aux railleries. S'il eût paru en souffrir, il aurait montré par-là qu'elles pouvaient l'atteindre; et il s'en fatiguait plutôt qu'il ne s'en offensait, ainsi que cela lui arriva à Pharsale, quand ses principaux officiers le poussèrent, à force de sarcasmes, à livrer bataille à César.

Cette excessive faiblesse de caractère fit faire beaucoup de fautes à Pompée, et la plus grave de toutes, celle de préparer l'avénement de César. L'amitié de César et de Pompée, quand ils étaient encore jeunes hommes, avait bien pu n'être ni une spéculation ni un calcul. César pouvait alors estimer Pompée; Pompée pouvait ne pas deviner les destinées de César. Mais César, devenu consul, était déjà assez menaçant pour que Pompée fût inexcusable de se prêter à ses desseins. L'un et l'autre avaient fait leurs preuves: Pompée, d'une ambition qui ne savait ni rester dans la constitution ni en sortir; César, d'une rouerie effrayante, d'un mépris des hommes qui allait jusqu'au cynisme, et surtout d'une certaine avidité d'entreprises extraordinaires, qui ne tenait déjà plus compte de la constitution que comme d'un obstacle. Or Pompée, n'ayant pas peur de César à quarante ans, quand Sylla en avait eu peur à vingt, et ne l'avait relâché de ses mains que parce qu'il se sentait trop vieux pour en être inquiété, ou qu'il respectait en cet enfant son successeur; Pompée, se liguant avec César contre Caton, désertant la vieille Rome républicaine pour faire un rôle de jeune tribun impétueux et niveleur; Pompée,

environnant César, qui s'essayait à l'empire absolu, de l'immense auréole de ses victoires; Pompée, le solennel Pompée, qui méprisait la gloire de la parole, hissé par César sur la tribune aux harangues pour y balbutier l'éloge de ses lois agraires, et menaçant du bouclier et de l'épée quiconque voudrait s'opposer aux décrets de César; Pompée enfin, se méprenant jusqu'à se faire le précurseur de César, était-il un grand homme, ou n'était-il que le mannequin d'un grand homme? Voyez, au contraire, quelle adresse a ce César, lorsqu'il tire de son palais solitaire cette gloire de quarante années, qu'il la traîne dans le tumulte des comices, qu'il la fait toucher des mains à toute la populace du forum, qu'il expose le plus grand personnage de la république à rester court à la tribune, et qu'il lui fait dégaîner l'épée contre les ennemis de César! Qui des deux profitait de l'autre? César, qui se gardait bien de le dire. La dupe était Pompée, qui croyait n'avoir fait qu'effrayer le sénat, en ajoutant à la fortune de César tout le poids de la sienne.

L'homme du peuple et de l'épopée, c'est César. Il avait toutes les conditions d'un héros d'épopée : une enfance enveloppée de mystères et de traditions, une vie remplie de conquêtes, une carrière courte, et qui comptait autant de grandes actions que de jours, une mort tragique, une apothéose populaire. Ce n'était pas, comme Pompée, l'homme d'une caste et d'un parti, le représentant d'un grand intérêt contemporain et local, condamné à s'agiter dans cette sphère étroite avec des chances diverses de gloire ou de misère, et se sentant dépaysé toutes les fois qu'il sortait de sa caste ou qu'il se préoccupait d'intérêts plus généraux. César était l'homme de tout le monde, le représentant le plus populaire et l'agent le plus actif de la civilisation, l'ennemi des castes, l'adversaire des intérêts de la localité, lors même que cette localité se trouvait être sa patrie; grand homme, mais mauvais Romain, qui changea brutalement toute la politique nationale, et qui substitua au système d'absorption suivi jusque-là par la république, un système d'assimilation tout à la fois plus glorieux pour Rome, et plus utile au genre humain. Jusqu'à César, Rome avait sucé la substance des peuples et des rois, sans toucher à leurs coutumes, sans bouleverser leurs institutions

nationales. On leur laissait l'existence à la condition de leur en ôter le nerf, qui est l'argent : ils périssaient de desséchement et d'inanition, au milieu de toutes les marques de tolérance philosophique qui servaient à couvrir cette violente et insatiable exploitation. Cicéron écrivant à son frère Quintus, gouverneur d'une province d'Asie, lui recommandait le respect pour les coutumes, la justice, la modération des formes dans la perception des impôts, le mépris des flatteurs, toutes choses excellentes sans doute ; mais malheureusement les coutumes qu'il fallait respecter étant presque toutes barbares, et l'impôt qu'il fallait percevoir excédant les moyens des peuples, c'était l'anéantissement des nations avec toutes les formes de la politesse. César ne réforma pas les abus, il les déplaça ; mais ce déplacement était une œuvre immense, dont le genre humain se sentit bien tant que le grand ouvrier vécut. Il chassa dans la plaine de Pharsale, d'Utique et de Munda tous ces politiques philosophes qui faisaient payer si cher aux nations le maintien de leurs coutumes particulières: au lieu de verser Rome sur le monde, il versa le monde sur Rome ; et, comme il ne pouvait exécuter à la lettre cette assimilation puissante, il ramassa, chemin faisant, dans ses prodigieuses conquêtes, des échantillons de toutes les nations qu'il fit entrer dans Rome, qu'il invita aux fêtes de l'amphithéâtre, qu'il installa de sa pleine autorité sur les bancs du sénat, à côté de cette portion de sénateurs conservés, dont aucun parti n'avait eu besoin, et qui représentaient assez bien le cadre d'une institution dont tous les membres avaient transigé ou péri. Il introduisit pêle-mêle dans les offices de l'état, des hommes pris dans les nations usées, et d'autres pris dans les races nouvelles, des Grecs et des Gaulois, des Asiatiques et des Européens. Il rêvait même d'aller réchauffer les plages languissantes de l'Orient, et d'y ressusciter le genre humain étouffé sous son magnifique soleil, quand il fut frappé par les poignards du vieux parti romain, lequel fit à la fois un crime honteux et inutile, car il ne lui était pas donné de vivre un jour de plus, même en versant dans ses veines le sang de César. César fit des Romains de tout le monde, mais par-là même il détruisit Rome, en éparpillant sa nationalité ; il mit au feu les registres sur lesquels on inscrivait un à un les étrangers admis au

droit de cité, et donna la cité à qui la voulait, à qui ne la voulait pas. Il fit disparaître les frontières, il mêla les langues, il persuada aux nations étrangères que leur patrie était en Italie, et par-là suspendit les guerres que le patriotisme étroit du vieux parti romain multipliait sur tous les points du monde; alors Cicéron, qui, avec tout son esprit, ne comprenait que peu de chose à tout cela, fit sa paix, et s'occupa de philosophie universelle; ce qui était, à vrai dire, une sorte d'instinct de la révolution universelle que faisait César. Mais ses anciens amis ne virent, dans la politique de César, que la politique de Pompée hardi et heureux, ayant enfin le pouvoir qu'il avait convoité toute sa vie; ils firent de cela une question de gouvernement, et assassinèrent César avec les idées du premier Brutus assassinant Tarquin, ce qui était aussi honnête que stupide.

Il y avait aussi un côté merveilleux dans la vie de César, et ce merveilleux aurait bien valu la prosopopée banale de Rome, personnifiée par une vieille femme qui se jette aux genoux de César pour le détourner de passer le Rubicon. Il y avait sa jeunesse mêlée d'aventures et de retraite silencieuse, tantôt se révélant au grand jour par des actes d'audace inouïs et inattendus, tantôt se dérobant tout-à-coup aux regards sous d'obscurs plaisirs, et sur laquelle planaient des bruits étranges et je ne sais quelle renommée de corruption, d'excès monstrueux, de libertinage vulgaire qui faisait que les plaisirs de César occupaient presque autant les esprits que la gloire de Pompée. Il y avait ses dix années de séjour dans les Gaules, pendant lesquelles il sillonnait ces contrées sauvages de chemins qu'on appelait les chemins de César, brûlant des forêts, décimant des nations, dispersant des religions, recueillant çà et là de la gloire de toute sorte, et faisant payer à la Gaule par des flots de sang la terreur qu'il voulait inspirer à Rome. Il y avait ses voyages aventureux au fond de la Bretagne, où il allait se battre pour voir du pays, comme s'il eût pensé dès lors à prendre une notion exacte de la portion du monde qu'il laisserait sur ses derrières, quand le temps serait venu de fondre sur l'Italie. Il y avait enfin toute cette retraite menaçante de dix années dans des déserts et au milieu de Barbares, durant laquelle il parut montrer un si grand désintéressement sur la politique

intérieure de Rome, quoiqu'en réalité il attendît là que ce gouvernement, ballotté entre des gens de guerre et des avocats peureux, — lesquels cherchaient à s'escamoter le pouvoir, n'osant se l'arracher de force, — fût rentré dans le domaine du premier occupant, et qu'après tous ces gens qui s'excluaient les uns les autres au profit de personne, il pût se présenter, lui, pour les exclure tous à son profit. Du bout de la Gaule, il briguait, à sa manière, par des victoires auxquelles l'éloignement ne nuisait point ; il gagnait des batailles pour ceux qui ne le devinaient pas ; quant à ceux qui pouvaient le deviner, il faisait taire leurs pressentimens par des envois réguliers d'argent, sous forme de cadeau des curiosités du pays. Certes, tout cela pouvait faire une magnifique épopée. Mais la thèse de Lucain était contre César : à la bonne heure ; du moins ne fallait-il pas en faire un mensonge historique ; or le César de Lucain en est un.

NISARD.

SALON DE 1834.

PREMIER ARTICLE.

Nous avons, depuis l'ouverture du Salon de cette année, imité la plupart des curieux, plus pressés de tout voir, au risque d'être éblouis, que de procéder méthodiquement à l'appréciation de tant de richesses. Après avoir traversé et puis traversé encore ces longues galeries, en nous arrêtant de distance en distance, tantôt au gré de notre caprice, tantôt au gré du flot plus ou moins compact et entraînant de la foule, quelques comparaisons nous restent à faire pour asseoir un jugement définitif sur certaines œuvres capitales; nous nous défions encore un peu de nos premières impressions, et peut-être aussi avons-nous besoin de nous affranchir des impressions d'autrui. Quel est le critique capable de s'isoler dans son autorité exclusive au milieu de ce premier bourdonnement de l'approbation et de la désapprobation populaires? Et puis n'avons-nous pas vu quelquefois les critiques eux-mêmes se repentir à loisir d'un jugement porté à la hâte, et rétracter un premier article dans un dernier? Par prudence, sinon par modestie, nous resterons aujourd'hui dans les généralités, ou plutôt nos premières visites au Salon n'ayant été qu'un coup d'œil sur l'ensemble de l'exposition, nous ne traduirons que ce coup d'œil dans une brève énumération des tableaux qui nous ont frappés, heureux de grossir par la suite la liste des noms propres, heureux si la voix publique ou un examen plus attentif nous révèlent dans un coin quelque chef-d'œuvre oublié ou inaperçu.

Le catalogue porte 2,314 objets exposés. 2,314 ! quel chiffre au bout d'un an ! Et nous avons entendu bien des personnes se récrier contre le mode d'exposition annuelle : mettez un an de plus d'intervalle entre deux Salons, la fécondité de nos artistes doublerait le chiffre. Revient alors la question de la trop grande facilité du jury : Faut-il donc admettre le premier venu, encombrer les galeries, humilier tous les vieux chefs-d'œuvre sous toutes les croûtes modernes! Cette question grave, nous ne nous chargerons pas non plus de la résoudre ; et, pour l'éluder, nous dirons : Le vrai jury, c'est l'aréopage des critiques; le vrai catalogue des gens de goût se compose des noms admis dans leurs articles... Mais où nous égarons-nous après avoir commencé celui-ci sur un ton si modeste? Ce serait tout au plus une conclusion permise au légitime orgueil de ces philosophes *ex cathedra* qui voient tout de très-haut, et, pour parler grec, se disent l'*Esthétique* personnifiée.

La peinture de grande dimension était presque tout entière en 1833 aux plafonds du Louvre. Cette année, elle a déployé ses plus belles toiles dans le grand Salon ; c'est là que la foule, les artistes et les critiques s'arrêtent tour à tour devant deux tableaux : le premier, ce n'est pas celui de M. Bruloff, pensionnaire de Sa Majesté le czar de toutes les Russies. Ce tableau russe est bien vaste ; mais tout ce que nous pourrons en dire aujourd'hui, quoiqu'on ait accusé la Revue de Paris d'être aussi *pensionnaire* de l'empereur Nicolas : c'est que ce tableau nous vient de Rome, tandis que le tableau dont nous voulons parler, le Martyre de saint Symphorien, mériterait d'y aller. En effet, aucun tableau ne continue l'école de Raphaël et de Jules Romain comme celui de M. Ingres. D'où vient donc la grave controverse qui, devant cette page remarquable, divise nos artistes en deux camps opposés, ennemis même, car l'admiration a ses exigences et ses antipathies ? Il semblerait à entendre certains esprits que vous n'aimez pas franchement ce qu'ils aiment, si vous ne haïssez pas aussi ce qu'ils haïssent. Nous soutiendrons, quant à nous, l'indépendance de la critique dans l'intérêt de l'art lui-même. Où les admirations tyranniques mèneraient-elles l'art ; que deviendrait la variété des études, cette loi éternelle du progrès, si vous étouffiez dans de rigoureuses théories, dans de prétendues règles absolues du beau et du vrai, un art dont l'imitation variée de la nature est après tout la fin et le but ? Non-seulement nous oserons louer M. Paul Delaroche après M. Ingres, et M. Ingres

après M. Delaroche, mais encore nous ne louerons ni l'un ni l'autre exclusivement et sans restrictions. Au reste, cette polémique passionnée vaut mieux que l'indifférence. Sans nous prononcer encore, ce que nous chercherons à faire ressortir de la comparaison des deux tableaux en rivalité, ce sera le bénéfice qui résulte pour tous, artistes et public, de cette diversité de manières. Car heureusement cette diversité atteste ici, comme chez les maîtres, diverses manières de sentir, et non une imitation de copiste que nous appellerions pédante, plutôt que systématique, si elle excluait la pensée propre à chacun. Proclamer ces principes, c'est nous déclarer peu partisans de la servilité des écoles et des routines. Nous mettrons l'inspiration libre avant le métier, comme nous subordonnerons tout aux effets bien entendus de l'expression. Pour nous arrêter long-temps, il faudra qu'une peinture nous émeuve ou nous exalte ; et ce n'est qu'en dernier lieu que nous analyserons les procédés matériels du dessin et de la couleur, comme chez un poète on ne songe à décomposer le mécanisme des *vers* que lorsqu'on en a long-temps savouré la poésie. Voilà le point de départ de notre critique. Avons-nous besoin d'ajouter que nous ne mesurerons pas non plus le mérite d'un tableau à la dimension de sa bordure, à l'à-propos d'un sujet, à la ressemblance un peu plus ou un peu moins exacte d'un portrait, mais bien au caractère, à l'effet pathétique ou noble de la composition, en un mot, à ce qui parle aux yeux de l'ame et non pas seulement à ceux du corps?

Après les deux artistes que nous avons nommés les premiers viennent MM. H. Vernet et Granet. Quand nous aurons fait une halte devant LE CAMP DE BÉDOUINS de celui-là, et devant LA MORT DU POUSSIN de celui-ci, nous chercherons LA BATAILLE DE NANCI ET LES FEMMES D'ALGER, par M. Delacroix, heureux de pouvoir nous associer aux partisans fidèles de ce talent, que nous voyons seul persister avec succès contre l'opposition qui a mis ses imitateurs en déroute. Mais nous regretterions d'avoir à dire aujourd'hui notre dernier mot sur les deux tableaux exposés par M. Ziegler. Son ÉVANGÉLISTE et son SAINT GEORGES VICTORIEUX DU DRAGON appartiennent plutôt au genre de la décoration qu'à la peinture de haut style. Il y aura cependant une justice à rendre aux qualités réelles de ce jeune artiste. M. Monvoisin, dans sa JEANNE LA FOLLE au lit de mort de Philippe, prouve que de longues et consciencieuses

études peuvent en quelque sorte suppléer au génie. M. Vauchelet, dans son Assomption de la Vierge, combat avec plus de bonheur pour le classique pur que M. Camiade avec son Annonciation, que M. Blondel avec son Triomphe de la religion sur l'athéisme; car nous ne voulons pas comparer son tableau à ceux de MM. Navez, de Bruxelles, Paulin Guérin et quelques autres. Le Noé maudissant son fils, par M. Signol, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, ne dément pas les éloges qu'il a reçus à l'exposition du Palais des Beaux-Arts. Le Combat de l'hôtel-de-ville, par M. Schnetz, quoique bien supérieur à un vilain plafond que nous voudrions oublier, nous autorise à lui renouveler notre importun conseil de retourner à Rome. Il faut du soleil et une nature vigoureuse à l'énergique pinceau de M. Schnetz. Quant à M. Ary Scheffer, son Vieux comte de Wurtemberg nous prouve qu'il y a chez lui un continuel sautillement d'une manière à une autre. Après avoir imité Rembrandt, il avait imité Holbein, le voilà revenu à Rembrandt. Il serait peut-être temps de se fixer. La Tentation de saint Antoine, par M. Brune, nous rappelle les bons Valentius. C'est de la peinture solide et mâle comme le Samaritain de M. Schnetz. M. Roqueplan a fait une excursion dans la peinture de grande dimension; mais malgré le talent incontestable de la Scène de la Saint-Barthélemi, nous nous permettons de préférer son Vieil amateur de curiosités. Au milieu des nombreux imitateurs de ce genre, M. Roqueplan maintient sa supériorité.

La peinture anecdotique est riche cette année. Au premier rang M. Decamps brille d'une originalité incontestable. Ses ouvrages ont une puissance de lumière et de saillie que nous ne connaissons à aucun peintre. M. Bellangé, plus méthodique, plus arrangé que M. Decamps, conserve pourtant un mouvement vif, et y mêle à un haut degré cette sensibilité expressive que M. Decamps ne recherche guère. Le Retour de l'île d'Elbe et la Prise de la lunette Saint-Laurent sont deux tableaux qui serviront de preuve à ce que nous avançons. Le François Premier et Charles-Quint de M. A. Johannot n'est point supérieur à ce qu'on connait de cet artiste; mais la scène est bien entendue, et les expressions sont fines comme le sujet l'exigeait.

Le portrait est tout aussi abondant que de coutume; mais ce genre n'est pas comparativement aussi bien traité en 1834. Pour être justes sur cette honnête industrie, nous ferons le triage né-

cessaire, et nous pouvons citer d'avance, sans nous compromettre, les noms de Mme de Mirbel, de MM. Saint, Decaisne, Ary Scheffer et même de M. Dubufe, qui en rappelle assez heureusement de notre jugement un peu sévère de l'an passé. M. Dubufe s'en est tenu au portrait, et, de peur de s'entendre reprocher ses airs de grisette et ses figures à bonnet de coton, il n'a guère exposé que des têtes aristocratiques ou des beautés anglaises.

Dans le paysage, nous espérons que notre opinion sur le rang à part que mérite M. Aligny ne sera contestée par personne. Son Samaritain secourant le blessé sera pour nous un argument sans réplique. MM. Gué, Régnier, Bertin, Corot, La Berge, Rémond, Jolivard, Lapìte, Jadin, Cabat, Flers, Jules Dupré, André, ne peuvent être oubliés. M. Perrot a envoyé une vue très-remarquable de l'église de Prato, en Toscane. MM. Gudin Isabey, Le Poitevin et Tanneur ont exposé les meilleures marines.

Les dessins et aquarelles occupent la première travée de l'école Italienne. On y remarque les aquarelles de MM. A. Johannot et Louis Boulanger; les pastels de MM. Giraud et Dupont.

Dans l'étroit passage réservé sous les éternels échafauds de la galerie d'Apollon, sont placés les gravures, les lithographies et quelques dessins à la plume, au nombre desquels est un souvenir de la campagne de Russie, par M. Aligny.

Pour finir par où nous aurions peut-être dû commencer, nous dirons que la décoration des salles du musée égyptien et de la renaissance des arts est aujourd'hui terminée par l'achèvement des plafonds de MM. Léon Cogniet et Steuben. Ces deux tableaux méritent un examen spécial.

Les peintres étrangers ne brillent pas cette année à notre Salon; mais les amateurs étrangers ont pris les devans pour enlever à la munificence royale nos plus belles pages. Consultez le livret. A qui appartient le Jane Grey de M. P. Delaroche? à M. le comte A. Demidoff. A qui la Mort du Poussin de M. Granet? à M. le comte A. Demidoff. A qui ce tableau militaire de M. Eugène Lamy? A qui cette course au clocher, du même? à M. le comte A. Demidoff, etc.

Arrêtons-nous, de peur qu'on ne nous accuse de vouloir faire de monsieur le comte le marquis de Carabas de notre Salon. A ces choix, on voit que les seigneurs russes ont du goût; mais ils ont aussi de l'esprit national, car c'est encore à M. le comte A. De-

midoff qu'appartient le DERNIER JOUR DE POMPÉI, par M. Bruloff, son compatriote.

Notre prochain article sera consacré à MM. Ingres et Delaroche.

LA REVUE DE PARIS AU SALON.



MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE.

Sicut nubes... quasi naves... velut umbra.
JOB.

A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DES DEUX MONDES.

Paris, ce 10 mars 1834.

MONSIEUR,

Je reçois la lettre que vous avez bien voulu m'écrire, et par laquelle vous avez la bonté de me demander la *Préface testamentaire* de mes *Mémoires*. A présent que M. J. Janin a fait connaître dans la *Revue de Paris* avec tant d'éclat, de talent et d'obligeance, l'existence de ces *Mémoires*, mon travail n'étant plus un secret, aucune raison ne s'oppose à la communication du manuscrit de la Préface : j'ai donc l'honneur de vous l'envoyer.

Agréez, je vous prie, monsieur, l'assurance de ma considération très-distinguée.

CHATEAUBRIAND. (1)

(1) En insérant avec reconnaissance la Préface que l'illustre écrivain veut bien nous communiquer, nous sommes sûr d'éveil-

PRÉFACE TESTAMENTAIRE.

Paris, 1er août 1832.

Comme il m'est impossible de prévoir le moment de ma fin ; comme à mon âge les jours accordés à l'homme ne sont que des jours de grâce, ou plutôt de rigueur, je vais, dans la crainte d'être surpris, m'expliquer sur un travail destiné, en se prolongeant, à tromper pour moi l'ennui de ces heures dernières et délaissées, que personne ne veut, et dont on ne sait que faire.

Les *Mémoires* à la tête desquels on lira cette préface embrassent ou embrasseront le cours entier de ma vie : ils ont été commencés dès l'année 1811, et continués jusqu'à ce jour. Je raconte dans ce qui est achevé, et raconterai dans ce qui n'est encore qu'ébauché, mon enfance, mon éducation, ma première jeunesse, mon entrée au service, mon arrivée à Paris, ma présentation à Louis XVI, le commencement de la révolution, mes voyages en Amérique, mon retour en Europe, mon émigration en Allemagne et en Angleterre, ma rentrée en France sous le consulat, mes occupations et mes ouvrages sous l'empire, ma course à Jérusalem, mes occupations et mes ouvrages sous la restauration, enfin l'histoire complète de cette restauration et de sa chute.

ler assez puissamment l'attention de nos lecteurs sur ce beau et grand travail, que tous ceux qui l'ont entendu s'accordent à reconnaître comme le plus important et le plus achevé d'un génie si fécond en œuvres. Nous espérons au reste en donner bientôt une plus ample idée par l'organe d'un de nos collaborateurs qui en a une exacte et complète connaissance. (*N. du D.*)

J'ai rencontré presque tous les hommes qui ont joué de mon temps un rôle grand ou petit à l'étranger et dans ma patrie, depuis Washington jusqu'à Napoléon, depuis Louis XVIII jusqu'à Alexandre, depuis Pie VII jusqu'à Grégoire XVI, depuis Fox, Burke, Pitt, Sheridan, Londonderry, Capo-d'Istria jusqu'à Malesherbes, Mirabeau, etc.; depuis Nelson, Bolivar, Méhémet, pacha d'Égypte, jusqu'à Suffren, Bougainville, Lapeyrouse, Moreau, etc. J'ai fait partie d'un triumvirat qui n'avait point eu d'exemple : trois poètes opposés d'intérêts et de nations se sont trouvés, presque à la fois, ministres des affaires étrangères, moi en France, M. Canning en Angleterre, Martinez de la Rosa en Espagne. J'ai traversé successivement les années vides de ma jeunesse, les années si remplies de l'ère républicaine, des fastes de Bonaparte et du règne de la légitimité.

J'ai exploré les mers de l'ancien et du Nouveau-Monde et foulé le sol des quatre parties de la terre. Après avoir campé sous la hutte de l'Iroquois et sous la tente de l'Arabe, dans les wigwams des Hurons, dans les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis, de Carthage, de Grenade, chez le Grec, le Turc et le Maure, parmi les forêts et les ruines ; après avoir revêtu la casaque de peau d'ours du sauvage et le cafetan de soie du Mameluk, après avoir subi la pauvreté, la faim, la soif et l'exil, je me suis assis, ministre et ambassadeur, brodé d'or, bariolé d'insignes et de rubans à la table des rois, aux fêtes des princes et des princesses, pour retomber dans l'indigence et essayer de la prison.

J'ai été en relations avec une foule de personnages célèbres dans les armes, l'église, la politique, la magistrature, les sciences et les arts. Je possède des matériaux immenses, plus de quatre mille lettres particulières, les correspondances diplomatiques de mes différentes ambassades, celles de mon passage au ministère des affaires étrangères, entre lesquelles se trouvent des pièces à moi particulières, uniques et inconnues. J'ai porté le mousquet du soldat, le bâton du voyageur, le bourdon du pèlerin : navigateur, mes destinées ont eu l'inconstance de ma voile ; alcyon, j'ai fait mon nid sur les flots.

Je me suis mêlé de paix et de guerre ; j'ai signé des traités, des protocoles, et publié chemin faisant de nombreux ouvra-

ges. J'ai été initié à des secrets de partis, de cour et d'état : j'ai vu de près les plus rares malheurs, les plus hautes fortunes, les plus grandes renommées. J'ai assisté à des siéges, à des congrès, à des conclaves, à la réédification et à la démolition des trônes. J'ai fait de l'histoire, et je pouvais l'écrire. Et ma vie solitaire, rêveuse, poétique, marchait au travers de ce monde de réalités, de catastrophes, de tumulte, de bruit, avec les fils de mes songes, Chactas, René, Eudore, Aben-Hamet; avec les filles de mes chimères, Atala, Amélie, Blanca, Velleda, Cymodocée. En dedans et à côté de mon siècle, j'exerçais peut-être sur lui, sans le vouloir et sans le chercher, une triple influence religieuse, politique et littéraire.

Je n'ai plus autour de moi que quatre ou cinq contemporains d'une longue renommée. Alfieri, Canova et Monti ont disparu; de ses jours brillans, l'Italie ne conserve que Pindemonte et Manzoni, Pellico a usé ses belles années dans les cachots du Spielberg; les talens de la patrie de Dante sont condamnés au silence, ou forcés de languir en terre étrangère; lord Byron et M. Canning sont morts jeunes; Walter Scott semble au moment de nous laisser; Goethe vient de nous quitter rempli de gloire et d'années. La France n'a presque plus rien de son passé si riche; elle commence une autre ère : je reste pour enterrer mon siècle, comme le vieux prêtre qui, dans le sac de Beziers, devait sonner la cloche avant de tomber lui-même, lorsque le dernier citoyen aurait expiré.

Quand la mort baissera la toile entre moi et le monde, on trouvera que mon drame se divise en trois actes.

Depuis ma première jeunesse jusqu'en 1800, j'ai été soldat et voyageur; depuis 1800 jusqu'en 1814, sous le consulat et l'empire, ma vie a été littéraire; depuis la restauration jusqu'aujourd'hui, ma vie a été politique.

Dans mes trois carrières successives, je me suis toujours proposé une grande tâche: voyageur, j'ai aspiré à la découverte du monde polaire; littérateur, j'ai essayé de rétablir la religion sur ses ruines; homme d'état, je me suis efforcé de donner aux peuples le vrai système monarchique représentatif avec ses diverses libertés. J'ai du moins aidé à conquérir celle qui les vaut, les remplace et tient lieu de toute constitution : la

liberté de la presse. Si j'ai souvent échoué dans mes entreprises, il y a eu chez moi faillance de destinée. Les étrangers qui ont succédé dans leurs desseins furent secondés de la fortune; ils avaient derrière eux des amis puissans et une patrie tranquille : je n'ai pas eu ce bonheur.

Des auteurs modernes français de ma date, je suis quasi le seul dont la vie ressemble à ses ouvrages : voyageur, soldat, poète, légiste, c'est dans les bois que j'ai chanté les bois, sur les vaisseaux que j'ai peint la mer, dans les camps que j'ai parlé des armes, dans l'exil que j'ai appris l'exil, dans les cours, dans les affaires, dans les assemblées que j'ai étudié les princes, la politique, les lois et l'histoire. Les orateurs de la Grèce et de Rome furent mêlés à la chose publique et en partagèrent le sort. Dans l'Italie et l'Espagne de la fin du Moyen-âge et de la Renaissance, les premiers génies des lettres et des arts participèrent au mouvement social. Quelles orageuses et belles vies que celles de Dante, de Tasse, de Camoëns, d'Ercilla, de Cervantes !

En France nos anciens poètes et nos anciens historiens chantaient et écrivaient au milieu des pélerinages et des combats : Thibault comte de Champagne, Villehardouin, Joinville, empruntent les félicités de leur style des aventures de leur carrière; Froissard va chercher l'histoire sur les grands chemins, et l'apprend des chevaliers et des abbés qu'il rencontre et avec lesquels il chevauche. Mais à compter du règne de François Ier, nos écrivains ont été des hommes isolés dont les talens pouvaient être l'expression de l'esprit, non des faits de leur époque. Si je suis destiné à vivre, je représenterai dans ma personne, représentée dans mes mémoires, les principes, les idées, les événemens, les catastrophes, l'épopée de mon temps, d'autant plus que j'ai vu finir et commencer un monde, et que les caractères opposés de cette fin et de ce commencement se trouvent mêlés dans mes opinions. Je me suis rencontré entre les deux siècles comme au confluent de deux fleuves; j'ai plongé dans leurs eaux troublées, m'éloignant à regret du vieux rivage où j'étais né, et nageant avec espérance vers la rive inconnue où vont aborder les générations nouvelles.

Les *Mémoires*, divisés en livres et en parties, sont écrits à

différentes dates et en différens lieux : ces sections amènent naturellement des espèces de prologues qui rappellent les accidens survenus depuis les dernières dates, et peignent les lieux où je reprends le fil de ma narration. Les événemens variés et les formes changeantes de ma vie entrent ainsi les uns dans les autres : il arrive que dans mes instans de prospérité j'ai à parler du temps de mes misères, et que dans mes jours de tribulation, je retrace mes jours de bonheur. Les divers sentimens de mes âges divers, ma jeunesse pénétrant dans ma vieillesse, la gravité de mes années d'expérience attristant mes années légères; les rayons de mon soleil, depuis son aurore jusqu'à son couchant, se croisant et se confondant comme les reflets épars de mon existence, donnent une sorte d'unité indéfinissable à mon travail : mon berceau a de ma tombe, ma tombe a de mon berceau; mes souffrances deviennent des plaisirs, mes plaisirs des douleurs, et l'on ne sait si ces *Mémoires* sont l'ouvrage d'une tête brune ou chenue.

Je ne dis point ceci pour me louer, car je ne sais si cela est bon, je dis ce qui est, ce qui est arrivé, sans que j'y songeasse, par l'inconstance même des tempêtes déchaînées contre ma barque, et qui souvent ne m'ont laissé pour écrire tel ou tel fragment de ma vie que l'écueil de mon naufrage.

J'ai mis à composer ces *Mémoires* une prédilection toute paternelle; je désirerais pouvoir ressusciter à l'heure des fantômes pour en corriger les épreuves; *les morts vont vite.*

Les notes qui accompagnent le texte sont de trois sortes : les premières, rejetées à la fin des volumes, comprennent les *éclaircissemens et pièces justificatives;* les secondes, au bas des pages, sont de l'époque même du texte; les troisièmes, pareillement au bas des pages, ont été ajoutées depuis la composition de ce texte, et portent la date du temps et du lieu où elles ont été écrites. Un an ou deux de solitude dans un coin de la terre suffiraient à l'achèvement de mes *Mémoires;* mais je n'ai eu de repos que durant les neuf mois où j'ai dormi la vie dans le sein de ma mère : il est probable que je ne retrouverai ce repos avant-naître, que dans les entrailles de notre mère commune après-mourir.

Plusieurs de mes amis m'ont pressé de publier à présent une partie de mon histoire; je n'ai pu me rendre à leur vœu. D'a-

bord je serais, malgré moi, moins franc et moins véridique; ensuite j'ai toujours supposé que j'écrivais assis dans mon cercueil. L'ouvrage a pris delà un certain caractère religieux que je ne lui pourrais ôter sans préjudice; il m'en coûterait d'étouffer cette voix lointaine qui sort de la tombe, et que l'on entend dans tout le cours du récit. On ne trouvera pas étrange que je garde quelques faiblesses, que je sois préoccupé de la fortune du pauvre orphelin, destiné à rester après moi sur la terre. Si Minos jugeait que j'ai assez souffert dans ce monde pour être au moins dans l'autre une Ombre heureuse; un peu de lumière des Champs-Elysées, venant éclairer mon dernier tableau, servirait à rendre moins saillans les défauts du peintre : la vie me sied mal; la mort m'ira peut-être mieux.

CHATEAUBRIAND [1].

(Le reste de la Préface s'explique sur ce qu'il y a d'écrit des *Mémoires*, sur les manuscrits au nombre de deux, un à Mme de Chateaubriand, un à Mme Récamier, etc. Ensuite vient une négociation pour une sépulture dans une île en Bretagne, et la correspondance au sujet d'un tombeau entre l'auteur et ses bienveillans compatriotes.)

[1] Cet article est extrait de la *Revue des deux mondes*, et ne se trouve point dans l'édition originale de la *Revue de Paris*.
(*Note de l'éditeur belge.*)



SOUVENIRS DU CAPITAINE MARRYAT.

LES PRISONNIERS DE GUERRE.

§ II ([1]).

Il était midi quand je m'éveillai. O'Brien avait eu le soin de me couvrir d'une couche de feuilles d'un pied d'épaisseur, pour me mettre à l'abri du froid. La chaleur naturelle m'était revenue et mes vêtemens s'étaient séchés sur moi sans me refroidir. « Ah! que vous êtes bon, dis-je à O'Brien. — Point de remerciemens, vous avez encore une rude besogne à terminer, et je dois avoir soin de vous. Vous n'êtes qu'un bouton, tandis que je suis une rose épanouie! » En disant ces mots avec un accent de parodie irrésistible, il fit une accolade au flacon et me le présenta. « Allons, Pierre, il faut faire un effort pour avoir de l'avance, car soyez bien sûr qu'on fera une battue dans tous les environs. Heureusement la forêt est très-étendue, et si nous avons le temps de pénétrer un peu avant, ils feraient tout aussi bien de chercher une aiguille dans une meule de foin. — Je crois, lui dis-je, que Shakespeare parle de cette forêt dans une de ses pièces. — C'est pos-

sible ; mais nous ne sommes pas ici au théâtre ; ce qui est fort amusant dans les livres ne l'est pas en réalité. J'ai observé que vos auteurs ne prenaient jamais le temps en considération. — Je vous demande pardon, O'Brien , dans *le Roi Léar*, le temps est affreux. — Je le crois ; mais quel est le roi qui sortit jamais par un pareil temps ? — Le roi Léar lorsqu'il était fou. — Certes il devait l'être ; mais des prisonniers qui s'échappent sont excusables. Allons, il est temps de décamper. » Nous marchâmes environ trois heures en forçant notre passage à travers l'épaisseur du bois. O'Brien consultait de temps en temps sa boussole de poche pour s'orienter. A l'entrée de la nuit nous fîmes halte et préparâmes un lit de feuilles sur lequel nous dormîmes beaucoup mieux que la nuit précédente. Tout notre pain était mouillé ; mais comme nous n'avions point d'eau, c'était un avantage. Notre provision de viande pouvait durer une semaine. Pour la seconde fois nous nous couchâmes , et le sommeil ne tarda pas à s'emparer de nos sens. A cinq heures du matin je fus éveillé par O'Brien qui me mit doucement la main sur la bouche. Je me levai sur mon séant et je vis un feu allumé à quelques pas de nous. « Les Philistins sont à nos trousses, me dit O'Brien. J'ai été à la découverte et j'ai reconnu les gendarmes. Je crains de quitter ce lieu , de peur d'en rencontrer d'autres. Avant de vous éveiller , j'ai réfléchi à ce qu'il convenait de faire , et j'ai pensé que le meilleur moyen était de monter sur un arbre et d'attendre le départ des gendarmes. » Nous étions cachés par un taillis, au milieu duquel était un gros chêne couvert de lierre : « Je suis de votre avis , O'Brien. Y monterons-nous tout de suite, ou attendrons-nous un peu ? — C'est le moment ; pendant qu'ils font leur collation , montez , Pierre , je vous aiderai. » O'Brien me servit d'échelle pour atteindre les branches. Quand je fus en haut, il enterra nos havresacs parmi les feuilles et vint me rejoindre. Il me fit accroupir sur la première fourche , et il se plaça sur la plus grosse branche , au milieu d'une touffe de lierre. Nous étions depuis une heure dans cette position quand l'aube parut. Nous vîmes faire l'appel par le brigadier, après quoi les gendarmes se séparèrent et prirent différentes directions pour battre la forêt. Cette manœuvre nous rendit l'espérance. Nous pensions leur échap-

per cette fois ; mais à notre grand regret nous aperçûmes un gendarme qu'on avait laissé en faction ; il allait et venait, regardant attentivement de tous côtés. Arrivé sous l'arbre qui nous cachait il tourna et retourna le lit de feuilles sur lequel nous avions passé la nuit, et finit par découvrir nos havresacs. « Pardi, s'écria-t-il, voici le nid et les œufs, les oiseaux ne doivent pas être loin ! » En disant ces mots, il leva la tête et fit plusieurs fois le tour de l'arbre sans nous voir. Enfin il m'aperçut et m'ordonna de descendre. Je ne bougeai pas, j'attendais les ordres d'O'Brien. Le gendarme fit quelques pas autour de l'arbre et s'arrêta sous la branche qui cachait O'Brien; il était très-bien placé pour m'ajuster; aussi, mettant son fusil en joue, il me dit : « Descendez, ou je tire ! » Comme O'Brien ne me faisait aucun signe, je fermai les yeux et demeurai immobile. Un instant après j'entendis une détonation et je tombai. Il me serait impossible de dire si ce fut de peur ou pour tout autre motif. Étourdi par la chute, je me croyais au moins blessé, quand, à mon grand étonnement, au lieu du gendarme je vis O'Brien près de moi. Je me relevai et je vis le gendarme étendu, respirant avec force, mais sans mouvement. Lorsque O'Brien avait vu que le gendarme allait lâcher la détente, il s'était laissé tomber sur lui; la secousse fit partir le coup sans m'atteindre, et le poids du corps d'O'Brien tua le gendarme qui avait cessé de vivre avant notre départ. « Pierre, me dit O'Brien, cet événement est le plus heureux qui pût nous arriver ; il nous donne les moyens de parcourir au moins la moitié de la contrée sans malencontre; mais il n'y a pas de temps à perdre. Aussitôt il déshabille le mort, le traîne vers notre lit de feuilles sous lequel il l'enterre, fait de ses habits un paquet qu'il me donne à porter et revêt l'uniforme du gendarme. Je ne pus m'empêcher de rire de la métamorphose, et je demandai à O'Brien ce qu'il prétendait faire. « Ne voyez-vous pas que je suis un gendarme qui ramène un prisonnier évadé ? » Après ces mots il m'attacha les mains derrière le dos, à l'aide d'une corde, mit sa carabine sur l'épaule, et nous voilà en route. Nous sortîmes de la forêt au plus vite, parce qu'O'Brien prétendait que nous n'avions rien à craindre pendant dix jours au moins. Nous ne marchions que la nuit pour éviter les questions; et dans les cabarets où nous nous arrê-

tions, on ne pouvait savoir d'où nous venions. Pendant nos haltes du soir, ma jeunesse excitait vivement la compassion, surtout parmi les femmes, et une fois on m'offrit les moyens de m'échapper. J'y consentis, et en même temps j'informai O'Brien du projet. Il fit sentinelle, et quand j'ouvris la croisée pour sortir, il se précipita sur moi, me saisit au collet, en s'écriant qu'il instruirait le gouvernement de la conduite des auteurs du plan. Leur confusion et leur chagrin ne peuvent se décrire : ils offrirent à O'Brien vingt, trente, quarante napoléons s'il promettait de se taire, car ils n'ignoraient pas qu'ils méritaient la prison. O'Brien répondit qu'il ne manquerait pas à son devoir pour de l'argent, qu'il avait l'ordre de me remettre au gendarme du poste prochain, et de retourner tout de suite à Flessingue, où était notre station. — J'ai, répondit l'hôtesse, une sœur qui y tient une auberge. Vous aurez besoin d'un bon logement; ne nous dénoncez pas et je vous donnerai une lettre pour elle. Si vous n'êtes pas satisfait, vous pouvez revenir et faire votre déposition. » O'Brien y consentit. L'hôtesse lui remit une lettre qu'elle lui lut, et par laquelle elle priait sa sœur, au nom de l'amitié qui les unissait, de faire tout ce qui lui serait possible en faveur du porteur qui avait les moyens de plonger la famille dans le malheur, s'il le voulait, mais qui n'en avait pas fait usage. O'Brien mit la lettre dans sa poche, remplit sa bouteille d'eau-de-vie, et saisissant un bout de la corde qui me liait les mains, me tira derrière lui. De cette manière, nous traversâmes Charleroy et Louvain. Nous étions à une petite distance de Malines quand survint un accident qui nous mit dans un terrible embarras. Voulant éviter de passer dans Malines, nous suivions un petit chemin de traverse, bordé de chaque côté par de larges fossés remplis d'eau. Au tournant d'un coude très-saillant, nous nous trouvâmes en face du gendarme qui avait donné à O'Brien le plan de la ville de Givet. « Bonjour, camarade, dit-il à O'Brien en le regardant fixement; qui conduisez-vous là ? — Un jeune Anglais que j'ai arrêté tout près d'ici, et qui s'est échappé de prison. — De quel endroit? — Il ne veut pas le dire; mais je soupçonne que c'est de Givet. — Il y en a deux qui se sont évadés de cette ville. Comment ont-ils fait ? c'est ce que personne ne peut imaginer; mais, continua-

t-il en regardant O'Brien de plus près, avec les braves il n'y a rien d'impossible. — C'est bien vrai, répliqua O'Brien; j'en ai pris un, l'autre ne peut être loin; je crois que vous ne feriez pas mal d'aller à sa poursuite. — Je ne serais pas fâché de le prendre, parce que cela me vaudrait de l'avancement. — Vous serez certainement fait brigadier. — Je l'espère. Adieu, mon ami. — Je ne m'en vais pas; je suis venu pour me promener, et je rentrerai avec vous à Malines, où vous devez passer. — Nous n'irons pas jusque-là ce soir, mon prisonnier est trop fatigué. — Eh bien! je vous accompagnerai aussi loin que vous irez. Je vous prêterai main-forte, et il nous sera peut-être possible de prendre le second, qui, à ce que j'ai entendu dire, s'était procuré, je ne sais comment, un plan de la citadelle. » Nous vîmes alors que nous étions reconnus. Un moment après, il nous dit qu'on avait trouvé dans la forêt le cadavre d'un gendarme qui indubitablement avait été assassiné par les prisonniers. « Le corps, ajouta-t-il, était tout nu, et je ne serais pas surpris qu'un des prisonniers se fût revêtu de ses habits et cherchât à passer pour un gendarme. — Pierre, me dit O'Brien, faut-il tuer cet homme? — Je crois que c'est inutile. Faites semblant de vous fier à lui, et nous pourrons lui échapper. » Ces mots furent échangés pendant que le gendarme s'était arrêté un instant derrière nous.

« — Comme vous voudrez, continua O'Brien, nous essaierons; mais auparavant je veux le sonder. » Quand le gendarme nous eut rejoints, O'Brien fit l'observation que les prisonniers anglais étaient très-généreux; que plusieurs avaient donné cent napoléons pour prix de leur évasion. « C'est vrai, répondit le gendarme; faites-moi seulement voir cette somme, et je vous garantis un sauf-conduit pour sortir de France. — C'est convenu : ce garçon en a deux cents; la moitié sera pour vous si vous voulez m'aider. — Je verrai », dit le gendarme, et il changea de conversation. Peu après nous arrivâmes à un petit village appelé Aerschot, et nous entrâmes dans un cabaret. Quand la curiosité publique fut satisfaite, on nous laissa seuls. O'Brien profita de ce moment pour demander quel moment il voulait fixer pour lui rendre réponse. « Demain! » répondit le gendarme. O'Brien le pria alors de me laisser sous sa sur-

veillance, et appela la femme du cabaret pour le conduire dans une chambre. On lui en fit voir deux ou trois qu'il refusa, « parce que, dit-il, elles n'offraient pas assez de sécurité pour le prisonnier. » La femme sourit à cette idée, ajoutant : « Qu'avez-vous à craindre d'un enfant comme ça ? — Cet enfant s'est évadé de Givet, répondit O'Brien ; ces Anglais sont des diables incarnés. » La dernière chambre que lui montra la femme lui convint ; il vint m'ordonner de me coucher, et me suivit dans la chambre, dont nous fermâmes la porte aux verrous. La cheminée était très-vaste ; nous nous mîmes sous son manteau, et élevant nos têtes, nous parlions aussi bas que possible. « Je me défie de cette homme, dit O'Brien ; il faut tâcher de lui échapper. Je sais le moyen de sortir de l'auberge. Nous retournerons sur nos pas, et à une certaine distance nous prendrons une autre direction. — Mais nous le laissera-t-il faire ? — Non, certes, s'il peut l'empêcher ; mais je le dépisterai. O'Brien boucha le trou de la serrure en y suspendant son mouchoir, quitta son uniforme de gendarme et remit ses propres vêtemens. Il fit avec le traversin et les couvertures un mannequin qu'il affubla des habits du gendarme et le mit sur le lit, pour figurer un homme qui dort tout habillé, la carabine au côté ; l'illusion était vraiment complète. Il fit un autre mannequin qu'il plaça dans mon lit et qu'il coiffa de mon bonnet. « Maintenant, Pierre, nous verrons s'il nous guette ; dans ce cas, il attendra que nous soyons endormis. » Nous laissâmes la chandelle allumée, et environ une heure après nous entendîmes du bruit sur l'escalier. Aussitôt nous nous glissâmes sous nos lits ; le gendarme trouvant, contre son attente, la porte non fermée en dedans, entra, et après avoir donné un coup d'œil aux deux lits, se retira.

Dès que le gendarme fut parti, je dis à O'Brien. « Ne serait-il pas temps de nous esquiver ? — C'est à quoi je pensais, Pierre ; mais je crois qu'il vaut mieux attendre encore. Je suis presque sûr qu'il reviendra dans une heure ou deux, et il n'est encore que onze heures. En attendant je vais lui jouer un tour. » O'Brien attacha une couverture en dedans de la fenêtre, qu'il laissa grande ouverte, et défit les mannequins. Une heure après le gendarme revint, comme O'Brien l'avait prévu. Nous étions sous nos lits. Notre chandelle brûlait encore ;

mais, pour plus de sûreté, il en portait une. Il n'eut pas plus tôt vu la fenêtre ouverte, la couverture en dehors et le désordre de nos lits, qu'il s'écria : « Adieu mes cent napoléons ! je ne suis plus brigadier; ils m'ont échappé ». Il se précipita hors de la chambre, et un instant après nous l'entendîmes ouvrir la porte de la rue et courir sur la grand'route. « Pierre, nous voilà sauvés ! dit O'Brien en riant. Maintenant à notre tour de sortir ; mais rien ne nous presse. » O'Brien remit son uniforme de gendarme ; — une heure après nous descendîmes, souhaitâmes à notre hôtesse toute sorte de prospérités, et reprîmes la route par laquelle nous étions venus.

Nous marchâmes toute la nuit. Au point du jour, nous nous cachâmes dans un taillis ; la nuit venue, nous nous remîmes en marche vers la forêt des Ardennes, dans le but d'y rester jusqu'à ce qu'on nous crût sortis de France. Mais nous ne pûmes y parvenir, parce que la neige commençait à tomber très-épaisse, et il neigea pendant quatre jours sans interruption. Nous souffrions horriblement du froid. Heureusement nous n'étions pas sans argent. A Givet j'avais tiré sur mon père un mandat de 60 livres sterl. pour lequel j'avais reçu cinquante napoléons. De temps à autre O'Brien se glissait dans un cabaret pour acheter quelques provisions. Nous étions obligés de dormir sur la neige qui avait trois pieds d'épaisseur ; le cinquième jour, qui était le sixième depuis que nous avions quitté la forêt, nous nous réfugiâmes dans un petit bois, à un quart de mille de la route. Je restai là, tandis qu'O'Brien, toujours déguisé en gendarme, se mit en campagne pour se procurer des vivres. Selon notre usage, je cherchais un endroit propice pour nous abriter, quand tout-à-coup je me trouvai en face de deux cadavres : c'étaient un homme et une femme, morts probablement de froid. Je m'éloignai glacé d'horreur. Quand O'Brien revint, je lui fis part de ma découverte, et il voulut voir les cadavres. Leurs costumes étaient fort singuliers ; ils étaient attifés de rubans, avec deux paires de grandes échasses à leurs côtés. O'Brien les regarda quelques instans, réfléchit et me dit : « Pierre, voilà le plus grand bonheur qui puisse nous arriver. Nous pouvons à présent parcourir toute la France sans que nos pieds soient souillés par cette terre maudite. — Que voulez-vous dire ? — Je veux dire que ce sont là les mêmes

individus que nous rencontrâmes près de Montpellier, et qui venaient des Landes, leur patrie, pour amuser le public. Dans leur pays, ils ne marchent que de cette manière. Voyons, Pierre, je crois que les habits de l'homme pourront m'aller; et ceux de la petite fille, qui est encore si jolie, quoique glacée, semblent faits pour votre taille. Nous ferons quelques répétitions et après nous irons exercer en public ». O'Brien ôta à l'homme sa veste et son pantalon, puis, l'enterra dans la neige. La jeune fille fut dépouillée avec beaucoup de décence de sa robe et de son jupon de dessus et ensevelie de la même manière. Nous ramassâmes les habits et les échasses que nous transportâmes dans une autre partie du bois, où nous avions trouvé un abri; là nous prîmes notre repas. Comme nous ne devions pas voyager cette nuit, il nous fallut préparer un lit. Nous creusâmes un trou dans la neige, et nous nous couchâmes le mieux qu'il nous fut possible. Le temps était affreux. O'Brien me força à boire plusieurs fois de l'eau-de-vie, disant que c'était le seul moyen de se réchauffer. Tout-à-coup il se lève et me dit : « Pierre, vous ne dormirez pas ici; suivez-moi. » Il faisait alors très-sombre. O'Brien me conduisit à une petite distance du village et me fit entrer dans une mauvaise grange. « Couchez-vous, me dit-il, je ferai sentinelle; pas d'observation : je le veux. » J'obéis, et dans quelques minutes je fus plongé dans un profond sommeil, car j'étais accablé de fatigue. Depuis plusieurs jours nous ne marchions guère que la nuit. Oh! comme je soupirais après un lit chaud et cinq ou six couvertures!

Au point du jour O'Brien m'éveilla; il était resté en faction toute la nuit, et avait l'air souffrant. « O'Brien, vous êtes malade, lui dis-je. — Pas du tout; j'ai seulement vidé la bouteille, et c'est un malheur; cependant il n'est pas irréparable. Nous retournâmes au bois par une pluie fine, accompagnée de brouillard. Le dégel était survenu pendant la nuit, et nous en souffrions encore plus que de la gelée. Le soir O'Brien insista pour que je dormisse dans la grange. Cette fois je refusai obstinément, à moins qu'il ne voulût y rester avec moi. Je pensais qu'il y avait moins de danger d'être découverts que si O'Brien demeurait au-dehors. Voyant que j'étais résolu, il consentit, et nous nous couchâmes l'un à côté de l'autre. Il

plut toute la nuit à torrens. Le lendemain nous retournâmes au bois avant le jour; la neige était fondue, la pluie cessa, et le soleil brilla de tout son éclat. Nos provisions étaient épuisées, et ce fut en vain qu'O'Brien alla à la maraude. Le soir nous partîmes en nous dirigeant du côté de Givet; une heure avant le jour nous arrivâmes à un taillis entouré d'un long fossé. « Ceci fera notre affaire, me dit O'Brien ; je vais vous laisser là et j'irai aux provisions. » Comme le fossé était trop large pour être franchi en sautant, nous mîmes les échasses réunies en travers, et avec le secours de ce pont je passai de l'autre côté. O'Brien me donna tous les paquets, et après m'avoir dit de ne pas retirer les échasses, afin qu'il pût traverser le fossé à son retour, il partit, la carabine sur l'épaule. Deux heures après il revint avec les meilleures provisions que nous eussions encore eues; des saucissons à l'ail que je trouvai délicieux, quatre bouteilles d'eau-de-vie, outre son flacon; un morceau de bœuf fumé, six pains, une moitié d'oie rôtie, un gros morceau de pâté. « Pierre, dit O'Brien, voilà de quoi passer une bonne semaine; mais, ajouta-t-il en me montrant deux couvertures de cheval, voici qui vaut encore mieux que tout le reste. — Délicieux ! lui répondis-je; maintenant nous allons être confortablement. — J'ai tout payé raisonnablement, excepté ces deux couvertures. Comme je craignais de faire naître des soupçons en les achetant, je les ai volées. Nous les laisserons ici afin qu'on les retrouve, et ce n'est après tout qu'un emprunt; là-dessus nous fîmes un abri au moyen de branches entrelacées. Nous étendîmes une des couvertures sur une couche de feuilles préalablement séchées au soleil, et l'autre servit à nous couvrir. Nous avions eu le soin de retirer notre pont d'échasses, en sorte que nous étions à l'abri de toute surprise. Cette soirée-là fut entièrement consacrée à la bonne chère : l'oie, le pâté, les saucissons, aussi gros que mon bras, tout fut attaqué alternativement, et l'eau du ruisseau voisin servait à arroser ces friands morceaux. Ce repas et la perspective d'un bon lit étaient pour nous le bonheur quand nous nous rappelions ce que nous avions souffert. La nuit venue, nous nous couchâmes et dormîmes du plus profond sommeil. Au point du jour, O'Brien se leva et me dit : « Allons, Pierre, un peu d'exercice avant déjeûner. — Que voulez-vous dire

avec votre exercice? — Vous ne comprenez point? quelques pas sur les échasses. Je suis sûr que dans une semaine vous serez capable de danser tout au moins la gavotte. Ce n'est pas une plaisanterie, car il faut que nous sortions de France sur ces échasses. » O'Brien prit alors les échasses de l'homme et me donna celles de la fille. Nous les attachâmes à nos jambes, et appuyant notre dos contre un arbre, nous réussîmes à nous mettre debout; mais, au premier pas que nous essayâmes, O'Brien tombe à droite sur un arbre et moi à gauche sur mon nez. Je saignai beaucoup, ce qui ne nous empêcha pas de rire aux éclats. Loin de nous décourager, nous recommençâmes notre répétition, et après de nombreuses chutes, nous nous en tirions assez bien. Après déjeuner nous reprîmes nos exercices jusqu'au soir, et ainsi de suite pendant une semaine. J'étais assez fort, non pas pour danser une gavotte, parce que j'ignorais ce que c'était, mais pour sauter avec aisance. « Encore un jour d'exercice, me dit O'Brien; nous avons assez de vivres pour ce temps, et après nous partirons; mais cette fois il faut répéter en costume. » O'Brien mit les habits de l'homme, moi ceux de la femme, et tout ce jour-là nous travaillâmes comme nous devions le faire en public. « Pierre, vous êtes très-bien en femme; surtout ne permettez pas aux hommes de prendre des libertés. — Ne craignez rien, O'Brien; d'ailleurs, comme ces jupons ne tiennent guère chaud, je vais couper mon pantalon aux genoux et je le garderai. — L'idée est excellente, car il peut vous arriver de faire une culbute. » Le lendemain matin, après avoir traversé le fossé à l'aide de nos échasses, nous les prîmes à la main, et nous nous avançâmes avec assurance sur la grande route, en nous dirigeant vers Malines. Nous rencontrâmes beaucoup de monde, et même des gendarmes; mais excepté quelques remarques sur mon air, on ne fit aucune attention à nous. Sur le soir, nous arrivâmes au village auprès duquel nous avions dormi dans la grange. En y entrant, nous mîmes nos échasses et commençâmes une danse. Quand il y eut un assez grand nombre de curieux, nous tendîmes nos bonnets, et après avoir fait notre recette, qui s'éleva à neuf ou dix sous, nous entrâmes dans un cabaret. On nous adressa mille questions, auxquelles O'Brien répondit par autant de mensonges. Je jouai la

pudeur, et O'Brien, qui s'était donné pour mon frère, paraissait très-attentif à ce qu'on ne me manquât pas; le lendemain nous poursuivîmes notre route vers Malines. Comme nous nous arrêtions souvent pour *travailler*, nous n'avancions que lentement, et ce ne fut que le huitième jour que nous arrivâmes dans cette ville. A la barrière, nous mîmes nos échasses et fîmes notre entrée avec beaucoup d'audace. La garde nous arrêta à la porte pour s'amuser à nous voir danser, et j'eus à endurer les galanteries des soldats qui voulurent tous m'embrasser, et dont les baisers sentaient l'ail. Pour cela, j'avais été obligé d'ôter mes échasses. Je les remis, et nous parcourûmes la ville en gambadant de notre mieux. Arrivés sur la grande place, en face de l'hôtel, nous commençâmes une espèce de valse que nous avions composée. Les personnes qui étaient dans l'hôtel se mirent aux croisées pour nous regarder. La valse finie, je me présentai aux fenêtres, le bonnet d'O'Brien à la main, pour quêter. Figurez-vous ma surprise en voyant le colonel O'Brien qui me regardait fixement. Je fus bien plus étonné encore lorsque j'aperçus Céleste, qui, en me reconnaissant, mit ses mains sur ses yeux et se précipita en arrière en s'écriant: « C'est lui! c'est lui! » Sans O'Brien, qui, par bonheur, se trouvait à côté de moi, et qui me soutint, je serais tombé sur le pavé. « Pierre, me dit-il, faites la collecte, ou nous sommes perdus! » J'obéis, et quand j'eus ramassé quelques sous, je lui demandai ce qu'il fallait faire. « Retournez à la croisée et agissez d'après ce que vous verrez » Je retournai à la fenêtre, le colonel n'y était plus, mais Céleste ne s'était pas éloignée: elle avait l'air de m'attendre. Je lui présentai le bonnet; elle mit la main dedans, et je sentis un poids énorme. J'en retirai une bourse que je serrai dans mon sein. Céleste se retira, et quand elle fut au fond de la chambre, elle m'envoya un baiser et disparut. J'étais immobile d'étonnement. O'Brien vint à moi, me tira de ma rêverie et nous quittâmes la grande place. Nous prîmes un logement dans un petit cabaret, et aussitôt que nous fûmes seuls, je m'empressai d'examiner la bourse. Elle contenait 50 napoléons que Céleste avait sans doute obtenus de son père. J'étais ivre de joie: O'Brien admirait la conduite du colonel. « C'est un vrai O'Brien,

depuis les pieds jusqu'à la tête, dit-il ; ce maudit pays ne peut pas même abâtardir la race ».

Le lendemain, de bonne heure, O'Brien acheta quelques hardes de paysan, et nous quittâmes la ville. Arrivés à quelques milles de Saint-Nicolas, nous jetâmes nos échasses et les habits que nous portions, et nous mîmes ceux qu'O'Brien avait achetés. Il s'était aussi muni de deux grosses couvertures grises, que nous roulâmes sur nos épaules comme des capotes de soldat. « Maintenant, O'Brien, pour qui passerons-nous? — Pierre, je vous dirai cela avant la nuit. Mon imagination travaille, et d'ailleurs je me confie au hasard pour quelque bonne idée. Marchons vite, ou nous courons risque d'être étouffés par la neige. » Le froid était très-vif, et la neige n'avait cessé de tomber toute la journée. Le soir, par un beau clair de lune, nous aperçûmes deux hommes au-devant de nous. « Tâchons de les atteindre, dit O'Brien ; nous pourrons peut-être obtenir de ces gens-là quelques renseignemens. » Quand nous fûmes tout près, un d'eux se retourna et nous dit : « Je croyais que nous étions les derniers ; mais je vois que je me suis trompé. Sommes-nous loin de Saint-Nicolas? Je n'en sais rien, lui répondit O'Brien ; je suis étranger comme vous. — De quelle partie de la France venez-vous? — De Montpellier. — Et moi de Toulouse. Quelle différence entre les oliviers et les vignes de votre pays et ce triste climat ! Au diable la conscription ! Je devais me marier l'année prochaine. » O'Brien me donna un coup de coude pour me faire entendre qu'il pensait tirer parti de la rencontre, et continua à causer avec le jeune homme. « Au diable la conscription ! répondit-il ; je venais de me marier, moi, et je laisse ma femme livrée aux soins intéressés d'un ami intime. Mais n'importe ! c'est pour la France et pour la gloire ! — Nous arriverons trop tard pour avoir un billet de logement, reprit le conscrit, et je n'ai pas un sou dans ma poche. Je doute si je pourrai joindre le corps avant Flessingue : il doit être à Axel aujourd'hui. — Si nous arrivons à Saint-Nicolas tout ira bien, répondit O'Brien. Il me reste quelques sous, et je ne souffrirai pas qu'un camarade qui va servir son pays se passe de souper et d'un lit. Vous me rendrez cela quand nous serons à Flessingue. — Avec grand plaisir, répondit le Français. Voudriez-

vous en faire autant pour mon camarade Jacques ? — Très-volontiers, répondit O'Brien. » Et ils continuèrent la conversation.

Le conscrit dit qu'ils faisaient partie d'un détachement qui avait reçu l'ordre de se rendre à Flessingue, et qu'ils n'avaient pu suivre. O'Brien répondit qu'il appartenait à ce corps et que j'étais son frère. Il leur persuada que je m'étais engagé comme tambour dans le même régiment, plutôt que de me séparer de lui. Quelques minutes après nous arrivâmes à Saint-Nicolas, où nous eûmes quelque peine à nous faire ouvrir un cabaret. « Vive la France ! » s'écria O'Brien en s'approchant du feu et secouant son chapeau couvert de neige. Bientôt on nous servit un excellent souper, pendant lequel les vrais et les faux conscrits amusèrent l'hôtesse par le récit de leurs aventures. Après souper, le conscrit qui nous avait parlé le premier après notre rencontre, tira sa feuille de route pour nous montrer qu'il était en retard de deux jours. O'Brien, voyant qu'il commençait à perdre un peu de sa raison, laissa le papier sur la table et demanda du vin. Nous buvions peu ; mais les conscrits buvaient à cœur joie, et nous les secondions à merveille ; aussitôt qu'un verre était vide O'Brien le remplissait en disant : « Encore un coup pour la gloire. » Le conscrit dont le mariage était retardé commença à exprimer ses regrets en poussant des cris et en s'arrachant les cheveux ; mais son chagrin ne l'empêchait pas de boire aussi souvent que son camarade. Enfin tous les deux se levèrent et gagnèrent leur chambre en chancelant et sans penser à la feuille de route, qu'O'Brien avait adroitement serrée dans sa poche. Lorsque nous fûmes dans notre chambre O'Brien me dit : « Pierre, ce signalement est autant le mien que celui du diable ; mais peu importe,... comme on ne se fait pas conscrit par plaisir, personne ne soupçonnera la vérité. Il faut partir de grand matin, pendant que ces bonnes gens dormiront encore, et prendre beaucoup d'avance sur eux. Je compte que nous arriverons à Flessingue sans malencontre. » Une heure avant le jour, nous quittâmes le cabaret. La terre était couverte d'une épaisse couche de neige ; mais le temps était très-clair. Nous traversâmes sans accident les villes d'Axel et de Hast, et le quatrième jour nous étions à Terneuse, d'où nous passâmes à Flessingue, en compagnie d'une douzaine de

conscrits qui appartenaient au corps dont j'ai parlé. A mesure que nous débarquions, les gardes nous demandaient si nous étions conscrits. O'Brien répondit à son tour affirmativement et exhiba sa feuille de route. Son nom, ou plutôt celui de l'individu auquel elle appartenait, fut couché sur un registre, et on lui dit d'aller à l'état-major avant trois heures. Nous étions au comble de la joie, car le succès passait notre espérance. Entrés en ville, O'Brien tira la lettre de la cabaretière qui m'avait offert les moyens de m'évader, et après avoir lu l'adresse, demanda la rue à un gendarme qui passait à côté de lui. La maison fut bientôt trouvée. En nous voyant entrer, la maîtresse du logis nous dit : « Encore des conscrits ! j'en ai autant que j'en puis loger. Ce doit être une erreur. Où est votre billet ? — Lisez, répondit O'Brien en lui présentant la lettre. » Dès qu'elle eut achevé de la lire, elle le pria de la suivre. O'Brien me fit un signe, et nous entrâmes tous trois dans une petite chambre. « En quoi puis-je vous être utile ? nous dit la femme ; je suis toute à votre service ; mais vous n'êtes ici que pour deux ou trois jours. — Soyez tranquille, répliqua O'Brien, nous parlerons de cela tout à l'heure. Le seul service que nous vous demandions pour l'instant, c'est de nous laisser seuls ici ; nous ne voulons pas être vus. — Comment donc ! vous êtes conscrits et vous vous cachez ! Auriez-vous l'intention de déserter ? — Répondez à ma question : vous avez lu la lettre ; voulez-vous vous conformer à son contenu et faire ce que votre sœur vous demande ? — Je vous le promets sur ma foi, quoi qu'il puisse arriver. C'est une excellente femme que ma sœur, et elle ne m'écrirait pas d'une manière aussi pressante si elle n'avait de bonnes raisons pour cela. Ma maison et tout ce que j'ai sont à votre disposition : que voulez-vous de plus ? — Mais si je voulais déserter, continua O'Brien, me seconderiez-vous ? — Au péril de ma vie. N'avez-vous pas secouru ma famille quand elle était dans la détresse ? — Cela suffit. Je ne veux pas vous déranger plus long-temps de vos affaires. Donnez-nous à dîner quand il sera temps, et laissez-nous ici ». — Si je suis tant soit peu physionomiste, me dit O'Brien, après que la femme nous eut quittés, il y a quelque chose dans ces traits qui annonce de la franchise. J'ai confiance en elle ; mais il faut attendre que les conscrits soient

partis. » Je fus de l'avis d'O'Brien. Une heure après, la cabaretière nous apporta le dîner. « Quel est votre nom? lui demanda O'Brien. — Louise Eustache; vous devez l'avoir vu sur l'adresse. — Êtes-vous mariée? — Hélas! oui, depuis six ans. Mon mari n'est jamais ici; il est pilote à Flessingue. C'est une vie bien dure, plus dure encore que celle d'un soldat. Quel est ce garçon? — C'est mon frère; il s'engage comme tambour dans mon régiment. — Pauvre enfant! c'est dommage. » Le cabaret était rempli de conscrits et d'autres individus de toute espèce, ensorte que l'hôtesse avait assez de besogne. Le soir, elle nous fit passer dans une petite chambre à coucher contiguë à celle où nous étions. « Vous serez seuls ici, nous dit-elle. Les conscrits doivent passer l'inspection demain, à deux heures, sur la place d'armes, à ce que j'ai entendu dire; voulez-vous y aller? — Non, dit O'Brien; on me croira en arrière, et on n'aura aucun soupçon. — Comme il vous plaira. Comptez toujours sur moi; mais comme je suis occupée, je n'aurai guère le temps de vous parler que lorsque les conscrits seront partis. — Ce sera assez tôt, brave femme; au revoir. » Le lendemain soir, la cabaretière entra chez nous: l'inquiétude était sur son visage; elle nous dit qu'il venait d'arriver un conscrit dont le nom avait déjà été enregistré, et que celui qui l'avait fait inscrire n'avait pas paru à la revue. Le conscrit avait dit que sa feuille de route lui avait été volée par une personne avec laquelle il avait logé à Saint-Nicolas. L'hôtesse ajouta que l'on ferait des perquisitions par toute la ville, parce que deux officiers anglais s'étaient évadés, et qu'on les soupçonnait d'être les auteurs de ce vol. « Assurément vous n'êtes pas Anglais, continua l'hôtesse en regardant O'Brien. — Précisément je le suis, répondit O'Brien, ainsi que ce jeune garçon, et le service que votre sœur réclame de vous, c'est de nous faire passer de l'autre côté de l'eau. Pour cela il y a cent louis qui seront comptés aussitôt que nous serons en lieu sûr. — Oh! mon Dieu, mais c'est impossible! — Impossible! mais ce n'est pas ce que j'ai répondu à votre sœur quand elle réclamait mon appui. — C'est au moins très-difficile. — Voilà qui change la question; et si votre mari est pilote, la difficulté sera bientôt vaincue. — Mon mari! je n'ai aucun ascendant sur mon mari, répondit l'hôtesse en portant son tablier

à ses yeux. — Mais cent louis produiront peut-être quelque effet sur lui. — C'est possible, reprit-elle en ouvrant de grands yeux. Cent louis ! ma foi, à ce prix, vous pouvez lui faire la proposition sans hésiter. Le voici. » En effet le mari entrait.

Au lieu de nous présenter cérémonieusement, elle dit quelques mots à l'oreille du pilote, et ajouta tout haut : « Je vous laisse avec eux pour conclure le marché; mais souvenez-vous de ceci : j'ai travaillé nuit et jour dans ce cabaret pour votre profit. Si vous ne rendez pas ce service à ma famille et à moi, je renonce à tenir un cabaret pour votre compte. » Mme Eustache étant sortie, O'Brien brusqua la négociation. « Je vous promets cent louis, dit-il, si vous voulez nous passer en Angleterre ou nous mettre à bord d'un vaisseau anglais, et j'ajoute vingt louis si nous sommes libres dans une semaine. » A ces mots, il tira de sa poche la bourse qui nous avait été donnée par Céleste, et étala sur la table les cinquante napoléons qu'elle contenait. « Voici, ajouta O'Brien, un à-compte pour vous donner une preuve de ma sincérité. Dites oui ou non. — Je ne sache pas qu'un pauvre homme ait jamais résisté aux argumens de sa femme, renforcés de cent vingt louis, dit Eustache en souriant et ramassant les espèces. — Je pense que vous n'avez aucun motif pour ne pas partir ce soir, répondit O'Brien : dix louis de plus si vous acceptez. — Je tâcherai de les gagner, et le plus tôt ne sera que le mieux; car je ne pourrais vous tenir long-temps cachés. Asseyez-vous et causons un peu ; nous ne pouvons partir avant la nuit. » O'Brien lui raconta l'histoire de notre évasion. Il rit beaucoup, surtout lorsqu'il apprit la ruse dont sa belle-sœur avait été la dupe. « Si je n'avais pas été disposé à vous obliger, dit-il, cette circonstance suffirait quand ce ne serait que pour m'amuser aux dépens de ma femme, à mon retour. Si elle me demande encore quelque service en faveur de ses parens, je lui rappellerai cette anecdote. Au demeurant, c'est une bonne créature et une excellente femme de ménage par-dessus le marché; elle a seulement trop d'amitié pour ses sœurs. »

A la chute du jour, il nous fit prendre des costumes de matelots et nous dit de le suivre avec assurance. Comme nous passions devant la garde, qui le connaissait, un des soldats lui dit : « Quoi ! déjà à la mer ! vous vous êtes donc disputé avec

votre femme? » Cette plaisanterie provoqua quelques éclats de rire de la part des autres, et nous nous joignîmes à eux. Quelques instans après nous étions sur le rivage. Sauter dans le canot d'Eustache, ramer vers son bateau, monter à bord et être sous voile, fut l'affaire de quelques minutes. Favorisés par une forte marée et un vent frais qui soufflait de terre, nous fûmes bientôt hors de l'Escaut, et le lendemain matin, un cutter se montra en vue; nous gouvernâmes droit sur lui. Arrivés sous son vent, O'Brien héla pour une embarcation, pendant que je donnais à Eustache mon billet pour le reste de la somme. Il nous souhaita bonne chance en nous touchant la main, et un instant après nous étions sous le pavillon britannique.

L. Hérail.

SOUVENIRS D'ORIENT.

Un jour j'avais planté ma tente dans un champ rocailleux, où croissaient quelques troncs d'oliviers noueux et rabougris, sous les murs de Jérusalem, à quelques centaines de pas de la tour de David, un peu au-dessus de la fontaine de Siloé, qui coule encore sur les dalles usées de sa grotte, non loin du tombeau du poète-roi qui l'a si souvent chantée. Les hautes et noires terrasses qui portaient jadis le temple de Salomon s'élevaient à ma gauche, couronnées par les trois coupoles bleues et par les colonnettes légères et aériennes de la mosquée d'Omar, qui plane aujourd'hui sur les ruines de la maison de Jéhovah; la ville de Jérusalem, que la peste ravageait alors, était tout inondée des rayons d'un soleil éblouissant répercutés sur ses mille dômes, sur ses marbres blancs, sur ses tours de pierre dorée, sur ses murailles polies par les siècles et par les vents salins du lac Asphaltite; aucun bruit ne montait de son enceinte muette et morne comme la couche d'un agonisant; ses larges portes étaient ouvertes et l'on apercevait de temps en temps le turban blanc et le manteau rouge du soldat arabe, gardien inutile de ces portes abandonnées; rien ne venait, rien ne sortait, le vent du matin soulevait seul la poudre ondoyante des chemins et faisait un moment l'illusion d'une caravane; mais quand la bouffée du vent avait passé, quand elle était venue mourir en sifflant sur les créneaux de la tour des Pisans ou sur les trois palmiers de la maison de Caïphe, la poussière retombait, le désert apparaissait de nouveau, et le pas d'aucun chameau, d'aucun mulet, ne retentissait sur les pavés de la route. Seulement, de quart d'heure en quart d'heure, les deux battans fer-

rés de toutes les portes de Jérusalem s'ouvraient, et nous voyions passer les morts que la peste venait d'achever, et que deux esclaves nus portaient sur un brancard aux tombes répandues tout autour de nous. Quelquefois un long cortége de Turcs, d'Arabes, d'Arméniens. de Juifs, accompagnaient le mort et défilaient en chantant entre les troncs d'oliviers, puis rentraient à pas lents et silencieusement dans la ville; plus souvent les morts étaient seuls, et quand les deux esclaves avaient creusé de quelques palmes le sable ou la terre de la colline et couché le pestiféré dans son dernier lit, ils s'asseyaient sur la terre même qu'ils venaient d'élever, se partageaient les vêtemens du mort, et allumant leurs longues pipes, ils fumaient en silence et regardaient la fumée de leurs chibouks monter en légère colonne bleue et se perdre gracieusement dans l'air limpide, vif et transparent de ces journées d'automne. A mes pieds, la vallée de Josaphat s'étendait comme un vaste sépulcre; le Cédron tari la sillonnait d'une déchirure blanchâtre, toute semée de gros cailloux, et les flancs des deux collines qui la cernent étaient tout blancs de tombes et de turbans sculptés, monument banal des Osmanlis; un peu sur la droite, la colline des Oliviers s'affaissait et laissait entre les chaînes éparses des cônes volcaniques des montagnes nues de Jéricho et de Saint-Sabba, l'horizon s'étendre et se prolonger comme une avenue lumineuse entre des cimes de cyprès inégaux; le regard s'y jetait de lui-même. attiré par l'éclat azuré et plombé de la mer Morte, qui luisait au pied des degrés de ces montagnes, et derrière, la chaîne bleue des montagnes de l'Arabie pétrée bornait l'horizon; mais borner n'est pas le mot, car ces montagnes semblaient transparentes comme le cristal, et l'on voyait, ou l'on croyait voir au-delà un horizon vague et indéfini s'étendre encore et nager dans les vapeurs ambiantes d'un air teint de pourpre et de céruse.

C'était l'heure de midi, l'heure où le muézin épie le soleil sur la plus haute galerie du minaret et chante l'heure de la prière à toutes les heures. Voix vivante, animée, qui sait ce qu'elle dit et ce qu'elle chante, bien supérieure, à mon avis, à la voix stupide et sans conscience de la cloche de nos cathédrales. Mes Arabes avaient donné l'orge dans le sac de poil de chèvre à mes chevaux attachés çà et là autour de ma tente, les

pieds enchaînés à des anneaux de fer; ces beaux et doux animaux étaient immobiles; leur tête penchée et ombragée par leur longue crinière éparse, leur poil gris, luisant et fumant sous les rayons d'un soleil de plomb; les hommes s'étaient rassemblés à l'ombre du plus large des oliviers; ils avaient étendu sur la terre leur natte de damas et ils fumaient en se contant des histoires du désert, ou en chantant des vers d'Antar. Antar, ce type de l'Arabe errant, à la fois pasteur, guerrier et poète, qui a écrit le désert tout entier dans ses poésies nationales; épique comme Homère, plaintif comme Job, amoureux comme Théocrite, philosophe comme Salomon; ses vers, qui endorment ou exaltent l'imagination de l'Arabe autant que la fumée du tombach dans le narguilé (1), retentissaient en sons gutturaux dans le groupe animé de mes saïs, et quand le poète avait touché plus juste ou plus fort la corde sensible de ces hommes sauvages, mais impressionables, on entendait un léger murmure de leurs lèvres, ils joignaient leurs mains, les élevaient au-dessus de leurs oreilles, et inclinant la tête, ils s'écriaient tour à tour : *Allah! Allah! Allah!* A quelques pas de moi, une jeune femme turque pleurait son mari sur un de ces petits monumens de pierre blanche dont toutes les collines autour de Jérusalem sont parsemées; elle paraissait à peine avoir dix-huit ou vingt ans, et je ne vis jamais une si ravissante image de la douleur; son profil, que son voile, rejeté en arrière, me laissait entrevoir, avait la pureté de lignes des plus belles têtes du Parthénon, mais en même temps la molesse, la suavité et la gracieuse langueur des femmes de l'Asie, beauté bien plus féminine, bien plus amoureuse, bien plus fascinante pour le cœur que la beauté sévère et mâle des beautés grecques. Ses cheveux, d'un blond bronzé et doré comme le cuivre des statues antiques, couleur très-estimée dans ce pays du soleil, dont elle est comme un reflet permanent, ses cheveux détachés de sa tête tombaient autour d'elle et balayaient littéralement le sol; sa poitrine était entièrement découverte, selon la coutume des femmes de cette partie de l'Arabie, et quand elle se baissait pour embrasser la pierre du turban ou pour coller son oreille à la tombe, ses deux seins nus touchaient la terre et

(1) Pipe où le tabac passe dans l'eau avant d'arriver à la bouche.

creusaient leur moule dans la poussière, comme ce moule du beau sein d'Atala ensevelie, que le sable du sépulcre dessinait encore, dans l'admirable épopée de M. de Chateaubriand! Elle avait jonché de toutes sortes de fleurs le tombeau et la terre alentour; un beau tapis de damas était étendu sous ses genoux; sur ce tapis, il y avait quelques vases de fleurs et une corbeille pleine de figues et de galettes d'orge, car cette femme devait passer la journée entière à pleurer ainsi. Un trou creusé dans la terre et qui était censé correspondre à l'oreille du mort, lui servait de porte-voix vers cet autre monde où dormait celui qu'elle venait visiter; elle se penchait de momens en momens vers cette étroite ouverture; elle y chantait des choses entremêlées de sanglots, elle y collait ensuite l'oreille comme si elle eût entendu la réponse, puis elle se remettait à chanter en pleurant encore! J'essayais de comprendre les paroles qu'elle murmurait ainsi et qui venaient jusqu'à moi; mais mon drogman arabe ne put les saisir ou les rendre. Combien je les regrette! que de secrets de l'amour et de la douleur! que de soupirs animés de toute la vie de deux ames arrachées l'une à l'autre, ces paroles confuses et noyées de larmes devaient contenir! Oh! si quelque chose pouvait jamais réveiller un mort, c'étaient de pareilles paroles murmurées par une pareille bouche!

A deux pas de cette femme, sous un morceau de toile noire soutenue par deux roseaux fichés en terre pour servir de parasol, ses deux petits enfans jouaient avec trois esclaves noires d'Abyssinie, accroupies, comme leur maîtresse, sur un tapis étendu sur le sable. Ces trois femmes, toutes les trois jeunes et belles aussi, aux formes sveltes et au profil aquilin des nègres de l'Abyssinie, étaient groupées dans des attitudes diverses comme trois statues tirées d'un seul bloc; l'une avait un genou en terre et tenait sur l'autre genou un des enfans qui tendait ses bras du côté où pleurait sa mère; l'autre avait ses deux jambes repliées sous elle et ses deux mains jointes sur son tablier de toile bleue, comme la Madeleine de Canova; la troisième était debout, un peu penchée sur ses deux compagnes, et se balançant à droite et à gauche, berçait contre son sein, à peine dessiné, le plus petit des enfans qu'elle essayait en vain d'endormir. Quand les sanglots de la jeune veuve arri-

vaient jusqu'aux enfans, ceux-ci se prenaient à pleurer, et les trois esclaves noires, après avoir répondu par un sanglot à celui de leur maîtresse, se mettaient à chanter des airs assoupissans et des paroles enfantines de leur pays, pour apaiser les deux enfans.

C'était un dimanche; à deux cents pas de moi, derrière les murailles épaisses et hautes de Jérusalem, j'entendais sortir par bouffées, de la noire coupole du couvent grec, les échos éloignés et affaiblis de l'office des vêpres; les hymnes et les psaumes de David s'élevaient après deux mille ans, rapportés par des voix étrangères et dans une langue nouvelle sur ces mêmes collines qui les avaient inspirés; et je voyais sur les terrasses du couvent quelques figures de vieux moines de terre sainte aller et venir, leur bréviaire à la main, et murmurant ces prières murmurées déjà par tant de siècles dans des langues et dans des rhythmes divers!

Et moi j'étais là aussi pour chanter toutes ces choses, pour étudier les siècles à leur berceau, pour remonter jusqu'à sa source le cours inconnu d'une civilisation, d'une religion; pour m'inspirer de l'esprit des lieux et du sens caché des histoires et des monumens, sur ces bords qui furent le point de départ du monde moderne, et pour nourrir d'une sagesse plus réelle et d'une philosophie plus vraie, la poésie grave et pensée de l'époque avancée où nous vivons!

Cette scène, jetée par hasard sous mes yeux, et recueillie dans un de mes mille souvenirs de voyages, me présenta les destinées et les phases presque complètes de toute poésie: les trois esclaves noires berçant les enfans avec les chansons naïves et sans pensée de leur pays, la poésie pastorale et instinctive de l'enfance des nations; la jeune veuve turque, pleurant son mari en chantant ses sanglots à la terre, la poésie élégiaque et passionnée, la poésie du cœur, les soldats et les mukres arabes, récitant des fragmens belliqueux, amoureux et merveilleux d'Antar, la poésie épique et guerrière des peuples nomades ou conquérans; les moines grecs chantant les psaumes sur leurs terrasses solitaires, la poésie sacrée et lyrique des âges d'enthousiasme et de rénovation religieuse; et moi, méditant sous ma tente, et recueillant des vérités historiques ou des pensées sur toute la terre, la poésie de philosophie et de

méditation, fille d'une époque où l'humanité s'étudie et se résume elle-même jusque dans les chants dont elle amuse ses loisirs.

Voilà la poésie tout entière dans le passé; mais dans l'avenir que sera-t-elle?

Quelques mois après, dans un voyage au Liban, je redescendais des dernières sommités de ces Alpes; j'étais l'hôte du scheik d'Éden, village arabe maronite suspendu sous la dent la plus aiguë de ces montagnes, aux limites de la végétation, et qui n'est habitable que l'été. Ce noble et respectable vieillard était venu me chercher avec ses fils et quelques-uns de ses serviteurs jusqu'aux environs de Tripoli de Syrie, et m'avait reçu dans son château d'Éden avec la dignité, la grâce de cœur et l'élégance de manières que l'on pourrait imaginer dans un des vieux seigneurs de la cour de Louis XIV. Les arbres entiers brûlaient dans le large foyer, les moutons, les chevreaux, les cerfs, étaient étalés par piles dans les vastes salles, et les outres séculaires des vins d'or du Liban, apportées de la cave par ses serviteurs, coulaient pour nous et pour notre escorte. Après avoir passé quelques jours à étudier ces belles mœurs homériques, poétiques comme les lieux mêmes où nous les retrouvions, le scheik me donna son fils aîné et un certain nombre de cavaliers arabes pour me conduire aux cèdres de Salomon; arbres fameux qui consacrent encore la plus haute cime du Liban, et que l'on vient vénérer depuis des siècles comme les derniers témoins de la gloire de Salomon. Je ne les décrirai point ici, mais au retour de cette journée, mémorable pour un voyageur, nous nous égarâmes dans les sinuosités des rochers et dans les nombreuses et hautes vallées dont ce groupe du Liban est déchiré de toutes parts, et nous nous trouvâmes tout-à-coup sur le bord à pic d'une immense muraille de rochers de quelques mille pieds de profondeur qui cernent la vallée des Saints. Les parois de ce rempart de granit étaient tellement perpendiculaires que les chevreuils mêmes de la montagne n'auraient pu y trouver un sentier, et que nos Arabes étaient obligés de se coucher le ventre contre terre et de se pencher sur l'abîme pour découvrir le fond de la vallée. Le soleil baissait, nous avions marché bien des heures, il nous en aurait fallu plusieurs encore pour retrouver notre sentier

perdu et regagner Éden ; nous descendîmes de cheval, et, nous confiant à un de nos guides, qui connaissait non loin de là un escalier de roc vif taillé jadis par les moines maronites, habitans immémoriaux de cette vallée, nous suivîmes quelque temps les bords de la corniche, et nous descendîmes enfin par ces marches glissantes sur une plate-forme détachée du roc et qui dominait cet horizon.

La vallée descendait d'abord par des pentes larges et douces du pied des neiges et des cèdres qui formaient une tache noire sur ces neiges ; là elle se déroulait sur des pelouses d'un vert jaune et tendre comme celui des hautes croupes du Jura ou des Alpes, et une multitude de filets d'eau écumante sortis çà et là du pied des neiges fondantes sillonnaient ces pentes gazonnées, et venaient se réunir en une seule masse de flots et d'écume au pied du premier gradin de rochers. Là, la vallée s'enfonçait tout-à-coup à quatre ou cinq cents pieds de profondeur, le torrent se précipitait avec elle, et, s'étendant sur une large surface, tantôt couvrait le rocher comme d'un voile liquide et transparent, tantôt s'en détachait en voûtes élancées, et, tombant enfin sur des blocs immenses et aigus de granit détachés du sommet, s'y brisait en lambeaux flottans et retentissait comme un tonnerre éternel. Le vent de sa chute arrivait jusqu'à nous en emportant comme de légers brouillards la fumée de l'eau à mille couleurs, la promenait çà et là sur toute la vallée, ou la suspendait en rosée aux branches des arbustes et aux aspérités du roc. En s'étendant vers le nord, la vallée des Saints se creusait de plus en plus et s'élargissait davantage ; puis, à environ deux milles du point où nous étions placés, deux montagnes nues et couvertes d'ombres se rapprochaient en s'inclinant l'une vers l'autre, laissant à peine une ouverture de quelques toises entre leurs deux extrémités, où la vallée allait se terminer et se perdre avec ses pelouses, ses vignes hautes, ses peupliers, ses cyprès et son torrent de lait. Au-dessus des deux monticules qui l'étranglaient ainsi, on apercevait à l'horizon comme un lac d'un bleu plus sombre que le ciel ; c'était un morceau de la mer de Syrie, encadré par un golfe fantastique d'autres montagnes du Liban. Ce golfe était à vingt lieues de nous, mais la transparence de l'air nous le montrait comme à nos pieds, et nous distinguions même deux

navires à la voile qui, suspendus entre le bleu du ciel et celui de la mer, et diminués par la distance, ressemblaient à deux cygnes planant dans notre horizon. Ce spectacle nous saisit tellement d'abord que nous n'arrêtames nos regards sur aucun détail de la vallée; mais quand le premier éblouissement fut passé, et que notre œil put percer à travers la vapeur flottante du soir et des eaux, une scène d'une autre nature se déroula peu à peu devant nous.

A chaque détour du torrent où l'écume laissait un peu de place à la terre, un couvent de moines maronites se dessinait en pierres d'un brun sanguin sur le gris du rocher, et sa fumée s'élevait dans les airs entre des cimes de peupliers et de cyprès; autour des couvens, de petits champs conquis sur le roc ou le torrent, semblaient cultivés comme les parterres les plus soignés de nos maisons de campagne, et çà et là on apercevait ces maronites, vêtus de leur capuchon noir, qui rentraient du travail des champs, les uns avec la bêche sur l'épaule, les autres conduisant de petits troupeaux de poulains arabes, quelques-uns tenant le manche de la charrue et piquant leurs bœufs entre les mûriers. Plusieurs de ces demeures de prières et de travail étaient suspendues avec leurs chapelles et leurs ermitages sur les caps avancés des deux immenses chaînes de montagnes; un certain nombre étaient creusées comme des grottes de bêtes fauves dans le rocher même. On n'apercevait que la porte surmontée d'une ogive vide où pendait la cloche, et quelques petites terrasses taillées sous la voûte même du roc où les moines vieux et infirmes venaient respirer l'air et voir un peu de soleil. Partout où le pied de l'homme pouvait atteindre, sur certains rebords des précipices, l'œil ne pouvait apercevoir aucun accès, mais, là même, un couvent, une croix, une solitude, un oratoire, un ermitage et quelques figures de solitaires circulant parmi les roches ou les arbustes, travaillant, lisant ou priant. Un de ces couvens était une imprimerie arabe pour l'instruction du peuple maronite, et l'on voyait sur la terrasse une foule de moines allant et venant, et étendant sur des claies où roseaux les feuilles blanches du papier humide. Rien ne peut peindre, si ce n'est le pinceau, la multitude et le pittoresque de ces retraites. Chaque pierre semblait avoir enfanté sa cellule, chaque grotte son ermite, chaque

source avait son mouvement et sa vie, chaque arbre son solitaire sous son ombre; partout où l'œil tombait, il voyait la vallée, la montagne, les précipices s'animer pour ainsi dire sous son regard, et une scène de vie, de prière, de contemplation, se détacher de ces masses éternelles ou s'y mêler pour les consacrer. Mais bientôt le soleil tomba, les travaux du jour cessèrent, et toutes les figures noires répandues dans la vallée rentrèrent dans les grottes ou dans les monastères. Les cloches sonnèrent de toutes parts l'heure du recueillement et des offices du soir, les unes avec la voix forte et vibrante des grands vents sur la mer, les autres avec les voix légères et argentines des oiseaux dans les champs de blé, celles-ci plaintives et lointaines comme des soupirs dans la nuit et dans le désert. Toutes ces cloches se répondaient des deux bords opposés de la vallée, et les mille échos des grottes et des précipices se les renvoyaient en murmures confus et répercutés, mêlés avec le mugissement du torrent, des cèdres, et les mille chutes sonores des sources et des cascades dont les deux flancs des monts sont sillonnés. Puis il se fit un moment de silence et un nouveau bruit plus doux, plus mélancolique et plus grave remplit la vallée : c'était le chant des psaumes qui, s'élevant à la fois de chaque monastère, de chaque église, de chaque oratoire, de chaque cellule des rochers, se mêlait, se confondait en montant jusqu'à nous comme un vaste murmure, et ressemblait à une seule plainte mélodieuse de la vallée tout entière qui venait de prendre une ame et une voix; puis un nuage d'encens monta de chaque toit, sortit de chaque grotte, et parfuma cet air que les anges auraient pu respirer. Nous restâmes muets et enchantés comme les esprits célestes quand, planant pour la première fois sur le globe qu'ils croyaient désert, ils entendirent monter de ces mêmes bords la première prière des hommes; nous comprîmes ce que c'était que la voix de l'homme pour vivifier la nature la plus morte, et ce que ce serait que la poésie à la fin des temps, quand, tous les sentimens du cœur humain éteints et absorbés dans un seul, la poésie ne serait plus ici qu'une adoration et un hymne.

Mais nous ne sommes pas à ce temps : le monde est jeune, car la pensée mesure encore une distance incommensurable

entre l'état actuel de l'humanité et le but qu'elle peut atteindre. La poésie aura d'ici-là de nouvelles, de hautes destinées à remplir ([1]).

ALPHONSE DE LAMARTINE,
de l'Académie-Française.

([1]) M. de Lamartine a daigné faire précéder cet extrait de l'ouvrage qu'il prépare sur ses deux années de voyages en Orient d'une lettre trop bienveillante et trop flatteuse pour qu'on ne nous accusât pas de vanité si nous la citions. Nous ne pouvons que remercier notre premier poète lyrique de son fidèle souvenir.

Le VOYAGE EN ORIENT aura quatre volumes. Cet ouvrage ne pourra paraître qu'après la session ; mais l'auteur en a placé quelques extraits dans la préface générale d'une édition qu'il va donner de ses œuvres complètes, et que l'éditeur, M. Charles Gosselin, publiera dans les premiers jours d'avril. (*N. du D.*)

JOURNAL D'UN FLANDRIN

OU

CE QU'ON PEUT APPRENDRE SUR LE PAVÉ DE PARIS.

N° 2 (1).

— Nous voilà dans le carnaval. A la peinture près qui recouvre certains visages et leur prête quelque fraîcheur, je ne vois rien de changé autour de moi. Paris n'offre-t-il pas en tout temps le tableau d'une grande mascarade ? Le carnaval y est plus long même qu'à Venise. Dans ce rendez-vous de toutes les nations ne retrouvez-vous pas les costumes de tous les pays ? Et puis quelle variété dans les costumes soi-disant français! Examinez-les bien attentivement, vous ne trouverez pas deux hommes vêtus de la même manière. L'un est emmaillotté dans un frac écourté comme une veste de chasse ; l'autre est empaltoqué dans un manteau plus ample qu'une toge antique ; celui-ci se carre dans un justaucorps auquel se rattache un jupon plissé comme le tonnelet d'un paladin ou d'un baladin des boulevards ; celui-là se pavane dans une redingote aussi longue que la soutane d'un séminariste, vêtement emprunté aux *dandys* de Londres, où il est plus ridicule que partout

(1) Voir la Revue de Paris du mois de janvier.

ailleurs, puisque, y compris le pavé de Paris, il n'est pas de pavé plus crotté que celui de la capitale des trois royaumes. Tout cela est plaisant, mais ce qui est plus plaisant encore c'est que les gamins laissent passer ces grotesques sans crier à la *chianlit*, passez-moi le mot propre, et que tous ces *chianlits* se rencontrent sans se rire au nez. Le siècle est sérieux.

— Ils ne rient pas même à leurs barbes. Certes ce n'est pas faute d'occasion. Les barbes sont-elles moins variées aujourd'hui dans leur forme que les habits? Qu'Éléonore de Guyenne se plairait pour le quart d'heure à Paris, elle qui avait tant de mépris pour les imberbes, elle qui préféra Henri Plantagenet et le Turc Saladin, *propter barbam*, au roi Louis-le-Jeune, qui, parce qu'il se rasait, ressemblait, disait-elle, à un moine! Sur ce menton-ci vous retrouvez la barbe de Henri IV, sur ce menton-là celle de François Ier. Ce *jeune France*-ci [1] encadre sa figure dans une barbe qui, passant sous son cou comme une gourmette, le bride d'une oreille à l'autre; ce *jeune France*-là ne conserve qu'un bouquet de barbe qui s'élance en pointe comme la barbiche d'un bouc ou le bec d'un sabot chinois; cet autre ne porte que des moustaches relevées en croc comme celles sur lesquelles Albuquerque empruntait des millions, qu'on ne prêterait peut-être pas à ses imitateurs; quelques-uns ne portent que la royale, comme Louis-le-Grand quand, un fouet à la main, il allait faire enregistrer ses édits au parlement; plusieurs enfin gardent la barbe longue et entière, comme le Grand-Turc ou saint François, si bien que dans un lieu public on se croirait entouré de héros de tous les âges et de toutes les croyances, de capucins sans capuchon, ou de musulmans sans turban. Cette mode au reste convient fort au système d'égalité qui prévaut aujourd'hui, car elle est à la portée de toutes les fortunes. Le maître cordonnier peut la suivre comme le pair de France, qui se ressemblent quelquefois à s'y méprendre.

— J'ai parlé des trottoirs : belle conquête faite sur la rue; mais au profit de qui? Des piétons? non pas, mais des boutiquiers peut-être. Pour les premiers, les trottoirs ne font que

[1] *Jeune france* est aujourd'hui masculin : note pour les gens qui ne savent que le français de l'autre siècle.

rétrécir la voie publique, tandis qu'ils élargissent la boutique des seconds. Comment circuler librement sur ces dalles envahies par l'étalage de l'épicier, par celui de la fruitière ou de la bouquetière, par le tabouret du savetier, par la sellette du décrotteur, par le bivouac des ramoneurs, et où le revendeur met à vos pieds les trésors de son magasin à deux sous? N'est-ce pas là aussi que, quittant leurs loges, les portières, au premier rayon de soleil, viennent tenir salon avec les commères du quartier? Un escadron de housards n'enfoncerait pas cette double rangée de chaises qui, comme une double ligne de chevaux de frise, oppose à tout venant une barrière inexpugnable. Voilà pour les trottoirs larges. Quant aux trottoirs étroits, s'ils ne sont pas obstrués par les voisins, ils le sont par les passans. Voyez-vous les allans et les venans se heurter, comme les deux chèvres de la fable, sur cette planche étroite où chacun tient à honneur de ne pas céder la main? Les querelles que j'ai vu s'engager à cette occasion dans la rue de Choiseul ou dans la rue de Grammont me rappellent celles qui avaient lieu pour le même motif à Madrid. Là aussi l'on avait ménagé dans quelques rues, pour la commodité du public, des trottoirs où deux hommes ne sauraient passer sans se coudoyer. De nombreux duels s'ensuivirent. On n'y mit ordre qu'en décidant que dans les rues, comme sur les grands chemins, chacun garderait sa droite. Ainsi plus de files qui se contrarient, chacune, dans la direction qu'elle suit, étant maîtresse d'un côté de la rue.

Pourquoi n'adopterait-on pas cette législation à Paris? Cela serait à souhaiter; mais, pour qu'elle y eût son effet, il faudrait que l'instruction primaire fût aussi répandue en France qu'elle l'est en Espagne. A Paris, que d'animaux encore ne savent pas plus distinguer leur droite de leur gauche que jadis à Ninive, *in qua sunt*, dit le prophète, *plus quam centum viginti millia qui nesciunt quid sit inter dexteram et sinistrum suam*, ET JUMENTA MULTA (Jonas, ch. IV, v. 13).

Puisque nous sommes sur les trottoirs, racontons une petite scène qui s'y est passée sous nos yeux. Comme, en les suivant, je me dirigeais, l'autre jour, vers un de nos grands théâtres (on y donnait ce jour-là une pièce en vogue) je fus arrêté par un grand embarras. A la clameur du quartier, la police *ramassait* une belle demoiselle et un beau monsieur qui croyaient

pouvoir répéter à la brune, entre chien et loup, sur le pas de la porte, une des scènes qui dans le même moment se jouait en présence de deux mille personnes, à la clarté de trois cents quinquets, sur nos théâtres régénérés; et l'on sifflait là ce qu'ailleurs on applaudissait. Qu'en conclure? Que la morale de tous les commissaires pourrait bien n'être pas aussi sévère que celle d'un commissaire de police, et qu'il y a plus de sentiment de décence dans la moins chaste de nos rues qu'aux premières loges du plus pudibond de nos spectacles.

Sur quoi ne spécule-t-on pas dans cette grande ville? Tel individu qui ne paie pas un sou à l'état ne se doute pas qu'il est le contribuable de tel millionnaire, et qu'on asseoit, non pas sur sa tête, une capitation dont le produit net ne s'encaisse pas, à la vérité, sans avoir subi quelques métamorphoses. Rien d'inutile pour l'industrie : habile à tout recueillir, ce qu'on ne lui apporte pas, elle va le chercher. C'est ce que font les *Ve spasiennes*, chaires ou chaises curules dont l'invention n'est pas renouvelée des Grecs, mais appartient en propre à cette époque qu'elle caractérise. D'où leur vient ce nom de *Vespasiennes?* On lit dans Suétone, dit *Tranquille* (*in Suetonio Tranquillo*), Vie de Vespasien, que ce bon prince, de mémoire tant soit peu fiscale, à qui son fils Titus reprochait *quod etiam urinæ vectigal commentus esset*, d'avoir même établi un impôt sur le *superflu de la boisson*, pour parler comme Sganarelle, lui mit sous le nez le premier argent qu'il tira de cet impôt, en lui demandant *numquid odore offenderetur*, s'il trouvait à cet argent une mauvaise odeur? Titus lui ayant répondu que non : « C'est pourtant le produit du nouvel impôt, » répliqua très-philosophiquement le maître du monde. Nous ignorons si l'auteur de l'invention nouvelle, qui a donné plus d'étendue à sa spéculation, recueille des trésors; mais ce qu'il y a de certain, dans le cas même où elle ne ferait pas sa fortune, c'est qu'elle fera toujours honneur à son érudition.

Qu'est-ce que le *point* d'honneur? quelle est, dans cette locution, la signification du mot *point?* détermine-t-il le point sur lequel l'honneur ne permet pas de transiger? alors il aurait le sens de question : détermine-t-il le *point* jusqu'où l'on ne saurait aller sans blesser l'honneur? alors il aurait le sens de limite : détermine-t-il enfin le *point* où l'honneur ne peut être

atteint sans être offensé ? alors il a le sens du *point* mathématique. Ce point, quel qu'il soit, varie à l'infini : il varie suivant le temps et suivant les lieux ; il varie suivant l'âge , la condition et la position des gens. Le paysan ne le voit pas là où le voit le citadin ; l'huissier ne le place pas là où le met le militaire. Quoi qu'il en soit, le point d'honneur gouverne le monde. Que de sacrifices on lui fait tous les jours ! C'est de toutes les idoles celle à qui on a le plus immolé de victimes humaines. Ce qui réveille en moi ces idées , c'est ce qui vient d'arriver à un de mes compatriotes , galant homme s'il en fut, mais homme entiché du *point* d'honneur plus qu'un sous-lieutenant qui sort de l'école militaire, et le discutant avec autant de subtilité qu'un bachelier tout frais échappé de Sorbonne discute un point de théologie. Incapable de faire insulte à qui que ce soit, ce brave homme prêtait à tout le monde l'intention de l'insulter, et demandait *satisfaction* à tout propos. Tous les jours c'était quelque nouvelle affaire. Rien de plus triste que sa vie, qui fut remplie de satisfactions. A les énumérer toutes, on n'en finirait pas. Une fois , par forme de satisfaction, il reçut un coup de sabre qui lui entama la cuisse jusqu'à l'os. Une autre fois il eut un œil crevé d'un coup d'épée , par forme de satisfaction encore. Une autre fois, et ce fut la dernière, dégoûté du sabre et de l'épée, mais non des satisfactions , comme il avait voulu tâter du pistolet, il reçut dans la poitrine une balle qui le tua sur place , mais non toutefois sans lui laisser le temps de dire : *Je suis satisfait.*

— Grâce à un billet que m'a procuré notre ambassadeur , je suis allé l'autre jour au bal des Tuileries. Quelle magnificence ! Je me suis cru dans un de ces palais enchantés des *Mille et une Nuits*. On parle des économies royales ; s'il s'en fait au château , ce ne sont assurément pas des économies de bouts de chandelles.

J'aime l'usage adopté à Paris depuis un demi-siècle de donner aux rues nouvelles le nom d'un grand homme. Ce nom me semble mieux figurer là que celui d'un échevin ou d'un prévôt des marchands. Qui sait aujourd'hui ce que c'était que M. *Thiroux*, M de *La Michaudière* ou même M. *Gaillon?* La rue n'illustre pas leurs noms. Les noms de Molière , de Corneille , de Buffon , illustrent les rues auxquelles on les a donnés. Rien de

mieux que d'attacher aux rues qui aboutissent à un établissement public, tels qu'un muséum, une école spéciale, un théâtre, le nom des hommes à qui cet établissement doit sa gloire; rien de mieux encore que de baptiser une rue du nom de l'homme qui l'a illustrée en y séjournant, comme on l'a fait pour la rue où vécut Rousseau et pour le quai où mourut Voltaire. Ne devrait-on pas le faire aussi pour la rue où Talma s'était construit la jolie retraite où il expira? Parallèle à la rue Saint-Lazare, elle se nomme rue de *la Tour-des-Dames*, dénomination qui lui venait d'une tour où les dames de l'abbaye de Montmartre enfermaient les gens arrêtés pour délit commis dans leur juridiction. La tour, la juridiction, les dames, rien de tout cela n'existe aujourd'hui. N'est-il pas temps que ces dernières traces de féodalité disparaissent, et que le nom de ces béguines fasse place à celui d'un grand artiste?

— Quoi qu'on en dise, il y a de l'esprit sous certaines perruques. Quoique certaines *ganaches* ne parlent que la langue du dix-huitième siècle, elles disent quelquefois, dans ce langage suranné, des choses qui valent bien ce qu'on dit de mieux dans le nouveau style. Tel est, ce me semble, l'apologue suivant, que j'ai retenu pour l'avoir entendu réciter une fois à son auteur, poète ingénieux et facile, à qui la littérature française est redevable des poèmes de *la Table ronde*, d'*Amadis* et de *Roland*, à M. Creuzé de Lessert, qui, lassé de l'extravagance des partis et du fracas des affaires, cherche de douces distractions dans la culture des lettres, auxquelles il dut ses premiers plaisirs. Voici cet apologue:

Certain sultan était si bon,
Que pour éviter tout reproche,
Un matin, il se fit mouton;
Le soir, on le mit à la broche.

— Les beaux jours que cet hiver nous avance par à-compte sur le printemps ont ramené un moment dans les rues les enfans et leurs jeux. Hier, pendant que les uns s'exerçaient à la corde sur le trottoir, les autres jouaient au volant sur la chaussée. Je prenais quelque plaisir à les observer, et particulièrement ces derniers; l'incertaine destinée de leur jouet réveillait en moi des idées *quasi*-philosophiques: il me semblait voir un dia-

dème emplumé voltigeant entre deux compétiteurs, au risque de leur échapper à tous les deux et de tomber dans le ruisseau; il y tomba même une fois par la faute d'un maladroit. Un joueur habile le releva, le nettoya, et son jeu brillant l'éleva à une certaine hauteur, où il n'était pas encore parvenu; mais lui-même fit un faux pas, et se cassa le nez sur le pavé. La raquette, qui lui échappa, fut ramassée par un gros malin, qui, moins alerte que patient, attendait depuis long-temps l'occasion d'entrer en partie, et qui ne s'en tira pas mal pour un lourdeau; la nuit seule mit fin à celle-ci.

— Pourquoi à Paris voit-on tant de monumens inachevés? ne faudrait-il pas, avant d'en commencer de nouveaux, finir ceux qu'on a commencés, donner des socles à ces statues, donner des statues à ces socles? Sur le pont de Louis XVI, par exemple, pourquoi ce mélange de luxe et de misère? Entre les colosses de marbre qui le surchargent, pourquoi ces ignobles poteaux, plus propres à figurer en grève que sur un monument triomphal, et qui semblent moins placés là pour suspendre des réverbères que pour accrocher les gens qui redoutent les réverbères? Espérons que ces témoignages de l'incurie de l'ancienne administration ne subsisteront pas long-temps, et qu'il suffit de les signaler à l'attention de l'édile pour que son infatigable activité les fasse disparaître.

— Un puissant personnage depuis quelques jours a pris possession de la grande ville qu'il encombre de son cortége, formé de représentans de toutes les nations; à cela près qu'on ne le salue guère plus que les juifs ne saluent le bon Dieu, il n'est pas de déférence qu'on n'ait pour lui; chacun se range pour lui faire place. Qui oserait lui disputer le pas? qui oserait le heurter de front? Les rayons qui se dressent sur la tête du roi David ou autour de celle de Jupiter olympien, les trois couronnes dont le successeur de saint Pierre est coiffé, sont bien moins redoutables que les dards qui s'élancent de son chef comme les deux cornes qui armaient celui de Bacchus ou de Moïse. Porté au rang suprême par voie d'élection, ce personnage unique ne saurait faire souche de dynastie; il ne peut avoir que des neveux, mais il ne ruine pas la chrétienté pour les enrichir. Qu'est-ce, dites-vous, si ce n'est le pape ou le bœuf gras? Ce n'est pas le pape.

Qu'était-ce dans l'origine que ce bœuf, dont le sort ressemble un peu à celui du bœuf Apis, qui fut dévoré par Cambyse après avoir été adoré par Sésostris ? A en croire quelques érudits, c'est un symbole du retour du printemps, et sa réapparition ferait allusion à la rentrée du soleil dans le signe du taureau : c'est tirer les choses d'un peu loin ; la marche de ce quadrupède de carnaval n'est pas tout-à-fait concordante avec celle du quadrupède du zodiaque, qui d'ailleurs n'est rien moins qu'un taureau. N'est-il pas plus naturel de voir dans cette cérémonie une allusion à ce veau gras dont les patriarches régalaient leur famille aux jours de réjouissance, et plus naturel encore d'y voir l'effet d'une spéculation de bouchers, qui, à l'exemple de tous les marchands, exposent et parent leur marchandise pour affrioler les chalands, et font payer pour la voir avant de faire payer pour en manger ?

Je ne sais qui a composé une fable sur ce bœuf-là ; elle n'a pas, comme celle que nous avons citée plus haut, le mérite de la concision, et ce n'est point le seul rapport sous lequel elle ne la vaille pas : cependant elle se rattache si naturellement à l'objet de cet article, qu'il me semble le compléter en la transcrivant ; elle est aussi d'une *ganache :*

LE BOEUF GRAS.

FABLE.

Vois-tu comme ton oncle est beau?
Disait une vache à son veau,
En lui montrant un bœuf dont la riche parure
Éblouissait tout le quartier,
Et qui se perdait tout entier
Sous la pourpre et sous la dorure.
La pourpre en larges plis se drapait sur son dos,
Et, prodigalité sans bornes!
L'or qui rayonnait sur ses cornes
Luisait jusque sur ses sabots.
L'or se tressait aux fleurs qui couronnaient sa tête;
Aussi la portait-il avec solennité
Et d'un air plein de dignité.
Tel marchait en ses jours de fête
L'antique Apis : tel marche encore le vice-dieu
Quand, le front ceint de la triple couronne,
A la foule qui l'environne,
Tout en psalmodiant saint Luc ou saint Matthieu,
Il va distribuant, dans ses munificences,
L'eau bénite et les indulgences.
O le magnifique animal!
(C'est du bœuf qu'il s'agit) d'un ton sentimental
S'écriaient les passans, qui tous n'étaient pas ivres;
Au monde il n'a pas son égal.
En effet il pesait deux mille cinq cents livres,
Et le plus lourd de tous les rois
N'en pesait que cinq cent vingt-trois.
Du triomphe de son beau-frère
Voulant jouir jusqu'à la fin,

Dame Io le suivait, et déjà la commère,
Dans ses illusions de mère,
Du neveu du bœuf-gras faisait presqu'un dauphin,
Et même se croyait reine de la prairie.
Mais elle apprit bientôt que la route fleurie
Où marchait le triomphateur,
Aux applaudissemens d'un peuple admirateur,
Menait droit à la boucherie.

On voit plus d'un navire échouer par le vent
Que le nocher croyait propice;
Et nous savons qu'assez souvent
Le chemin du triomphe est celui du supplice.

Le *plus lourd de tous les rois*, quel était-il? Le premier des rois lourds dont l'histoire fasse mention est, je crois, Agag, que Samuel hacha menu comme chair à pâté. Il devait être de quelque poids, car *pinguis erat*, il était gras, dit le livre des Juges. Vitellius, Louis VI dit le Gros, Guillaume-le-Conquérant ou le bâtard, n'étaient pas des princes légers, non plus que Gargantua, qui avait, si l'on en croit la tradition, *ventrem omnipotentem*, ventre où s'engloutissaient journellement tant de substances, soit liquides, soit solides, tributs de toutes ses provinces. Dans notre siècle, où la critique s'applique surtout à l'histoire, des sceptiques révoquent en doute l'existence de ce dernier. Ils ne sauraient toutefois contester celle de Henri VIII, ni celle de Louis de Wurtemberg, ni celle de je ne sais quel autre Louis: nous savons s'ils ont vécu, et Dieu sait ce qu'ils pesaient. Mais, comme l'histoire n'en a pas tenu note, nous n'osons pas décider si c'est du premier, du second ou de l'autre que l'auteur veut parler ici. A tout prendre, ces bons rois pourraient bien se faire équilibre.

Van den Spotter, *de Malines*.

(Communiqué par M. A.-V. Arnault, secrétaire perpétuel de l'Académie française.)

DEUX ESQUISSES HISTORIQUES.

L'EMPEREUR ALEXANDRE

ET L'EMPEREUR NICOLAS [1].

J'avais vu le grand-duc Nicolas pour la première fois six ans avant la mort d'Alexandre : c'était en 1819. Dédaigneux et sec autant que son illustre frère était bienveillant et affectueux, le grand-duc inspirait généralement un sentiment de crainte. Mais déjà la tendresse aveugle de l'impératrice mère appuyait son influence dans la famille. L'empereur Alexandre lui-même était intéressé par la vie cachée et grave, en apparence livrée à l'étude, de son jeune frère. Nicolas n'était vu ce qu'il était

(1) En acceptant cet article, qui contraste avec celui qui provoqua contre la Revue de Paris des accusations heureusement très-faciles à réfuter, nous l'avons considéré comme une dernière preuve de notre impartialité. Quelle que soit notre opinion particulière dans une question si délicate, nous devons aux deux auteurs de n'accepter la solidarité d'aucun des deux articles. (*N. du D.*)

qu'en dehors de ce cercle. A la cour sa parole brisée et fière, sa pâle figure, son œil fauve et fixe, inquiétaient les généraux et les ministres d'Alexandre. Le grand-duc n'avait cherché à s'unir à eux en aucune occasion, même par quelques paroles rares; et cependant son regard s'animait lorsqu'il les rencontrait chez sa mère ou chez l'empereur : il ne parlait pas, il écoutait, il observait. Bien qu'il ne fût que le cadet de Constantin, il sentait que son éducation, après tout remarquable, lui assurait toute supériorité sur lui. Chez l'impératrice mère, Constantin faisait bon marché de son droit d'âge, et se confessait incapable de continuer le plans d'Alexandre. Était-ce un aveu sincère? Le doute est permis à ceux qui ont connu ce czaréwitch.

Mais voyons Nicolas à l'époque où il devait se préparer à la succession du trône. Distrait ou froid, il affectait de s'éloigner des affaires et de s'enfermer dans ses lectures scientifiques. Rien de ce qu'il faisait en public ne rappelait l'empereur, rien ne promettait un légataire à sa bonté (1).

A l'époque dont je parle ici, j'écrivis de Russie à Paris les lignes suivantes. Les détails qu'elles contiennent résumaient alors tout ce que j'avais recueilli.

« Nicolas pense avec peu de netteté, bien qu'il affecte ce » mérite que les gens qui ont vécu déclarent si rare : j'en juge » par ses lettres et sa conversation. Il marche le front penché » vers la terre : ce front est plissé et presque jaune. La suc- » cession rapide de ses idées et l'incertitude de ses sentimens » lui ôtent d'ailleurs toute possibilité de profondeur dans le » jugement. Il voudrait faire croire qu'il a des résolutions fer- » mes. Il aime à vous imposer ses expressions et sa pensée, » surtout si vous paraissez avoir une opinion faite. Dans ce » cas, un certain silence ne lui plaît pas : par exemple, lors- » que vous lui cédez tout-à-coup, froidement, par déférence; » car dans la lutte de son propre avis contre des avis compé- » tens il est averti par la discussion du moment où il se trompe, » et vous revient plus doux qu'à l'ordinaire, avec une élocu- » tion plus rapide, mais toujours un peu confuse.

(1) Expression du colonel Pestel.

» Nicolas me semble terne auprès de l'empereur. Il faut entendre ce prince si remarquable pour avoir une idée de sa » supériorité sur ses frères et sur ses officiers-ministres ; mais » cette supériorité est dans la parole plutôt que dans le maniement des affaires. Là, dit-on, il veut le bien, le mieux, » mais il se lasse. La voix d'Alexandre, naturellement forte » et quelquefois rude, s'adoucit facilement, vous vous y accoutumez. Vous remarquez très-vite que toutes ses expressions, justes et nettes, sont polies, gracieuses. Une idée » bien énoncée a le don de le mettre en verve : sa compréhension est prompte et vive, sa phrase logique. Il faut le dire, » il ressemble, dans ces conversations, à un Grec du Phanar, » habile et exercé à bien dire ; il en a l'*adresse cauteleuse.* » Cette remarque est de Napoléon. Son esprit, dans ces derniers temps, s'est obscurci par momens sous l'influence du » mysticisme allemand ou de la folie de la baronne Krudener ; » mais, quand ces nuages sont passés, vous retrouvez un » homme d'esprit qui a bien retenu ce qu'il a vu d'intéressant » en Europe. Personne ne parle mieux notre langue en Russie. Si vous l'avez servi, si vous lui avez été agréable, vous » pouvez en appeler à sa mémoire : elle n'a rien oublié. Alexandre connaît par leurs noms tous les officiers de sa garde et » les chefs de régimens jusqu'au grade de lieutenant-colonel. » Ce souverain va souvent avec ses frères visiter les ateliers » d'artistes, qui la plupart sont des Français. Il va aussi chez » des étrangers distingués qui habitent Saint-Pétersbourg. » Nicolas ne se mêle que rarement à ces sociétés privées, où » l'empereur sait oublier son rang avec tant de grâce pour ne » plus paraître qu'un homme aussi spirituel qu'aimable. Le grand-duc Michel, son frère cadet, l'imite par goût » et naturellement, car il aime les lettres et les arts, tout ce » qui élève l'ame et charme l'intimité. Tous deux y éclipsent » bien le czaréwitch Nicolas, qui n'est très-poli et aux petits » soins que pour l'empereur. Ces réunions sont délicieuses ; » on ne croit pas ici qu'elles soient une violation de l'étiquette » de cour. Quand la conversation s'anime, quand l'aisance » des manières rappelle le bon goût des salons de Paris, il n'y » a plus de princes dans ces réunions, mais des égaux, des amis ; » plus de supériorité, si ce n'est celle de l'esprit et du caractère.

» Nicolas est moralement le contraire d'Alexandre, cepen-» dant avec quelque chose de son éducation et de ses maniè-» res. On fuit son intimité. Il s'en aperçoit quelquefois, et le » ressent avec humeur ». C'est là ma citation. Ces lignes ont été écrites sous l'impression que laissaient les deux hommes. Je vais continuer le portrait.

La beauté d'Alexandre ajoutait, si l'on peut dire, à sa puissance. Nicolas n'a pas moins d'avantages extérieurs que son frère; il porte admirablement l'uniforme, qui relève sa taille bien prise et haute. Eh bien! cependant il ne séduit pas : c'est qu'on devine dans le froid dédain de son abord et de ses regards qu'il n'aime pas, qu'il n'a jamais aimé; mais qu'il hait certaines nobles choses, certains hommes. Vous justifiez-vous, vous n'avez pas justice de lui : c'est un maître qui veut voir tout céder à ses volontés les plus capricieuses. Mais Dieu a voulu, si l'*empereur* est heureux, que l'*homme* ne le fût pas. C'est en vain qu'il est bon père, bon époux auprès d'une jeune femme qu'il aime, dont il est adoré, et de ses beaux enfans. L'empreinte d'un accablement sinistre s'est gravée sur ce front impérial.

Nicolas a pris pour confidens et pour ministres quelques officiers de l'intimité de son frère. Il n'est jamais si rêveur que lorsqu'il se trouve parmi eux. Par un privilége rare à cette cour, plusieurs de ces hommes ont vu croître leur crédit sous le règne actuel. On remarque parmi eux Beckendorff, Voronzow, et Willis, qui fut médecin ordinaire d'Alexandre, et qui l'accompagna partout durant de longues années. Il était encore auprès de lui lorsque Alexandre fut atteint en Crimée de sa dernière maladie.

Le hasard m'a rendu témoin dans diverses provinces de punitions qu'aucune de nos sociétés ne voudrait tolérer. Je vais citer des faits. Les personnes punies étaient en général des officiers supérieurs, titre qui correspond aux premières positions sociales et ministérielles. Sans qu'un motif, même léger, eût été allégué, un colonel ayant déplu à Nicolas, alors seulement grand-duc, celui-ci lui fit remettre, par le ministre général du corps d'armée dans lequel il commandait, l'ordre de partir en courrier, sur-le-champ, pour porter une dépêche insignifiante de Moscou dans un district du Caucase. Le moyen de trau-

sport était un petit chariot, la distance sept cents lieues, et le temps fixé pour cette première course, quelques jours. Cet officier eut à exécuter cet ordre au moment même où il le reçut. En route tout repos était interdit. L'ordre prescrivait un prompt retour; enfin cet officier était attendu presque la montre à la main. Quatorze cents lieues furent franchies de cette manière. Des chevaux velus, à demi sauvages, placés aux relais, à quatre, cinq et six lieues d'intervalle, sont dressés à ces courses inouïes. Ils passent comme un vent furieux de l'Oural. Une fois lancés ils ne s'arrêtent plus. Vous courez dans des déserts, sur des routes à peine ébauchées, sur des terrains abruptes, à travers des steppes et des forêts immenses. Dans cette suite de sauts, de bonds, il n'est pas rare d'être jeté à dix et quinze pas par-dessus le chariot; heureux si vous vous relevez avec tous vos membres. Voilà, il est vrai, la seule manière de voyager dans l'intérieur de la Russie.

J'ai entendu raconter cet autre fait à un officier des gardes :

Un jour à la parade, Nicolas (grand-duc) adressa des reproches sur la tenue des troupes à un colonel, V***, homme de cœur et homme d'esprit. Ces reproches n'avaient pas de fondement sérieux, et les termes en étaient durs. Quelqu'un osa prendre la défense de l'officier; Nicolas refusa de rien écouter. Le colonel osa représenter lui-même au prince « qu'il se croyait mal jugé puisqu'on refusait de l'entendre. » A ces mots Nicolas mit la main sur la garde de son épée en disant au colonel de descendre de cheval, et de lui remettre la sienne. Sur son ordre on ôta à cet officier ses épaulettes. Le duc les prit de la main d'un sergent et les jeta loin de lui. Cette scène se passa au milieu des troupes. Le grand-duc, apercevant de l'émotion sur les traits des témoins : « Messieurs, dit-il, je ne veux pas de réflexions, je veux qu'on obéisse. »

A son avénement au trône, et pendant les deux campagnes sur le littoral du Danube, Nicolas n'a montré aucune vertu militaire : il se tenait à l'écart du feu, bien que ses questions fussent pleines d'inquiétudes; il ne dirigeait pas lui-même les opérations, et l'on voyait qu'il n'en eût guère été capable. A la nuit, il quittait la terre et il allait coucher sur un vaisseau de sa flotte, qui était en mouillage.

Déjà il avait laissé remarquer ce manque de décision per-

sonnelle lorsqu'il avait eu à défendre sa couronne contre la conjuration qui essaya de la lui arracher dans les premiers jours de son règne. Dès les premiers coups de fusil le palais fut fermé. Il tint à peu de chose que cette conspiration ne devînt une révolution. Je raconterai un jour cette entreprise, qui fut héroïque. Je l'ai vue de près, j'ai connu quelques-uns de ses auteurs, et touché quelque temps après à des fils importans, mais qui, au moment de la défaite, avaient été brisés, disait-on, par de généreuses victimes. La conjuration marcha avec un secret et un ensemble qui devaient en assurer le succès. Mais au moment de l'attaque des *défections promises* firent faute, et tout fut perdu.

Le général gouverneur de Pétersbourg, Milordowich, dévoué au nouveau czar, resta dans les rues, le jour de l'insurrection, depuis le matin, tantôt pour soumettre les régimens révoltés, tantôt pour retenir ceux qui s'ébranlaient; mais à trois heures, sur la place Isaac, cet habile officier reçut à bout portant un coup de feu dans le bas-ventre. Il fut renversé de cheval, relevé aussitôt, et porté à son hôtel, où les médecins reconnurent que sa blessure était mortelle. Il entendit cet arrêt avec son sang-froid habituel : « Je meurs à mon poste, dit-il, dans mon devoir! Je ne crois pas, moi, que notre Russie veuille une révolution. » Tout-à-coup, en se rappelant quelques scènes de la journée, et quelques indices éclairant sa réflexion : « Je veux parler à l'empereur, dit-il; il faut que je le voie et l'entretienne quelques momens, seul il peut m'entendre. »

Un aide-de-camp part au galop, traverse des bandes d'insurgés, et arrive très-ému au palais : tout y est fausses mesures et confusion, depuis surtout qu'on sait que le gouverneur est blessé mortellement. Introduit sans délai chez l'empereur, cet officier est frappé par les traits décomposés du prince. Celui-ci l'écoute, mais seulement pour ce qui le touche, et sans marquer un vif intérêt pour le mourant, pour cet homme que les Russes ont nommé leur Murat, et dont le sang vient d'affermir la base ébranlée de son trône. Pâle, agité, il répond « qu'il lui est impossible de se rendre dans le moment auprès du gouverneur; que lui (cet officier) doit retourner lui dire de sa part de confier à une personne de son intimité ce qu'il peut

avoir à communiquer. « Si je sortais, les troupes ne pourraient pas me protéger, je serais tué dans les rues. »

Pendant la lutte, la conjuration ne rencontra donc point l'empereur, et n'eut affaire qu'à ses séides et à son étoile. Le plus noble sang rougit le pavé des rues de Saint-Pétersbourg. Ceux que le feu ou le fer épargnèrent furent livrés à des *commissions* et plongés dans les cachots. Tous les conjurés confessèrent hautement le fait de révolte, mais tous absolument se turent sur ce qui ne leur était pas personnel. Malgré cet impénétrable silence, on ne se fit pas faute de *suspects :* on en trouva dans toutes les parties de l'empire et dans tous les rangs. Plus de dix mille personnes furent arrêtées et jetées dans les prisons. Les étrangers, sur la dénonciation la plus irrégulière, la plus frivole, furent enlevés à leurs affaires, arrêtés ou renvoyés à pied à la frontière d'Europe. Les sujets russes furent encore plus durement traités par ces commissions.

Les hommes qui périrent dans cette fatale défaite appartenaient pour la plupart à l'élite de la jeune Russie. Ils étaient réellement remarquables. C'étaient en général des hommes nationaux, d'une haute énergie, qui se fussent trouvés heureux d'amener la Russie au gouvernement des lois, et d'en finir avec le despotisme. Le plus influent de ces héros d'une belle cause perdue avait vu les guerres et les agitations de l'Europe, à partir de la révolution française ; il avait fait à la tête d'un régiment la guerre en France ; c'était le colonel Pestel, belle physionomie à la Desaix. Dans la conjuration, on ne nommait que lui, et comme en assumant sur sa personne toute la responsabilité du fait il imprimait à l'entreprise la force de l'unité et du secret, il avait accepté avec joie sa périlleuse direction. Les conjurés la suivaient avec une aveugle confiance. Mission sainte que celle de ces hommes généreux! Ils n'ont pas réussi : et qu'importe donc! ce n'est pas la victoire seule qui reçoit les acclamations de la postérité.

Parmi les conjurés, les uns payèrent de la vie leur beau crime, et les autres furent envoyés en Sibérie, ce qui est pire que la mort. En effet, les deux tiers y ont succombé. La liberté ne les oubliera pas un jour dans son martyrologe.

Nombre de ces infortunés avaient été élevés avec le czar; d'autres l'avaient servi dans ses propres gardes. Le colonel

Pestel, encore tout couvert des blessures du combat, monta intrépide sur l'échafaud. Il maudit à haute voix le despote du Nord. Bestoujoff, Relieff et Mourawieff y parurent avec le même calme, en héros, en martyrs. Ces quatre conjurés furent étranglés sur les glacis de la forteresse, en présence de leurs amis condamnés aux travaux forcés de la Sibérie. Ceux-ci, au nombre de plus de cent vingt, furent d'abord dégradés. Le bourreau lut tout haut l'arrêt qui leur retirait tout dans ce monde : rangs, décorations, biens, familles; nul d'entre eux ne s'émut.

Lorsque les bourreaux commencèrent la strangulation des quatre chefs les deux potences se cassèrent. Deux d'entre eux retombèrent sur les planches de l'échafaud, presque étouffés et déjà bleus, à demi morts; ils se relevèrent fermement avec la corde au cou, ils saluèrent de nouveau la foule. De toutes parts s'éleva ce cri : *Grâce, grâce! la grâce de ces enfans!* Eux répondaient avec émotion, mais sans faste : *Vivent la Russie, la liberté, et viennent nos vengeurs!* L'un était âgé de vingt-deux, l'autre de vingt-quatre ans. Tous deux s'embrassèrent encore une fois, puis. s'agenouillant par une sainte inspiration, ils prièrent pour les nobles frères qui rendaient en ce moment le dernier soupir. Le corps de Pestel frémissait encore. Quand leur prière fut faite, je ne sais quelle joie céleste passa sur leurs traits : c'était la pensée de ce Bories, de pure et nationale mémoire, « qui se sacrifiait, disait-il, pour la liberté de tous. »

Un exprès était parti pour prévenir l'empereur de ce qui était arrivé. La *réponse* ne vint qu'une demi-heure après, et au lieu d'une grâce qu'on attendait Nicolas avait donné l'ordre de se procurer de meilleures cordes. Les deux infortunés sourirent amèrement à ce nouveau raffinement de cruauté; ils crièrent : *Vive le peuple russe!* saluèrent la foule de la main, et présentèrent leur cou au bourreau, venu exprès d'Allemagne pour faire cette exécution.

Voilà ce que fit alors la mansuétude du czar actuel.

FAYOT.

REVUE DRAMATIQUE.

LE DON JUAN DE MOZART, A L'ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE. — LA PASSION SECRÈTE, AU THÉATRE-FRANÇAIS, ETC., ETC.

Il y a cinquante-six ans, en mars 1778, que Wolfgang Amédée Mozart vint pour la seconde fois à Paris. Ce n'était plus cet enfant célèbre, promené si long-temps dans toutes les capitales et toutes les cours de l'Europe par un père dont la tendresse pour son fils s'arrangea toujours si bien avec l'exploitation de sa précocité musicale. Mozart avait alors vingt-deux ans. C'était Mozart le grand compositeur, l'homme de génie, quoiqu'il n'eût pas encore composé ni les NOZZE DI FIGARO, ni DON GIOVANI. Un moment sa modeste ambition avait failli le fixer à Manheim, d'où il arrivait, si l'électeur ne lui eût refusé des appointemens fixes de quarante louis environ! Il venait donc à Paris, dans un accès de dépit, pour humilier du bruit de ses succès le petit prince d'Allemagne qui n'avait pas su l'apprécier. Tout lui sourit d'abord dans la capitale de la France, qui avait alors, comme quelquefois aujourd'hui, la prétention d'être la capitale du monde artiste et littéraire. Grimm le reçut avec toute la chaleur de son compatriotisme, et lui fit les honneurs des salons où, Allemand francisé, il disputait le sceptre à tous nos beaux-esprits d'alors. Mozart devint son commensal chez Mme d'Épinay. « Je suis ici, écrivait-il, dans une jolie petite chambre, d'où la vue est » charmante; j'y suis aussi bien que les circonstances le permettent. » Quels beaux rêves Mozart dut faire chez Mme d'Épinay! « Rien ne me plait, écrivait-il encore, comme l'ap-

» proche des concerts spirituels. J'aurai sans doute quelque » chose à y composer. L'orchestre est si nombreux, si bon, » qu'il exécutera fort bien mes compositions favorites, les » chœurs ; et je suis heureux de pouvoir dire que les Français » aiment aussi les chœurs..... Les Parisiens ont fait un bril- » lant accueil aux chœurs de Gluck. Comptez sur moi ; je » ferai tous mes efforts pour rendre le nom de Mozart fameux, » et je suis sûr de réussir. »

Mais cette confiance de Mozart fut bientôt déçue. L'intrigue fit naître les obstacles sous ses pas ; il eut la douleur (si cruelle pour un artiste !) d'entendre *écorcher* la meilleure musique, et ses propres idées mal interprétées dans l'exécution. Un cri de désappointement et d'indignation lui échappe enfin... Voici comment le grand Mozart parlait de nos grands-pères, en 1778 : « Si j'étais dans un pays où les gens eussent des oreilles pour » entendre, des cœurs pour sentir, et qui possédassent seule- » ment un peu de goût pour comprendre la musique, je rirais » volontiers des cabales qui me poursuivent; mais, en fait de » musique, je vis ici parmi des brutes et des animaux. Com- » ment en serait-il autrement ? Les Parisiens sont les mêmes » dans leurs plaisirs, dans leurs peines et partout. Il n'est » pas de ville au monde comme Paris. Ne pensez pas que je » divague en vous parlant ainsi de la musique de Paris. Inter- » rogez qui vous voudrez là-dessus ; si c'est quelqu'un capable » d'avoir une opinion et non un Français né, il vous dira » comme moi. »

On offrait à Mozart la place d'organiste à Versailles, il la refusa. « Quelque bon emploi, écrivait-il à ce sujet en Alle- » magne, me serait fort agréable, mais rien au-dessous de » *capel-meister*, et bien payé. » Mais c'étaient surtout les orchestres de Paris qui le mettaient à la torture. Il raconte, dans sa correspondance, la fureur qui fit bouillonner son sang, un jour qu'il entendit une de ses symphonies estropiée deux fois de suite à la répétition. « Si la chose ne va pas mieux » en public, je veux, dit-il, arracher le violon des mains du » maître d'orchestre et conduire moi-même les musiciens. »

Ses tribulations dans les salons du grand monde n'étaient pas faites pour le consoler de ses autres désappointemens. Mozart avait trouvé une élève assez intelligente, la fille du duc

de Guine, grand amateur sur la flûte, et qui désirait seulement que *sa fille pût composer des sonates* pour son clavecin. Il avait aussi été recommandé par Grimm à la duchesse de Chabot. La lettre suivante fera voir comment on recevait un artiste de génie chez les grands seigneurs, en 1778 : « Je fus obligé d'attendre demi-heure dans une grande pièce où il n'y avait pas » de feu et froide comme un caveau. Vint enfin la duchesse, » qui me pria poliment d'excuser l'état du piano qui n'était » pas d'accord. — Madame, répondis-je, je jouerais volontiers; » mais cela m'est impossible; je ne sens plus mes doigts, tant » je suis gelé ; permettez-moi d'aller me réchauffer dans une » chambre où il y ait du feu. — Oh ! oui, monsieur, vous avez » raison. Voilà tout ce qui me fut dit, et la duchesse s'assit et » se mit à dessiner, en compagnie de plusieurs gentilshommes, » assis comme elle autour d'une grande table. J'eus l'honneur » d'attendre une bonne heure. Les fenêtres et les portes étaient » ouvertes; non-seulement mes mains restèrent gelées, mais » encore mes pieds et tout mon corps : le mal de tête me prit. » Tout le monde restait là sans mot dire, et j'étais à me morfondre, souffrant du froid, de la migraine et de mon impatience. Je pensais souvent que sans M. Grimm je me serais en allé tout de suite. Je jouai enfin sur un misérable » piano; mais ce qui me contraria le plus fut que la dame » et les beaux messieurs continuaient à dessiner, et que je fus » obligé de jouer pour les chaises, les tables et les murs. Je » perdis patience là-dessus, et me levai. Je reçus alors un » million de complimens. Je dis cependant que je ne pouvais » guère m'être fait honneur avec un pareil piano, et que je » serais charmé qu'on me fixât un autre jour où l'on se serait » procuré un instrument meilleur. La dame ne voulut pas accepter mon excuse : il me fallut attendre, une demi-heure » encore, que son mari fût rentré. Alors la duchesse se leva, » vint s'asseoir près de moi, m'écouta avec attention.... J'oubliai le froid, le mal de tête, le misérable piano, et je jouai » comme je fais quand je suis de bonne humeur. Donnez-moi » le meilleur piano d'Europe et pour auditeurs des gens qui » ne peuvent ou qui ne veulent pas comprendre ou sentir ce » que je joue, et je jouerai sans plaisir. »

La France devait, comme on voit, une réparation au génie

de Mozart : on y avait pensé en 1805, époque où l'on tenta de monter Don Juan au grand Opéra ; mais nos pères de 1805 étaient presque aussi barbares que nos grands-pères de 1778. Don Juan ne fut pas encore compris en 1805. Le directeur actuel de l'Académie royale de musique vient de payer enfin tout l'arriéré de nos torts, et cela avec une pompe et avec un succès qui doivent consoler l'ombre du grand artiste.

Il faut dire, pour expliquer ce succès, que depuis 1805 l'éducation musicale du public parisien a fait de rapides progrès, grâce aux artistes d'Italie. Déjà, depuis 1819, Don Giovani a été plusieurs fois repris et accueilli avec enthousiasme à la salle Favart. La veille même de la première représentation de Don Juan, chanté par MM. Nourrit, Levasseur, Lafont, M[mes] Cinti-Damoreau, Falcon et Dorus, on avait pu entendre Don Giovani chanté par MM. Rubini, Tamburini, Santini et M[mes] Grisi, Ungher et Schultz. Le seul danger pour l'Opéra français était dans la comparaison. C'est un beau triomphe pour nos artistes d'avoir pu la soutenir sans trop de désavantage ; car, au dire des critiques experts, s'il fallait être Mozart pour créer son chef-d'œuvre, si cette création lui coûta si peu, on a long-temps douté, même en Italie et en Allemagne, que ce chef-d'œuvre, cette création si facile pût être exécutée parfaitement par une troupe que Dieu (je parle le langage des enthousiastes allemands) n'aurait pas mise au monde et organisée exprès pour cette destination [1].

Soyons justes même envers nos barbares aïeux, que nous

[1] Mozart n'était pas très-rassuré sur le sort de Don Giovani quand il le donna à Prague. La signora Bondini, la Zerlina primitive, désespérait l'artiste chaque fois qu'elle jetait le cri d'effroi indiqué à la fin du premier acte. Mozart fut obligé de venir la surprendre sur le théâtre, de lui saisir le bras avec violence, et de la faire crier tout de bon : « Voilà, lui dit-il, signora, comment vous devez faire. » Heureusement la Bondini se souvint de la leçon.

Mozart se plaignit aussi que l'orchestre de Prague avait escamoté une partie de ses notes dans l'ouverture. Il est vrai, chose prodigieuse! que cette ouverture ne fut terminée que douze heures avant la représentation, et que l'orchestre l'exécuta en quelque sorte à livre ouvert.

accusions tout à l'heure en traduisant les plaintes de Mozart. Il ne paraît pas que l'éducation musicale de ses compatriotes fût beancoup plus avancée, sous certains rapports, que celle des Parisiens. Si le grand artiste prit à Paris le mal du pays, c'est peut-être qu'il était amoureux en Allemagne, c'est qu'il avait promis à Mlle Aloysia Wéber de revenir l'épouser. Il est vrai encore que Mlle Aloysia, prima dona allemande, traita Mozart comme eût fait une *grande coquette* des théâtres de Paris : elle l'avait oublié et en aimait un autre. Heureusement elle avait une sœur, Constance, que Mozart se dépêcha d'épouser avant de voyager de nouveau. Ajoutons enfin, sans vouloir trop puiser aux biographies bien connues de Mozart, que, si Mozart trouva les Allemands moins indifférens que les Français de 1778, — le public de Vienne, ce public presque italien par le goût, préféra long-temps UNA COSA RARA, œuvre d'un compositeur obscur, aux NOZZO DI FIGARO ; il fallut que l'empereur d'Allemagne interposât son autorité pour qu'on ne défigurât pas méchamment, au théâtre, cette partition divine ; et, si le prince Galitzin faisait à Mozart l'honneur de lui prêter son carrosse, il fut presque traité comme un laquais par l'évêque de Salzbourg ; enfin, si Mozart se vit aimé et caressé par Haydn, il eut à lutter contre les tracasseries jalouses de Salieri, etc., etc. Hélas ! c'est qu'à Vienne et à Prague, comme à Paris, dans l'ancien régime, comme dans notre dix-neuvième siècle si fier de ses révolutions sociales, l'homme de génie aura toujours ses détracteurs à côté de ses partisans. A moins de s'isoler dans une retraite impénétrable, il sera heurté quelquefois sur son chemin par un grand seigneur impertinent, éclaboussé même par un sot ; heureux encore si, lorsqu'enfin sa gloire n'a plus d'opposans, il ne s'aperçoit pas qu'il a un peu trop négligé pour ses rêves d'avenir les besoins du présent ! heureux si la voix discordante d'un créancier impitoyable ne vient pas interrompre un concert d'applaudissemens ! Mozart fut arrêté à Vienne pour une dette de trente florins !

Mais laissons là Mozart artiste pauvre, quoique célèbre ; Mozart luttant contre ses envieux ou dévorant l'affront d'un grand seigneur, Mozart malade et souffrant, Mozart croyant composer son fameux REQUIEM par l'ordre d'un fantastique

messager de mort, et mourant avec l'idée qu'un ennemi l'a empoisonné..... Mozart ne nous apparaîtra plus désormais qu'à travers le prisme de son immortalité. Nous venons d'assister à son apothéose... la représentation de Don Juan au grand Opéra de Paris; cette solennité véritable, pour laquelle M. Véron a non-seulement déployé tout le luxe des costumes et des décorations, toute la magie de la danse, mais encore a cru devoir ajouter quarante musiciens à l'orchestre! Honneur à Mozart, le dieu du monde musical! honneur à M. Véron, le roi des *impressarij*!

Parlons d'abord du libretto; le nouvel opéra est coupé en cinq actes qui ont chacun leur titre et leur épigraphe, mode dont le pédantisme romantique est dénoncé par l'épigraphe du second acte, empruntée à un soi-disant *vieux auteur*. Les vers du récitatif sont d'ailleurs fort spirituels, quelquefois même très-gracieux. Quant aux vers chantés, ils ont presque tous un sens complet, sans trop de chevilles. C'est un vrai tour de force, un démenti au vieux proverbe : « Que ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante! » J'aurais voulu seulement que la verve des deux poètes les soutînt jusqu'à la traduction de *mio tesoro*. A compter de cet air nous tombons par-ci par-là dans le style de *Marlborough s'en vat en guerre*. La nécessité de terminer les actes par des finales a forcé aussi les auteurs à une division par trop inégale. Le premier a en trop ce que le quatrième a en moins. Il a fallu enfin broder un peu le style de Mozart pour suivre en musique les développemens de quelques situations et les accessoires de la nouvelle mise en scène. Nous aurions ici à juger le musicien-critique, qui, par sa participation au nouveau Don Juan, nous laisse le soin de raconter son succès, au lieu de prendre lui-même la plume au nom de la Revue de Paris. Mais M. Castil-Blaze, car c'est lui, a emprunté tous les airs de danse, marches et chœur final, etc., etc., aux divers chefs-d'œuvre du maître, à ses symphonies, à ses messes, au Zauberflote, à l'Idomeneo, à la Clemenza di Tito, etc. Voilà certes une idée d'artiste; pour la compléter, M. Castil-Blaze a imaginé un dénouement où les vieux diables classiques de l'ancien régime sont remplacés par un chœur de damnés, de morts-squelettes, qui viennent faire cercle autour de don Juan pendant que la statue l'en-

traîne, et psalmodier le *Dies iræ* du grand REQUIEM. Puis se forme une procession de jeunes filles en suaire, les victimes de don Juan, son sérail d'ombres, qui figurent un enterrement, avec une bière noire d'où sort à demi dona Anna quand don Juan s'en approche. Fort bien jusque-là ; mais à quoi bon cette pluie de feu qui occasione un bruit de pétards et de fusées? Où M. Castil-Blaze a-t-il trouvé pour le Grand-Opéra une gamme pyrotechnique? Serait-ce une parodie des canons du siége de Corinthe? Au reste, je désire que l'on me prouve que cette détonnation est dans les moyens légitimes de l'art. Je ne suis pas artiste : *non sum dignus*, je l'avoue franchement à mon illustre et joyeux compatriote Castil-Blaze ; je ne voudrais pas que ma liberté grande à son égard m'exposât à voir un jour moulée par Dantan ma figure d'hypercritique au dessus de la sienne dans l'attitude d'Ugolin mordant le crâne de l'archevêque Ruggieri :

Si che l'un capo al altro era capello [1];

ou, pour parler en métaphores moins dantesques, dans l'attitude d'un enfant de mon pays mordant sur un melon de Cavaillon.

La supériorité des chœurs de l'Opéra français sur ceux de la salle Favart, la supériorité de son orchestre, s'expliquent par le nombre des chanteurs et des musiciens, par les longues préparations auxquelles M. Véron soumet toute son armée musicale. Quant aux décors, aux costumes, ils sont dignes de Mozart. Pour comparer les principaux chanteurs de l'Académie royale à ceux de la scène italienne, on doit attendre en toute justice que M. Levasseur ose rendre quelquefois un peu moins grave, un peu moins roide même son admirable voix de basse, et que Mmes Falcon et Dorus, si justement applaudies dans le trio des masques, méritent de l'être également dans tous les autres airs de leurs rôles. Quant à M. Nourrit, il ne pourra se montrer plus gracieux; Mme Damoreau n'a eu, elle, qu'à se souvenir pour rendre la coquetterie caline de Zerlina. Avec une voix comme la sienne, le français est aussi

[1] Et la tête de l'un servait de coiffe à l'autre. (Dante, ENFER.)

musical, aussi doux que l'italien, ce rossignol des langues, comme disait lord Byron.

Ainsi donc tout réussit au directeur de l'Opéra, la musique ancienne comme la musique nouvelle, la musique allemande, l'italienne, la française même. La mode entretient toujours la même affluence dans sa vaste salle. On a entendu un ministre s'écrier en parlant de M. Véron : *Quel homme heureux!* « Pardon, monseigneur, pourrait-il répondre, à l'Opéra comme en politique, c'est *habile* et non *heureux* qu'il faut dire. »

Je voudrais bien que ce fût là au moins une transition naturelle pour parler du *bonheur* qui a semblé sourire un moment au Théâtre-Français, où nous venons de voir dans la même soirée un début et une nouvelle pièce de M. Scribe, la PASSION SECRÈTE. Mais hélas! n'est pas *heureux* qui veut, n'a pas qui veut le secret de faire crier bien haut ses amis, murmurer bien bas ses ennemis. Par exemple, dans les corridors du Théâtre-Français, un jour de première représentation, jeudi dernier, vous entendiez tirer de fâcheux horoscopes que l'habileté du directeur fera mentir sans doute. « En vérité, disait l'un (et c'était un député-auteur), voilà M. Scribe qui, déjà sûr du facile monopole de la Comédie-Française, comme naguère de celui du Gymnase, impose à Mlle Mars un rôle ingrat et souvent faux, que Mme Théodore eût refusé; — à une jeune et fraîche débutante un rôle insignifiant d'ingénuité enfantine, etc.; — enfin au public une pièce assez ennuyeuse par elle-même, et à peine relevée par quelques-uns de ces détails qui font pardonner, en faveur de la broderie, à la pauvreté du canevas. — En vérité, disait-on ailleurs, Mlle Mars, qu'on accusait depuis vingt ans de ne vouloir admettre auprès d'elle aucune débutante dont on aurait pu la croire la mère, est bien généreuse d'en laisser tout-à-coup débuter une dont elle pourrait être la grand'maman. » Enfin je n'ai jamais vu les ennemis du Théâtre-Français plus médisans, plus injustes, ses amis moins disposés à le défendre. Je suis donc charmé que l'espace me manque aujourd'hui pour parler de la PASSION SECRÈTE sous cette impression. Je ne rendrais pas assez justice à ce qu'il y a de spirituel encore dans les trois actes où M. Scribe a voulu ridiculiser les femmes qui jouent à la bourse; je n'aurais pas la confiance nécessaire pour insister sur ce qui reste de jeunesse

au talent si long-temps admiré de notre première actrice, ou pour faire valoir tout ce que promet une débutante, à la fois mignonne et frêle, qui un jour sera certainement une autre Mlle Mars, et qui est déjà une miniature fort gentille de Mlle Anaïs, avec toutes les intonations de sa voix tant soit peu métallique. L'occasion s'offrira avant huitaine, je l'espère, de prouver que M. Scribe est toujours notre premier poète, le Théâtre-Français notre premier théâtre, digne d'une subvention nationale, digne surtout des encouragemens plus certains du public. Bientôt les débuts de Mme Dorval et une comédie de M. Mazères fermeront la bouche aux médisans.

AMÉDÉE PICHOT.



SALON DE 1834.

DEUXIÈME ARTICLE [1].

M. INGRES ET M. DELAROCHE.

En prenant ces noms pour titre et pour texte de notre article, prétendons-nous chercher une comparaison, un parallèle? Nullement, mais un simple rapprochement qui vienne en aide à notre critique par le contraste des éloges et des objections que nous aurons également à réfuter. Nous avons à nous rendre compte à nous-mêmes de cette admiration si générale qu'excite M. Delaroche, de ce petit nombre de partisans qui se groupe et se serre autour de M. Ingres. S'arrêter ici à l'effet du premier aspect, ne pas rechercher la direction des études que se sont imposées les deux artistes, ne pas déterminer le but qu'ils se sont proposé d'atteindre, ce serait livrer l'art aux incertitudes d'un examen superficiel; ce serait renoncer à l'appréciation raisonnée qui peut seule constater les progrès de l'intelligence publique.

Nous l'avouons, de tous les tableaux de l'exposition, LE MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN est le moins accessible aux sens du vulgaire.

Si d'avance M. Ingres ne s'est pas dit qu'il ne pouvait prétendre à ce qu'on appelle un succès de popularité, à cette surprise d'im-

(1) Voyez le premier article, page 120.

pression qui donne une vogue plus ou moins durable, M. Ingres s'est bien trompé, M. Ingres a oublié les vingt ans de longue et dure expérience pendant lesquels il est resté en quelque sorte au ban des expositions. Tant qu'a duré le règne de David et de son école, ses ouvrages ont constamment subi l'affront du rire ignorant ou même d'un sentiment plus blessant encore, le dédain perfide de ceux qui, pouvant fort bien le comprendre, jouissaient de l'inutilité de ses efforts et de sa persévérance laborieuse. L'année 1819 vit commencer l'affranchissement des artistes, et c'est de 1819 seulement que date le premier succès de M. Ingres. Il avait exposé, cette année, LA MESSE DU PAPE DANS LA CHAPELLE SIXTINE, dont une belle lithographie, par M. Sudré, est justement au Salon de cette année. Ce tableau donna enfin un rang à M. Ingres parmi les maîtres; mais la part des circonstances fut grande encore dans cette tardive justice, et l'opposition ne perdit pas courage, sentant bien que l'intelligence française ne marche pas si vite, malgré notre prétention au progrès en toutes choses. Le Poussin l'éprouva dans son temps. Lorsqu'il fut rappelé en France et comblé d'honneurs par le cardinal-ministre de Louis XIII, la jalousie de Vouet s'alarma, et l'école de Vouet sut bientôt ameuter la foule contre le talent du grand peintre. Adieu la tranquillité d'esprit, adieu le calme de l'ame, si nécessaires à la vie d'artiste. Le Poussin ne tarda pas à s'expatrier de nouveau sous le ciel de Rome, où la généreuse sympathie du plus grand de nos écrivains a depuis honoré sa cendre d'un mausolée. M. Ingres, comme le Poussin, peut en appeler au temps en toute sûreté de conscience; mais pour le moment il faut qu'il se résigne à la lutte, il faut qu'il se console en pensant que sa manière, pour être comprise, appréciée, admirée, exigerait une éducation particulière, des habitudes de voir et de sentir qui ne sont nulle part communes. Il en est du MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN comme d'ATHALIE, que le public parisien trouva triste comme un sermon de religieuses, du DON GIOVANI de Mozart, qui n'est applaudi qu'au bout de cinquante ans... et Rossini lui-même... vous souvenez-vous de l'accueil fait à son BARBIERE ?

Ce n'est pas que nous voulions dissimuler les justes critiques adressées au SAINT SYMPHORIEN. Admirer d'un maître jusqu'à ses défauts, en peinture comme en poésie, c'est de l'adoration et non de la critique. Tout ce qu'on peut faire, c'est de les expliquer. Les

uns sont justement choqués de cette couleur grise du tableau de M. Ingres, les autres lui reprochent l'exagération, le luxe de ces muscles herculéens; celui-ci conteste la proportion des figures, celui-là remarque des fautes de perspectives, certaines attitudes bizarres ou l'impossibilité de certains mouvemens. Eh bien! oui, tout cela est vrai; nous avons vu, nous aussi, tous ces défauts, les uns que M. Ingres a bien voulu laisser dans son œuvre, les autres que son organisation particulière lui refuserait peut-être les moyens d'éviter; car on ne suppose pas sans doute que M. Ingres ne sait pas dessiner, qu'il ignore les règles de la perspective. Hélas! oui, M. Ingres n'est pas un artiste parfait. C'est avec ses imperfections que nous l'acceptons, parce que, malgré ses imperfections, M. Ingres possède à un plus haut degré que personne les qualités d'un maître. Mais ceux qui ne peuvent lui refuser ces qualités supérieures cherchent dans sa manière de concevoir un sujet et dans l'ensemble de la composition l'expression de sa volonté d'artiste, le cachet distinctif de son talent.

Comme le Poussin, M. Ingres a beaucoup vécu au milieu des chefs-d'œuvre de l'antiquité; comme lui, il paraît s'être convaincu, à tort ou à raison, qu'il n'y avait plus rien à créer après les grands maîtres, et que l'originalité, dans une époque de civilisation aussi avancée que la nôtre, ne pouvait plus être que relative, c'est-à-dire que les prétendues innovations étaient une simple application des moyens déjà connus à des sujets nouveaux, ou, pour rendre la pensée intime de M. Ingres par un mot qui revient souvent dans la langue des arts, il estime que le *caractère* est aujourd'hui le principal moyen d'expression dans les arts d'imitation. Tel est l'espèce de culte voué par lui aux statues antiques et aux anciens maîtres de l'école de Rome en particulier, qu'au premier aspect, sa peinture a l'air d'une peinture ancienne; mais de cette étude à part, de ce défaut, si c'en est un, qui peut nier qu'il n'ait retiré des beautés à lui? Personne, que nous sachions, n'excelle comme M. Ingres à retracer les mœurs et les habitudes d'un peuple ou d'une époque donnée. Voyez sa Chapelle Sixtine, comme l'esprit et le costume des serviteurs de l'Église de nos jours y sont habilement saisis. Existe-t-il un tableau plus grec de style et de pensée que son OEdipe consultant le Sphinx, que son Apothéose d'Homère, dans les salles du Musée de Charles X? Existe-t-il un tableau plus romain du temps d'Auguste que son Virgile lisant l'Énéide devant

Octavie, un tableau plus chrétien que son SAINT PIERRE remettant à Jésus-Christ les clefs du paradis? Ces deux tableaux sont à Rome, l'un à la villa Miollis, l'autre dans l'église de la Trinité-des-Monts. Eh bien ! M. Ingres a cherché dans son MARTYRE DE SAINT SYMPHORIEN, comme dans ceux que nous venons de citer, à donner par la forme, seul moyen ou attrait d'expression que son génie se soit approprié parmi ceux qui sont à la disposition des peintres, l'idée des passions qui devaient animer les habitans d'une colonie romaine, au temps de la persécution de Dioclétien. Mais nous devons entrer dans l'examen des détails pour rendre plus claire encore l'expression du sentiment que cette œuvre, si diversement jugée, nous fait éprouver. « Le jeune Symphorien, condamné par Héra- » clius pour n'avoir pas voulu sacrifier aux faux dieux, marche au » supplice qu'il est condamné à subir hors des portes de la ville, » au milieu d'une foule de peuple, et conduit par les licteurs du » proconsul romain, qui par un geste indique la route à suivre. » La mère du jeune martyr, placée sur le haut des murailles, » l'encourage à souffrir pour le Dieu qu'il révère. » Ce sont à peu près les termes du livret.

La marche est disposée presque perpendiculairement au spectateur, difficulté pittoresque que M. Ingres, moins qu'un autre peut-être, était appelé à vaincre, car elle suppose, dans celui qui la cherche, des moyens de saillie ou d'enfoncement que la couleur ou les effets de lumière et d'ombre peuvent seuls procurer. Aussi M. Ingres n'a-t-il pas triomphé sur ce point; mais une idée plus élevée que celle de l'effet ou de la saillie l'a sans doute déterminé à adopter ce mode de composition, dont nous ne connaissons pas d'exemple dans les maîtres anciens. Ainsi, par exemple, dans une scène dont l'expression est le premier but, M. Ingres présente au spectateur les principaux personnages de face dans toute la noblesse de leur maintien, dans tout le développement que donne au corps l'exaltation de l'ame, c'est-à-dire dans toute l'expression dont les passions peuvent animer les figures humaines. Au lieu de la confusion des détails qui devait résulter de ce parti pris par l'artiste, on ne voit au premier aspect que la noble figure du jeune martyr, celle de sa mère, vers laquelle il tourne un regard plein d'exaltation et de courage vraiment divin, et celle d'Héraclius qui dirige la marche, et dont l'impassible contenance, en même temps qu'elle contraste avec l'ardente ferveur de la mère et l'héroïque

exaltation du fils, ne témoigne que la résolution imperturbable du proconsul. Si de ce premier coup d'œil on passe à l'examen des détails, on n'en trouvera pas un qui ne soit un motif varié de l'expression principale ; les licteurs qui ouvrent la marche, le trépied renversé sur le devant du tableau, les fleurs qui jonchent la terre, le soldat qui porte l'édit, celui qui, derrière le proconsul, regarde la mère avec indignation, cet enfant qui ramasse des pierres pour les lui jeter, ce peuple livré à l'hésitation que font naître en lui la croyance qui ordonne le supplice et celle qui soutient si noblement la victime, sont autant de brillans détails, autant de traits de génie qui concourent à l'unité d'action, sans nous distraire un moment du sujet principal.

Arrivons à l'exécution. Ici redoublent les critiques. Mais nous ne nous arrêterons qu'aux plus générales. Sous le rapport du dessin, si M. Ingres a laissé passer quelques incorrections, quelques défauts de proportion, c'est que son œil, dont on ne contestera pas la délicatesse exercée, a dédaigné une correction plus minutieuse. Certes, l'artiste qui a fait l'Apothéose d'Homère pourrait, plus hardiment peut-être que ne le fit Girodet, saisir un morceau de charbon et dessiner sur la muraille une tête, en défiant tous les académiciens présens de faire mieux, ou même aussi bien. Quant à la couleur, nous n'avons pas la même confiance dans la supériorité de M. Ingres ; mais lorsqu'il s'agit de ces scènes dont l'époque s'éloigne autant de la nôtre que le martyre de saint Symphorien, nous adopterions volontiers pour excuse, et par analogie surtout, le raisonnement que fait un artiste célèbre, en même temps ingénieux critique, sur les ouvrages du Poussin, lorsqu'il parle des sujets tirés de la fable. « Dans de tels sujets, dit Reynolds, » l'esprit retourne vers l'antiquité, et il ne faut rien introduire » qui puisse nous tirer de notre illusion. Lorsqu'on représente des » sujets antiques, il ne doit rien se trouver dans le tableau qui » nous ramène aux temps modernes.

» Le Poussin semblait être d'opinion que le style et le langage » dans lesquels ces récits nous sont rapportés, ne seront que plus » agréables en conservant quelque chose de la manière antique de » peindre qui donne une apparence d'ensemble au tout, de telle » sorte que le sujet et la manière dont il est traité nous reportent » également en arrière. »

M. Ingres pourrait donc nous répondre qu'il a usé, en cette oc-

casion, des licences ou de la fiction permises par la nature même de son sujet.

Quelque hardiesse qu'il y ait peut-être à admirer M. Ingres et à critiquer M. Delaroche dans un même article, nous allons remplir les conditions de notre titre. Commençons par répéter que la JANE GRAY de M. Delaroche jouit d'une faveur à peu près unanime. Nous venons jouer le rôle de l'esclave chargé de rappeler au triomphateur qu'il est homme. Tâchons de prouver que nous ne voulons pas nous donner seulement le plaisir de la contradiction et du paradoxe, mais aborder une discussion consciencieuse, franche et bien désintéressée, hélas!... Nous ne sommes ni de la famille de Barnave ni de celle de Mirabeau...

Nous n'irons pas rechercher dans l'histoire les détails de la royale tragédie que M. P. Delaroche a voulu représenter. M. Delaroche affectionne particulièrement l'histoire d'Angleterre. Voilà tout à l'heure deux ou trois dynasties sur ses toiles, les Lancastre, les Tudor et les Stuarts. Ses études sur l'histoire d'Angleterre sont donc plus profondes que les nôtres. Nous nous en rapporterons à la note extraite du LIVRET.

« Jane Gray, qu'Édouard VI avait, par son testament, instituée héritière du trône d'Angleterre, fut, après un règne de neuf jours, emprisonnée par ordre de Marie, sa cousine, qui, six mois après, lui fit trancher la tête.

» Jane Gray fut exécutée dans une salle basse de la tour de Londres, à l'âge de dix-sept ans, le 12 février 1554 (1). »

Un échafaud, couvert d'une vaste draperie noire, s'élève à la moitié, comme on peut le supposer, de la hauteur des colonnes qui servent d'appui à la voûte d'une salle gothique. Un escalier,

(1) « La noble dame, avenue au lieu du supplice, se trouva vers deux jeunes nobles servantes, et se laissa desvêtir par icelles. Sus cela le bourreau se mettant à genoux, luy requit humblement lui vouloir pardonner, ce qu'elle feit de bon cœur. Les choses accoutrées, la jeune princesse s'étant jetée à genoux et ayant la face couverte, s'écria piteusement: « Que fairai-je maintenant? où est le bloqueau? » Sur cela sir Bruge, qui ne l'avait pas quittée, luy met la main dessus. « Seigneur, dit-elle, je recommande mon esprit entre tes mains. » Comme elle proféroit ces parolcs, le bourreau, ayant pris sa hache, luy coupa la tête. »

(*Martyrologe des protestans*, publié en 1588.)

pratiqué sur le côté, à droite du spectateur, en facilite l'accès. Au fond du tableau on voit briller quelques hallebardes qui indiquent que les issues de la salle sont gardées. Au milieu de cet échafaud, Jane Gray, à genoux, le buste à moitié découvert, un bandeau sur les yeux, les bras et les mains nues placées au-devant d'elle dans le geste d'une personne qui cherche comme à tâtons un objet qu'elle ne peut voir, est soutenue par le vieillard qui l'assiste à ses derniers momens. Au-devant de ce groupe est le billot. Sur le côté, toujours à droite du spectateur, le bourreau tourné vers la victime, le bout des manches retroussé avec un soin qui paraît atroce, cherche de la main gauche la hache régicide. Derrière lui est un cercueil tendu de noir comme l'échafaud. Au côté gauche du spectateur, sur un plan plus éloigné de l'œil que le groupe du vieillard et de Jane Gray, une de ses nobles suivantes tient encore les bijoux qui paraient son col et ses oreilles; cette figure, la tête un peu renversée et le corps dans l'attitude d'une personne qui perd les sens, est adossée contre une des colonnes; un peu plus loin, dans la même direction, une autre femme debout, les bras étendus et la face tournée contre la même colonne, semble s'abandonner à la plus vive douleur, et complète ainsi la pantomime générale. Personne ne rend plus justice que nous à tout ce qu'il y a de propre, de gracieux, de fin, de coquet dans le pinceau de M. Delaroche. Jamais on n'a *dévesti* plus chastement une pauvre princesse condamnée; jamais on n'a mieux rendu le frisson anticipé de la mort dans un corps grêle de jeune fille. Nous serions peut-être bien embarrassés de faire la critique de chaque détail du tableau de Jane Gray. Tous nous paraissent rigoureusement vrais, trop vrais peut-être isolément, pour conserver cette dignité d'ensemble qui convient à la peinture historique. On sent un peu trop dans cette peinture le procédé de l'atelier et l'enseignement de l'école; nous voudrions y voir un peu plus la liberté du maître. Cette façon de peindre des chairs et des étoffes n'est pas assez le résultat d'une manière de sentir individuelle; mais rendons-nous compte de la nature d'émotions que cette peinture, telle qu'elle est, nous a fait éprouver, plutôt que d'entrer dans l'examen du mécanisme à l'aide duquel un peintre s'exprime, et qui n'a guère d'intérêt que pour *les gens du métier*.

La peinture de M. Delaroche est plus facilement comprise que celle de M. Ingres; et c'est peut-être à cause de cela même qu'elle

nous laisse une impression moins profonde et moins grave. Elle saisit à la première vue et communique instantanément à notre ame l'émotion que l'artiste a voulu produire ; mais cette émotion vous engage-t-elle à rechercher les causes qui l'ont produite? Pour notre compte, avec notre conscience de critique, nous sommes forcés de répondre non. Voilà précisément ce qui explique notre embarras vis-à-vis du public, avec lequel nous étions d'accord le premier jour du Salon pour admirer, parce que nous étions surpris comme lui, parce que nous voyions comme lui, avec ses yeux; mais depuis qu'il s'agit d'analyser cette première impression, nous sentons tous les jours qu'elle est plus physique que morale, qu'elle appartient plus aux sens qu'à l'ame, et nous cherchons en vain un peu de cette poésie qui relève l'homme à ses propres yeux dans les œuvres du génie. Une anecdote racontée par Diderot expliquera peut-être notre pensée d'une manière plus précise : « Le célèbre Garrick disait » au chevalier de Chastellux : Quelque sensible que la nature ait » pu vous former, si vous ne jouez que d'après vous-même, ou la » nature la plus parfaite que vous connaissiez, vous ne serez que » médiocre ! —Médiocre ! et pourquoi cela? — C'est qu'il y a pour » vous, pour moi, pour le spectateur, tel homme, idéal possible, qui, » dans la position donnée, serait bien autrement affecté que vous. » Voilà l'être imaginaire que vous devez prendre pour modèle! Plus » fortement vous l'aurez conçu, plus vous serez grand, rare, mer» veilleux et sublime. — Vous n'êtes donc jamais vous ? — Je » m'en garde bien : ni moi, monsieur le chevalier, ni rien que je con» naisse précisément autour de moi. Lorsque je m'arrache les en» trailles, lorsque je pousse des cris inhumains, ce ne sont point » mes entrailles, ce ne sont point mes cris, ce sont les entrailles, » les cris d'un autre que j'ai conçu et qui n'existe pas. » Or c'est précisément une réalité étroite qui rend le tableau de M. Delaroche si *intelligible* aux yeux du vulgaire, et séduit le critique lui-même à la première vue. Mais où est la *poésie*, où est l'*idéal possible* de Garrick? Quelque bien écrit que soit un drame, le classerons-nous à côté des tragédies de Corneille et de Racine?

En terminant, nous rapprocherons une dernière fois les deux grands noms de l'exposition, et, sans intention de blesser le légitime amour-propre de celui des deux qui l'emporte sur l'autre, nous dirons que, dans notre égale admiration pour le Saint Sym-

PHORIEN et la JANE GRAY, nous voyons dans celui-là un succès de réflexion, dans celui-ci un succès d'impression : l'un est un grand et noble poème, l'autre est une touchante nouvelle ; l'un le tableau d'un maître, l'autre une belle et admirable vignette.

LA REVUE DE PARIS AU SALON.
(A. LE GO.)



LES ALCHIMISTES

ET

LE COMTE DE SAINT-GERMAIN [1].

Vous vous souviendrez peut-être de mon histoire du Noble-à-la-Rose avec Mme d'Urfé, qui continuait toujours à chercher la poudre de projection pour la transmutation du cuivre en or, et qui soufflait jour et nuit pour se distiller du baume de longue vie. Elle ne sortait presque plus de son laboratoire, où peu de personnes obtenaient la faveur d'être admises; sa société se bornait à des adeptes et des rose-croix; ses relations n'aboutissaient plus qu'à des fourneaux et des cornues, des alambics et des récipiens; mais j'étais pourtant du petit nombre des personnes favorisées, ce dont je n'abusais pas, et j'éprouvais pour cette pauvre femme un sentiment de compassion véritable. Elle a travaillé pendant quatre ans sur la cabale et la pierre philosophale avec le prétendu comte de Saint-Ger-

[1] Parmi les articles que nous pouvions envier à l'Europe littéraire, les *Souvenirs de la marquise de Créquy* avaient été les plus goûtés des souscripteurs de ce recueil. Ces souvenirs sont devenus un ouvrage dont le second volume est sur le point de paraître chez l'éditeur, M. Fournier jeune, et qui obtient une véritable vogue, surtout dans les salons du faubourg Saint-Germain. Nous en donnons aujourd'hui un extrait inédit. (*N. du D.*)

main, ce qui n'a pas laissé de lui coûter cent mille écus. Le signor Alessandro Cagliostro lui fit dépenser, quelques années après, 4 ou 500,000 francs pour opérer l'évocation des ombres de Paracelse et de Moïtomut, qui devaient lui révéler la dernière arcana-cana du grand-œuvre. Elle a fini par tomber dans les mains d'un autre imposteur italien, nommé Casanova, lequel avait la délicatesse de ne jamais lui demander d'argent; mais seulement de riches pierreries pour en faire des *constellations.* Cet équitable procédé n'avait pas eu l'art de plaire à MM. du Châtelet, qui étaient les héritiers de Mme d'Urfé, et qui firent chasser Casanova du royaume. Il avait trouvé moyen de faire accroire à cette femme (d'esprit s'il en fut jamais) qu'elle allait devenir enceinte (à soixante-treize ans) par l'influence des astres et l'action des nombres cabalistiques, qu'elle en mourrait avant d'accoucher, mais qu'elle en renaîtrait *d'elle-même* et toute grande fille, au bout de septante-quatre jours, infailliblement et ni plus ni moins. Il ne s'agissait que d'observer une chose, et c'était seulement de ne pas se laisser ensevelir avant terme et enterrer mal à propos. Voilà ce qui malheureusement ne fut pas possible à obtenir de MM. du Châtelet, qui parmi leurs habitudes irrévérencieuses, avaient pris celle de considérer madame leur grand'mère comme une folle insigne et M. le chevalier Casanova comme un infâme voleur. Elle avait donc commencé par avoir des relations intimes et suivies avec le comte de Saint-Germain, lequel avait été, disait-il, contemporain de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ainsi que de l'empereur Tibère et du Tétrarque Hérode de Galilée, dont il avait conservé une assez belle touffe de cheveux bruns. Il avait vu Ponce-Pilate, d'abord à Jérusalem, ensuite à Grenoble, où il avait été exilé; mais c'était un homme insipide et tellement insignifiant (avant la publication des saints Évangiles), qu'il n'avait gardé de lui qu'un souvenir assez confus. Ces ridicules façons de parler me rappelaient toujours un certain livre d'histoire sur la première race, par M. l'abbé Legendre, lequel observe, à propos de la reine Brunehault, *que bien que cette princesse eût des airs un peu fiers, elle avait néanmoins des manières à se faire aimer.*

Un beau jour où Mmes de Lorraine-Marsan et de Rohan-Guemenée se trouvaient empêchées ou occupées d'un autre

côté, j'allai prendre Mme de Brionne pour faire avec elle une tournée de visites. La comtesse de Brionne était beaucoup plus jeune que moi. Il était usité pour lors qu'une mariée qui n'avait pas trente ans n'allât jamais faire de visites sans être accompagnée d'une autre femme. Pendant qu'on était jeune, on n'aurait jamais eu l'idée d'aller toute seule, à moins que ce ne fût à l'église. On n'allait pas même toute seule en voiture avec son mari, et beaucoup moins encore au spectacle, où l'on aurait pu supposer qu'une femme était une fille. Les flaneurs des rues et les godelureaux du parterre auraient porté leur attention sur le *couple heureux;* enfin toutes nos habitudes extérieures étaient naturellement arrangées de manière à ne pouvoir accréditer aucune supposition scandaleuse, et l'on dirait véritablement que ces coutumes de la haute noblesse française auraient été calculées dans l'intérêt de la morale publique. C'était, je crois bien, le résultat d'une civilisation profondément religieuse à son origine et non moins religieuse encore dans ses développemens. Les évêques ont civilisé la France, et les bénédictins l'ont défrichée. Il est assez remarquable que la France ait été replongée dans la barbarie tout aussitôt qu'elle a eu détruit ses évêchés et ses monastères de bénédictins.

Mme de Brionne eut l'idée de faire écrire son nom à la porte de Mme d'Urfé, chez qui, je vous l'ai déjà dit, on ne laissait entrer presque personne. En voyant mes livrées, on nous ouvre la porte cochère ; il faut monter chez cette alchimiste, on ne saurait s'en dédire, et nous faisons contre fortune bon cœur. On nous introduit sans nous annoncer : c'était une méthode adoptée dans cette habitation mystérieuse, et nous trouvons la marquise assise au coin d'un grand feu (c'était au mois de juillet), vis-à-vis d'un homme habillé comme au temps du roi Guillemot. Il avait sur la tête un grand chaperon galonné. Il ne s'était ni levé ni découvert en voyant arriver Mme de Brionne; et la comtesse de Brionne, si grande dame et si scrupuleusement polie, en parut surprise au dernier point. « J'ai reçu hier une lettre de M. de Créquy-Canaples, me dit la marquise d'Urfé; il se plaint du froid qu'il éprouve en Artois pendant la canicule. Il paraît, ajouta-t-elle avec un air compatissant, que la cervelle est tout-à-fait dé-

rangée. — Ma foi, s'écria le monsieur d'une voix forte et brusque, il y a de qui tenir ! J'ai connu le vieux cardinal de Créquy, je l'ai beaucoup vu pendant la première session du concile de Trente, où il ne disait autre chose que des sottises, et je vous puis assurer que c'était un fameux extravagant. Il était évêque de Rennes alors. »

Je devinai que ce devait être là ce M. de Saint-Germain dont les hâbleries mensongères et les récits qu'on en faisait m'avaient toujours impatientée. Je me retournai vers lui d'un air ouvert et naïf, en lui disant : « Monsieur veut peut-être dire évêque de Nantes ? — Non, madame, évêque de Rennes, et de Rennes en Bretagne ; je sais très-bien de qui je parle, et je sais très-bien ce que je dis. — Monsieur, lui répliquai-je avec une petite mine de légèreté, de niaiserie, d'enjouement téméraire et d'imprudence enfantine, je suis bien sûre que vous ne savez pas à qui vous parlez. — Madame !... reprit-il d'une voix tonnante, en jetant sur moi des yeux courroucés... — Ne vous fâchez donc pas, monsieur, et puisque vous savez tant de choses, ayez la complaisance de nous dire comment je m'appelle. — Vous portez, entre autres noms, s'écria-t-il d'un ton d'hyérophante, un nom dont la racine est cuffique, hébraïque et samaritaine, un nom béni, un nom victorieux, mais ensanglanté, dépouillé, précipitable !.. — Ah ! monsieur, lui dis-je en l'interrompant avec un air de reproche et de délicatesse outragée, un nom radicalement *cuffique* et *précipitable* surtout ! C'est une chose dont je ne conviendrai jamais !

— Comme vous avez découvert admirablement qu'elle avait nom Victoire ! lui dit Mme d'Urfé en le regardant avec un air de respect et d'attendrissement. — J'aurais préféré que monsieur nous eût dit que j'étais marquise de Créquy, repris-je alors avec un peu plus de sécheresse. Le cardinal de Créquy, poursuivis-je alors, n'a jamais été qu'évêque de Nantes et d'Amiens, archevêque de Tyr et patriarche d'Alexandrie. L'épithète de *vieux cardinal* ne lui va pas autrement bien, car il n'avait pas plus de quarante-trois ans quand il est mort de la peste ; et quant aux sottises qu'il aurait pu dire à la première session du concile de Trente, en 1545, il ne serait pas juste de les lui reprocher avec sévérité, car il ne devait être âgé que de cinq à six ans. — Madame, vous m'insultez !.... —

Non, monsieur, je vous réponds, et je n'insulte pas non plus à la vérité en vous répondant... — Je parie contre vous dix mille louis... — Monsieur, je ne vis que du blé de mes terres et je n'ai pas dix mille louis à mettre à l'enjeu pour vous les opposer. — Je parie cent louis alors... — Restez-en là, lui répliquai-je avec un air d'autorité qui lui fit ravaler ses impostures et ses brutalités familières. Il n'y a que des Anglais ou des laquais qui puissent défier une femme en lui disant : *Je parie, je parie*, et c'est toujours à défaut de bonnes raisons..... Mme d'Urfé, sur qui j'avais jeté les yeux, me parut dans un état de consternation risible. Elle me conjura de ne parler de rien, ni chez moi, ni chez les Breteuil, en frayeur du cardinal de Fleuri, qui n'aimait pas les charlatans, et voilà ce que je lui promis sans difficulté. Tout ce qu'il en résulta, c'est que la porte de son laboratoire ne me fut plus qu'entr'ouverte, et à condition qu'elle s'y trouvât seule, encore.

Le baron de Breteuil avait trouvé dans les archives de son ministère de la maison du roi que ce prétendu comte de Saint-Germain était le fils d'un médecin juif de Strasbourg, et que son nom véritable était Daniel Wolf; il était né en 1704, de sorte qu'il avait soixante-huit ans lorsqu'il se donnait pour être âgé de mille huit cent quatorze ans, grâce à la vertu d'un élixir de longévité dont il avait dû la recette à sa haute faveur auprès de je ne sais quelle reine de Judée. A soixante-huit ans, il avait l'apparence d'un homme de son âge qui jouirait d'une santé robuste. Il était droit, et marchait vite, parlant ferme et d'assez bon air, avec un peu d'accent alsacien, pourtant. Il avait le regard assuré, arrogant même. Il avait la peau fraîche et brillante, avec une forêt de cheveux blancs, la plus belle barbe et des sourcils de même, ce qui avait fait dire à Mme d'Urfé qu'il ressemblait au Père éternel. — *Quand il était jeune,* ajouta le chevalier du Châtelet, car, en fait d'irrévérence et de philosophisme, celui-ci prenait toujours l'avance avec le haut du pavé sur monsieur le marquis, son frère aîné.

Une autre bonne exécution pour dévoiler le charlatanisme et la fourberie de Saint-Germain fut celle de Chastellux, qui fit grand bruit (leur dispute) et qui fut très-divertissante. C'était chez M. Le Normand d'Étioles, où se trouvait nombreuse compagnie. Saint-Germain s'était informé des personnages qui

devaient y souper ; il s'arrête au nom de Chastellux de préférence ; il s'informe , il recherche, il feuillette; il eut bientôt fait son thème , et dès qu'il entendit annoncer le comte de Chastellux , il se précipita dans ses bras, en lui demandant s'il n'était pas le petit-fils du maréchal de Chastellux, qui était gouverneur-général de la Normandie au quatorzième siècle ? — Mais, monsieur, je m'en flatte, et je crois bien qu'il était notre aïeul au septième degré. — Votre illustre septaïeul était un héros, monsieur! un héros dont le roi paya la rançon 2,250 livres, en 1418! et je me souviendrai toute la vie de l'avoir vu prendre séance au chœur de la cathédrale d'Auxerre, en qualité de protecteur avoué du chapitre et de chanoine d'honneur , à telles enseignes qu'il avait un surplis par-dessus sa cuirasse, une aumusse au bras et son bâton de maréchal de France à la main ! et sa vénérable mère, Alix de Bourbon-Montpeyroux , qui était la cousine germaine de son père ? — Oui , monsieur le maréchal , votre ancêtre , était mon ami le plus intime et j'aimais son fils comme la prunelle de mes yeux ! Vous savez ? son fils , Jean III de Beauvoir , sire de Chastellux et vicomte d'Avallon, qui avait épousé la fille du signor d'Aulnay ; je la vois d'ici et je vous proteste que c'était une charmante personne en 1493 !... Il n'avait qu'un défaut , le jeune homme, il était panier-percé comme un reître, et quand il avait joué du hautbois dans vos forêts de Coulanges et de Baserne , son père en était furieux contre lui ! Il était serré le maréchal ! je me souviens qu'un jour de Pâques , il ne voulut jamais laisser décarêmer sa famille et ses gens, parce qu'il était resté dans ses cuisines un excédant à la provision de poissons qu'il avait fait pêcher pour la semaine sainte. — Permettez-moi, monsieur , de vous faire observer que vous confondez peut-être le grand-père avec le petit-fils, lui répondit M. de Chastellux, d'un air de politesse noble et du plus beau sérieux. Le maréchal était magnifiquement généreux , et c'était Philippe II de Chastellux , son petit-fils , qui passait pour être.... économe. Là dessus , dissertation , citations réciproques , emportement de la part de l'aventurier et discussion toute à l'avantage du comte de Chastellux et de la libéralité du maréchal , son grand-père. On envoya chercher deux vieux livres dans la bibliothèque , et l'on produisit les autorités suivantes :

N° 1. « Le mareschal de Beauvoyr
» Aura mangé notre avoyne
» Advant qu'il ne puysse avoyr
» Assez d'escus par semaine,
» Comme il debvrait recevoyr
» Pour user à son vouloyr
» Et jecter à la centaine. »

N° 2. « Chastellus donne à déjeusner
» A six, pour moins d'un Carolus.
» Mais Chastellot donne à disner
» A huict, pour moins que Chastellus.
» Aprets tels repats dissolus,
» Chasqu'un s'en restourne fallot;
» Quy me perdra chez Chastellus,
» Ne me cherche chez Chastellot! »

La première de ces deux épigrammes est d'Alain Chartier et l'autre de Saint-Gelais, à quatre-vingt-douze ans d'intervalle; ainsi fut-il avéré que M. le comte de Saint-Germain n'était qu'un charlatan maladroit et mal avisé.

Une autre bonne histoire est celle du prince de Craon dont M. de Saint-Germain ne connaissait pas la figure et qui tombe un jour à l'hôtel d'Usez, au milieu d'un grand cercle où ledit Saint-Germain débitait ses menteries qu'on écoutait là, bouche béante. Il était question de Nicolas Flammel et de sa femme Pernelle, et de leur eau de Jouvence et de leur poudre de sympathie. — Mon Dieu! s'écria le prince de Craon, — vous ne savez pas ce qui vient d'arriver chez la comtesse de Senueterre? — Quoi donc, quoi donc? demanda Saint-Germain qui lui avait *cédé* pour deux cents louis d'or (à prix coûtant) une petite fiole de son élixir. — Imaginez, monsieur, lui répondit l'autre, que M. le comte de Saint-Germain connaît beaucoup Mme de Senneterre, et qu'il avait eu la générosité de lui donner un flacon de liqueur éthérée qui devait la rajeunir quand elle en prendrait un scrupule à l'âge de cinquante ans, deux gouttes à soixante ans passés, quatre gouttes à quatre-vingt-dix, et ainsi de suite. Elle a voulu cacher la chose à son mari qui n'a que soixante et onze ans; apparem-

ment qu'elle ne le trouve que trop jeune comme cela ?.......... — Pas d'épigrammes et courons au fait, lui dit la duchesse d'Usez qui mourait d'impatience et d'inquiétude, attendu qu'elle avait bu de la même drogue.

— Mme de Senneterre avait confié sa précieuse petite bouteille à Mlle Jacob, personne âgée, prudente et soigneuse; fille estimable, s'il en fut jamais ! — Mme de Senneterre était allée hier au bal de l'hôtel de Soubise, et quand elle est rentrée dans son appartement, à cinq heures du matin, savez-vous ce qu'elle y a trouvé, mesdames ? — Une petite fille de sept à huit ans qui grimpait sur tous les meubles et qui courait en sautant comme un cabri d'un bout de la chambre à l'autre. — D'où vient cette vilaine sauteuse, cette petite effrontée?.... Où sont donc mes femmes ?... — Comment, madame, a répondu la fillette avec une petite voix gaillarde et piaillarde, vous ne reconnaissez pas Mlle Jacob, qui vous a élevée depuis l'âge de quatre ans. Ah! par exemple!...—Mais comment se fait-il ?... — Ah ! dame, j'avais la colique et j'ai voulu boire de l'eau de M. Saint-Germain, qui m'a joliment guérie. Je n'en ai pourtant pris qu'une toute petite gorgée. — C'est bien la moindre chose que vous en ayez laissé quelques gouttes pour moi dans le fond de cette fiole, a dit Mme de Senneterre, avec un dépit qu'elle ne pouvait maîtriser. Envoyez-moi Julie pour me déshabiller au moins. Où est donc Julie? — La voilà, madame, a repris son ancienne gouvernante qui riait comme une petite folle, en lui montrant sur le tapis un enfant qui n'avait pas l'air d'avoir plus de six semaines ou deux mois et qui tétait son pouce; c'est là Julie, qui a voulu tout boire : elle a tout bu, madame, elle a bu tout le reste, et la voilà si rajeunie qu'elle en est devenue à rien !

— Je vous assure que l'administration de l'élixir de longévité nécessite une extrême prudence, poursuivit le prince de Craon avec un sérieux incomparable; M. de Saint-Germain nous met en danger de retomber en enfance; quand on a des procès, des affaires en litige ou des filles à marier, on n'est pas toujours bastant pour retourner à la bavette et à la lisière; ainsi, j'en conclus qu'on ne saurait apporter trop de précautions.... M. de Saint-Germain s'était esquivé tout aussitôt qu'il avait aperçu que le prince de Craon se moquait de lui.

Depuis ce moment-là ce fut à qui se moquerait de M. de Saint-Germain, à qui le petit Maréchal (de Bièvres) allait faire des histoires comme à la tâche et à la journée. Je me souviens qu'un jour il avait arrêté dans leur marche précipitée (ce Daniel Wolf, dit Saint-Germain), M. de Créquy votre grand père et le comte de Boulainvilliers qui se promenaient dans les Tuileries, et c'était pour leur demander ce qu'il y avait de réellement vrai dans la singulière aventure de la marquise de Jaucourt? Ils n'en avaient rien ouï dire, et le voilà qui se met à leur conter comme quoi cette petite marquise allait à Versailles en grand habit pour y faire sa cour, et qu'en suivant la rue de Beaune elle avait été soulevée par un cahot de sa voiture qui l'avait fait passer par la portière, en sorte que ses gens n'avaient plus rien trouvé dans le carrosse en arrivant au pied du grand escalier. Il avait fait une averse abominable, et grâce à ses énormes paniers, la petite coquette avait flotté majestueusement sur le ruisseau qui bat toujours les murailles dans cette rue de Beaune, aussitôt qu'il pleut. Le petit de Bièvres ajoutait qu'elle ne s'était arrêtée qu'au grillage de l'égout, où M. l'abbé Raynal avait été la pêcher et lui donner la main pour la faire monter dans un fiacre, etc. C'est pour vous donner un échantillon de ces belles histoires, au moyen desquelles on allait mystifier ce mystificateur.

FEU LA MARQUISE DE CRÉQUY.

PORTRAITS D'ARTISTES.

Mlle MARS.

Je commence par dire que Mlle Mars a cinquante-cinq ans.

Et si je commence ainsi, sans préambule, sans précautions timidement courtoises, c'est que je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de blessant pour une femme comme Mlle Mars dans le souvenir de son âge. Ninon sexagénaire, et encore courtisée par les blondins, avait le droit de dire avec vanité à mainte jeune duchesse : « Voyez donc, madame, qui je suis et qui vous êtes; et moi j'ai soixante ans! »

D'ailleurs, qu'importe l'âge dans le comédien, si le talent n'a pas vieilli? Talma n'avait-il pas vingt ans encore quand, vers la fin de sa vie, il joua l'*Oreste* de M. Soumet?

Mais il y a une foule de gens ainsi faits; il faut qu'ils se gâtent leurs plaisirs par un besoin fâcheux d'analyse. Combien ai-je vu de femmes, au temps des brillans débuts de Ponchard, —le plus parfait peut-être des chanteurs français, à qui la nature refusa malheureusement une belle voix; — combien, dis-je, ai-je vu de femmes ne pouvoir entendre Ponchard, si pur, si passionné, quand il chantait la musique large et simple; si élégant, si plein de goût quand il entrait dans le système musical de la moderne école italienne! « Il est trop laid, on

» ne peut pas le regarder! Voyez donc comme il est petit et » grêle! Voyez comme il grimace en chantant! Elleviou, c'é» tait là un chanteur ! »

Et ces dames fermaient les yeux, elles se faisaient un rempart insolent de leurs éventails : c'était devenu une espèce de mode. Mais Ponchard triompha de sa taille, de sa figure et des préventions des femmes qui vont voir un chanteur et ne se donnent pas la peine de l'entendre, s'il n'est pas fait comme un tambour-major, sémillant comme un mousquetaire, joli comme un page de roman ou de fabliau. Il commença une carrière d'artiste, et la poursuivit avec succès, parce qu'il avait de l'ame, une prononciation excellente et un art infini.

Aux spectateurs qui ne courent les théâtres que pour chercher de jeunes et jolies actrices, des acteurs beaux, bien tournés, qu'importent l'intelligence, la force ou la finesse, le mérite, le génie même? Ce n'est ni le drame, ni le personnage qui les attire; ils veulent seulement se donner l'illusion passagère d'une bonne fortune ou d'une aventure de boudoir. C'est à l'homme ou à la femme qu'ils pensent, point à l'artiste dramatique. Pour eux, Cauchoix fabrique ces lourdes et gigantesques lorgnettes qu'un bras vigoureux ne peut long-temps tenir appliquées à l'œil, qui seraient excellentes peut-être pour lire au front de la lune, mais auxquelles je trouve un défaut capital, celui d'apporter l'acteur trop près de moi.

Le beau plaisir, vraiment, d'examiner une tête de comédien, comme on ferait un insecte, au microscope ! d'étudier curieusement toutes les taches de la peau d'un visage! de compter les imperfections d'une figure dont l'expression est exagérée par l'optique ! de substituer un masque, enfin, à une figure humaine! car qu'est-ce autre chose qu'un masque, ce que donne la lorgnette de Cauchoix? Un teint industrieusement fabriqué; de larges plaques de vermillon tachant les joues, sur lesquelles elles simulent la diffusion sous-cutanée du sang; l'application d'une couche de farine sur le front, autour des oreilles, sur les mâchoires et sur le cou; quelques traces de bleu marquant des veines, des sourcils faits au pinceau, des cils indiqués par une légère traînée de sépia ou d'une autre matière colorante : voilà l'assemblage monstrueux que vous révèle la lorgnette. A l'œil nu, vous aviez une tête charmante,

bien corrigée par l'art et la perspective ; vous avez quelque chose d'horrible au bout de votre lunette d'approche.

Je me garde bien, quant à moi, de cet auxiliaire désenchanteur ; je veux voir un visage de théâtre à l'effet, comme je vois une décoration. Si je découvrais un coup de pinceau dans un ciel de Gué ou sur un tronc d'arbre de Filâstre, je serais désillusionné ; je le serais bien plus encore si c'était sur une figure de femme. Au théâtre, j'écoute beaucoup, et j'ai le bonheur d'être un peu myope, ce qui me place dans les meilleures conditions pour jouir du spectacle. Je sais bien qu'on m'abuse ; mais je n'ai pas espéré qu'on ne m'abuserait pas. Je serais bien fâché même que l'on ne cherchât point à me fasciner ; car ce n'est pas la réalité qu'il me faut, mais la vérité, la vérité de l'art. La réalité est brutale, la vérité est pleine de charme. C'est une convention sans doute que cette vérité, et dans une convention il y a bien mensonge ; mais l'art consiste à mentir habilement, à faire une vérité d'une somme de mensonges délicats. La réalité, si on voulait l'avoir au théâtre, il faudrait d'abord jouer en plein jour, car la rampe rend mal le soleil ; il faudrait ensuite jouer dans la campagne, dans un palais réel, sur un Océan véritable, et déchirer toutes les décorations ; enfin il faudrait jouer sans fard, comme sans coulisses et sans talons au cothurne et sans poignards qui rentrent dans leurs manches. C'est l'action réelle qu'il faudrait substituer au simulacre ; c'est du sang qu'il faudrait verser pour en mouiller matériellement mon mouchoir, c'est l'ivresse qu'il faudrait porter au comble, c'est l'amour grossier qu'il faudrait faire. Tout cela serait impossible, ridicule ou hideux.

L'art a des conditions ; l'en vouloir sortir, c'est le dénaturer. L'art théâtral complète l'art dramatique. Celui-ci a quelques exagérations de sentimens, d'effets, de paroles, parce qu'il veut agir sur la multitude assemblée à distance ; l'autre a des gestes, des accessoires, des décorations, du rouge et du blanc au service de l'art du poète. Pour qu'il y ait accord entre ces deux arts, le second doit obéir au premier, l'aider, lui donner la saillie, la parole, l'aspect, le mouvement ; il ne le peut faire que par de certains moyens ; et ces moyens il ne saurait les dissimuler tous assez pour supporter cette exploration de la lorgnette de Cauchoix. Qui aime réellement le théâtre y va

sans le fatal télescope avec lequel on anatomise, pour ainsi dire, la mise en scène et l'acteur. Je prends trop de plaisir à boire un verre d'eau bien claire, bien limpide, bien fraîche, pour m'aviser jamais d'en soumettre une goutte à cet œil pénétrant de la physique qui m'y montrerait je ne sais quels horribles habitans, s'agitant par myriades dans un fluide trompeur, se battant, s'égorgeant, se dévorant et transformant l'eau en un dégoûtant pêle-mêle de vivans et de morts... Eh bien! j'ai besoin de croire à la pureté d'un visage de comédien, comme à celle de mon verre d'eau.

Ce n'est pas sans cause que je voudrais proscrire les lorgnettes trop bonnes, et partant trop désobligeantes. Je leur en veux; elles ont fait de nos salles de spectacles de vrais amphithéâtres de malignes dissections. L'autre soir, j'ai été victime d'un de ces cruels instrumens; c'était au Théâtre-Français. Mlle Mars était en scène; je l'admirais bien sincèrement : elle représentait *Elmire* avec son charme, sa décence, sa conscience d'honnête femme contrainte de jouer l'indigne rôle de coquette pour attirer un homme méprisable dans un guet-apens; avec la grâce et l'esprit qui lui sont ordinaires. Je la trouvais charmante, pleine de séduction et digne d'un amant plus noble que M. Tartufe... Un monsieur était à côté de moi, jeune, serré dans son habit bleu comme dans un corset, frisé du sommet de la tête à la pointe du menton, raide dans sa haute cravate, ganté de blanc, les manches empesées de sa chemise retroussées sur ses paremens boutonnés d'or; un de ces ravissans inutiles que certaines femmes aiment encore, un de ces êtres qui s'ennuient de tout, trouvent tout mauvais, et se vengent impertinemment de leur ennui sur la société, en lui imposant leurs personnes fort ennuyeuses : ce monsieur avait une lorgnette, et nous étions à l'orchestre !

Renfermé dans mon égoïsme de jouissance, et échappant à ce fâcheux par la religieuse attention que j'apportais à la représentation d'un chef-d'œuvre de Molière rendu par Mlle Mars, je ne m'aperçus pas d'abord de l'air méprisant et de la mine railleuse qu'affectait mon voisin en regardant la grande comédienne. Cependant il se retournait, piétinait, ricanait d'une manière insupportable; il devenait très-importun, je lui en fis l'observation.

« Vous avez bien de la bonté de reste, monsieur, me répondit-il, d'écouter et de voir tous ces gens-là. C'est exécrable !

— A la bonne heure, monsieur; c'est une question de goût; mais enfin je ne suis pas de votre sentiment. Je me trouve heureux, moi, et je m'amuse sans bruit, sans gêner personne, intérieurement ; je n'applaudis même pas, de peur d'interrompre ; faites de même, s'il vous plaît. Ennuyez-vous sans que j'en apprenne rien par votre gesticulation impatiente et vos rires ironiques.

— Mais je suis bien libre !

— Non; la liberté, entre gens bien élevés, consiste à ne rien faire qui puisse gêner autrui. »

Après quelques autres observations, il en vint à Mlle Mars, et me dit, son impitoyable lorgnette toujours à l'œil droit : « Pourquoi diable s'obstine-t-elle à jouer des jeunes femmes ? Oh ! comme ses traits... »

Et il me fit un portrait, riche de je ne sais quels détails, exagérés jusqu'au fantastique.

« Je ne vois rien de tout cela, monsieur.

— Mais, tenez, prenez ma lorgnette.

— Dieu m'en garde !

— Vous ne voulez pas être convaincu !

— Quelle nécessité, s'il vous plaît ? Mes yeux ne découvrent pas tous les malheurs que signale votre lunette. Je vois une taille charmante, un geste juste et fin, un sourire spirituel, des yeux jetant un vif éclat, des dents belles, des cheveux bien noirs ; j'entends une voix délicieuse, une parole de bonne compagnie; je saisis des intentions pleines de délicatesse; que me faut-il de plus? C'est toujours pour moi Mlle Mars, telle que je l'ai connue il y a vingt ans, quand elle en avait déjà trente-cinq, et que personne ne s'étonnait de la voir, fille de seize ans, d'une ingénuité ravissante, d'une malice naïve qui enchantait la foule, accourue chaque soir dans cette enceinte. Si ma vue s'améliorait, je ne viendrais plus à l'orchestre; j'irais chercher au fond de la galerie le point de perspective qui me laisserait mon illusion. Mlle Mars n'est pas pour moi un objet d'art ; je la regarde comme je ferais une belle peinture de Valasquez ou de Van Dyck, d'Holbein ou de Raphaël.

Quand je suis devant une tête de ces maîtres, je ne prends point une loupe; je me recule pour être juste à l'endroit d'où la tête peinte doit me flatter le plus. Si vous voulez seulement voir une jolie femme, cherchez dans la salle; puis si l'actrice ne vous paraît pas assez jolie, assez jeune, au lieu de regarder dans votre lorgnette par le petit bout; retournez-la. Voyez ensuite et écoutez. »

Il essaya et me dit: « Mais c'est vrai; la voilà une miniature adorable, et je la trouve ainsi, la petite Mars dont me parla souvent mon père.

— Quel mauvais service vous rendait votre lorgnette! Elle vous faisait injuste envers un talent qui n'a pas son égal et que nous ne regretterons que trop tôt. J'aime à voir une femme jolie tout autant que vous; mais dans un acteur, la beauté est un mérite secondaire. Je ne me suis jamais aperçu à la scène que la Pisaroni tordait la bouche en chantant. Garcia avait les yeux mal appareillés, ce qui ne l'empêchait pas d'être bien dans *Don Giovanni*. Garat avait une laideur prétentieuse, maniérée; personne n'y faisait attention quand il chantait; la passion le rendait beau. Fleury portait sa tête sur une épaule; il était vieux quand il se retira, et je n'ai point vu de jeunes gens plus sémillans, plus vifs, plus élégans que lui. Dans les rôles où elle montrait du talent, qui s'occupait de la figure de Mlle Duchesnois?... Que sont des défauts qui disparaissent quand on retourne sa lorgnette, ou quand on a le bon esprit de ne pas s'en servir? Mlle Mars a l'âge qu'elle a besoin d'avoir, parce qu'elle a la force et la grâce de cet âge; c'est tout ce qu'il me faut. Elle pourrait très-bien vous répondre comme le personnage du *Confident par hazard* :

Mon acte de naissance est vieux, mais non pas moi.

Mlle Dancourt jouait encore les *amoureuses* à soixante ans, et à côté d'elle brillaient Mlle Gaussin et Mlle Dumesnil, qui étaient jeunes; et non-seulement on la souffrait, mais on l'applaudissait. Qui Mlle Mars a-t-elle à ses côtés qui doive nous consoler de sa perte? Prenons donc notre parti d'un malheur contre lequel nous ne pouvons rien; d'autant plus que ce malheur n'est pas très-grand encore. Mlle Mars ne sera trop

âgée que le jour où sa voix mélodieuse sera devenue dure ou chevrotante, le jour où elle ne pourra plus marcher, où la parole s'éteindra sur ses lèvres qu'elle rougira en vain, où l'art lui manquera pour réparer les outrages du temps, et ce jour est bien loin de nous, soyez-en sûr. Monvel n'avait plus de dents, plus de force, quand il jouait encore Auguste; mais il avait une ame. On m'a dit que c'était tout au plus l'ombre de Monvel: c'était une ombre sublime! Nous n'en sommes point réduits à l'ombre de Mlle Mars, grâce à Dieu!... Lorsque le libertinage de l'imagination, que nous avons tous plus ou moins, vous poussera au théâtre, allez au Vaudeville voir Mlle Atala de Bauchêne et Mlle Vilhmen; allez aux Variétés, voir Mlle Marchetti et Mlle Jenny Colon. Ce sont de très-jolies femmes: que votre lorgnette fasse alors tout son jeu. Mais quand vous voudrez vous donner un plaisir du cœur et de l'esprit, venez ici étudier Mlle Mars; regardez-la surtout avec les yeux de l'intuition, et vous verrez comme vous la trouverez bien plus belle que ces quatre masques charmans, derrière lesquels il n'y a point de vie dramatique, point de sentiment artiste. »

Mon monsieur, tout en écoutant ce sermon, repoussait doucement avec la paume de sa main droite le petit tube de sa lorgnette dans le grand; il avait cessé de rire.

« Vous avez peut-être raison, me dit-il. Avouez cependant que la jeunesse et la beauté ne gâtent rien, même chez une excellente actrice.

— Assurément, comme l'or véritable va bien aux parures d'une femme de théâtre. Mais si le cuivre me fait l'illusion de l'or, parce que je le vois de loin, que m'importe qu'il soit cuivre ou or? Encore une fois, le tout est de se placer au point de perspective et de venir au théâtre avec les dispositions convenables. »

Nous n'échangeâmes plus aucune parole. La lorgnette descendit dans la poche de son propriétaire, qui, je dois le dire, écouta les derniers actes de *Tartufe* avec respect, et applaudit souvent Mlle Mars.

C'est en 1778 qu'est née Mlle Hippolyte Mars, la même année que madame la dauphine. On a dit que c'est à Versailles et

quelques heures après Marie-Antoinette que sa mère accoucha d'elle ; je ne sais ce qu'il y a de réel là-dedans; je n'ai pas été à même de vérifier cette tradition qui a eu cours dans le monde des arts. Mlle Mars et la dauphine, nées, comme on le veut, le même jour, dans la même ville et toutes deux d'une reine, — la reine de France et une reine de théâtre, — ont eu des destinées bien différentes. Le succès, le bonheur, l'admiration, l'amour, ont accompagné l'une; de grands chagrins, des malheurs sans nombre, la captivité, un triple exil et peut-être aussi l'injustice de l'opinion à son égard, ont éprouvé le courage et la résignation de l'autre. La fille de Marie-Antoinette a bien souvent pleuré quand tout souriait à la fille de la tragédienne! Un trône semblait promis à Marie-Charlotte, condamnée aujourd'hui à mourir sur la terre étrangère, dont trois révolutions lui ont appris l'inflexible chemin; le trône, c'est Hippolyte Mars qui l'a conquis : elle y est montée par la royauté du talent.

La mère de Mlle Mars était une actrice de province, jouant les premiers rôles tragiques; elle ne vint jamais s'essayer à Paris, parce que la persistance de son accent et de sa prononciation méridionale la condamnait à ne parler jamais qu'à des oreilles provençales, gasconnes ou languedociennes. Dans un voyage que fit Monvel, il rencontra Mme Mars : elle était belle, il était passionné : Monvel devint père [1]. L'enfant grandit jolie, mignonne, intelligente, comédienne par nature et comme par héritage. Il ne fut pas difficile à Monvel de deviner le talent théâtral dans une petite fille qu'il voyait sans cesse préoccupée de ces choses instinctives de l'art que le comédien véritable trouve tout seul quand l'acteur vulgaire a tant de peine à les rencontrer dans l'étude. Il était assez bien placé dans le monde, assez estimé comme homme de let-

[1] Mme Mars vit encore; elle habite Versailles avec Mlle Mars l'aînée, que nous avons vue à la Comédie-Française. Mme Mars est fort âgée. On a assuré que Mlle Hippolyte Mars, étant née le même jour que madame la duchesse d'Angoulême, a joui de la pension de cent écus faite par Louis XVI à tous les enfans nés à Versailles en même temps que sa fille. Je ne saurais affirmer si ce fait est vrai.

tres et comme artiste, pour faire élever la petite Hippolyte à l'ombre d'un de ces couvens d'où les jeunes bourgeoises sortaient épouses d'employés riches de la gabelle ou de la ferme des tabacs, de tabellions royaux, de gros marchands visant à l'échevinage ou à la prévôté, et même de fermiers-généraux. Il comprit qu'il ferait aux beaux-arts un tort réel, et cela au profit de quelque époux de comptoir, de quelque parvenu n'ayant au cœur aucune flamme artiste, incapable d'apprécier le trésor d'esprit et de grâces qu'il aurait possédé, et habile seulement à rendre malheureuse sa pauvre femme en l'accablant de joyaux, de bijoux, d'élégantes futilités, sans s'apercevoir qu'il y aurait eu d'autres contentemens,—des joies intellectuelles,—qu'il aurait tout-à-fait refusées à une jeune imagination. Il la destina donc au théâtre, se faisant un plaisir du devoir qu'il acceptait comme père et professeur. C'était Monvel que Monvel voulait perpétuer dans un talent féminin ; c'étaient la vérité et la noblesse, l'élégance et l'élévation, la finesse et la chaleur de l'ame qu'il voulait enseigner à sa petite élève, en qui d'ailleurs les germes de toutes ces qualités étaient bien manifestes pour son œil clairvoyant. Il n'y eut pas grand'peine, au surplus, car souvent, au lieu de montrer, il s'abstint même de donner des conseils qu'il voyait inutiles.

La pratique de l'art théâtral, ou ce qu'il serait plus juste d'appeler le *métier*, est si nécessaire que l'acteur ne saurait s'y livrer trop tôt. Monvel fit monter sur la scène sa fille aussitôt qu'elle fut en état de se faire entendre et comprendre. On la vit alors au théâtre de Mlle Montansier, remplir les rôles d'*enfans* avec une gentillesse rare à cet âge. Ce n'était point chez elle un fait de mémoire seulement que son débit, ce n'était point une chose laborieusement apprise et agréablement rendue que sa part d'action dans la pièce; c'était un art acquis, une raison agissante : c'était déjà de la comédie. On remarqua beaucoup cela, dans ce temps d'amour pour le théâtre, où il n'y avait pas de débuts sans importance, où tout sujet qui *promettait*, — comme on disait alors, comme on dit encore aujourd'hui, qu'il y a si peu de sujets qui promettent, — recevait des encouragemens et des directions de la part d'une critique attentive et éclairée; où un succès d'acteur et d'auteur mettait tout Paris en émoi, où enfin

c'était une affaire sérieuse que le plaisir de la représentation de la société sur la scène.

Ce fut chez Mlle Montansier que la très-jeune Hippolyte Mars joua la première fois le petit rôle du frère de Jocrisse, dans *le Désespoir de Jocrisse*, où Baptiste cadet remplissait le rôle du personnage principal, qui a fait ensuite la gloire de Brunet. J'ai entendu rappeler cela sur le théâtre des Variétés, le jour où Brunet, prenant sa retraite, faisait Jocrisse, et que Mlle Mars représentait la spirituelle et charmante Mme de Clainville de *la Gageure imprévue* [1]. C'était Brunet lui-même qui citait le premier succès de Mlle Mars, et il nous le disait tout bas; il avait peur, apparemment, le bonhomme, que Mme de Clainville ne l'entendît et ne rougît de ce souvenir, comme pourrait faire une grande dame d'aujourd'hui qui aurait commencé par l'atelier d'une couturière ou la loge d'un portier. Cette appréhension me fit bien rire; elle aurait sans doute bien amusé aussi Mlle Mars. Mlle Mars n'a rien à renier; et puis, dans l'art, Jocrisse, Clistorel ou Elmire, c'est tout un. Il n'y a pas de dérogeance au théâtre : Célimène pourrait bien jouer Cathos. Il faut plus de talent pour être Célimène comme Mlle Mars que Mme Jocrisse comme Mlle Flore : voilà tout. Qui rougirait d'avoir commencé par le petit Jocrisse serait un sot, entendez-vous, mon cher monsieur Brunet? et, vous le savez, Mlle Mars est femme d'esprit. Combien de peintres ont débuté par l'enseigne qui n'en rougissent pas. Un jeune homme qui s'est révélé tout-à-coup peintre de paysage très-distingué au Salon de 1833 a commencé par peindre des souliers sur les volets des cordonniers, et je ne suis pas sûr que ses souliers fussent aussi bons que ses paysages.

Des rôles d'*enfans*, Mlle Mars passa à ceux qu'on appelle *ingénuités*. Alors la critique commença à s'occuper d'elle; on signala cette grâce, cette décente espiéglerie, cette gaieté naïve, cette vivacité modeste, que nous avons applaudies en elle tant qu'elle joua *Henriette* des *Femmes savantes*, *Victorine* du *Philosophe sans le savoir*, *Agnès* de *l'École des femmes*, *Charlotte* des *Deux Frères*, *Betty* de *la Jeunesse d'Henri V*, et tous les autres rôles où elle a laissé une mémoire qui ne

[1] Le 30 novembre 1833.

s'effacera que lorsqu'il ne restera plus un seul spectateur de l'une des générations qui l'ont vue de 1800 à 1825. Jamais rien d'aussi parfait n'a paru au théâtre que Mlle Mars ingénue; jamais aussi succès n'a été si complet, si général et si durable. Pas une voix ne s'éleva, pendant vingt ans, pour protester contre cette admiration qui amenait la foule aux pieds de la séduisante jeune fille; l'envie ne lui trouva pas un défaut; les cabales, qui agitent si souvent le monde théâtral, furent enchaînées par le respect universel qu'inspirait son beau talent.

Talma cherchait quand Mlle Mars avait trouvé. Il passait par la déclamation outrée, par la diction monotone et lourde, par la profondeur qui ne sait pas encore se dissimuler, pour arriver au naturel sublime où il s'est élevé à la fin de sa carrière, pour parvenir à être vrai, de cette vérité noble, simple et élégante, que nous ne retrouverons peut-être plus, parce que l'art, qui a voulu se régénérer, a oublié Talma et ses grandes leçons. Mlle Mars, douée par la fée dramatique des prédispositions les plus heureuses, était parvenue tout de suite à ce vrai dont elle a saisi les nuances avec une rare sagacité. La nature, mais la nature choisie, — la seule qui en définitive mérite d'être imitée par l'art, — fut l'objet de toutes ses études. Elle avait de beaux modèles; elle eut assez de raison pour ne chercher à en copier aucun; elle se rendit compte de tous les procédés mis en œuvre par chacun pour se faire une manière originale, comme on examine curieusement tous les styles pour se faire un style à soi, dans la peinture ou dans les lettres. Rien ne lui échappa, parce qu'elle savait voir en véritable artiste; elle profita de tout, parce qu'elle savait choisir en critique raisonnable; elle ne ressembla à personne, parce qu'elle consulta consciencieusement sa propre nature, qu'elle sut ne la jamais forcer, et qu'elle sentit que toute imitation est stérile.

C'est dans le monde que l'artiste a besoin d'étudier la nature; les livres, les galeries, ne suffisent ni au comédien, ni à l'écrivain, ni au peintre. Mlle Mars rechercha la bonne société, et elle y fut accueillie comme elle devait l'être. Les agrémens de sa figure et de son esprit, ses succès qui avaient déjà de l'éclat et que chaque jour grandissait, la firent briller dans le cercle de Mlle Contat, qui recevait des gens du monde les plus

distingués, des artistes les plus célèbres. La fin du dix-huitième siècle et ce qui avait déjà fait du dix-neuvième une époque fréquentait le salon de la célèbre Contat. Cette comédienne avait beaucoup d'amitié pour Mlle Mars, qui, en sortant du théâtre Feydeau, dirigé par Sageret, était venue, sans débuts, faire partie de la troupe du Théâtre-Français. Ce fut elle, pour ainsi dire, qui la produisit et qui jeta sur ses pas les illustrations de l'époque. Mlle Mars se trouva donc au milieu d'objets d'études variées, observant toutes les natures, et assez habile pour rejeter ce qui manquait de grâce et de grandeur dans les différens types qui se présentaient à elle. Les femmes, qu'elle devait représenter tour à tour ingénues, amoureuses, coquettes, mères — et plus tard aïeules, — posaient devant la jeune actrice sans qu'elles s'en doutassent, mais non sans laisser un souvenir, un trait, un geste, un sentiment, dans le répertoire qu'elle se composait en secret.

Ce fut, je crois, en 1812 que Mlle Mars, qui était aussi attrayante *amoureuse* qu'*ingénue* respectée, — *puero reverentia,* — étendit son domaine dans les grands premiers rôles de la comédie. Ce fut une hardiesse et ce ne fut pas une témérité. Mlle Contat se retirait, laissant une succession difficile à recueillir; Mlle Mars se présenta, et on l'admit à hériter : elle fut *Sylvia* comme elle avait été *Rosine* et *Henriette*. Je n'ai jamais vu Mlle Contat, et j'ai entendu dire que Mlle Mars n'a pas toute l'ampleur de talent qu'avait cette actrice dans les rôles de *grandes coquettes ;* c'est possible. Il est peut-être vrai que certaines des qualités de Mlle Mars qui en firent une fille parfaite parurent un peu trop dans la femme qui trompe ses amans, déjoue des rivalités, et mène une intrigue au profit de sa coquetterie; mais je crois que le reproche est de peu de valeur. Mlle Contat avait créé un type grandiose, qui allait le front haut, l'œil ouvert, la démarche assurée, qui parlait résolûment, était fier et fort : cela devait être beau, j'en conviens; mais Mlle Contat avait une autre organisation que Mlle Mars ; elle obéissait à sa nature, et je ne sais pourquoi on reprendrait Mlle Mars de céder à la sienne, moins puissante, moins énergique que tendre, aimable et spirituelle. D'ailleurs Mlle Contat avait vu dans le monde des coquettes, et Mlle Mars jamais.

Autrefois, avant la révolution de 1789, il y avait chez les femmes des traditions galantes; elles dataient du seizième siècle, et s'étaient religieusement conservées en traversant le long règne de Louis XIV et celui de Louis XV. L'amour était alors, comme la guerre, une affaire de tactique, de stratégie; on se défendait en attaquant, on se faisait assiéger en règle par deux ou trois amoureux à la fois, laissant à chacun des espérances, et tombant enfin, par caprice, devant celui qui avait le moins combattu. C'était un art que cette coquetterie; les filles de bonne race en apprenaient les premiers principes de mesdames leurs mères, qui avaient gagné leurs grades dans ces batailles où les prunelles, le costume, le rouge, les mouches, les billets doux, les larmes, les dépits et les sermens, faux comme les dépits et les larmes, étaient des armes convenues. Je crois bien que Brantôme et Bussy-Rabutin ont exagéré les portraits qu'ils ont faits des femmes de leur temps; mais je ne puis me refuser à croire aux coquettes par goût ou par passe-temps. Ce sont surtout celles-là que nous connaissons au théâtre; ce sont elles aussi qui marquèrent la fin du règne de Louis XV, et qui se perpétuèrent encore du temps de Louis XVI. Mlle Contat vit ces femmes et les représenta; Mlle Mars ne vit rien de pareil. Sous le directoire et sous l'empire, il y eut des femmes fort adonnées à l'amour, ce qu'on peut appeler des courtisanes de bon ton; il n'y eut pas de coquettes. Mlle Mars n'avait rien à étudier chez ces Laïs de la république et de l'armée, qui parodiaient la Grèce et Rome dans leurs vêtemens immodestes et dans leurs dépravations affichées. Elle fut donc obligée d'imaginer, ne pouvant s'inspirer d'une nature que dégradait le vice bourgeois, prétentieux et sans goût.

Si j'avais quelque chose à reprendre dans le talent de Mlle Mars, — et c'est presque un sacrilége d'y penser, — ce n'est pas la comédie qui m'en fournirait le prétexte, mais le drame. Mlle Mars avait compris que l'expression violente de certains sentimens répugnait à son organisation artiste; elle avait de la finesse et de la dignité où il aurait fallu de la force et de l'emportement, elle avait une voix douce, pure, musicale, où un organe ferme et puissant aurait été nécessaire; elle riait si bien qu'il lui aurait été difficile de bien pleurer: aussi ne joua-t-elle

jamais la tragédie. Quand Mlle Volnais répandait des torrens de larmes, en princesse que les exagérations de la déclamation classique contraignaient à se désoler sans cesse, quand Mlle Bourgoin faisait de *Chimène* une petite pensionnaire évaporée et une jolie grisette qui se fâche, quand le réglement du théâtre forçait Mlle Rose Dupuis, qui n'y avait aucune vocation, à se perdre en douleurs tragiques, Mlle Mars restait dans sa sphère (1). Qu'eût-elle fait d'Ériphile, de Junie, d'Andromaque ou de l'amante du Cid? Je n'en sais rien ; mais je lui sais gré du bonheur qu'elle a eu de ne pas être soumise à une règle absurde qui l'aurait faite probablement tragédienne médiocre, tandis qu'elle était sublime comédienne. Pourquoi donc s'est-elle donnée au drame depuis quelques années, au drame qui fait violence à son talent? Mlle Mars a une excuse, et je me hâte de le reconnaître.

La comédie était devenue presque impossible à faire; tous les rangs se confondaient dans l'égalité constitutionnelle; plus de castes, plus de distinctions sociales, plus de différence dans les habits et dans les ambitions, plus de couleurs tranchées, par conséquent plus d'oppositions dans le tableau théâtral. Molière et quelques-uns de ses successeurs avaient tout dit sur les caractères et sur les grandes misères du cœur humain. Picard avait rendu toutes les nuances du ridicule des classes intermédiaires ; la haute comédie de l'empire n'avait été qu'un calque, parfois heureux, de la comédie du dix-septième siècle; mais elle n'avait rien eu de commun avec la société française dont elle était contemporaine. Quant à la tragédie, c'était la copie froide et inanimée, le masque inerte ou la silhouette de la tragédie, telle que trois grands artistes, épris des beautés antiques, l'avaient conçue. Corneille, Racine et Voltaire n'avaient rien laissé à faire: aussi depuis eux ne fit-on que les recommencer, tâche périlleuse, où s'épuisèrent des hommes de talent, à qui il ne manquait peut-être que l'intelligence d'une mission nouvelle. Le théâtre s'était modelé sur l'empire et le directoire, comme les arts du dessin et la poésie lyrique. Napoléon aimait les anciens, et puis il succédait à un gouverne-

(1) Mlle Mars n'a jamais joué qu'un rôle dans une tragédie, Benjamin de l'*Omasis* de M. Baour de Lormian.

ment qui n'avait que trop imité les républiques de l'antiquité. Il y avait dans les modes du temps une imitation servile du romain et du grec : l'empereur, c'était *César;* nos demi-brigades, nos régimens, devenaient des *légions*, dans le langage officiel des poètes; on montait au *Capitole*, à Notre-Dame de Paris, pour une victoire; on élevait sur les fondations d'une église dédiée à sainte Madeleine un *Temple de la Gloire;* une autre église catholique devenait le *Panthéon;* on avait eu des *enfans de Mars*, et l'on avait des *vélites;* on faisait des *sénateurs*, après avoir fait des *tribuns;* la langue se chargeait de grec : les maisons, les meubles, affectaient des ornemens antiques : on ne peignait plus que des Grecs et des Romains, quand la représentation des batailles laissait un peu de temps; on frappait des médailles qui n'étaient françaises que par des allusions latines; la colonne Vendôme n'osait pas même porter à sa base une inscription intelligible pour le peuple de Paris, qu'on prenait pour celui du *Forum*. C'était une manie; elle réduisait l'art au pastiche. L'art finit par se lasser de ce travestissement continuel, et il tenta une révolution. Bientôt, comme il arrive toujours, il alla trop loin; il brisa toutes les idoles, renia tous les dieux, se jeta au hasard dans les routes de l'inconnu. Il avait été gêné, emmaillotté dans une forme sacramentelle; il abjura non pas seulement cette forme, mais toute forme pure et noble; son mot d'ordre était *nature et vérité*, et il fut presque toujours exagéré ou menteur; sa nature fut triviale, sa vérité repoussante. Le théâtre, pour sa part, se montra souvent moins sage encore que la peinture; il eut des excès qui nuisirent à la réforme, au lieu de la servir. La révolution était nécessaire, légitime : on la rendit ridicule. — Ce n'est pas ici que des preuves peuvent être apportées à l'appui de ces assertions; mais je m'adresse à des lecteurs dont la mémoire est fidèle, et qui se rappellent les dix dernières années.

Mlle Mars, comme Talma, voulut prêter son secours à la réforme : c'était un bien bon sentiment : mais, selon moi, elle s'y laissa aller à ses risques. Ce n'est pas que dans quelques ouvrages elle n'ait eu de belles choses, et n'ait pas fait preuve d'un grand talent; je n'ai garde de me refuser à ce qui est évident. Mais pour avoir été plus parfaite qu'aucune autre actrice, Mlle Mars n'a pas été excellente, comme elle l'est dans la co-

médie. Elle s'est fatiguée sans rien ajouter à sa gloire. Dans le drame qui pleure, qui s'exaspère et se tord, dans le drame qu'on fait aujourd'hui, s'arrachant les cheveux, se traînant sur les genoux, balayant le théâtre avec un corps de femme désolée, Mlle Mars n'a point cette dose de mauvais goût qui est nécessaire pour descendre à une réalité violente. Sa voix, quand elle se grossit pour se passionner, ne cesse pas d'être agréable; c'est une jeune fille qui se fâche, ce n'est pas une femme qui crie, et le drame actuel veut des cris. Il faut moins de génie que de fureur pour jouer ces pièces qui commencent par la fureur et finissent par la folie. Le drame qui convient à Mlle Mars, c'est *Édouard en Écosse*, c'est *Valérie*, c'est la fin du *Mariage d'argent*, ce sont quelques scènes de *l'École des Vieillards* ou de *la Fille d'honneur*, c'est *Henri III*; mais malgré son charme et la supériorité de son talent, *Hernani* ne lui convenait pas, encore moins *les Enfans d'Édouard*. Mlle Mars, c'est le goût, c'est la haute comédie, la comédie élégante et spirituelle, la comédie de détails, qui admet la finesse, la grâce du débit, les transitions habiles, les sourires pleins de malice ou de bonté; tout ce qui tend à la défigurer, à lui faire perdre le calme qui est sa beauté, est antipathique à sa nature, et par conséquent à son talent. Mlle Mars ne peut pas être la Niobé; elle est heureusement condamnée au rire.

La comédie ancienne n'a plus de soutien que dans Mlle Mars. Talma soutenait aussi l'ancienne tragédie; il la résumait en lui, et s'il avait vécu il l'aurait fait survivre aux révolutions et aux réactions de l'art. Mlle Mars nous doit Molière; qu'elle laisse le drame à d'autres et nous donne la comédie. Elle nous a fait aimer Marivaux, et je ne regarde pas cela comme un de ses péchés, ainsi que des critiques trop absolus l'ont regardé; qu'elle nous joue donc Marivaux, où elle est parfaite, car elle a su rendre vrai tout ce qu'il peut y avoir de faux et de maniéré dans l'auteur du *Jeu de l'Amour et du Hasard*. Mlle Mars est un très-grand artiste; pour la bien juger, il faut se rappeler qu'elle fut une comédienne éminente sur un théâtre qui possédait Molé, Monvel, Fleury et Mlle Contat; il faut la comparer à Mlle Leverd, qui eut certes beaucoup de talent; à la belle Mlle Dupuis, dont le mérite modeste eut tant de peine à conquérir le rang distingué qu'il occupe aujourd'hui; à

Mlle Mantes, dont les bruyans débuts ont été suivis de succès si paisibles ; à Mlle Noblet, à Mlle Brocard, à la très-gentille Mlle AnaïsAubert ; enfin, à Mlle Plessis, très-agréable, très-intelligente. Je ne parle pas de Mlle Bourgeois, qui faisait applaudir une certaine candeur, une bouche en cœur toujours souriant, et deux ronds et jolis yeux noirs dont Sophie Arnoulx aurait énergiquement caractérisé le langage. C'était une femme agréable qui avait l'habitude de la scène, mais qui ne se doutait pas que la comédie fût un art élevé, le plus difficile peut-être de tous, quoiqu'il ne soit qu'un art traducteur.

J'espère que la carrière de Mlle Mars n'est pas achevée, car chaque fois que j'ai le bonheur de la voir dans la comédie, je la trouve plus complétement belle ; elle est pour moi comme les pièces de Molière, dont la dernière que j'entends est la meilleure.

Nous entendons chaque jour beaucoup crier contre ce siècle qui méconnaît, dit-on, les talens et ne sait pas les *payer ;* puisqu'il faut parler d'argent après avoir analysé un grand mérite, voyons, par rapport à Mlle Mars, si le reproche adressé à l'époque est bien juste. — Mlle Mars n'est plus sociétaire du Théâtre-Français, et ce titre qu'elle eut autrefois, quand il pouvait s'escompter sur la place 12 ou 1,500 francs par mois, elle n'a point à le regretter aujourd'hui qu'il n'ajoute rien à la fortune ni à la considération des artistes qui en jouissent. Sociétaire du Théâtre-Français, c'est à peu près maintenant comme maître des requêtes au conseil d'état en service *extraordinaire ;* qualification qui va assez bien sur une carte de visite ou un billet de faire part, mais ne rapporte rien. Mlle Mars est pensionnaire, et sa part dans la subvention est ce qu'était celle de Talma : *Trente mille francs.* A ces trente mille francs est attaché le devoir de jouer trois fois par semaine. Le directeur ajoute un *feu* chaque fois que l'actrice dépasse les limites de ses obligations. Deux mois de congé, qu'on peut évaluer au moins *quatorze* ou *quinze mille francs,* sont accordés chaque année à Mlle Mars. Indépendamment de ce traitement, dont l'ensemble monte, comme on voit, à *quarante-cinq mille francs* environ, Mlle Mars touche une pension fixe proportionnée au nombre de ses années de service ; cette pension est de huit mille

et quelques cents francs. Elle suppose un peu plus de trente-cinq ans de présence à la Comédie-Française. L'époque précise de l'entrée de Mlle Mars à ce théâtre n'a jamais été constatée officiellement; les registres de la comédie n'ont rien donné de positif à cet égard ; et l'estimable actrice, consultée par ses camarades sur un point de fait qu'elle seule pouvait résoudre, s'est abstenue de prononcer. Mlle Mars a dit qu'elle ne se souvenait pas, et que c'était au comité à avoir de la mémoire pour elle dans une question d'argent. Elle aurait pu, pour ajouter au taux de sa pension, se donner aisément un an ou deux de plus, — non pas un an d'âge, c'est un an de service que je veux dire, — puisque ce qu'on appelle la notoriété publique porte à 1793 l'époque de ses débuts au Théâtre-Français. En ajoutant les 8,000 francs de sa pension aux 45,000 du traitement et du congé, et en supputant les *feux* extraordinaires pour les représentations que Mlle Mars donne en dehors de son engagement, on peut dire que cette admirable comédienne gagne au moins une *soixantaine* de mille francs. Ce n'est pas trop, assurément; mais enfin le siècle n'est pas ingrat!

Mlle Mars a dans le monde le train d'une personne riche. Je vois passer tous les jours sous ma fenêtre un équipage d'un fort bon goût, qui transporte Mme Elmire, de son joli hôtel de la Nouvelle-Athènes au théâtre de la rue de Richelieu; car Mlle Mars a un hôtel dans ce quartier, où la gloire militaire, représentée par l'illustre maréchal Gouvyon-Saint-Cyr, et les arts représentés par Talma, MM. Horace Vernet, Picot, Mauzaisse, Alaux, Thomas, Arnault, Henri Monnier, Mmes Mars, Duchesnois et Hautebourg, se donnèrent rendez-vous il y a quelques années. Les destinées de la Nouvelle-Athènes sont changeantes comme celles du monde : Talma et le maréchal Saint-Cyr sont morts depuis long-temps : Thomas, le peintre d'histoire, que les malheurs de la propriété avaient rendu fou, vient de mourir; M. Mauzaisse a quitté sa petite maison, qu'il s'était peut-être trop hâté de faire bâtir; Henri Monnier a quitté la rue de La Rochefoucault pour l'exploitation de la province et de l'étranger; Horace Vernet va revenir à son hôtel, dont six mois de séjour à Rome l'auront éloigné; Mlle Duchesnois cherche à vendre le sien, qui paraît ne plus convenir à sa fortune!...

Mlle Mars conserve sa charmante habitation, où elle se montre, comme femme, l'héritière des manières élégantes de Mlle Contat, dont elle est l'héritière comme comédienne. Les réunions intimes, chez Mlle Mars, sont, dit-on, très-agréables; c'est une chose facile à croire quand on sait que cette femme, dont l'esprit est passé en proverbe, reçoit l'élite des arts et de la littérature.

Je ne sais si en parlant de la fortune de Mlle Mars, il faut mentionner un certain legs que lui laissa, il y a peu d'années, un vieillard adorateur respectueux de ses charmes et de sa vertu, dont il avait éprouvé les rigueurs. On a parlé d'affaires de bourse; mais ce sont des détails dans lesquels il ne me convient pas d'entrer, quand bien même je les connaîtrais autrement que par de vagues ouï-dire. J'avoue seulement que j'ai peine à me figurer Célimène ou Sylvia quittant les petits marquis, ses adorateurs, pour donner audience à un agent de change; je ne comprends pas la bouche qui dit si bien :

Faut-il prendre un bâton pour les mettre dehors?

prononçant les mots barbares de : Report, fin de mois, marché à terme, couverture et différence! Une chose que tout le monde a racontée, c'est que Mlle Mars, éprise de l'idée qui avait passé par toutes les têtes artistes, de travailler à l'embellissement de Paris, avait acheté des terrains dans un quartier où la civilisation n'était pas encore parvenue. Cette fièvre des constructions tomba, et Mlle Mars, comme beaucoup d'autres, en fut, hélas! pour son bon vouloir d'amélioration.

Je dois peut-être, en finissant, m'excuser d'avoir vu dans Mlle Mars la femme du monde, après avoir vu la comédienne; mais j'espère n'avoir point été indiscret. Je serais désolé d'être sorti du seul rôle qui me convienne, en complétant pour le lecteur Mlle Mars, que d'abord je voulais peindre en laissant la rampe entre elle et nous; mais le public veut savoir la valeur commerciale, — je rougis presque de cette expression! — la valeur exprimée en francs des talens qu'il admire, et il a bien fallu dire quelque chose des avantages que l'actrice retire de sa position d'artiste. L'hôtel, le carrosse, les appointemens, sont publics comme le talent qui les a produits et

les justifie ; j'ai pu en parler : tout le reste est secret, et je n'en ai pas dit un mot. J'aurais à parler de Mlle Lecouvreur que je ne me tairais pas sur le maréchal de Saxe; mais Mlle Lecouvreur est de l'histoire, comme le vainqueur de Fontenoy.

A. JAL.

UN CARNAVAL DE JEAN-PAUL.

Je vais essayer de donner quelque idée d'un roman de Jean-Paul Richter, qui m'a paru mériter d'être traduit.

Jean-Paul a voulu placer en contraste, d'une part, la sensibilité naturelle dans son développement le plus ingénu et le plus ardent, d'une autre, la sensibilité factice, née des romans, du théâtre et d'une civilisation raffinée. Deux personnages représentent ces deux idées : Albano de Césara est le type de la vérité, de la nature et de l'élan vers l'idéal; Roquairol est le symbole du mensonge, de l'exagération, de tout ce qui est romanesque et théâtral.

La pensée intime de l'auteur allemand s'attaque aux imitateurs ridicules de Werther, de Jean-Jacques et de Kotzebue: mais cette attaque se mêle à un enthousiasme très-vif pour la sensibilité réelle. Cette double intention, à la fois exaltée et satirique, se fait sentir dans tout le roman symbolique et bizarre que Jean-Paul a intitulé TITAN.

Roquairol est une espèce de lord Byron anticipé : il a cru devoir, comme Werther, commencer la vie par le suicide. Il a choisi pour théâtre de cette action un bal, et il a eu l'adresse de se manquer. Césara, le jeune homme naïf, touché de cette preuve d'héroïsme, et trop ingénu pour la soumettre à un rigide examen, recherche l'amitié de Roquairol, qui, pétri d'affectation, a soin d'envelopper de mystère son entrevue avec Césara. Il promet à ce dernier de venir le trouver, soit au bal qui a lieu dans la Redoute, soit après le bal, dans un parc funèbre qu'il a nommé le *Tartare*.

Voici la description très-singulière du bal masqué auquel

assiste Césara. J'ai conservé l'étrangeté des locutions allemandes.

..... « Ce soir-là, il prit un masque pour la première fois; il avait choisi un costume de templier; sa tournure et la nature de ses sentimens lui interdisaient un déguisement comique. N'était-ce pas quelque chose de solennel que l'adoption de ce costume, espèce de linceul d'un ordre éteint et assassiné?

Il allait donc voir son ami Roquairol, le cœur de sa poitrine. Il interrogea de nouveau tous ceux qui pouvaient lui donner des renseignemens sur les détours du parc funèbre, dans lequel Roquairol devait se trouver après le bal. A dix heures il partit pour la Redoute, et des pensées d'amour, d'amitié, d'avenir, l'accompagnaient....... Comme son cœur battait vite!...

Il entre enfin, pour la première fois de sa vie, dans ce monde de marionnettes qu'on appelle une fête. Il croit voir un bal s'ouvrir dans le royaume des morts. Ces figures noires, ces masques troués, ces yeux qui brillent derrière comme autant d'escarboucles, ce mélange et cette parodie de tous les rangs, ce tumulte et ce tourbillon de la danse, sa solitude sous le masque, jettent dans son cœur tout un monde de pensées shakespeariennes... Il croit vivre dans une île enchantée, au milieu de génies et de transformateurs.

Ah! pensa-t-il, c'est là que Roquairol, mon ami inconnu, a voulu mettre fin à sa vie; c'est là l'échafaud où il a voulu déchirer sa jeune existence comme un voile de deuil... Et il regardait autour de lui, comme s'il se fût attendu à le voir répéter cette scène de Werther.

Aucun masque ne s'offrit sous lequel il pût deviner une figure. Cette nombreuse famille des arlequins, des postillons, des turcs, des paillasses, ne pouvait cacher son ami le sentimental. Il parcourut, silencieux et solitaire, tous les quadrilles où l'on dansait l'anglaise, et plus de dix yeux de femmes, attachés au panache de son casque, cherchèrent à percer la feuille de cire qui cachait ses traits.

Enfin un domino s'approcha de lui à grands pas et assez lourdement; sa taille semblait celle d'une femme, sa démarche celle d'un homme. Cet être équivoque saisit la main de Cé-

sara, comme pour l'inviter à danser avec lui. Césara ne dansait pas; il laissait la danse aux cervelles vides. Il se trouva fort embarrassé pour repousser une agression si familière : il ne pouvait se montrer grossier envers une femme; car s'il était impérieux, il était poli. La fierté s'unit bien à la galanterie, comme les lames de Damas conservent, après avoir été trempées dans l'huile de roses, un délicieux parfum. Mais la dame prétendue se pencha vers son oreille, et lui dit à voix basse :

« Je suis le grand-maître de la garde-robe, le souverain général de l'étiquette, l'arbitre de la parure, M. de Falterley, si célèbre à la cour.

— Ah! je comprends, s'écria Césara, quelque chose de mitoyen entre les deux sexes. Et Roquairol, où est-il ? quel costume porte-t-il?

— Il n'est pas arrivé, » répondit le grand-maître de la garderobe : et Albano s'éloigna du souverain de l'étiquette, de l'arbitre de la parure.

Tout le monde reconnaissait Albano, qui ne reconnaissait personne. Il en est ainsi dans le monde, où l'homme naïf, qui porte sa naïveté au milieu des masques humains, a tant de désavantage.

Mais voici, parmi les nouveau-venus, un gros personnage singulier; il est convexe par devant et convexe par derrière; un double buffet remplit cette double convexité; le buffet des hommes est rempli de dragées d'or, de pastilles argentées et de saucisses succulentes; le buffet des femmes est garni de blanc-manger, de crême fouettée et de pralines, qu'il offre dextrement aux uns et aux autres : flatteries légères pour celles-ci, séductions solides pour ceux-là. Vint ensuite une société composée de cartes à jouer, qui, dans un ballet préparé d'avance, se mêlèrent, se coupèrent et se jouèrent comme si elles eussent été de carton. On s'occupait beaucoup de cette partie de piquet vivant, lorsque le favori du prince entra sans masque, couvert seulement d'un domino : et, ce qui surprit beaucoup l'ingénu Césara, il devint bientôt l'étoile polaire des danseurs et le tourbillon cartésien qui les entraîna tous dans son vol.

Puis arriva un boiteux, portant devant lui une grande caisse

CRITIQUE DRAMATIQUE.

STYLE ET SENTIMENS DU DRAME MODERNE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — LA VÉNITIENNE, DRAME EN CINQ ACTES.

La Vénitienne Theodora qui donne son nom à ce drame est une de ces belles courtisanes qui renouvelèrent, dans l'Italie du moyen âge, les royales splendeurs des Aspasies et des Laïs de la Grèce. En remontant même jusqu'au dixième siècle, nous trouverions ce nom historique porté par une dame de Rome, qui s'était fait de ses nombreux amans une vraie cour féodale, qui régna pendant trente ans sur les factions romaines, et disposa de la tiare en faveur de Jean X, lequel par parenthèse ne s'en montra pas indigne. Sa fille Morozia continua cette domination, et mit son propre fils sur le trône pontifical.

La Theodora du drame nouveau se vante d'être la reine de Venise; elle a son livre d'or comme la république elle-même, et n'y inscrit que des noms célèbres. Elle se donne à Raphaël pour un tableau, à l'Arioste pour un chant de l'ORLANDO, à Falieri pour une victoire sur les Turcs. Theodora est la première notabilité de Venise; il y en a une seconde : le bravo. Le bravo est l'espion

armé du sénat, le bourreau de nuit; il frappe comme le destin : tous ses coups sont imprévus; et le peuple se contente de le maudire. Ces deux notabilités ne se connaissent que de nom. Il y a pourtant certains rapports entre eux qui doivent les rapprocher : le bravo a été marié; mais il croit avoir tué sa femme : Theodora a eu un mari; mais elle en a reçu un coup de poignard et elle passe pour morte. Aussi a-t-elle changé de nom pour régner sur des cœurs moins soupçonneux que celui de son jaloux, sans s'inquiéter de ce qu'il est devenu.

Le bravo reçoit l'ordre de tuer un pauvre vieillard qui gêne l'amour qu'un noble de Venise éprouve pour sa pupille. L'ordre est en règle : le bravo se prépare à l'exécuter; mais presque au même moment entre chez lui, par la fenêtre, un inconnu qui lui demande asile, se dit proscrit et décidé à se couper la gorge avec lui s'il refuse. Le bravo n'a garde : les voilà d'accord. L'inconnu demande alors l'adresse du bravo; le bravo, sans se découvrir encore, lui indique où il le trouvera dans une heure. L'inconnu est exact au rendez-vous; et, usant toujours de son argument sans réplique, il obtient du bravo qu'il lui cède son masque et son costume pendant deux jours. Le bravo tue d'abord le vieillard, et son successeur par intérim entre en fonctions fort agréablement. Le but de l'inconnu, qui s'appelle Salieri, ou peut-être Salfieri, est de chercher sous l'incognito du masque une jeune fille réfugiée à Venise, d'où il est proscrit lui-même. Le bravo, lui, mieux déguisé avec son visage à découvert qu'avec son masque bien connu, profite de ses deux jours de vacances pour jouer le seigneur étranger, le riche marchand, le sorcier, etc., intriguant l'un, mystifiant l'autre, et prenant sous sa protection la jeune Violetta, dont il a tué le père putatif. Il nous dit bien qu'il a quelque autre chose en tête, mais il ne s'en occupera sérieusement qu'au dénoûment.

Or la jeune Violetta se trouve être, sans le savoir, la fille de Theodora, qui fait en public la courtisane et la bonne mère en secret. Mais, apprenant que Violetta a été enlevée par un seigneur inconnu, Theodora avoue tout haut sa maternité, et charge le pseudo-bravo de lui chercher son trésor. Celui-ci accepte, à condition qu'elle lui octroiera un don; mais, après avoir cherché en vain, c'est chez son hôte qu'il rencontre enfin Violetta. Salieri supplie son Sosie de rendre Violetta à sa mère, afin de se la faire donner à lui-même en mariage pour récompense. Le vrai bravo

dorées... Et des maisons étincelantes sous le soleil... Elle a pour divinités (petites divinités charmantes et naïves) l'art et la vertu qui nous enlacent de leurs guirlandes. Plus tard ce sont des dieux sévères qui commandent et ne caressent plus. Dans la jeunesse, le temple qu'on érige à l'amitié est un sanctuaire aux colonnes d'albâtre, un beau temple grec; plus tard, nous n'avons plus pour elle qu'une pauvre chapelle gothique, étroite et sombre. »

L'ame d'Albano de Césara était encore une mer pure, éclatante aux feux du soleil, parsemée d'îles verdoyantes et reflétant les images de la vertu et de l'amitié. Il avait foi dans son nouvel ami, et quand, le lendemain du bal, il retrouva cette tête chérie, seul trésor qu'il en eût rapporté, combien il souffrit! Cette tête était froide et chauve; il se dit: « Le voilà donc cet homme qui a voulu mourir avant même d'avoir essayé de vivre; le voilà! Il s'est élancé dans le néant, il est retombé sur le bord de sa fosse, et là il végète seul! Je lui tendrai la main, moi, je le ramènerai dans l'existence et le bonheur!

» Un homme qui vit encore après avoir tenté de mourir est une affreuse chose; c'est un homme qui a brisé avec effort les portes de ce monde, où rien ne le retenait plus. Toute sympathie entre lui et nous est éteinte. C'est un fantôme; il vit d'une vie factice. Hôte inconnu, pourquoi se trouve-t-il parmi nous? Qu'y vient-il faire? Nous craignons à chaque instant qu'il ne nous échappe, et nous ne pouvons nous fier à lui. » Ainsi pensait Albano qui déplorait la destinée de Roquairol, son inquiétude, ses agitations, et qui le regardait comme un voyageur incertain, tantôt défaisant ses paquets, tantôt les refaisant pour le départ.

Dès le matin il alla voir Roquairol. Voici quel était l'appartement du jeune homme: Une tente d'officier, une loge d'acteur, une antichambre de ministre! Il y avait là quelque chose du courtisan, de l'homme de coulisses et de l'homme de guerre. Sur la table, vrai champ de bataille, gisaient étendues des populations de livres souillés et détruits; un masque blafard reposait sur les tragédies de Schiller, un pistolet sur un calendrier de cour; dans les rayons de la bibliothèque, une poignée d'épée coudoyait la savonnette; un pot de pommade s'ap-

pavait sur un mouchoir mouillé, un bâton de chocolat sur un chandelier vide. Toutes les petites vanités d'une petite vie étaient représentées par un symbole. Sur la cheminée, le sablier n'avait pas été retourné et le sable ne coulait plus... Deux chapeaux à plumes étaient attachés sur deux bois de cerf... Des billets et des cartes de visites avaient été piqués aux rideaux, comme des papillons... Césara, naïf jeune homme, admirait tout cela. « Quelle existence remplie ! quelle souplesse d'ame ! que ce Roquairol est grand! qu'il est sensible! qu'il est digne d'envie! »

Hélas! l'idole d'amitié choisie par Albano n'était pas ce qu'elle paraissait! L'amitié a ses erreurs comme l'amour.

C'était un cœur plein de tendresse féminine et d'ardeur virile que celui d'Albano; et quand ce cœur vierge se rapprochait du cœur flétri de Roquairol, quand cette sainteté pure de la jeunesse enthousiaste était en contact avec la sécheresse de cette maturité précoce et hypocrite; quand ces yeux, pleins de larmes honnêtes, s'arrêtaient sur ces yeux morts et ternes, sur ce visage déjà ridé de Roquairol; ce dernier avait honte; il sentait son infériorité et son vide; il était tenté de dire à son ami : « Tiens, Albano, je ne suis pas digne de toi ! »

Mais il pensait ensuite : « *Je le perdrai. Les hommes ont une orthodoxie morale, une sevérité de jugement que n'ont pas les femmes : celles-là, on les ramène avec des mots, et leur tendresse l'emporte sur nos torts. Je ne veux pas perdre Césara, car cet homme m'ennoblit.* »

Entends-le, bon ange! C'était là une noble pensée!

Roquairol au surplus, le faux sentimental, l'enfant du siècle, en était la victime.

De nos jours on use si vite les sentimens, on fane si vite les affections ! Il y a tant de romans, tant de théâtres, tant de passions factices, tant de voluptés factices ! A vingt ans la sensibilité est émoussée. Nos jeunes gentilshommes ressemblent aux habitans de ces îles lointaines dont l'atmosphère est chargée d'aromes si pénétrans et si brûlans, qu'ils n'en reconnaissent plus la saveur, que leurs nerfs se corrodent, que leur odorat s'éteint, que leur palais se scarifie ! Pour eux la feuille des roses n'est plus bonne à rien, si ce n'est peut-être à remplir des matelas, comme autrefois chez les habitans de Sybaris.

On les baigne dans le roman, on les berce dans la passion théâtrale. Enivrés de tout ce nectar, comment sentiront-ils la vie? Il leur faut des épines. N'ont-ils pas goûté tout le miel de la science et des passions? Ne sont-ils pas rassasiés et affadis? Donnez-leur de la bière, puis du vin, puis de l'alcohol! Ce n'est pas assez; ils boiront de la flamme. Pauvres êtres, chez lesquels tout ce qui fait le bonheur de l'homme n'a pas été développé, et qui ne gardent plus que deux élémens d'incendie, *savoir* et *jouir*! Leur vie, la vie de Roquairol et de mille autres, est un plancher de napthe ardente, sur lequel on ne poserait pas le pied sans en tirer du feu: imagination, savoir, tout concourt à augmenter l'incendie, et l'incendie s'élance, redouble de force et dévore ses propres alimens. Pour ces *brûlés de la vie*, il n'y a rien de vrai, rien de faux, rien de pur, rien d'entier, pas de nouveaux plaisirs, pas de vérités nouvelles, pas de plaisirs anciens, pas d'anciennes vérités. Rien, rien qu'un avenir d'orgueil, de contradiction, de dégoût, d'ennui, de marasme et de décrépitude. Heureux encore si l'imagination leur reste, et si d'un coup d'aile elle veut bien soulever le linceul de ce cadavre, qu'ils nomment leur existence!

Voilà Roquairol!

Pauvre jeune homme! tu n'as pas seulement escompté les idées, tu as escompté les sentimens; ton avenir est désert. Tu as dissipé ton héritage avant d'en être possesseur; tu as desséché d'avance les vastes plaines de la nature, qui n'ont plus de fruits ni de fleurs pour toi. Tu n'y verras désormais que des décorations d'opéras et des sujets de mauvais romans. Tu aurais aimé sincèrement, profondément, et tu n'as connu qu'un amour de théâtre. Ce cœur, ouvert trop tôt, trop tôt flétri par des lectures empoisonnées, par une civilisation fausse, est devenu un cœur de papier, un cœur faux, rempli de centons de poëtes et d'affectations mélancoliques. Les sentimens sacrés de l'ame ne sont plus pour toi que des hochets, et des joujoux, comme le sceptre et la couronne des rois de la scène. Ennuié, il t'a fallu des distractions; ici des aventures scandaleuses, là des larmes menteuses, plus loin de sales orgies; tu as disposé ta vie comme le poëte son drame, pour l'effet et le contraste.

Il y aurait eu des trésors de nobles pensées chez toi et d'énergie puissante chez toi; mais tu as fait comme les habitans de Surinam, tu as nourri des porcs avec des ananas!

Malheur, malheur à l'ame de femme qui se laisse prendre à ces faux-semblans de passion et de sensibilité! Malheur à celle qu'enlacent ces vastes réseaux tendus à mi-chemin du ciel! Mais heureuse si elle les brise et qu'elle en rapporte ses ailes dorées, ses ailes d'abeille un peu souillées seulement! Hélas! c'est à elles qu'appartiennent l'imagination rapide et mobile, le trésor d'amour, l'énergie dans la souplesse; et voilà pourquoi ces mensonges de sensibilité les captivent; pourquoi ce réseau enveloppe chaque ame de femme d'une multitude de fils déliés dont elle ne peut plus se dégager quand elle n'a pas brisé les premiers qu'on a tissus autour d'elle.

Ne puis-je vous mettre en garde, ô filles chéries, contre ce malheur? Le ciel de notre monde et de nos jours est plein de ces faux aigles qui vous menacent, qui vous captivent, qui enlèvent vos ames dans leurs serres ardentes. Ils ne vous aiment pas, ils croient aimer. La faculté d'aimer leur est arrachée. Comme les élus de Mahomet dans son paradis, ils ont des ailes et point de bras: les ailes de l'imagination hardie qui vous entraîne leur appartiennent; les bras de l'Amour qui presse sa mère contre son sein leur manquent.

Ne voyez-vous pas aussi que cette chaleur apparente n'est que mensonge? Ainsi les grands fleuves sont chauds sur les bords, froids au milieu.

Tantôt enthousiaste, tantôt libertin en amour, Roquairol voltigea entre l'éther et la boue, puis enfin il les mêla tous deux. Il ne lui restait qu'une fausse poésie; un arbre qui avait encore des fleurs assez brillantes, mais dont les racines étaient pourries dans la terre. Souvent il se plongeait dans le désordre et dans la fange, afin de rendre son repentir plus ardent et de sentir vivement le bonheur de la vertu.

Tel était l'état de son ame lorsqu'elle rencontra celle d'Albano. Cherchant l'amour avec fureur, mais seulement pour se jouer de lui; possédant un cœur faux dont les sentimens n'étaient qu'une *poésie de poème*, et non une poésie de la vie;... incapable d'être vrai, et même d'être faux, parce que chaque vérité se changeait en illusions, et chaque illusion en vérité;...

offrant et sacrifiant avec une grande facilité tout ce qu'estiment les hommes, parce que lui n'estimait rien ;... plein de pensées funèbres, parce qu'il avait décoloré et désenchanté la vie; désespérant de tout, chancelant même dans ses erreurs; il était là, immobile au milieu du tumulte des passions, les voyant et les connaissant toutes, se livrant aux excès sans plaisir; affectant tous les sentimens sans pouvoir les éprouver.

Un soir qu'Albano alla rendre visite à son ami, un laquais galonné apporta un billet à ce dernier, billet satiné, sur papier rose.

« C'est très-bien ! » répondit-il au porteur. Et quand le laquais eut refermé la porte :

« Il n'en sera rien, madame, reprit-il en se tournant du côté de Césara. Frère, garde-toi bien des femmes mariées. Laisse-toi prendre une fois à un de leurs piéges, et tu n'en seras pas quitte à bon marché. Elles t'enfonceront dans le cœur leurs flèches aiguës. Moi, continua-t-il en tournant les boucles de ses cheveux, j'en ai jusqu'à sept, qui me harponnent misérablement.

— Ah! s'écria Césara dans l'admiration, quelle gloire, quel honneur! Captiver d'un seul coup sept femmes mariées! »

Pauvre innocent qui ne savait ni ce que cette fatuité entraîne de misère, ni ce que ce métier comporte de mauvaises actions! Il se répétait toujours à lui-même : « Sept femmes mariées ! »

Rien n'est beau dans un beau jour comme le soleil couchant. Le comte proposa une promenade sur la montagne. Les deux amis traversèrent les rues, Charles s'arrêtant à tout moment, tantôt pour saluer un joli nez, tantôt deux beaux yeux noirs, tantôt une onduleuse chevelure. Ils se hâtèrent d'arriver à l'allée des Tilleuls, qui était décorée d'un double espalier de promeneuses, assises et en grande toilette. Au milieu de ce parterre de fleurs féminines que le soleil couchant baignait dans des flots pourprés, ils se promenèrent quelque temps.

Césara jouissait de tout, il était heureux. Une fleur, une pierre, un dernier salut de l'astre, allaient à son ame. Il n'était pas le débiteur du passé, lui, il était l'hôte du présent. Roquairol, au contraire, ne voyait dans le présent qu'un

créancier avide et terrible qui lui demandait compte de ses jouissances anticipées et du vide actuel de son ame.

« Allons, dit-il, allons, je m'ennuie; passons la nuit au cercle de Ratto l'Italien. L'on y boit et l'on y joue. »

Et Césara le suivit.

. . . .

Il descendirent dans la cave italienne de Ratto. Le capitaine Roquairol se fit servir un punch enflammé. Si dans tout le cours de mon ouvrage, le capitaine continue à boire aussi démesurément des liqueurs fortes, on ne pourra certes pas m'adresser le même reproche qu'à l'auteur de Grandisson, et me dire que mes héros sont d'épouvantables consommateurs de thé.

Pendant qu'ils étaient occupés à boire, on remit à Roquairol un second billet rose. Il rattacha sa cravate (car il était resté assis, le col nu, à la Hamlet, l'air inspiré et tragique).

« Je reviendrai bientôt, » dit-il. Il monta vivement l'escalier et disparut.

« Eh bien! lui demanda Césara quand il fut de retour. — Je m'ennuie, répondit le capitaine sentimental; sortons d'ici. »

Sortir était depuis long-temps le désir d'Albano. Une heure sonnait quand ils furent dans la rue. Comme l'air frais de la nuit fut le bien-venu pour les lèvres brûlantes de Césara! Rempli des douces penséesque lui inspirait le beau ciel sous lequel il marchait, il s'écria avec une vive émotion de gratitude envers le Créateur :

« O mon Dieu, qu'il est beau d'exister!... »

Charles se pressa contre lui. Un sombre nuage voilait son front comme l'aile d'un oiseau nocturne. « Tant mieux pour toi, répondit-il avec amertume, si tu peux te glorifier d'être! Ah! tu n'as pas connu la vie : le sphinx dort encore dans ta poitrine! Écoute; apprends ce que c'est que ce sphinx... C'est un monstre à la figure de madone, qui se dresse sur ses quatre pates dans le cœur, qui sourit long-temps ; et l'homme sourit avec lui. Tout d'un coup il bondit, enfonce ses ongles aigus dans la poitrine, la brise sous les coups de sa queue de lion, et, content des flots de sang dont il est entouré, il s'y étend mollement et recommence à sourire avec sa figure de madone. Oh! qu'il souffrait celui qui m'a donné cette peinture!

Le monstre l'avait déchiré de toutes parts, et, altéré toujours, il s'était mis à lécher son cœur...

— Elle est affreuse, dit Albano, cette peinture; mais je ne comprends pas...»

La lune se leva alors, et de gros nuages orageux la couvrirent, puis le vent les balaya, puis il en revint d'autres.

Charles continua :

« Les phinx, c'est la volupté, c'est le besoin de sentir la vie par les jouissances; et l'homme qui voit son cœur saigner, qui l'interroge, qui le sonde, qui le lèche, c'est l'égoïste du sentiment et de la sensation; le malheureux qui, cherchant partout des émotions, trouve partout des plaies. Comprends-tu le sphinx maintenant? Vois-tu combien on doit souffrir?...

» Là, dans notre ame, le monstre continue toujours à rire et à déchirer, puis à rire encore; et comme les transitions entre la douleur et la joie, entre le bien et le mal, deviennent de jour en jour plus sensibles... comme des blasphèmes et de sales images se mêlent à ses prières... comme son cœur ne peut ni s'amender ni s'endurcir, l'infortuné reste là, étendu dans son sang, sur le grand chemin de la vie; il s'endort, privé d'émotions, de facultés, de haines, d'amour; fantôme d'homme, tout mensonge... et il continue à mourir... Mais pourquoi pleures-tu? Le connais-tu, ce misérable?

— Non, répondit Albano avec douceur.

— Eh bien! c'est moi.....

— Toi! Oh! impossible.

— Oui, c'est moi; et quand même tu devrais me mépriser, tu le sauras... Non, créature de toute pureté, je ne puis, je ne veux pas te le dire... Tiens, vois-tu, le sphinx s'est réveillé en moi : je vais mentir, je vais te tromper, je vais prendre mon masque. Oh! prie avec moi, aide-moi, que je ne sois pas forcé de mentir toujours. Il faut donc que je brûle ma vie, que je dévore mon cœur, que je trompe les femmes, que je m'enivre, que je sois hypocrite! Tiens, je le suis même en ce moment avec toi. »

Césara contemplait cet œil atone, ces joues pâles comme un linceul, ces traits étirés; et se courrouçant à force de l'aimer il lui dit : « Non, par le Tout-Puissant, cela n'est pas vrai... Toi, si doux, si pâle, si malheureux, si innocent!...

— Ami, lui dit Charles, mon amitié pour toi l'emporte; tous

les sentimens que je montre, je ne les sens pas; je ne crois à rien, si ce n'est à l'ennui; mes sens, que je flatte, me pèsent et se délabrent. Heureux, heureux Albano, tu sens encore quelque chose! »

Albano laissa retomber sa main et il essuya de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux, et il regarda dans le lointain les arbres noirs de ce parc dans lequel, pour la première fois, il avait trouvé un ami, hélas! un ami dont le dernier costume de bal tombait maintenant pièce à pièce sous ses yeux.

A ce moment même un coup de vent renversa avec fracas un sapin rongé par les chenilles des bois, et Charles s'écria en le montrant: « Tiens, Albano, vois-tu, c'est moi!...

— Charles, Charles, je t'ai donc perdu! »

Ph. Chasles.

CRITIQUE DRAMATIQUE.

STYLE ET SENTIMENS DU DRAME MODERNE.

PORTE-SAINT-MARTIN. — LA VÉNITIENNE, DRAME EN CINQ ACTES.

La Vénitienne Theodora qui donne son nom à ce drame est une de ces belles courtisanes qui renouvelèrent, dans l'Italie du moyen âge, les royales splendeurs des Aspasies et des Laïs de la Grèce. En remontant même jusqu'au dixième siècle, nous trouverions ce nom historique porté par une dame de Rome, qui s'était fait de ses nombreux amans une vraie cour féodale, qui régna pendant trente ans sur les factions romaines, et disposa de la tiare en faveur de Jean X, lequel par parenthèse ne s'en montra pas indigne. Sa fille Morozia continua cette domination, et mit son propre fils sur le trône pontifical.

La Theodora du drame nouveau se vante d'être la reine de Venise ; elle a son livre d'or comme la république elle-même, et n'y inscrit que des noms célèbres. Elle se donne à Raphaël pour un tableau, à l'Arioste pour un chant de l'ORLANDO, à Falieri pour une victoire sur les Turcs. Theodora est la première notabilité de Venise ; il y en a une seconde : le bravo. Le bravo est l'espion

armé du sénat, le bourreau de nuit ; il frappe comme le destin : tous ses coups sont imprévus ; et le peuple se contente de le maudire. Ces deux notabilités ne se connaissent que de nom. Il y a pourtant certains rapports entre eux qui doivent les rapprocher : le bravo a été marié ; mais il croit avoir tué sa femme : Theodora a eu un mari ; mais elle en a reçu un coup de poignard et elle passe pour morte. Aussi a-t-elle changé de nom pour régner sur des cœurs moins soupçonneux que celui de son jaloux, sans s'inquiéter de ce qu'il est devenu.

Le bravo reçoit l'ordre de tuer un pauvre vieillard qui gêne l'amour qu'un noble de Venise éprouve pour sa pupille. L'ordre est en règle : le bravo se prépare à l'exécuter ; mais presque au même moment entre chez lui, par la fenêtre, un inconnu qui lui demande asile, se dit proscrit et décidé à se couper la gorge avec lui s'il refuse. Le bravo n'a garde : les voilà d'accord. L'inconnu demande alors l'adresse du bravo ; le bravo, sans se découvrir encore, lui indique où il le trouvera dans une heure. L'inconnu est exact au rendez-vous ; et, usant toujours de son argument sans réplique, il obtient du bravo qu'il lui cède son masque et son costume pendant deux jours. Le bravo tue d'abord le vieillard, et son successeur par intérim entre en fonctions fort agréablement. Le but de l'inconnu, qui s'appelle Salieri, ou peut-être Salfieri, est de chercher sous l'incognito du masque une jeune fille réfugiée à Venise, d'où il est proscrit lui-même. Le bravo, lui, mieux déguisé avec son visage à découvert qu'avec son masque bien connu, profite de ses deux jours de vacances pour jouer le seigneur étranger, le riche marchand, le sorcier, etc., intriguant l'un, mystifiant l'autre, et prenant sous sa protection la jeune Violetta, dont il a tué le père putatif. Il nous dit bien qu'il a quelque autre chose en tête, mais il ne s'en occupera sérieusement qu'au dénoûment.

Or la jeune Violetta se trouve être, sans le savoir, la fille de Theodora, qui fait en public la courtisane et la bonne mère en secret. Mais, apprenant que Violetta a été enlevée par un seigneur inconnu, Theodora avoue tout haut sa maternité, et charge le pseudo-bravo de lui chercher son trésor. Celui-ci accepte, à condition qu'elle lui octroiera un don ; mais, après avoir cherché en vain, c'est chez son hôte qu'il rencontre enfin Violetta. Salieri supplie son Sosie de rendre Violetta à sa mère, afin de se la faire donner à lui-même en mariage pour récompense. Le vrai bravo

feint d'y consentir et ramène Violetta à Theodora, au milieu d'un bal, et avec l'arrière-pensée de ne pas la lui laisser; mais une triple péripétie va résulter de cette circonstance. Après avoir déployé toutes ses grâces devant sa fille, sans savoir que c'était sa fille, Theodora, déconcertée quand elle reconnaît Violetta, se déclare tout-à-coup honteuse de son métier. Hélas! Theodora éprouve qu'elle ne règne à Venise que par le vice; en renonçant au vice, elle a brisé son sceptre; c'est en vain qu'elle veut congédier les invités de son bal : ils resteront malgré elle. Ainsi outragée, altérée de vengeance, Theodora dit à sa fille et à son guide mystérieux de se tenir près d'une porte secrète, où elle revient elle-même les rejoindre, après avoir mis le feu à son palais, et nous voyons rôtir tout un carnaval de Venise.

La reconnaissance des trois personnages échappés du bal s'achève ailleurs. Le bravo a pour nom Giovani, Theodora est la femme de Giovani, Violetta est leur fille Il ne leur reste plus qu'à fuir de Venise la maudite! de Venise la prostituée! Mais Giovani veut emmener aussi son père, retenu sous les plombs, son père condamné à mort, et qui ne vit que parce que son fils a consenti à être bravo pour le sauver de l'échafaud. Il est trop tard : le vieillard captif a perdu la raison et refuse de suivre son libérateur. Survient alors l'autre proscrit qui rend au bravo son masque et lui remet en même temps un ordre de meurtre récemment reçu par lui du conseil des Dix. Les momens sont précieux. Le bravo, pour mieux assurer la fuite de sa fille et de l'homme qui l'accepte pour fiancée, renonce à se sauver ce soir-là, et sa Theodora, redevenue la plus dévouée des femmes légitimes, reste avec lui pendant que Violetta est emmenée par le proscrit Salieri. Mais, ô justice humaine! quand le bravo ouvre sa missive fatale, il voit que c'est un ordre de punir de mort cette Theodora, qui a traité en salamandres les nobles Vénitiens ses amans. Le bravo hésite à tuer sa femme, quoique ce dernier meurtre soit encore pour lui un acte de piété filiale. Il m'a semblé que Theodora le tirait d'embarras en se poignardant elle-même. En ce moment, un sénateur vient annoncer au bravo qu'il est dégagé de son lien de sang : son père est mort. La toile tombe, la pièce a réussi; on proclame le nom de M. Anicet Bourgeois.

Sur un bruit de coulisses, j'avais attribué ce drame à M. Alex. Dumas, et l'avais comparé (le drame) à un lion. Il parait que j'avais doublement tort et surtout dans ma métaphore. LA VÉNITIENNE

n'est ni un lion ni même un drame; c'est tout simplement un mélodrame, une pièce du vieux genre avec des décorations nouvelles, de grands sentimens en style prétendu moderne, la déclamation aux périodes ronflantes, le dialogue sur le ton de l'emphase. On doit le dire avec d'autant plus de franchise que certaines combinaisons dramatiques, certaines scènes de bon aloi, certaines situations rendues en langage vrai, prouvent que l'auteur n'est pas un écolier qui cherche son talent, mais un homme exercé qui consent à broder de quelques détails dignes des maîtres une œuvre sans portée littéraire.

C'est bien ici que s'appliquerait la définition du drame de recette. Se donner le vaste champ de cinq actes et de huit tableaux, c'est-à-dire de huit actes, pour ne produire que des caractères usés, ne développer qu'une action très-peu neuve, calquer tous les incidens des vieilles pièces du boulevard, mais au lieu d'enfermer ses personnages dans une caverne, les mettre à Venise; habiller ses voleurs, ses assassins véritables, en nobles Vénitiens, est-ce là agrandir le cercle de la scène? Je le demande à l'auteur lui-même. Sa ville des lagunes est-elle autre chose qu'une vaste retraite de bandits dont le capitaine et les lieutenans sont les membres du conseil des Dix? Quelle différence y a-t-il entre sa jeune orpheline qu'une volonté inconnue appelle à Venise et toutes les orphelines égarées dans la forêt? Qu'est-ce que ce brave malgré lui, ce meurtrier breveté, si vertueux, sinon le voleur innocent de la bande? Je pourrais poursuivre plus loin la comparaison des personnages; mais ce qui importe plus encore à la critique, c'est de protester contre une singulière profanation qui se fait depuis quelque temps au théâtre comme dans les romans. Sous prétexte probablement que dans les natures énergiques toute espèce de sentiment doit s'exprimer avec plus de véhémence, les bons comme les mauvais, il n'y a plus de mère tendre au théâtre que si c'est une courtisane éhontée; plus de père, plus de fils dévoué que si c'est un gibier de potence, un échappé des bagnes. Ces Andromaques et ces Méropes de mauvais lieu ont nécessairement un amour maternel plus bruyant, plus théâtral, que les mères classiques; leurs cris épouvantent comme les rugissemens de la tigresse: « Je veux mon fils, moi, ou ma fille! moi; je vous dis qu'il me faut mon fils, moi, ma fille, moi! » Quand elles ont crié cela, il n'y a plus moyen de leur refuser leur progéniture; puis si ce fils ou cette

fille leur sont rendus, il faut voir comme elles les broient dans leurs bras, comme elles les étouffent sous leurs baisers convulsifs, comme elles s'écartent enfin du langage timide et du désespoir décent de cette pauvre mère d'Astyanax, qui nous touchait tant, dans notre jeunesse, par ce simple vers :

« Je ne l'ai point encor embrassé d'aujourd'hui ! »

Le père tigre ou le fils loup-cervier met comme de juste sa tendresse à ce diapason, et il n'est plus d'embrassemens qui ne fassent pleuvoir sur la scène perles et bijoux, pour peu que la mère ait un collier, comme il est arrivé dans LA VÉNITIENNE à Mlle Georges. A côté de cette énergie des grandes scènes est le langage des situations ordinaires, qui a aussi sa poésie. On s'est moqué autrefois de *l'oreiller du crime rembourré de remords*; il faudra bien finir par rire un peu, si on veut bien nous le permettre, de cette prose poétique qui prostitue les mots les plus sacrés de notre langue par les accouplemens les moins naturels, qui abuse de l'apostrophe et autres figures du discours comme feraient des écoliers de seconde. Certes, on a reproché avec raison à nos vieilles tragédies leurs trop fréquentes paraphrases ou périphrases rimées ; mais enfin le vers est une langue à part qui a ses mots, ses tours, ses règles exceptionnelles ! Elle est appelée encore la langue des dieux dans les poétiques : on conçoit que les poètes oublient quelquefois de parler comme les hommes ; mais la prose a mauvais air de vouloir monter sur des échasses, de courir après l'ampoule, d'oublier, au théâtre surtout, que l'on peut dire, je crois, tout ce qu'on veut avec les mots et les mouvemens de phrases de Molière, de Le Sage, de Voltaire, etc. ? La prose poétique, alors même qu'elle reste soumise aux règles de la grammaire, ce qui commence à devenir assez rare dans nos romans et autres ouvrages, la prose poétique est une langue factice, bonne tout au plus à traduire un poète étranger qu'on n'ose pas traduire en vers. Dieu me préserve de proscrire les images, les tropes : il s'en fait jusqu'aux halles, disait Dumarsais. Eh ! oui, messieurs, la passion a ses magnificences de langage, l'esprit ses subtilités originales, il faut laisser à la colère ses paroles de haut dédain, à l'ironie ses ingénieux doubles sens. Mais toutes ces richesses d'un style qui exprime des émotions et des idées, varient continuellement dans la forme et la

couleur. Pourquoi donc vos périodes sont-elles si monotones? Vos anges avec leurs auréoles, vos jeunes filles avec leurs fronts purs, ne tombent-ils pas dans la manière? au dix-huitième siècle ces grâces Pompadour dont vous vous êtes tant raillés; à vous votre *existence d'homme*, à vous votre *orgie échevelée*, à vous *malédiction*, à vous *les tempêtes dans le cœur*, et cent autres locutions qui sont pieusement stéréotypées en épigraphes; car les romanciers et dramaturges à la suite copient ces belles phrases à peu près comme un joueur de serinette ou d'orgue de Barbarie exécute un air d'opéra en tournant sa manivelle. Puisque je reviens à ces réflexions que j'ai déjà faites, que d'autres critiques plus habiles développeront mieux que moi, il faut bien que LA VÉNITIENNE soit une pièce de cette école, où l'on se délaie en croyant s'étendre, où l'on se fait déclamatoire en croyant être éloquent. L'auteur, du moins, n'y viole personne, excepté la langue une ou deux fois; l'auteur a même chastement rendu sa plus belle scène, celle où une mère *se pose* en courtisane devant sa fille, dont elle ignore la présence. C'est une leçon que le bravo, cet assassin très-moral, qui connaît tout le monde à Venise, excepté sa femme, veut donner à sa fille adoptive; — une leçon à la mode de Lacédémone, où l'on enivrait un esclave devant les enfans pour leur rendre l'ivrognerie odieuse. N'oublions pas une autre morale excellente de la pièce. Pendant qu'une société nombreuse danse, joue et banquette chez une courtisane, celle-ci met le feu à son palais après avoir fermé toutes les portes. Évidemment l'auteur a voulu nous prêcher de ne pas aller chez les courtisanes. Un pas de plus et l'auteur eût été un bon chrétien, car la courtisane a un prie-Dieu chez elle, et s'y agenouille sous un Christ au tombeau, admirable peinture; on invoque dix fois le ciel, les anges et les saints dans la pièce. Eh bien! malheureusement le personnage principal, cet assassin par devoir et vertu filiale, le bravo, est fataliste; il ne croit pas en Dieu, il le dit très-franchement à une jeune personne de quinze ans, qu'il va enfermer dans un monastère, et comme celle-ci s'en étonne, le bravo, qui tient à être un athée conséquent, lui dit le pourquoi de ses doutes. Seulement, autant que j'ai pu le comprendre, ce philosophe anti-providentiel est plus habile « à trouver un fourreau pour sa dague dans un *cœur d'homme* » qu'à manier l'arme de la logique : car pour nier la justice de Dieu, il nous prouve l'injustice des hommes. Son raisonnement se réduit à peu

près à ceci : Le gouvernement de Venise est un gouvernement tyrannique, oppresseur, etc., *ergò* Dieu, qui permet ce gouvernement, n'existe pas! C'est comme si on disait : la pièce nouvelle est un mauvais mélodrame, *concedo;* donc la littérature française n'est pas une littérature... *nego.*

M. F. Cooper a composé son BRAVO dans un autre but, celui de prouver que la république des États-Unis est la meilleure des républiques possibles. Pour cela, il fait de la république de Venise la plus odieuse des institutions humaines, et la compare sans cesse à la constitution de son pays. M. Cooper et l'auteur de LA VÉNITIENNE ont, je crois, chargé le tableau fort inutilement, l'un pour faire nier à Giovani l'existence de Dieu, et l'autre pour prouver l'excellence de la république de l'Union. Qui sait, avec le mouvement des idées politiques en Europe, si nous ne trouverons pas demain quelque chose de mieux que la république américaine? Quant à Dieu, pour justifier le gouvernement de sa providence et sourire de nos révolutions toujours à refaire, il a pour lui l'éternité : malgré le carême, je coupe donc court à mon sermon.

AMÉDÉE PICHOT.



TROIS LETTRES

DE

SIR WALTER SCOTT.

[Nous recevons de Londres le premier volume d'une nouvelle édition des œuvres du poète Crabbe, contenant des mémoires sur sa vie par son fils. Nous ferons usage de ces documens pour un tableau biographique de la littérature anglaise contemporaine, que nous nous proposons de donner à nos lecteurs, et dans lequel nous voudrions, non-seulement apprécier les ouvrages de chaque écrivain, mais encore entrer dans le détail de sa vie. Il ne sera pas sans intérêt de discuter la véritable valeur sociale de l'homme de lettre, titre qui prête à tant de définitions, titre qui comprend tant d'intelligences et de capacités diverses, titre qui n'en exclut aucun autre en France comme en Angleterre. Crabbe sera pour nous un des types variés du *clergyman*. Si nous exécutons notre idée, nous étudierons Crabbe, ecclésiastique et poète, dans ses rapports avec ses confrères, ses protecteurs, ses ouailles; nous le suivrons dans les premières difficultés de sa carrière et dans les lents progrès de sa petite fortune; nous nous demanderons ce que la même somme de talent et d'industrie littéraire produirait en France, etc.

Aujourd'hui, nous ne citons les MÉMOIRES DE LA VIE DE CRABBE que pour dire où nous avons puisé les lettres suivantes. Notre bonheur a voulu que nous ayons été en même temps que Crabbe l'hôte

de sir Walter Scott à Édimbourg. C'est une circonstance qui nous a fourni quelques pages ailleurs, et que nous ne citerons pas ici, parceque nous y reviendrons.] (*N. du D.*)

I ([1]).

Ashestiel, 21 oct., 1809.

MON CHER MONSIEUR, je viens de recevoir votre lettre qui me cause le plus vif plaisir, car elle satisfait un vœu que je formais depuis plus de vingt ans. Il y a bien vingt ans, en effet, que pendant un hiver très-neigeux j'habitais une vieille maison de campagne, occupé d'un travail poétique semblable à celui de votre « jeune écolier », et si admirablement peint par vous qu'un soir que je lisais votre conte à ma famille je ne pus m'empêcher de m'écrier : *C'est moi!* Parmi les livres en petit nombre qui me tombèrent sous la main étaient un volume ou deux de l'ANNUAL REGISTER, de Dodsley, dont l'un contenait d'abondans extraits du VILLAGE et de LA BIBLIOTHÈQUE, particulièrement la conclusion du premier chant du VILLAGE, et un fragment de LA BIBLIOTHÈQUE commençant à la description *des vieux romanciers*. Je les appris par cœur, et vos vers se trouvèrent en compagnie assez étrange dans ma mémoire avec les contes de revenans, les ballades des frontières, les extraits de vieilles pièces de théâtre, et tout le salmigondis qui remplissait la tête d'un jeune homme de dix-huit ans, très-avide de lire, mais sans avoir le goût ni les moyens de choisir et classer ses lectures. Les publications nouvelles étaient en ce temps-là fort rares à Édimbourg; je n'avais que peu d'argent pour me les procurer, de sorte qu'après avoir long-temps cherché les poèmes d'où étaient extraites ces belles citations du REGISTER qui m'avaient fait tant de plaisir, je fus forcé de me contenter de ces mêmes citations que je pourrais vous réciter par cœur aujourd'hui encore. Vous pouvez donc vous faire une idée de la joie sincère avec laquelle je vis plus tard vos poèmes obtenir dans l'estime publique le rang qu'ils

([1]) Réponse à l'envoi des premiers poèmes de Crabbe.

méritent si bien. Ce fut un triomphe pour mon goût de jeune homme d'avoir prévenu les suffrages des habiles de la critique, et je désirais beaucoup pouvoir mêler mes simples félicitations aux applaudissemens, plus importans pour vous, qui vous arrivaient de toutes parts. J'aurais certainement profité de la franc-maçonnerie des auteurs (car notre métier peut bien se dire une initiation aussi bien que celui d'Abhorson, dans Shakespeare); je pensais, dis-je, à vous adresser un exemplaire d'un nouvel essai poétique que j'ai maintenant sur l'enclume; mais je m'estime très-obligé a M. Hatchard et à votre bienveillance, qui m'offre l'occasion de préparer les voies à la liberté que je voulais prendre. Je suis trop fier des complimens dont vous m'honorez pour feindre de les refuser; mais quant à la comparaison que je fais de mes écrits et des vôtres, je puis seulement vous assurer qu'aucun de mes enfans, dont je peux me dire naturellement jaloux de former le goût et les principes, n'a jamais lu un seul de mes propres poèmes, tandis que les vôtres ont fait souvent la récréation de nos soirées. Ma fille aînée commence à bien lire et à comprendre la finesse et le sentiment de vos admirables tableaux de la vie humaine. — Pour ce qui est de la rivalité, je crois qu'elle existe rarement entre ceux qui savent par expérience qu'il y a dans ce monde des choses bien préférables à la réputation littéraire, et que deux des meilleures de ces bonnes choses sont l'estime et l'amitié des hommes justement et généralement honorés pour leur vertu ou leur talent. Que maint auteur susceptible ou maint amateur qui croit être auteur se montrent grandement jaloux de tout ce qui fait ombre à ce que ces messieurs appellent complaisamment leur gloire; mais j'aimerais autant entretenir un panaris à un de mes doigts pour m'amuser, que d'encourager en moi un sentiment pareil.

Je suis vraiment fâché de voir que vous me parlez de mauvaise santé; ceux qui contribuent autant que vous à l'instruction morale et aux distractions de la société, devraient être exempts de se mal porter. J'espère cependant qu'un jour votre santé vous permettra de visiter ce pays. Je vais rarement à Londres, mais ce sera ajouter un charme de plus aux voyages que j'y pourrai faire, si vous me permettez d'avoir l'honneur de vous y voir, et de vous renouveler en personne l'assurance

de mon ancienne admiration et du sincère respect avec lequel je me dis, mon cher monsieur, tout à vous, etc.

WALTER SCOTT.

II.

Abbotsfort, 4 juin 1812 [1].

MON CHER MONSIEUR, — j'ai trop long-temps différé de vous remercier de l'obligeant et agréable présent de vos trois volumes. Me voilà maintenant doublement armé, puisque j'ai un exemplaire pour ma campagne d'Abbotsford et un autre en ville. A vrai dire, le second exemplaire est arrivé à propos au secours du premier; car celui-ci ne souffre pas moins de la popularité dont il jouit dans ma jeune famille qu'un candidat électoral des caresses et des embrassemens de ses admirateurs démocrates. Telle est la clarté, telle est la fidélité de vos peintures, que vos écrits, je l'ai souvent remarqué, charment généralement ceux que leur jeunesse pourrait rendre insensibles aux autres beautés de votre morale et de vos descriptions. Il y a une espèce de tableaux — (certainement les plus précieux, ne serait-ce que par cette raison) — qui frappent les profanes autant que le connaisseur, quoique celui-ci seul puisse rendre compte de son admiration. Dans le fait, notre vieil Horace savait bien ce qu'il faisait quand il adressait son ode *Virginibus puerisque*; et Pope pensait comme Horace lorsqu'il disait à quelqu'un : « J'ai la foule du côté de ma traduction d'Homère; peu m'importe la censure des hypercritiques du café de Button. » Après tout, si un poème parfait pouvait être produit, je suis persuadé qu'il fatiguerait les critiques eux-mêmes, et donnerait le spleen au monde des lecteurs.

Vous devez être délicieusement placé dans le vallon de Belvoir; c'est un point de l'Angleterre que j'aime d'un amour particulier, pour le souvenir du brave héros Robin Hood, qui, vous vous en doutez peut-être, est un de mes grands

[1] Réponse à l'envoi d'une troisième édition.

favoris, ses idées un peu confuses sur la doctrine du *mien* et du *tien* n'étant pas un grand défaut aux yeux d'un maraudeur des frontières d'Écosse tel que moi. Je suis heureux de penser que votre cure est sous le patronage de la famille Rutland, dont la renommée vante les vertus. Notre seigneur suzerain, à nous, celui qui règne sur nos déserts et nos cent montagnes, à plusieurs lieues à la ronde, est le duc de Buccleugh, le chef de mon clan, châtelain plein de bonté, ami zélé, époux d'une dame « comme il y en a peu. » Ils sont tous deux grands admirateurs de la poésie de M. Crabbe, et ils seraient charmés de le connaître s'il venait jamais en Écosse, s'aventurer dans le gothique manoir d'un Chef des frontières. La vieille et constante protection de cette famille et l'amitié du dernier lord Melville, ainsi que du lord Melville actuel, m'ont, depuis quelques années, procuré l'avantage d'échanger mes travaux d'avocat contre la charge lucrative et honorable d'un des greffiers de notre cour suprême, qui n'exige qu'une certaine routine, nullement pénible, et n'exigeant aucune dépense d'imagination. De cette manière, mon temps est entièrement à moi, excepté quand je suis appelé par mes fonctions à la cour, ce qui m'occupe rarement plus de deux heures le matin, pendant la session judiciaire. J'ai été de plus décoré, *in commendam*, du titre de sheriff de la forêt d'Ettrick, — laquelle par parenthèse n'est plus une forêt; — de sorte que je suis une espèce de cumulard, et que j'ai, comme dit dogberry, deux robes à mon usage et toutes sortes de choses agréables autour de moi. J'ai souvent pensé que c'est ce qu'il y a de plus heureux pour des poètes comme nous d'avoir une profession et un titre officiel pour nous rendre indépendans de ces dignes messieurs les libraires, ou, comme on les appelle aussi, les accoucheurs de la littérature, trop occupés des avortons qu'ils mettent au monde pour avoir le temps de beaucoup s'occuper d'enfans jeunes et florissans comme les nôtres. Ce n'est là cependant que le point de vue mercantile de la chose; mais si un de mes fils donnait quelque indice de talent poétique, et, Dieu soit loué, il n'en est rien, la première chose que je ferais serait de lui inculquer le devoir de cultiver quelque profession honorable pour se mettre en état de jouer dans la société un rôle plus honorable que celui de simple poète. Comme le meil-

leur corollaire de ma doctrine, je lui ferais apprendre par cœur votre conte du PROTECTEUR, depuis le premier vers jusqu'au dernier. — Il est assez curieux que vous ayez réimprimé votre VILLAGE pour envoyer vos fils au collége, et que j'aie composé le CHANT DU DERNIER MÉNESTREL pour m'acheter un cheval lorsque je faisais partie de l'escadron des Volontaires d'Édimbourg.

Je vais envoyer mon griffonnage en ville pour le faire jouir d'un privilége de port-franc; car Dieu sait qu'il ne mérite pas les frais de poste. Recevez mes vœux pour votre santé, votre bonheur et (vœux inutiles) pour l'accroissement de votre gloire. — Je suis, etc., WALTER SCOTT.

III.

Octobre 1813 [1].

MON CHER MONSIEUR, — il y a déjà quelque temps que j'ai reçu votre aimable lettre. Je ne connais personne au monde qui ait moins de droit que moi à demander une correspondance régulière; car, forcé d'une façon ou d'autre à écrire beaucoup plus qu'il ne conviendrait à mon indolence, je suis quelquefois tenté de porter envie au révérend ermite de Prague, confesseur de la mère de la reine Gorboduc, qui n'avait jamais vu encre ni plume. M. Brunton est un très-respectable ecclésiastique d'Édimbourg, et je crois que l'ouvrage pour lequel il a sollicité votre collaboration a été adopté par l'Assemblée Générale ou Convention de l'Église. Je ne sache pas qu'il y ait aucun intérêt individuel. C'est un homme bien élevé, libéral et généralement estimé. Je ne suis pas lié particulièrement avec lui, quoique nous nous parlions. Au moment même où je vous écris, il est assis à la barre de notre cour suprême, où je griffonne, en qualité de greffier; mais comme il est à écouter l'arrêt des juges sur une augmentation de traitement pour lui et ses confrères, ce ne serait pas, je suppose, l'heure

[1] En réponse à un renseignement sur un recueil de chants d'église, par M. Brunton.

favorable pour entamer avec lui une question littéraire ; mais vous pouvez traiter en toute sécurité avec M. Brunton ; et, possédant comme vous le possédez le style de l'Écriture, qui me paraît essentiel pour la poésie d'église, je suis persuadé que vous serez plus utile que personne à son entreprise.

Selon moi, les hymnes de la poésie religieuse, qui ne rappellent pas immédiatement le langage élevé de la Bible, avec toute sa chaleur et son exaltation, restent froids et plats, quelle que soit leur élégance. Vous croirez facilement que je ne prétends pas recommander le langage vague et confus adopté par nos anciens fanatiques et les Méthodistes modernes ; je veux parler de cette diction solennelle et originale qui révèle tout d'abord au lecteur le but de la poésie. Dans le fait, pour mon oreille gothique, le STABAT MATER, le DIES IRÆ, et quelques-uns des hymnes de l'église catholique, sont plus imposans et plus touchans que la belle poésie classique de Buchanan; de ces deux styles, le premier a toute la sombre dignité d'une église gothique, et nous remet en mémoire le culte auquel il est destiné; l'autre est plus semblable à un temple païen qui nous rappelle les divinités classiques de la fable. Ce que j'exprime là s'explique sans doute par *l'association d'idées*... Si toutefois ces grands mots-là (l'association d'idées) sont toujours à la mode et la clef de toutes les difficultés métaphysiques, comme du temps où j'étudiais en philosophie. — Adieu, mon cher monsieur, j'espère que toute votre famille jouit d'une bonne santé. Ne vous decouragez pas de cultiver votre délicieux talent. Les opinions des critiques sont trop contradictoires, favorables ou non, pour s'y fier, car il s'agit dans nos feuilles littéraires de prouver avant tout que le critique est un homme de goût et de talent. Vos contes sont généralement admirés ici. Je sors peu ; mais je trouve unanimes les juges que j'ai coutume de consulter. Toujours à vous et bien sincèrement.

WALTER SCOTT.



SOUVENIRS DE LA RÉVOLUTION. — PORTRAITS.

PICHEGRU.

J'ai promis de parler encore une fois de Pichegru. C'est un devoir que j'accomplis envers sa mémoire, une des obligations les plus chères et les plus sacrées de mon cœur.

Malheureusement pour moi je n'ai pas les loisirs d'un livre, et c'est un livre au moins qu'il faut à la mémoire de Pichegru. D'autres le feront, mais je n'aurai rien épargné pour leur fournir quelques matériaux. Ce n'est ici ni un plaidoyer, ni une suasoire, ni une apologie, c'est un sommaire.

Commençons par tracer rapidement la vie de Pichegru; elle sera peut-être jugée tout à l'heure.

Pichegru est né en 1761 aux Planches, et non à Arbois, qui ne réclame plus cette gloire. Laissons-la au modeste village où il a conservé quelques vieux amis; c'est dans leur cœur qu'il aimerait à vivre, et non dans les monumens maladroits qui l'ont fait si cruellement méconnaître.

La famille de Pichegru était pauvre, mais honorée; rustique, mais libre. Elle ne cultivait pas ses propres terres, parce que l'ambition des propriétés était chose inconnue dans tout homme qui a porté son nom. Le blason de ces nobles paysans, c'était *honnêtement travailler, vivre de peu*; et depuis quatre

cents ans on les appelait *Pichegru* parce qu'ils tiraient le *gru* ou la graine au bout du *pic* ou du hoyau. Cette noblesse en vaut une autre.

Pichegru vint au monde estimé dans les siens. C'était alors un héritage.

La propriété protégeait naturellement l'enfant du prolétaire, qu'elle redoute aujourd'hui.

Charles Pichegru reçut une éducation soignée chez les minimes d'Arbois, qui dirigeaient le collége de cette ville.

Ces minimes le devinèrent. Ils envoyèrent à leurs frais au collége de Brienne l'écolier qui promettait un grand homme, et il y fut, peu de temps après, le répétiteur de Napoléon.

Ce point de contact est le premier qui se soit établi entre les deux plus fameux capitaines d'un siècle qui ne l'a cédé à aucun en illustration militaire. Le dernier, nous le verrons.

Napoléon sortit de Brienne comme lieutenant par une acte spontané de la justice de Louis XVI; Pichegru en sortit comme sergent au premier régiment d'artillerie, par le seul fait de son application et de son travail.

Il fit avec éclat la dernière guerre d'Amérique, et passa au grade d'adjudant.

Il touchait à vingt-huit ans aux honneurs de l'épaulette, quand la révolution arriva.

Pichegru en avait embrassé tous les principes généreux. Elle ouvrait une si belle voie aux grandes pensées! elle déployait devant elle tant d'espérances et d'avenir!

Il présidait la société populaire de Besançon, au passage d'un bataillon des volontaires du Gard; et il échangea sans peine sa sonnette contre une épée. Ce bataillon l'avait choisi pour commandant.

Deux ans après Charles Pichegru était général en chef de l'armée du Rhin.

Cette armée n'était plus qu'une cohue en déroute. Les lignes étaient prises, Strasbourg était menacé.

Avec ces troupes, réduites à un petit nombre et vaincues d'avance par l'habitude des défaites, Pichegru parvient à semer la défiance parmi les coalisés. Il invente et il organise une guerre d'escarmouche et de tirailleurs, la seule possible à ses armes, et il reprend nos frontières naturelles. Il est proclamé

le sauveur de la patrie, et chargé de la sauver encore une fois à l'armée du Nord.

Pichegru va rejoindre les débris de celle-ci à quarante lieues de Paris; il les rassemble, les fortifie de sa présence et de la confiance attachée à ses exploits, les mène vainqueurs à Cassel, à Courtray, à Menin, à Rousselaër, à Hooglode, prend Bruges, Gand, Anvers, Bois-le-Duc, Venloo, Nimègue, passe la Wahal sur la glace, entre dans Thielt, rompt les Hollandais, force les Anglais à se rembarquer, s'empare d'Amsterdam, et dix jours après de toutes les Provinces-Unies. Ses ennemis avouent qu'il ne s'arrêta qu'à l'endroit où il ne trouva plus d'armées à combattre.

Le sergent d'artillerie fut tout-à-coup investi alors de la plus haute puissance militaire qu'une démocratie eût jamais mise à la merci d'une épée. Il joignit la direction des armées du Nord et de Sambre-et-Meuse au commandement de l'armée du Rhin et Moselle. Jourdan et Moreau furent placés sous ses ordres, et Moreau l'en a fait souvenir. Son système était de ne pas effrayer l'Europe des succès d'une propagande qui ne cherchait qu'à se ranimer. C'était le temps de se reposer des conquêtes, et de rassurer le monde sur les projets de la république. Il ne perdit pas une goutte de sang inutile, pas un pouce du territoire, et on l'accusa de nonchalance. On alla plus loin peut-être. Le couperet qui avait tué Luckner, Custines, Houchard et Biron, s'était usé sur trop de têtes héroïques: la calomnie venait d'être inventée contre les gloires importunes: on calomnia.

Dans cet intervalle, Pichegru avait refusé les présens de la Hollande et les hautes récompenses de la France reconnaissante. Pichegru avait besoin de si peu de chose! Deux fois sauveur de son pays, à l'Est et au Nord, et tenu pour tel par deux décrets, il sauve Paris, en passant, des bandits de germinal, il sauve la convention, qu'il pouvait renverser d'un souffle, laisse rugir les furies de l'ingratitude, et se retire dans un pauvre village, où il pend l'épée de Scipion à la charrue de Cincinnatus.

Ici commence son influence d'homme d'état. Le vœu de plusieurs départemens le porte à la législature; le vœu unanime des législateurs le porte à la présidence. Le voilà maître

de la France encore une fois, par l'ascendant de sa popularité comme il l'avait été par celui de ses victoires. Que fait Pichegru? Il hausse les épaules aux propositions des partis; il sourit de pitié à leurs doléances. Il méprise le directoire sans doute; et qui ne le méprisait point! Mais il l'attaque tout au plus de quelques paroles dédaigneuses. Pichegru était trop grand pour se prendre à de tels ennemis. S'il avait daigné se lever, se montrer à hauteur d'homme, le directoire tombait.

Fatigué, comme la France, de l'instabilité d'un gouvernement sans force morale, il a pu, il a dû alors, en loyal député, jeter les yeux sur un autre ordre de choses. Ce qu'on ne pourrait lui reprocher, rien ne prouve qu'il l'a fait.

L'histoire dira que Pichegru, insouciant par philosophie, dédaigneux des hommes par expérience, n'avait pas la force de résolution nécessaire pour user de sa haute position au profit d'un peuple qui n'attendait que son appel; et cependant conspirer ainsi était un acte de vertu.

A le supposer aussi énergique dans les applications de sa pensée politique qu'il l'était peu réellement, à lui accorder cette puissance de volonté que je lui refuse comme la nature, il aurait conspiré de son droit de suprématie populaire, comme Vergniaud contre la Montagne, comme Robespierre contre ce qu'il appelait le parti des intrigans, comme la convention contre Robespierre, comme Napoléon conspira depuis contre la constitution de l'an III, le directoire et les conseils.

Ce qui est gloire en eux, suivant l'opinion, n'aurait pas été trahison en Pichegru.

Il importerait donc peu à la pureté de sa réputation que cela fût vrai, et cela est faux.

Pichegru était avant tout un sage consommé, stoïcien dans ses mœurs, sceptique dans tout ce qui touchait à la question sociale, trop indifférent aux résultats pour accepter un rôle actif dans les causes. Il n'y a rien là qui se concilie avec le caractère d'un conspirateur.

Toutefois si Pichegru n'était pas un moyen, Pichegru pouvait être un prétexte. Il y avait en lui sinon un chef, du moins un drapeau; on mesura son ombre, et on eut peur.

Quand les tyrans ont peur, ils font des coups d'état, et les coups d'état ne prennent au dépourvu que les honnêtes gens

qui ne conspirent pas. — Pichegru fut arrêté à son poste.

Le lendemain du 18 fructidor les coups de pied honteux ne manquèrent pas au lion garrotté. Il fut royaliste alors, parce que c'était le reproche banal, royaliste comme l'avait été Vergniaud au 31 mai, Danton le 11 germinal, Robespierre le 9 thermidor; comme l'aurait été Napoléon le 18 brumaire, si Napoléon n'avait pas réussi.

N'a-t-on pas dit, n'a-t-on pas imprimé à Paris que Robespierre pensait à épouser madame de France, que le mamelouck Roustan était Louis XVII déguisé?

La vertu est plus difficile à détrôner que la gloire. On sentit qu'il fallait entasser, accumuler les preuves; et quelles preuves! On verra, quand je les discuterai, sur quoi peuvent se fonder dans une république la dégradation morale et la proscription d'un grand homme.

Les complices de Pichegru dans cette prétendue conspiration en faveur des Bourbons, c'étaient Bourdon de l'Oise, qui avait été régicide; André Dumont, qui avait été régicide; Cochon, qui avait été régicide; Thibaudeau, qui avait été régicide, et qui fut rayé par faveur; Carnot, qui avait été régicide, et que la France nouvelle aime à citer comme son Caton, comme son patriote sans tache.

Ces messieurs sont aujourd'hui de fort honnêtes gens, et Pichegru est un conspirateur.

Pichegru avait en effet conspiré au conseil, précisément comme il avait trahi l'armée en battant l'ennemi.

Il fut traîné au Temple sur une charrette, emporté en Amérique à fond de cale d'un vaisseau, jeté dans un cabanon, aux affreux déserts de Sinnamari.

De là il parvint à s'évader avec quelques-uns de ses amis sur une frêle pirogue, et à gagner, au travers de mille périls, les bords hospitaliers de Surinam.

Il se réfugia en Angleterre, j'y consens; il faut pourtant bien se réfugier quelque part. Il y a vu les Bourbons, cela est vrai; on voit ses compatriotes en pays d'exil; n'avait-il pas vu Billaud-Varennes à la Guyane, Billaud-Varennes, ce tigre des jacobins, qui ne s'était apprivoisé aux idées humaines que parmi les bêtes sauvages? Il avait vu Billaud-Varennes, et il ne conspirait pas le rétablissement de la terreur. Le général

ou le maréchal Maison, je ne suis pas sûr des titres, a vu l'infortuné duc de Reichstadt à Vienne, et il ne conspirait pas le rétablissement de l'empire. Scipion a conversé avec Annibal, et il ne lui a pas vendu Rome.

Mais Pichegru a-t-il du moins pris du service chez l'étranger, comme Thémistocle ou Coriolan? Non; il en a refusé partout.

Mais a-t-il jeté le poids de son nom sur un des plateaux de la balance politique? A-t-il fait lever le nôtre? Non : il entra une fois par curiosité au parlement d'Angleterre; le parlement se leva par respect, Pichegru salua et sortit.

Mais a-t-il essayé de se faire de la popularité dans la nation, et de l'appui auprès des grands? Non : il s'est livré à son penchant naturel pour la solitude; il s'est retiré au village.

Mais a-t-il reçu de l'Angleterre une pension et des secours? Hélas! oui; et il faut convenir que tous ceux de nos généraux de ce temps-là qui ont pris part aux affaires s'étaient mis depuis long-temps à l'abri d'une pareille humiliation. Ils avaient sur les banques de l'Europe assez de fonds en plein rapport pour se passer de la compassion des peuples. Pichegru, arrivé en Angleterre avec 400 francs d'emprunt, a obtenu sans le demander ce tribut d'une respectueuse pitié que les nations civilisées paient au malheur d'un illustre ennemi dont la fortune a trahi le courage; l'aumône de l'admiration à la gloire, l'obole du soldat à Bélisaire. Pichegru n'avait pas été mis par sa proscription hors du ban de l'humanité.

Enfin il est revenu à Paris, et cette fois il y avait conspiration. Il serait difficile de nier celle-là : les neuf dixièmes de la France en étaient. Mais n'est-il pas surprenant qu'après trente ans écoulés cette entreprise fatale n'ait jamais été réduite à sa véritable expression? Sa véritable expression, la voici :

L'ambition de Napoléon marchait à découvert depuis l'acte extra-constitutionnel qui lui conférait le consulat à vie. C'était mieux que César, pour qui cette dignité n'avait été prorogée qu'à dix ans. On savait à n'en pas douter que la monarchie des Gaules lui était décernée d'avance dans son Capitole, et qu'il ne restait pas un Brutus pour l'empêcher de ceindre trois mois après le bandeau impérial. Le peuple effrontément trompé cherchait un vengeur à ses droits usurpés par la fraude, et ne le trouvait pas.

Moreau représentait à la vérité les idées les plus populaires et les plus énergiques, et je suis convaincu que la multitude n'aurait pas hésité à suivre son cheval dans les rues de Paris, si Moreau, qui était sur son cheval un fort grand homme de guerre, n'avait pas été à côté de son cheval quelque chose de moins qu'un homme, une bonne femme étourdie et hâbleuse. Il n'osa pas le monter. Il serait trop rigoureux de dire pourtant qu'il n'eut pas quelques prétextes, dans l'occasion dont il s'agit, pour couvrir cette alternative de velléités et de réticences qui formait son caractère politique.

La France était alors divisée, autour du nouveau trône et de ses appuis, en deux camps parfaitement distincts qui demandaient chacun un symbole. Un engouement justifié par sa belle vie militaire avait fait de Moreau le symbole de la république; les *fructidoriens* s'étaient chargés à leurs risques et périls de faire de Pichegru le symbole de la monarchie; et tout en le défendant d'une collusion dont sa sincérité le rendait incapable, je crois que c'était là son penchant, car il était impossible de prévoir dans aucune autre combinaison sociale le retour de l'ordre et de la liberté.

Moreau, qui ne voyait probablement dans une concession apparente qu'un moyen de temporiser, et qui, comme Fabius dont nous lui avions donné le nom, aimait à temporiser, parce que les formes dilatoires de la prudence étaient agréables à sa paresse, réclama le concours de Pichegru.

Avait-il pensé qu'il ne fallait rien moins que deux grands hommes et la patrie pour prévaloir contre le grand homme et sa fortune? C'était peu.

Lajolais fut chargé de la périlleuse mission qui devait les rapprocher, *et mille bruits en courent à sa honte.* On a supposé, fort gratuitement à mon avis, que cet officier entretenait à part lui d'autres connivences avec la police, et mon cœur a toujours répugné à ces accusations qu'il faut rappeler seulement pour les effacer de l'histoire. Quoi qu'il en soit, Pichegru triompha de son antipathie contre Moreau, et se rendit à son appel.

De quoi s'agissait-il? de montrer aux Français deux grands capitaines qui avaient été leurs idoles, de leur rendre la liberté, et de les convoquer, suivant les formes populaires de l'époque, à se choisir enfin un gouvernement.

C'était une conspiration, sans doute, et ce n'est pas celle-là dont j'ai contesté l'existence : la conspiration de Pélopidas contre Léontidès, de Thrasybule contre Critias. Je crois aujourd'hui que son succès aurait été une calamité, car la mission de Napoléon est devenue pour moi évidemment providentielle; mais cette entreprise n'en était pas moins faite pour le peuple, et fondée sur la vertu.

Pichegru rentra en France avec des royalistes et des Vendéens! Qu'aurait-on dit s'il y était rentré avec des Anglais?

Pour être royaliste, on n'a pas perdu peut-être le titre de Français! La Vendée est en France encore, quoiqu'on puisse en douter aux lois exceptionnelles qui la régissent. Jamais le crayon insolent d'un cosmographe éhonté n'a osé la retrancher de la carte de nos provinces.

Le proscrit de fructidor ramenait sur la terre commune les proscrits de toutes les époques, des députés, des soldats, des ouvriers, des paysans. Rassurez-vous! ils n'étaient que cent; et ces cent hommes, faut-il dire que ce n'était pas une armée? C'était un cortége pour le triomphe, ou des compagnons pour l'échafaud.

Qu'aurait pu ramener Pichegru d'ailleurs, si ce n'était ces hommes qui avaient droit à coopérer pour leur part à la réhabilitation du pacte universel? Le parti de Moreau était autour de Moreau, et s'y tenait suspendu sur l'abîme creusé par ses irrésolutions homicides; les républicains énergiques étaient à Sainte-Pélagie, à la Force, à Bicêtre; on les entassait aux îles de Rhé et d'Oléron; ils achevaient de mourir à Cayenne et à Mahé.

Pichegru a péremptoirement répondu pour moi aux inductions qu'on pourrait tirer de ce rapprochement fortuit par une phrase que l'instruction a naïvement conservée, parce qu'elle ne s'est pas avisée de tout. « Je suis ici avec vous, dit-il au brave Cadoudal, mais je n'y suis pas pour vous. »

Il ne fallait pas livrer ce mot immortel aux presses impériales, car toutes les prétendues trahisons de Pichegru y sont jugées.

Je laisse de côté ici l'imputation de brigandage et de tentatives d'assassinat, si loyalement proclamée par la police dans ses incroyables placards. Elle prouve seulement que le roi de Boutan n'avait pas épuisé les fécondes ressources de l'art de

se jouer du peuple. Pichegru et Moreau BRIGANDS, c'était une impertinence assez plaisante. Moreau convoquant Pichegru à Paris pour voir assassiner Napoléon des mains d'un homme de peine, c'est la balourdise la plus grossière qu'on ait jamais jetée à la canaille.

Pichegru était intervenu dans la conjuration de Moreau, sans autre vue que celle du bien public, et il ne pouvait pas en avoir d'autres ; il vit l'éternel *cunctateur*, et il le retrouva plongé dans ses incertitudes ordinaires. Le sens exquis et profond qui distinguait ce héros (c'est de Pichegru que je parle maintenant) pénétra facilement un mystère que Moreau méconnaissait peut-être lui-même ! Celui-ci voulait le pouvoir, et attendait qu'on le lui apportât tout fait, parce qu'il ne savait ni le créer, ni le prendre.

« Cette homme aussi est ambitieux ! » dit Pichegru avec dédain en rentrant dans son asile, et il s'enveloppa dès ce moment de son manteau de mort.

Cette autre parole, qui exclut dans Pichegru jusqu'à l'idée d'une ambition personnelle, n'est pas plus apocryphe que la première. C'est encore l'instruction qui me la donne.

Pichegru, tout entier à sa confiance dans l'homme qui l'avait mandé, tout résolu aux plans de Moreau, et la modestie n'est jamais allée plus loin, ne s'était pas même ménagé un refuge sous le toit de quelque ami de cœur ou d'opinion. Si Pichegru avait conspiré avec un parti, si Pichegru avait laissé, le 18 fructidor, des affidés ou des complices, il aurait trouvé une porte où frapper à Paris. Ceci a toute l'évidence de la chose démontrée.

Que fait Pichegru ? que fait le chef de cette conspiration monarchique prête pour une victoire ? il se rappelle l'adresse d'un avocat franc-comtois, fort étranger aux mouvemens de la politique, et tout au plus épicurien, s'il était quelque chose, qui le cache chez une fille entretenue. Le dernier asile d'Alcibiade ne convenait pas à l'austérité de ses mœurs ; il y reste à peine quelques heures. Pendant ce temps-là le nom de son ancien valet-de-chambre est revenu à sa mémoire. Cet homme doit demeurer rue Chabanais, et Pichegru le trouve sans difficulté, car il n'y a rien de plus facile à trouver qu'un traître qui nous cherche déjà.

On peut imaginer que le malheureux général y fut accueilli avec empressement; il avait été vendu la veille 100,000 francs, et il fut livré le lendemain.

Pichegru n'était pas aussi facile à saisir qu'à surprendre. Il avait ouvert la porte lui-même, et il était en chemise. Accablé par le nombre, le vainqueur de l'Europe tomba sur dix hommes qui étaient tombés. On se contenta de lui tailler les jambes à coups de sabre, pour se ménager l'honneur de l'emporter vivant. Un gendarme lui ayant imposé le pied sur la tête, le pied d'un gendarme sur la tête de Pichegru! Pichegru lui enleva d'un coup de dents le talon de sa botte et une partie du *calcaneum* avec. Pendant ce temps-là on l'emmaillottait dans de fortes cordes, serrées avec un tourniquet, que le commissaire de police eut l'humanité de faire relâcher un peu au corps-de-garde de la barrière des Sergens, pour laisser respirer le prisonnier; il allait mourir.

C'est ainsi que Pichegru fut emporté dans le cabinet de son premier interrogateur, qui ne lui demanda d'autre garantie contre lui-même que sa porole, et qui ne le laissa manquer d'aucun soin. Ces égards, dont la sensibilité fait un devoir à quiconque est doué d'une ame, et que l'esprit conseillerait tout seul, n'étonneront personne de la part de M. Réal, dont les admirables plaidoyers annoncent tant d'ame et tant d'esprit.

Il paraît, à l'interrogatoire imprimé, que les réponses de Pichegru furent âpres et presque brutales. Il refusa de dire son nom paternel; il refusa d'avouer d'autres rapports avec Moreau que ceux dont l'Europe était informée; il refusa de signer. Je parle d'après la procédure publique, ainsi que parle le vulgaire.

Je sais d'autres détails. On n'avait saisi aucun papier mystérieux dans la chemise de Pichegru; mais les agens de police faisaient quelque fond sur un volume perfidement imprimé en chiffres inconnus, qui s'était trouvé sous son oreiller, et qui devait recéler des mystères bien inconnus; c'était un Thucydide grec.

M. Réal sourit, et demanda au prisonnier s'il lui serait agréable de se munir au Temple de quelques autres conspirateurs de la même espèce. Pichegru, adouci par des procédés

si délicats, et dont nul homme n'était plus digne d'apprécier toute la valeur, témoigna l'envie de relire Sénèque.

« Sénèque ! vous n'y pensez pas, lui dit le ministre-adjoint, » le *Joueur* de Régnard ne s'avisa de cette lecture qu'après » avoir perdu sa dernière partie !... »

Elle n'était donc pas perdue aux yeux de Napoléon et de ses amis, la dernière partie de Pichegru !

Et si Pichegru n'avait été qu'un misérable traître, capable de vendre à l'étranger la terre et le sang du pays, valait-il qu'on s'occupât de lui donner une chance et un bénéfice dans le jeu de Napoléon ?

Cependant, peu de temps après on lui offrait le gouvernement de cette Guiane française où il avait été déporté.

Pichegru promit sa réponse pour le lendemain, et le lendemain on le trouva mort.

Avant d'arriver à l'énigme de ce dernier événement, qui restera une énigme, et ce n'est pas ma faute, il faudrait peut-être expliquer comment j'ai pénétré dans les mystères de celle-ci.

Ce que je viens de rapporter, en effet, n'a jamais été écrit, et il y avait deux excellentes raisons pour donner à cette anecdote la plus grande publicité possible ; c'est qu'elle avait pour conséquence nécessaire la réhabilitation des deux grands personnages de la révolution, de Pichegru comme traître, et de Napoléon comme assassin.

Non, sans doute ! Napoléon n'a ordonné ni permis l'assassinat de Pichegru, puisqu'il n'attendait que sa réponse pour lui conférer une partie de la puissance souveraine sur un autre point de la terre. Il sentait seulement que l'ancien monde était trop étroit pour les contenir à la fois tous deux.

Non, sans doute ! Pichegru n'avait pas trahi le pays, puisque le plus sévère et le plus partial de ses juges lui déléguait spontanément l'honneur de représenter la France dans des contrées où elle ne peut être représentée que par un pouvoir sans limites, et d'y régner en son nom avec des millions et des soldats.

Mais pour faire sortir ce fait du rang des fictions historiques auxquelles on m'accuse de me complaire, le bon sens du public exigerait autre chose que le témoignage d'un homme qu'on n'a jamais soupçonné, grâce au ciel, d'avoir eu part, sous

aucun régime, aux confidences de la police. On exigerait peut-être de moi, comme des anciens chrétiens, celui de David et de la sibylle.

Ou bien, on ferait mieux, on s'informerait de la vérité de ces dernières circonstances auprès de M. le comte Réal, dont la vieillesse virile a conservé toute la verdeur des souvenirs de la jeunesse; de M. Réal, seul intermédiaire et par conséquent seul garant digne de foi de cette négociation. La seule dénégation de M. Réal détruirait toute la crédibilité de mon récit. Je me soumets volontiers à cette épreuve.

Nous partirons donc de cette hypothèse, que je tiens pour admise, dans l'examen des pensées qui durent occuper Pichegru jusqu'à sa dernière résolution.

Pichegru était coupable de fait envers le gouvernement consulaire, comme l'eût été Thrasybule tombé à la discrétion des trente tyrans, comme l'était Pélopidas, si un mouchard thébain l'avait livré à l'oligarchie.

Il n'y avait pas un juge à Paris qui ne pût le condamner en conscience, d'après le texte de la loi. Il n'y avait qu'un homme à Paris qui pût lui faire grâce, et cet homme était Napoléon.

Napoléon était disposé à lui faire grâce : il le savait. Napoléon voulait le traiter plus largement, et il le savait aussi. Pichegru n'était pas seulement menacé de vivre; il était menacé d'une faveur, d'un gouvernement, d'une vice-royauté; à lui, captif promis au bourreau, on lui promettait une portion de l'autorité impériale.

Si Pichegru avait été le traître qui vendit indignement son épée pour donner son nom à un village, il n'aurait pas balancé à sauver sa tête quand on lui jetait presque un monde.

Mais pour sa grande ame une flétrissure honorifique n'en était pas moins une flétrissure. Il ne trancha pas le nœud gordien comme Alexandre; il le serra. Je ne sais aucune autre manière d'expliquer son suicide.

Quant à l'assassinat, il serait heureusement plus difficile encore à expliquer. L'intérêt du crime n'y est pas, et les crimes de notre civilisation ne vont plus sans intérêt. Laissons sur Bonaparte, et j'y consens à regret, le sang innocent du duc d'Enghien, tant que l'histoire ne l'en aura pas lavé. Connivence ou faiblesse, déférence ou cruauté, c'en est trop pour

sa mémoire. Ce sang criera plus haut que celui de Clytus et de Callisthène.

Un très-petit nombre de ces attentats sont l'ouvrage de l'homme qui en recueille le profit — et la honte! mais les meurtriers officieux foisonnent partout où il y a des tyrans.

Avant d'arriver à une controverse bien moins embarrassante qu'on ne croit et qui n'occupera que la moindre partie de ce discours, quoiqu'elle en soit le principal objet, je dois donner quelque idée de Pichegru, sous le rapport physique et moral. Je ne comprends pas la biographie sans portrait.

Pichegru n'avait que trente-deux ans quand il fut élevé au commandement en chef de l'armée du Rhin; mais, comme dans tous les hommes qui deviennent des types, l'expression de sa physionomie avait devancé la maturité de l'âge. Ainsi que le jeune Caton, dont la vie et la mort ressemblent à la sienne, jeune encore, il imposait déjà le respect. Deux ans auparavant, M. de Narbonne, alors ministre de la guerre, avait dit de lui ce mot spirituel qui équivaut à un signalement : « Qu'est donc devenu ce jeune sous-officier devant lequel » les colonels étaient tentés de parler chapeau bas? »

Pichegru me paraissait vieux, et sa conformation prêtait à cette erreur commune aux enfans. Sa taille, au-dessus de la moyenne, était plutôt bien plantée que bien prise : elle n'avait d'élégance que ce qui sied à la force. Quoique peu charnu, il était large. Son buste ouvert, son dos un peu voûté, ses vastes épaules qui soutenaient un cou ample, court et nerveux, lui donnaient quelque chose d'un athlète comme Milon, ou d'un gladiateur comme Spartacus. Son visage participait de cette forme quadrangulaire qui est assez propre aux Francs-Comtois de bonne race. Ses os mandibulaires étaient énormes, sont front immense et très-épanoui vers ses tempes dégarnies de cheveux, son nez bien proportionné, coupé de la base à l'extrémité par un plan uni qui formait une large arête. Rien n'égalait la douceur de son regard quand il n'avait point de raison pour le rendre impérieux ou redoutable. Si un grand artiste voulait exprimer sur une face humaine l'impassibilité d'un demi-dieu, il faudrait qu'il inventât la tête de Pichegru.

Son mépris profond pour les hommes et pour les événemens, sur lesquels il n'exprimait jamais son opinion qu'avec une ironie dédaigneuse, ajoutait encore à ce caractère. Pichegru servait loyalement l'ordre social qu'il avait trouvé, parce que c'était sa mission ; mais il ne l'estimait pas, et il ne pouvait pas l'estimer. Son cœur ne s'émouvait qu'au souvenir d'un village où il espérait passer sa vieillesse. « Remplir sa tâche et » se reposer, disait-il souvent, c'est toute la destinée de » l'homme. »

Pour lui supposer d'autre ambition que celle qui aspire à l'oisiveté rêveuse, à la nonchalance occupée du sage, il ne faut jamais avoir approché de Pichegru. Je m'en rapporte à ceux qui l'ont connu, sans excepter ses ennemis.

Qu'on fasse un vice, je m'y soumets, de sa vertu dominante ; mais qu'on ne la défigure pas. Un empire aurait été trop petit pour son génie ; une métairie aurait été trop grande pour son indolence.

Son voyage même à Paris, sans éclaircissemens, sans conseils, sans promesse écrite, à la merci d'un rival dont il avait éprouvé la faiblesse et la mobilité, n'est que l'acte d'un paresseux plein d'ame et de dévouement, qui change laborieusement de place au soleil pour être encore une fois utile.

Qu'aurait-il fait d'un trésor? Il n'avait jamais pu apprendre à compter l'argent. Ce grand mathématicien de l'école de Brienne était incapable de régler en monnaie courante le compte d'une blanchisseuse. Quand on lui apportait, au quartier général, ses appointemens du mois (c'étaient alors des assignats), il en coupait au jour le jour ce qui lui était nécessaire pour payer la dépense en nombre rond. Le surplus traînait sur son matelas, sur sa table, sur sa chaise, ou à côté.

Pichegru n'a jamais été marié, quoiqu'on l'ait fait maladroitement stipuler, dans le fameux marché des fourgons de Klinglin, pour des enfans qu'il n'avait pas ; quoique la restauration se soit hâtée de pensionner une petite aventurière qui se donnait pour sa fille. L'étourderie bienveillante de la récompense était la conséquence nécessaire d'une étourderie malveillante dans l'accusation. Au fond de l'une et de l'autre, il n'y avait heureusement qu'un mensonge.

Pichegru, sous-officier, s'était fait ce que les sous-

officiers appellent une bonne amie; ce qui, pour un homme tel que lui, ne pouvait être qu'une amie décente, sérieuse et respectable. Cette pauvre fille, que je vois d'ici et qui s'appelait Rose, avait, à peu d'années près, l'âge de Pichegru; elle était fort médiocrement jolie et boitait. Son état d'ouvrière en robes, dans lequel elle excellait, lui permettait de vivre honnêtement sans recourir à personne. J'ai ouvert dix lettres d'elle, sur l'autorisation que m'avait donnée le général d'ouvrir toutes celles qui ne provenaient pas du gouvernement, et je n'ai jamais vu de lettres plus nobles, plus raisonnables et plus touchantes. Elle ne le tutoyait point; elle l'engageait, avec une confiance fondée sur son caractère, à ne pas se laisser éblouir par les prestiges de la fortune, à rester le bon Charles qui s'était fait aimer dans une condition obscure, et à faire, quand il le pourrait, quelques économies pour ses parens pauvres. Pour elle, ce n'était que peintures exagérées de son bien-être et de ses succès. Elle avait fait six robes pour la femme du représentant, elle en coupait six autres pour la femme du général; elle avait même de l'or, ce qui était fort rare dans ce temps-là. Digne et honnête créature!... Pichegru relisait ces lettres avec une émotion si douce, et il disait si fièrement en les serrant dans son portefeuille : « C'est pourtant moi qui lui ai appris l'orthographe ! »

On sait que Pichegru n'avait jamais d'argent en réserve. J'ai dit comment il payait : comment il donnait, on le devine. Quand je le quittai à Wissembourg, les feuilles d'assignats étaient de fortune arrivées la veille, et les ciseaux y avaient déjà fait un large travail. « Il faut cependant, me dit-il, que j'envoie une petite marque de souvenir à Rose.» Cette marque de souvenir du premier homme de la république pour une tailleuse qui était sa meilleure amie, c'est moi qui la rapportai : un parapluie, un beau parapluie vraiment, qui avait coûté 38 francs en assignats au pair !

Je sais que tout cela est bien puéril ; mais quoi ! Je ne l'écris cependant pas sans attendrissement : j'aime à trouver de semblables détails dans Plutarque, et Pichegru était un homme de Plutarque, ou il n'y en eut jamais.

Des détails, en voici encore : trois ans après, j'étais encore un enfant, mais un enfant de cette époque, nourri d'études

fortes et de sentimens exaltés, capable de se passionner pour tout et surtout pour les causes périlleuses, ambitieux de dévouement et de dangers. Pichegru rendu à l'état de citoyen, mais dictateur universel de l'opinion, traversait alors en triomphateur ces villes de Franche-Comté où une populace imbécile devait un jour traîner ses statues dans la boue. Une de ses premières pensées fut de m'appeler. Je l'accompagnai à Arbois. J'ai fait seul avec lui dans sa voiture cette partie de son voyage. De Besançon, il y a onze lieues de poste.

Je venais d'embrasser avec toute la ferveur d'un néophyte le parti tout aussi absurde, mais non plus absurde qu'un autre, auquel on ose prétendre que Pichegru s'était vendu plus d'une année auparavant, comme si Pichegru avait pu se vendre! j'exerçais sur la classe jeune un certain ascendant d'expansion, et si l'on veut de turbulence. J'espère au moins qu'on ne me contestera pas celui-là, même dans mon pays. J'étais un séide tout fait, et j'en valais bien un autre. Si Pichegru avait conspiré, il l'aurait pris. Mais Pichegru ne conspirait pas.

Il m'aimait cependant, et je ne lui ménageais pas les aveux. Eh bien!.... ses conseils sont devenus la règle de ma raison quand j'ai été affranchi de toutes les erreurs dont il m'avait détourné. La politique de Pichegru, c'était l'ordre, le devoir, la morale, la politique des gens de bien d'aujourd'hui, au désespoir près.

Arbois ne l'accueillit pas comme un de ses enfans, mais comme le roi de ces jours de nécessité. Rien n'était plus fait pour lui déplaire que ce pompeux cérémonial sous lequel se déguisaient gauchement les secrètes vues des partis. Il savait trop que tout cela ne s'adressait pas à lui; il avait résolu d'y couper court une fois. Après ces manifestations générales de reconnaissance et d'affection qui ne coûtaient rien à une ame si naturelle et si tendre, après ces effusions d'un abandon plus intime que sollicitaient d'anciens souvenirs : « Mon cher » compatriote, dit-il au président de la députation qui était » venue le recevoir, je n'ai qu'un très-petit nombre d'heures » à passer dans mon pays natal, et je les dois presque toutes » à mes parens des villages voisins. Si l'amitié qui m'unit à » vous m'entraînait à négliger mes devoirs de famille, vous

» m'en blâmeriez le premier, et vous auriez raison. Vous ve-
» nez cependant me proposer un dîner et un bal. Quoique j'aie
» perdu depuis long-temps l'habitude de ces plaisirs, j'y par-
» ticiperais volontiers. Je serais heureux de vider en si bonne
» compagnie quelques verres de notre excellent vin mousseux,
» et de voir danser les jeunes filles d'Arbois qui doivent être
» bien jolies si elles ressemblent à leurs mères : mais un sol-
» dat n'a que sa parole, et je vous jure sur l'honneur que
» je suis retenu. J'ai promis il y a long-temps à Barbier le vi-
» gneron de faire avec lui mon premier repas quand je revien-
» drais au pays ; et, en conscience, d'ici au coucher du so-
» leil, je n'en peux pas faire deux. »

Il était trois heures après-midi. L'émotion fut grande. Il n'était plus question que de trouver ce vigneron si méprisé la veille, qui avait eu l'honneur d'être l'ami du général. C'était un pauvre diable qui possédait un petit coin de vigne pour toute fortune, et qui arrosait annuellement de son produit un mauvais croûton de pain noir. Les enfans l'appelaient Barbier *le Désespéré*, à cause d'un certain abandon mélancolique et farouche qui se remarquait dans sa singulière personne, et ce nom lui est probablement resté s'il vit encore.

En attendant, on escortait processionnellement le général. Au bout d'une promenade qu'on appelle, je crois, *la Foule*, il s'arrêta un moment devant le vieux tilleul où fut pendu le capitaine Claude Morel, dit le Prince, par les ordres de Biron.
» Conservez bien cet arbre-là! dit-il avec émotion.... Ce brave
» homme a joui d'un bonheur qui est l'objet de tous mes dé-
» sirs! Il est mort pour la patrie!... »

On était parvenu à trouver le Désespéré dans sa vigne, et on lui avait porté, chapeau bas, l'invitation respectueuse des autorités de la ville. Il s'était rendu au banquet sans autre cérémonie, et après avoir déposé dans un coin ses outils et sa hotte, il s'était jeté en pleurant de joie dans les bras de Pichegru.

— « C'est donc toi, Charlot, mon pauvre Charlot! s'écriait Barbier le Désespéré. »

— « C'est donc toi, mon cher camarade! lui répondait Pichegru en pleurant aussi. »

Je puis me tromper sur un homme que j'admire par-dessus tous les hommes qu'on admire, mais jamais la simplicité, la

naïveté des mœurs, ne m'a paru toucher de plus près au sublime.

Pichegru fit asseoir le Désespéré à côté de lui, ne parla en particulier qu'à lui, et ne le quitta pas jusqu'à son départ. S'il y avait là des émissaires de Pitt et Cobourg, ils en furent pour leurs frais.

Voilà le traître qui conspirait pour l'aristocratie, pour le pouvoir absolu!...

Et s'il avait conspiré pour lui-même, s'il avait daigné leurrer le peuple d'une fausse espérance, s'il avait trahi la liberté en la proclamant, s'il s'était laissé infliger le pouvoir impérial en feignant de le repousser, ceux qui le calomniaient alors, le front aujourd'hui baissé dans la poussière, adoreraient son effigie au sommet d'une colonne!

Mais cette conspiration pour les Bourbons, où en sont les preuves? Je n'en oublierai pas une.

Est-ce dans les papiers si adroitement, si heureusement saisis le lendemain du 18 fructidor dans les fourgons de Klinglin, de d'Antraigues, des intrigans de Bareuth, car on n'a jamais vu tant de fourgons égarés? « Il eût été facile de les examiner *légalement*, dit l'habile auteur de l'article PICHEGRU dans la *Biographie des contemporains*, qui est une des pièces les plus solides de l'accusation; mais il est tant de parvenus à l'autorité, ajoute-t-il, qui aiment mieux proscrire! »

Ces papiers n'ont donc pas été examinés LÉGALEMENT; ils n'ont jamais été vus EN NATURE; on n'a fait dans leur publication ni la part du vil espion qui invente de faux rapports pour fournir aux besoins de sa méprisable vie, ni la part du sycophante qui suppose ou qui falsifie des documens pour justifier ses gros salaires diplomatiques ou pour les faire augmenter, ni la part du lâche, quel qu'il soit, qui s'empresse d'aggraver de son témoignage honteux une dénonciation capitale, pour l'empêcher de s'étendre jusqu'à lui!...

Et quand des papiers saisis dans des fourgons ou ailleurs ont-ils manqué à l'oppression d'un grand homme? Si Bonaparte avait échoué à Saint-Cloud, le directoire n'avait-il pas en main son premier traité secret avec le duc d'York, son second traité secret avec le roi de Prusse par l'intermédiaire de Sieyès? N'était-ce pas pour eux que le 18 brumaire avait été entrepris?

J'en peux parler savamment de ces traités-là; je les ai vu faire.

On sait aujourd'hui, à n'en pas douter, comment Bonaparte s'entendait avec le duc d'York et le roi de Prusse.

Et puis j'admets qu'il y ait des pièces authentiques dans ce fatras d'infamies, et je n'y suis certainement pas obligé; j'admets que de misérables ardélions de la police royale se soient faits forts de quelques beaux noms pour se recommander à leurs maîtres, et que leurs maîtres aient été assez dupes pour les écouter; j'admets jusqu'à l'authenticité de ce projet de marché où Pichegru célibataire se fait ridiculement octroyer des avantages actuels pour des enfans qui n'existent pas; qu'est-ce que cela prouve; sinon que les courtiers de conspiration sont bien insolens, et que ceux qui les paient sont bien crédules? Il n'y a pas de jour où des escroqueries, toutes semblables en petit, n'égaient l'auditoire de la police correctionnelle.

Veut-on savoir ce qu'en pensait lui-même le corps législatif de fructidor? Barras, Thibaudeau, Cambacérès, et vingt autres, étaient compromis dans ces correspondances, ni plus ni moins que Pichegru : il passa à l'ordre du jour à l'unanimité.

Ce n'est donc pas cela qui peut fonder la proscription morale de Pichegru. Voyons le reste.

Est-ce par hasard la lettre tardive de Moreau, cette dénonciation après coup qui révélait au directoire une ancienne conversation confidentielle entre lui Moreau, général en chef, et Pichegru, alors déporté, alors garotté d'indignes liens dans une charrette grillée? Cela ne serait pas beau, mais qu'en résulterait-il en dernière analyse? Deux choses : que Pichegru croyait à Moreau, et que parmi les éventualités de la France révolutionnaire il avait le bon sens de compter sur la monarchie. La belle merveille! Ce secret que Pichegru aurait soufflé à l'oreille de Moreau, c'était le secret de la comédie, la dernière pensée de tout le monde. Pour que Pichegru n'en parlât pas à Moreau, il aurait fallu qu'il prît Moreau pour un mouchard, pour l'homme de la lettre au directoire.

Respect aussi à la cendre de Moreau, de Moreau, hélas! qui est mort au milieu des Russes, dans des circonstances bien plus

défavorables à sa mémoire qu'aucune de celles dont on charge la mémoire de Pichegru, et qui, selon toute apparence, est cependant mort innocent de trahison. Je ne suis pas suspect quand je défends celui-là.

Mais cette lettre de Moreau, il l'a déniée sans intérêt à le faire, quand il avait intérêt peut-être à l'avouer ; et c'est l'acte le plus viril de sa vie morale et politique. Elle est donc comme non avenue dans la question.

Allons toujours aux preuves de la conspiration de Pichegru. J'ai promis de ne pas les éviter.

Est-ce le fait singulier sur lequel s'appuie l'article de la *Biographie des contemporains*, qui n'est certainement pas à récuser pour les ennemis de Pichegru ? Les expressions du rédacteur, homme de cœur, d'esprit et de mesure, qui lutte visiblement malgré lui contre son intime conviction, sont trop précieuses pour que je ne prenne pas plaisir à les copier. Elles m'éviteront presque la peine de répondre.

« Un émigré, dit-il, transfuge du parti royaliste, livra le » premier, à ce qu'on assure, aux directeurs, les secrets du » prince de Condé et de Pichegru, secrets auxquels il avait » été initié, et obtint pour prix de sa délation des récom- » penses pécuniaires et des missions d'observateur à l'étran- » ger. »

Quand *transfuge, délation, récompenses pécuniaires et mission d'observateur à l'étranger* seront de la langue de l'honneur et de l'histoire, je dirai ce que vaut ce témoin ; et je le dirais dès aujourd'hui s'il n'était mort.

Est-ce radotage de Fauche-Borel, devenu par je ne sais quel hasard chroniqueur authentique de la restauration ? Ceci mérite un peu plus de développemens. Nous entrons sur un autre terrain.

Fauche-Borel était un brave homme, sincèrement attaché aux Bourbons, vulgaire et naïf de nature, actif et remuant d'instinct, serviable par sentiment comme un bon Suisse, plus serviable encore quand il y avait quelque chose à gagner à l'être, comme le Suisse du proverbe ; un prêteur obligeant qui avait trop de débiteurs à Coblentz pour ne pas retrouver quelques protecteurs à cour ; un messager officieux dont les frais de poste se payaient en complimens ; un intrépide entremet-

teur dont les dangers se reconnaissaient en promesses. L'appétit vient en mangeant, et l'esprit en intriguant. Il s'avisa un jour de se dédommager des pertes du courtage dans les gros salaires de la diplomatie ; et ses prétentions furent bien accueillies, car les diplomates du prétendant n'étaient pas forts. Dès ce moment il sillonna l'Europe de ses roues dans toutes les directions, comme le Bawer de Potemkin, colportant de ville en ville, de camps en camps, et de palais en palais, des lettres de créance griffonnées sur satin, signées *Louis* et plus bas *d'Avaray;* puis, rendant en échange et contre de bons mandats toutes les billevesées qui lui passaient par la tête. Ce n'était pas que le pauvre Fauche n'eût eu des entrevues solennelles ; il serait allé proposer au cardinal Maury de décoiffer le chapeau rouge, et à Napoléon couronné d'accepter l'épée de connétable, car il agissait en conscience ; mais le résultat de ses négociations s'arrangeait si étrangement dans son esprit que les refus déclarés s'y tournaient en promesses, et il ne rentrait jamais auprès de son prince nomade que les mains chargées de lis qui distillaient une myrrhe royale, comme ceux du *Cantique des Cantiques.* Il ne faut pas croire pour cela que Fauche fût un menteur systématique. Il croyait profondément tout ce qu'il s'était raconté, et je ne l'ai jamais vu varier d'une virgule dans le thème grossier de ces happelourdes qu'on a fait semblant de prendre pour argent comptant de Mittau à Varsovie, de Varsovie à Hartwell, et de Hartwell aux Tuileries.

Fauche m'a souvent en effet débité toutes ces sornettes avec l'aplomb d'un théologien qui prêche le dogme ; je les ai gravement écoutées, en me contentant d'opposer quelque doute à des faits matériellement faux dont l'impossibilité tombait sous les sens de tout le monde, pour me procurer le plaisir de les entendre répéter dans les mêmes termes, ni plus ni moins, car j'ai déjà dit que Fauche était invariable dans ses formules. A la seconde ou troisième affirmation je tombais d'accord avec lui, sauf à rire, et je n'en étais pas plus convaincu. Nos contestations ne pouvaient aller fort loin, parce que Fauche, devenu vieux et infirme, avait été d'ailleurs dans sa cause un agent utile et un fidèle serviteur ; qu'il avait beaucoup souffert dans sa personne et dans celle des siens, et que, pour dernier résultat, la restauration l'avait laissé pauvre comme les pierres sur les-

quelles il a fini par se briser le crâne à défaut de quelques misérables billets de 1,000 francs dont on faisait litière à de méchans paperassiers. Je l'ai connu, je l'ai plaint; je n'accuse pas sa pauvre cendre oubliée, abandonnée; mais je déclare sur l'honneur, et à la face de tout ce qu'il y a de gens sensés dans le parti qu'il a servi, que nous n'avons jamais cru un mot de ce qu'il disait.

Je me rappelle ici une anecdote remarquable. Fauche conservait une foi si aveugle à cette grande conspiration monarchique dont son génie, à lui Fauche, avait été la cheville ouvrière, que si la toute-puissance et la toute-bonté de Dieu lui permettent de retrouver un jour Pichegru au paradis des sages, il lui en touchera certainement quelques mots. Ne se souvint-il pas après la restauration d'y avoir impliqué Cambacérès et Barras? Fauche victorieux se crut obligé d'aller visiter ses innocens complices, dont la position paraissait moins favorable, et rien n'est plus propre à confirmer ce que l'on savait déjà de la bienveillance de son caractère. Cambacérès le fit mettre à la porte; Barras, qui était la fleur des hommes polis, l'invita à dîner. Il y avait là vingt hommes aujourd'hui vivans dont quelques-uns jouent un certain rôle dans les affares, et qui rient encore de l'opiniâtreté de Fauche à soutenir devant Barras que Barras avait conspiré pour les Bourbons, du dépit nerveux et convulsif de Barras, qui ne pouvait opposer que des cris et des sermens à son corrupteur impassible. Cela devait être fort bouffon.

Il est probable que le dîner chez Barras finit comme la visite à Cambacérès avait commencé; mais Fauche ne se déconcertait pas pour si peu. Huit jours après, tout entier à son idée fixe, il vous aurait dit fièrement qu'il venait de visiter Cambacérès ou de dîner chez Barras, ses anciens collaborateurs au grand œuvre de la restauration si heureusement accompli.

Telle est cependant l'*autorité historique* sur laquelle sont fondés tant de mensonges *historiques*, ou prétendus tels, que je viens le premier convaincre d'impertinence et d'effronterie: correspondances vraies, correspondances supposées, marchés verbaux, marchés écrits, trahisons gratuites ou payées, le secret des fourgons, la révélation de Montgaillard, le sot article de Beaulieu dans la *Biographie universelle*, l'article cent fois

plus décent de la *Biographie des contemporains*, où l'on n'a copié Beaulieu qu'en rougissant, aveux implicites de la restauration, qui n'était pas fâchée de compter un illustre martyr de plus, honneur tardif, ovations posthumes, et monumens mal entendus! Il n'y a derrière tout cela que la grosse figure du malheureux Fauche se portant garant de la honte de Pichegru devant les Bourbons, devant le pays et devant la postérité.

Fauche n'avait vu Pichegru que deux fois avant la proscription de fructidor, dont les suites conduisirent Pichegru à Londres, et je l'en ai fait convenir. La seconde fois, Pichegru reconduisit Fauche jusqu'au bas de l'escalier, et se retournant du côté de son aide-de-camp: « Lorsque monsieur reviendra, dit-il, vous me rendrez le service de le faire fusiller. » Puis donnant le bras à Gaume pour remonter: « Il ne faudrait pas le fusiller, continua-t-il en riant; mais j'espère qu'il n'y reviendra plus. »

La restauration s'abandonnait, selon son usage, à l'impulsion donnée. La commission du monument de Pichegru, dont j'ai fait partie, et dont les intentions étaient admirables, obéissait machinalement à la même impression. » Mais, au nom de Dieu, disais-je à Delarue, vous savez qu'il n'y a pas un mot de vrai dans tout cela! — Pas un mot! me répondit Delarue; mais Pichegru est mort royaliste. » — Je le crois!

Royaliste, soit, mais non traître! — Mon ministère à la commission finissait là comme il finit ici.

Et cette longue apologie, en effet, je ne l'ai pas écrite pour les républicains. Pichegru était trop pur pour prêter son appui aux républiques de nos jours de corruption!

Je ne l'ai pas écrite pour les légitimistes. Pichegru, légitimiste de cœur et de raison, n'aurait jamais engagé secrètement sa loyale épée à une cause qui n'avait pas reçu son serment public.

Je ne l'ai pas écrite pour les enfans de Pichegru; il n'en a point laissé.

Je ne l'ai pas écrite pour ses parens. Ses parens sont à leurs vignes, et ne se doutent guère que la vertu de Charlot Pichegru ait pu être soupçonnée.

Je ne l'ai pas écrite pour sa noble et inoffensible mémoire; elle se passera bien de moi.

Je ne l'ai pas écrite pour l'histoire. Qu'est-ce que c'est que l'histoire?

Je l'ai écrite pour la vérité.

S'il reste des successeurs et des avocats à Fauche, à Beaulieu, à Montgaillard, au directoire; — si l'on parvient à me prouver que je me trompe, — oh! je n'aurai pas la force de jeter ma boule noire dans le scrutin de l'opinion! Je ne condamnerai pas Pichegru, le plus infortuné des grands hommes, comme il en est le plus grand! Mais je n'en parlerai plus.

Ch. Nodier,
de l'Académie-Française.

PHYSIONOMIE

DES

VIEUX CONTEURS FRANÇAIS.

§ I ([1]).

La littérature, après avoir essayé plusieurs transformations successives, revient sans cesse à une forme première, qu'elle quittera encore pour la reprendre plus tard, lorsque l'oubli lui aura rendu tout l'attrait de la nouveauté. « En effet, dit La Fontaine, on ne peut pas dire que toutes saisons soient favorables pour toutes sortes de livres. » Mais il n'est pas de genre si décrié et si vieux qui ne puisse être rajeuni et remis en honneur. Ceci est une affaire de mode, un hasard de fortune; et si les écrivains sont impuissans à créer, ils savent renover avec art. On jette au rebut les anciens moules : on ne les brise jamais. Demain peut-être on ressuscitera l'héroïde, et puisque l'ode de Ronsard est remontée sur son trône après deux siècles et demi d'humiliations, ne sera-ce pas bientôt le tour des rondeaux de Benserade, des vers *équivoques* de Crétin, des *soties* de Gringore et des *mystères* de Greban? Au-

([1]) Cette introduction sera suivie d'une série d'articles biographiques et critiques. (*N. du D.*)

jourd'hui la vogue est au conte, et les libraires ne sèment plus que conteurs, comme autrefois ils ne greffaient que du Saint-Évremont.

Passe donc pour le conte; c'est un produit agréable, qui ne manquera jamais en France, où il est indigène. Le caractère, l'esprit et la langue de notre pays sont essentiellement propres à la nature du conte, qui doit être vif, joyeux, hardi et naïf: ces qualités du moins se trouvent réunies dans la plupart des contes des quinzième et seizième siècles, que nous allons passer en revue. Il y a toute une littérature exquise de finesse et de grâces, qui reste ignorée sous les laves refroidies de vingt éruptions littéraires, comme ces villes antiques d'Italie, enterrées vivantes et plongées dans les ténèbres, tandis que des villages modernes, bâtis de leurs débris, à la place même qu'elles occupaient, s'étalent au soleil, et foulent aux pieds les trésors de l'art immortel; la cabane est assise sur le fronton d'un temple.

Le conte est partout le type primitif de la littérature d'un peuple. Jadis l'historien et le rapsode contaient: Hésiode, Homère, Hérodote, Lucien, ne furent que des conteurs poètes et philosophes, qui, selon le goût de leur temps, varièrent les formes de la tradition écrite. Bien avant eux, dès l'origine de la société, au milieu des forêts, les hommes nouveaux se reposaient des fatigues de la chasse en écoutant les récits d'un vieillard qui leur disait ce que son père lui avait dit touchant la naissance de l'univers. Le conte et l'histoire eurent une source commune, contemporaine des langues, et ce ne fut qu'après des siècles d'éducation intellectuelle que l'histoire fut dégagée de l'alliage du conte.

Plutarque, qui fut le Montaigne des Grecs, résume à lui seul les diverses époques du conte ancien, qui était en honneur jusque dans les veillées des sorcières de Thessalie, comme nous le trouvons chez M[lle] de Lussan. Les Romains ne nous ont laissé de conteurs que Diodore de Sicile et Apulée; mais nous savons qu'ils empruntèrent aux Grecs les banquets *acromatiques*, c'est-à-dire, suivant le commentaire d'un conteur français, « assaisonnés de quelque bonne sauce et savoureux sopiquet de contes récréatifs et plaisantes sornettes. »

Les premiers contes, en France, furent des légendes de

saints narrées avec une crédule simplicité et grossies de bouche en bouche. Le tombeau de Dagobert, à Saint-Denis, où la sculpture a représenté les voyages de l'ame de ce roi dans l'enfer, est un conte fantastique figuré en pierres; la *Légende dorée* de Jacques de Voragine forme un recueil de contes merveilleux, qui ne le cèdent pas aux *Mille et une Nuits* arabes. Ces contes pieux, inventés par les moines et enjolivés de détails peu édifians, avaient pris racine dans la religion, et telle était la manie de conter alors, que les dogmes fondamentaux du culte furent travestis de la façon la plus scandaleuse, sans mauvaise pensée. Ainsi l'Évangile servit de texte à des facéties licencieuses. Les livres d'heures et les psautiers étaient d'ordinaire alongés de miracles, de diableries et de paraboles, qu'on lisait à l'église par manière de distraction. Voilà comment il est arrivé que les plus célèbres prédicateurs du quinzième siècle, Menot, Maillard, Barlette, mêlaient tant de contes à leurs sermons, et changeaient la chaire en tréteaux.

On peut rapporter à l'invasion des Maures d'Espagne dans les Gaules méridionales l'invasion du conte de gai-savoir, que les troubadours apprirent aux trouvères. Les Maures, ainsi que tous les Orientaux, se plaisaient singulièrement à entendre de longues narrations qui berçaient leur paresse, à l'ombre des aloès et au bord des fontaines. Le sultan Chahriar reculait de jour en jour la mort de Cheherazade pour ne pas laisser interrompu un de ces contes qu'elle racontait en attendant l'aurore, à la prière de sa sœur Dinarzade. Bientôt le Languedoc, en expulsant ses conquérans, retint quelque chose de leurs mœurs et de leurs arts. Un dicton populaire donna la palme au *mieldre jugleor en Gascoigne ;* cette province fournissait les meilleurs jongleurs; et toujours enclins à ce genre de divertissement, nos bons aïeux *riaient.*

L'Orient raviva encore la passion des contes, lorsque les croisades eurent acclimaté en France une foule d'usages d'outre-mer. Les Sarrasins et le climat de la Palestine amollirent les vainqueurs, qui rapportèrent dans leur patrie le goût des apologues et cette volupté nonchalante que procurent aux Asiatiques les récits fabuleux. Les trouvères se souvinrent des aventures ingénieuses qu'ils avaient ouïes sous la tente, à Da-

mas et à Massoure. La cour de Philippe-Auguste reçut le reflet de celle du soudan Saladin, et il n'y eut pas de fête royale ou seigneuriale sans un lai récité durant le festin, au murmure des coupes qu'on remplissait de vin de Chypre. Durand, Rutebeuf, Cortebarbe, Marie de France et les autres, qui précédèrent les romanciers de chevalerie, eurent la gloire d'inspirer Boccace.

Ne semble-t-il pas que les contes ont été surtout en faveur dans les momens difficiles, où il était besoin d'oublier les malheurs du temps, la guerre, la famine et la peste? Boccace composa son *Décaméron* pendant la peste de Florence; Pogge, qui naquit cinq ans après la mort de Boccace, son maître, écrivit ses contes facétieux au milieu des schismes turbulens de la papauté; Eustache Deschamps, qui avait étudié la médecine dans le Levant, paraît mettre le conte au nombre des remèdes de l'épidémie que Boccace combattait à force de gaieté, lorsqu'il recommande en ballade de fuir la tristesse *et fréquenter joyeuse compagnie.*

C'est dans le quinzième siècle que l'exemple de Boccace réveille en France la muse du conte, endormie comme Épiménide, tant que le choc des armées retentissait d'un bout du royaume à l'autre; depuis quinze ans, la guerre civile faisait silence, et la peste ne dévorait plus les populations, lorsque le dauphin de France, qui devait être Louis XI, réfugié à la cour du duc de Bourgogne, pour échapper au ressentiment de son père, Charles VII, consola son exil par les *Cent nouvelles nouvelles,* « assez semblables en manière, dit Antoine de » la Salles, éditeur anonyme de ce recueil, sans atteindre le » très-subtil et orné langage du livre de *Cent nouvelles.* » Le terrible Louis XI avait ses heures de badinage et belle humeur à la table et parmi les fumées de la *buverie;* il préludait aux potences de son règne par des propos folâtres, et il payait en monnaie de langue l'hospitalité de son *beau-frère de Bourgogne.* Ces deux fiers auteurs se mesurérent, à quelques années de là, dans la plaine de Montlhéry.

La cour de Bourgogne, où se racontèrent si librement cent nouvelles galantes, n'admettait pas les dames à ces après-soupers gaillards, où chaque assistant avait la parole à son tour, et rafraîchissait sa mémoire dans un pot de cervoise ou bière

forte ; mais les femmes étant introduites à la cour de France par Anne de Bretagne, le conte quitta son allure soldatesque et voila sa nudité impudique, sans renoncer pourtant à son franc-parler et à sa joyeuseté native. La mère de François Ier, Louise de Savoie, et sa fille, Marguerite d'Alençon, depuis reine de Navarre, excellèrent dans un genre qui veut, par-dessus tout, le talent de broder une idée avec esprit et délicatesse. On assure que Mme de Savoie s'avoua vaincue par sa fille et déchira son ouvrage, que nous regretterons, malgré cette rigoureuse condamnation. Marguerite nous a conservé son chef-d'œuvre, *l'Heptaméron*, ou *Histoire des Amans fortunés*, dans lequel, dit Claude Gruget, premier éditeur de ces contes, *elle a passé Boccace*.

Marguerite, que la réforme n'empêcha pas de faire traduire *le Décaméron* par son secrétaire, Antoine Maçon, ne rassemblait aucune nouvelle *qui ne fût véritable histoire*, et sa haute philosophie, loin de s'effaroucher des libertés du conte, *brisait l'os médullaire* du Livre de Rabelais, que des précieux du siècle de Louis XIV ont osé traiter de *bouffon insipide ;* le cardinal Dubellay envoyait dîner avec les laquais quiconque n'avait pas lu *le livre* ! Enfin, il importe peu que les nouvelles publiées sous le nom de la reine de Navarre soient sorties de la plume d'un de ses valets de chambre lettrés qu'elle s'attachait par des bienfaits, et plus encore par sa beauté et son mérite incomparables ; les *Contes et joyeux Devis* de Bonaventure Despériers sont peut-être des lambeaux de *l'Heptaméron* inachevé.

Ce que touche une main royale devient or ; le conte fut partout le bienvenu, et tandis que dans chaque ville de France, parens, amis et voisins, se réunissaient les soirs pour banqueter et conter à frais communs, les imitateurs de Rabelais et de la reine de Navarre accaparèrent et gardèrent long-temps la fortune que leurs modèles avaient eue. Noël Dufail, sieur de la Herissaye, voulut prouver par ses *Contes d'Eutrapel*, que *l'utilité des contes facétieux est grande ;* le savant Henri Étienne, pour faire l'apologie de son cher Hérodote, n'imagina rien de mieux que de publier un volume de contes qu'il se défend d'avoir *enrichis*, sous le titre de *Introduction au Traité de la Conformité des Merveilles anciennes avec les modernes ;* Tabou-

rot, fidèle à sa devise : *A tous accords*, qui fut aussi celle de Henri III, montra un talent varié dans ses *Bigarrures ;* Guillaume Bouchet, sieur de Boncourt, dédia aux marchands de Poitiers ses *Serées*, dont *les discours libres et gaillards se ressentent de l'ancienne prudhommie du bon vieux temps ;* Béroalde de Verville, tout abbé qu'il était, ou parce qu'il était abbé, gâta son *Moyen de Parvenir*, à force de grossièretés, et d'Ouville s'appropria beaucoup de bien d'autrui dans ses *Contes aux heures perdues*. Le conte s'empara tellement de tous les instans de la vie, que les *Serées* de Bouchet furent accompagnées des *Facétieuses Journées* de Gabriel Chappuis, et de la traduction des *Facétieuses Nuits* de Straparole ; enfin, les nouvelles de l'Italien Bandel, traduites, ou plutôt paraphrasées, par Belleforêt et Boaistuau, furent les derniers soupirs du conte au seizième siècle, immortel phénix que La Fontaine devait extraire de la poussière de ces *bouquins de haute graisse*.

La plupart de ces bouquins sont aujourd'hui rares ou introuvables, la plupart imprimés avec une orthographe et des caractères gothiques, la plupart d'ailleurs illisibles aux dames ; cependant c'est là le dépôt du véritable esprit français, et ce précieux dépôt presque ignoré finira par disparaître tout-à-fait, car les étrangers recherchent volontiers nos curiosités bibliographiques. Nous avons pensé qu'il y aurait intérêt et profit pour les gens du monde à visiter avec nous les ruines du conte qui n'ont jamais eu de cicérone ; nous avons pensé que les dames ne se fâcheraient pas de connaître d'un ouvrage bizarre, comique et original, ce qui peut leur en être présenté avec les exigences polies de notre siècle ; le fruit défendu a bien des charmes depuis Ève, et celui que nous offrirons sera sans dangers : il y a tant de perles à tirer du fumier de nos Ennius !

Sans doute le goût a bien varié du quinzième siècle au nôtre. Les *Cent nouvelles nouvelles* furent *mises en terme et sur pied au commandement et avertissement du très-redouté seigneur Louis onzième ; l'Heptaméron* parut *sous la permission du roi*, et sous les auspices de *très-illustre et très-vertueuse princesse, madame Jeanne de Foix, reine de Navarre ;* mais les *Contes* de La Fontaine, qui n'avait pas choisi d'autre Mécènes que la Champmeslé, soulevèrent l'indignation du roi, et le lieutenant de police en supprima l'édition, comme *remplie de termes indis-*

crets et malhonnêtes, et ne pouvant avoir *d'autre effet que celui d'inspirer le libertinage.*

Nous examinerons les conteurs avec leurs contes, et nous verrons se dessiner le portrait moral et biographique de l'auteur derrière son œuvre, à commencer par Bonaventure Despériers, chez lequel *le front tétrique trouvera de quoi dérider sa sévérité et rire une bonne fois*, ainsi que l'éditeur de ces contes posthumes le promettait en 1558 à *l'ami lecteur.*

P.-L. Jacob, *Bibliophile.*



AHASVÉRUS :

UN VOLUME IN-8o, PAR M. EDGAR QUINET.

Le premier ouvrage qui ait révélé M. Edgar Quinet au public est son éloquente traduction des *Idées sur la philosophie de l'histoire*, par Herder. En 1829, ayant été appelé à faire partie de la commission scientifique envoyée en Grèce, il rapporta de ce voyage de belles inspirations sur les origines, les traditions, la religion et la poésie de l'antiquité grecque, dans leurs rapports avec la Grèce moderne. En 1832, il parcourut l'Italie et visita Rome, Florence, Naples, Venise, etc., etc.

Aujourd'hui, en choisissant le juif errant comme le héros d'une épopée, M. Edgar Quinet n'est pas venu faire seulement une pure œuvre d'art, une plus ou moins habile résurrection de cette légende du moyen âge; mais il a créé une sombre et originale personnification de tous les sentimens de fin, de mort, de néant et de désespoir, bien naturels sans doute à un siècle qui naît à peine, et qui a vu déjà tant de ruines s'amasser autour de lui, tant d'illustres têtes tomber; un siècle qui a vu finir toutes choses et rien commencer, un siècle dans lequel la mort est devenue si familière et si facile que la manie du suicide vient armer jusqu'aux frêles mains des enfans.

L'Ahasvérus de M. Edgar Quinet n'est donc pas, comme celui de la complainte populaire, ni comme celui dont Goëthe a laissé l'esquisse, ni comme celui de Shubart ou de Béranger, le type de la race juive, l'histoire de cette impitoyable malédiction qui poursuit, à travers le temps et l'espace, ce

peuple aveugle, assassin du Christ. Je ne vois pas non plus dans le juif errant de M. Quinet la personnification de l'humanité entière, *cet homme éternel, auquel tous les autres ressemblent ;* sous ce rapport, son œuvre serait trop incomplète ; car il n'a chanté que l'humanité qui doute et qui meurt, et il a existé une humanité croyante et immortelle. Mais sous cette figure du juif errant, telle que la tradition du moyen âge nous l'a transmise, M. Quinet me paraît avoir résumé toute l'inspiration morale et poétique de la dernière phase générale de l'époque moderne, celle qui est représentée par le génie. de Goëthe, de Schiller, de Byron, d'Hoffmann, de Chateaubriand, de Lamartine. Voici l'action du poème :

— Depuis trois mille cinq cents ans, le jugement dernier a été rendu dans la vallée de Josaphat. La terre que nous habitons n'existe plus. Dieu se prépare à une autre création ; il est mécontent de la première, et reproche aux chérubins et aux séraphins de l'avoir si mal dirigée. Les grands saints, Michel, Thomas, Bonaventure, Hubert, auront la garde de la nouvelle terre ; mais, pour leur instruction particulière, le Père Éternel juge à propos de leur faire représenter le bien et le mal, tous les gestes et le sort accompli de cet univers au sein duquel nous avons vécu. Tel est le prologue. Le drame est divisé en quatre journées: *la Création, la Passion, le Mort, le Jugement dernier.* — Au commencement, l'Océan, le serpent, le animaux gigantesques, remplissent seuls l'espace, et s'enorgueillissent de ne sentir aucun être au-dessus d'eux. Une voix immense retentit, c'est celle des géans et des Titans, qui se vantent d'envahir la nature entière ; une île les engloutit : voici le déluge, puis les migrations des races humaines.

Mais avant de voir apparaître l'Orient, il est bon de signaler dans cette histoire des commencemens du monde une lacune singulière. Pourquoi le Père Éternel a-t-il donc oublié de montrer aux séraphins, aux anges et aux saints qui le contemplent, la création de l'homme? Cela ne valait-il pas la peine d'un souvenir? N'était-il pas de quelque intérêt de nous faire entendre les premiers soupirs de l'homme et de la femme, les premiers battemens de leur cœur, de recueillir leur première parole, naïve expression de leur étonnement et de leur amour? Il y avait là une poésie toute faite dans la Genèse, dans Milton

et dans quelques belles pages de Buffon. Pourquoi encore le Père Éternel ne dit-il rien de la chute, de la révolte de l'homme, du premier sang versé? Il s'était joué cependant, au sein de la famille d'Adam, d'après toutes les traditions, un effroyable drame, dont les suites ont été assez décisives pour la destinée de l'humanité entière. Byron ne l'avait pas oublié, lui, ce premier acte de la liberté de l'homme. Son intraitable et sombre génie avait bien su accepter la tradition au sujet de cette pathétique et cosmogonique tragédie; mais il l'avait acceptée, le farouche Harold, pour prendre en main la cause de l'homme contre Dieu, pour soutenir la légitimité de l'orgueil et de l'indépendance impie de Caïn. Ce mystère de CAÏN, dans les œuvres de Byron, est l'inspiration la plus audacieuse de ce génie de la révolte et du blasphème.

J'ai voulu m'arrêter sur cette grande lacune dans l'épopée de M. Quinet, car elle est très-importante pour en apprécier la portée philosophique; et, en vérité, je crains bien que par cet oubli, il ne puisse pas m'expliquer le mystère de la venue du Christ, de son incarnation, de sa passion, de sa mort. Si le Christ n'est pas venu racheter l'homme de sa chute, que devient le christianisme? Et sans le christianisme, qu'est-ce que l'humanité, qu'est-ce que le poème de M. Edgar Quinet?

Je reprends la marche des races primitives. — L'eau du déluge s'étant retirée, les tribus descendent du sommet de l'Himalaya et suivent, les unes le cours du Gange, les autres celui du Nil, celles-là le cours de l'Euphrate. Voilà l'Orient qui se met à l'œuvre et creuse ses temples dans les montagnes, bâtit ses dieux, façonne ses sphinx, dresse ses pyramides... Thèbes, Palmyre, Babylone, Ninive, Persépolis, sont déjà bien vieilles, bien écrasées sous leurs ruines, bien seules dans le désert, dont le sable vient chaque jour les engloutir... Une voix leur arrive, c'est celle de Jérusalem qui leur apporte la grande nouvelle. Quelle nouvelle? un Dieu est né dans l'univers! Alors les villes envoient en leur nom les rois mages saluer le Dieu nouveau dans son berceau... Quand les rois reviennent, ils ne trouvent plus leurs villes, l'Orient a disparu comme un palais enchanté, et le chœur célèbre sa mort. Une voix, celle des sphinx, lui répond: « Passant qui chantez si bien, savez-

» vous donc s'il n'y a plus au Liban du bois de Judée de quoi » tailler une croix? »

C'est par cette prophétie menaçante que la première journée est liée à la seconde. — La passion commence, le Christ traîne sa croix, suivi par les huées de la foule. Ahasvérus contemple avec anxiété et colère la marche du fils de l'homme vers le Golgotha... Le Christ s'arrête et demande secours au juif. Ici vous assistez à cette scène pathétique rendue par M. Quinet avec tant de simplicité, dans laquelle Ahasvérus se montre impitoyable et prononce lui-même son anathème... Marche! marche!... la passion du Christ est achevée; à ton tour, Ahasvérus! L'ange saint Michel apparaît à la porte du juif et lui amène le cheval Séméhé, celui qui errait nuit et jour, depuis le matin du monde, attendant le cavalier maudit. Tandis que Ahasvérus précipite sa course à travers la terre, dans les déserts de l'Orient, du Nord au Midi, l'empire romain s'écroule, les barbares se ruent sur son cadavre et le foulent sous les pieds de leurs chevaux sauvages. Cette grande justice de Dieu n'est pas exécutée, sans que la civilisation n'ait marché et Ahasvérus aussi... Hélas! il tombe épuisé à la porte d'une ville du Rhin; la mort qui, durant tant de siècles, a fait une si ample moisson d'hommes, elle l'a épargné, elle l'a laissé vivant avec le remords dont il est rongé, avec l'anathème dont sa tête est chargée, avec son calice de larmes toujours plein dans son cœur.

La troisième journée, c'est le moyen âge tout entier. Les personnages sont Ahasvérus, Rachel et la Mort, sous la figure de la vieille Mob; le principal théâtre de l'action est la cathédrale de Strasbourg. Ahasvérus, après avoir traversé la malédiction de tous les peuples de la terre, depuis celle du Christ, rencontre enfin une pitié, une consolation, un amour; une femme se prend d'une irrésistible tendresse pour cet être sombre et mystérieux qui ne peut dire ni son nom, ni d'où il vient, ni où il va; cette femme est un ange tombé du ciel, il se nomme Rachel ici-bas, c'est *l'Abbadona* de Klopstock, avec une passion plus ardente et plus humaine. Mob est tout à la fois Méphistophélès le ricaneur, ce Satan qui souffle sur toutes les illusions, qui refoule tous les nobles élans de l'ame, et la Mort planant, les ailes déployées, sur la création; la vieille

Mob décide Ahasvérus et Rachel à faire bénir leur mariage ; les fiancés se rendent à la cathédrale de Strasbourg. Vous entendez une immense symphonie; c'est la cathédrale qui chante et qui parle, par ses cloches, par son orgue, par ses voûtes, par ses piliers ; par ses vitraux, par ses tombes, par ses saints dans leurs niches ; toute cette masse colossale, symbole du moyen âge, élève la voix et dit le secret de Dieu renfermé dans ses flancs, le secret des siècles qui ont servi à la bâtir. La poésie et l'art du moyen âge sont résumés dans la cathédrale, et quand sa voix est éteinte, tout est fini pour le poète, il n'a plus rien à nous dire de l'humanité. La quatrième journée est la conclusion de ce drame de six mille ans... Le père Éternel prononce le jugement dernier. Tous les peuples paraissent devant leur juge ; Ahasvérus se présente devant le Christ; le dévouement et la prière de Rachel sauvent son bien-aimé de la vengeance du Christ, Ahasvérus est pardonné... Tout est-il fini ? non ; les juges sont jugés : si le moyen âge est mort, il faut que ses dieux meurent aussi ; le Père Éternel disparaît du ciel, le Christ est enseveli dans l'éternité... Que reste-t-il ? pas même le néant.

Je demande grâce à M. Edgar Quinet pour cette analyse décolorée. J'aurais voulu citer tant de pages dans lesquelles déborde une poésie dont les mouvemens ont la variété et la grandeur de la nature entière. Que ne m'est-il possible de mettre sous les yeux des lecteurs qui ne possèdent pas encore le livre de M. Quinet, le chœur des étoiles d'Orient, toutes les scènes d'amour entre Ahasvérus et Rachel, l'intermède de la seconde journée, l'apparition devant le poète de toutes les femmes célèbres par leur amour, par leur beauté ou par leurs talens, de celles mêmes qui n'ont eu d'existence que dans l'imagination des poètes, « *car les créations du génie ont aussi leur puissante réalité* », a dit Ballanche.

La chose la plus rare à rencontrer dans cette époque si écrivassière, c'est un style qui ne ressemble pas à tous les styles ; celui de M. Edgar Quinet possède une originalité dont le caractère a surpris les uns par sa bizarrerie et sa monotonie, et saisi le plus grand nombre d'admiration pour sa richesse, pour la magie de ses accords et de ses couleurs. Il n'est donné qu'au poète voyageur d'acquérir ce langage qui s'assimile les har-

monies, toutes les teintes et les nuances des productions surnaturelles des contrées qu'il parcourt.

Rien de plus étranger à notre langue métaphysique et politique que cette forme plastique, si familière à tout l'Orient, à la Bible, à la poésie du moyen âge, à toutes les littératures du Nord.

Le mysticisme le plus exalté s'accorde parfaitement avec cette animation de toute la nature. Remarquez qu'il ne s'agit pas ici de l'antropomorphisme païen, de la déification des mers, des fleuves, des vallées ou des villes. Cette poésie telle qu'elle est exprimée par M. Quinet, c'est l'homme qui ne traite pas la terre comme un esclave, comme une matière à industrie; c'est l'homme qui communique sa pensée et son amour à la création entière, qui l'élève à la dignité et à l'intelligence de son essence divine, lui demandant d'unir sa voix à la sienne pour parler une langue plus harmonieuse et plus sublime, digne de célébrer la gloire et la puissance de Dieu, digne d'être entendue de lui au plus haut des cieux; en un mot, cette poésie est le symbole de l'alliance de l'homme et de la terre.

Les solitaires chrétiens qui habitaient les déserts de l'Égypte aux troisième et quatrième siècles, qui vivaient quatre-vingt-dix ans, comme saint Paul, sans voir un seul de leurs frères, demandant, avant de mourir : Bâtit-on encore des villes? ces saints, qui ont montré tout ce que l'homme peut faire de sa pensée pour la dégager des liens de la matière, ils aimaient la nature comme une sœur, ils l'interrogeaient comme si elle pouvait leur répondre, et ils lui prêtaient une voix dont les accens se mêlaient aux leurs dans leur prière. Dans la légende de saint François d'Assises, au commencement du treizième siècle, le saint parcourt les forêts chantant les louanges du Seigneur; les oiseaux chantent avec lui, il les prêche, ils écoutent. « Oiseaux, mes frères, disait-il, n'aimez-vous pas » votre créateur, qui vous donne ailes et plumes et tout ce qu'il » vous faut? » Puis, satisfait de leur docilité, il les bénit et leur permet de s'envoler.

Dans son *cantiche* du Paradis, Dante s'entretient avec un aigle qu'il rencontre dans la planète de Jupiter : cet aigle initié à la gloire céleste lui explique les mystères de la justice

divine. Aux yeux des grands poètes et des grands artistes de l'ère religieuse, Dieu avait confié sa parole à toutes les créatures sorties de ses mains; toutes pouvaient donc la répéter. *Pleni sunt cœli et terra majestatis gloriœ tuœ,* s'écrie le magnifique cantique de l'Église, le *Tedeum*. Je vous le demande, n'est-ce pas une ravissante poésie de contempler tous les êtres comme ayant reçu chacun sa part de l'amour infini, et pouvant en rendre grâces à Dieu par la voix de l'homme, qui est le sublime artiste dont l'archet donne le signal du concert, de la majestueuse, de l'universelle symphonie? Oh ! Beethoven le savait bien.

La science dite naturelle est venue étouffer dans la création comme dans l'homme cette ame qui chantait de si douces mélodies; elle a voulu voir de ses deux yeux, le scalpel à la main, comment et pourquoi le rossignol modulait de si délicieux accords, elle l'a tué; elle a rompu ce mystérieux mariage de l'homme et de la terre, comme elle a brisé par sa philosophie matérialiste le lien de l'homme et de la femme. Aussi la nature ne chante plus, ne parle plus; elle est muette et courbée sous la main de l'homme qui lui déchire sans pitié les entrailles, laboure son sein et disperse ses membres, comme si elle n'était pas également fille de Dieu. Qu'est-il sorti de cette nature industrielle, telle que la science nous l'a faite ? Les pompeuses descriptions de Buffon et *le Règne de la nature*, par M. Delille.

Bernardin de Saint-Pierre et M. de Chateaubriand ont commencé en France à rendre à la terre et au ciel leur ame et leurs accens, leurs harmonies cachées avec l'existence humaine. Cooper, dans son vieux Trappeur, a merveilleusement fait sentir cette sympathie intime entre les plaines, les fleuves, les montagnes et la vie de l'homme. Il est des pages de la PRAIRIE que je ne me rappelle pas sans la plus vive émotion. Mais c'est l'Allemagne qui nous a conservé cette poésie des rapports de l'humanité avec le monde extérieur. Par bonheur son mysticisme l'a défendue de cet industrialisme matérialiste qui ne voit pas autre chose dans la création qu'une machine à canaux, à chemins de fer, à mines de charbon. En Angleterre l'école des Lakistes et surtout Wordsworth nous ont laissé de charmans modèles de cette poésie qui donne une voix aux élémens, aux ani-

maux ; mais les détails en sont quelquefois artificiels et puérils (1). Walter Scott a cherché sans doute à identifier ses personnages avec l'originalité même de l'Écosse; cependant ses peintures locales servent plutôt à faire ombre et décoration au drame qu'elles ne tiennent à l'existence de ses héros. Dans la poésie allemande au contraire il existe une affinité mystérieuse et toute fraternelle entre l'homme et l'air, l'eau, les fleurs, les arbres, etc. Une romance de Goëthe intitulée *le Pêcheur* est sous ce rapport un petit chef-d'œuvre.

Un jeune poète allemand mort trop jeune, Novalis, avait puisé ses inspirations dans ces irrésistibles et magiques sympathies. L'originalité et le plus grand charme des contes d'Hoffmann ne sont-ils pas dans l'art avec lequel il lie les situations morales aux sites, à tout le pays qu'il décrit? Comme il a su donner une voix à toute la nature, nous la faire aimer ou craindre, suivant ses caprices! Rappelez-vous dans *Serpentine* le délicieux gazouillement des jolis serpens diaprés qui se jouent dans les roseaux du fleuve et parlent un langage si séduisant.

M. Edgar Quinet n'a donc pas fraternisé en vain avec le génie de l'Allemagne, il a su s'approprier cette forme poétique, un peu étrange pour nos habitudes littéraires, et qu'il a développée et fécondée. Dans *Ahasvérus*, ce n'est pas le poète qui chante l'épopée de l'univers, c'est l'univers lui-même qui chante son épopée par la voix des peuples, de l'océan, des fleuves, des vallées, des montagnes, des nuages, des étoiles; par la voix des tombeaux et des ruines, des villes renversées qui se relèvent pour raconter leur destinée. Le poème de M. Quinet me produit l'effet d'une symphonie de Beethoven, immense concert dans lequel une multitude d'instrumens concourent à l'harmonie générale, et conservent chacun, pour une oreille attentive et musicale, leur caractère et leur accent.

Le poète interrompt une seule fois le mouvement épique et dramatique pour se mettre en scène; alors vous entendez une

(1) Voyez sur Wordsworth le *Voyage historique et littéraire en Angleterre et en Écosse*, tome II. M. Sainte-Beuve a, dans ses poésies, imité avec bonheur quelques-uns des sonnets de Wordsworth.

lamentable élégie. Il vous ouvre son cœur et vous met la main sur la plaie qu'il porte en son sein ; cette plainte lui échappe au moment où l'humanité finit pour lui, c'est-à-dire quand le moyen âge a disparu dans le gouffre de toutes les civilisations déjà englouties. Après le moyen âge, il n'y a plus de christianisme pour M. Quinet, sans le christianisme plus d'humanité; vienne donc la mort! Mais avant de mourir il vous adresse son dernier adieu dans de courtes et déchirantes exclamations.

Je demanderai à M. Quinet si tout est bien fini ? s'il ne peut plus y avoir pour nous d'espérance, plus de croyance, plus de poésie? N'aurait-il donc pas commis quelque méprise, et blasphémé sans le vouloir contre Dieu, contre l'humanité, contre lui-même ? Je veux lui rappeler une parole de consolation et d'amour, une parole douce comme la voix de sa Rachel, quand elle disait à son bien-aimé Ahasvérus : « Mais, mon » Dieu, s'il n'y a point de Christ, qui donc nous bénira ? qui » nous mariera ? qui nous sauvera ? »

Il existe parmi nous une intelligence noble et pure ; elle a traversé nos temps de haine, de guerres atroces, de parjures, et elle est restée calme et aimante ; quand le sombre génie du doute et du désespoir agitait tous les cœurs comme un délire et un cauchemar, elle seule croyait et espérait ; quand tous se hâtaient de jeter au milieu de la société leurs systèmes bâtards, leurs doctrines d'un jour, elle seule méditait dans le silence, contemplait Dieu et ses lois infinies ; quand tous se précipitaient en foule sur la place publique et criaient pour se faire entendre et se faire louer, elle seule gardait sa solitude et son recueillement. Quand l'homme et la société s'évertuaient à chercher des lois nouvelles, des institutions nouvelles, en dehors de Dieu, elle seule sondait encore le mystère de la volonté divine et cherchait dans son éternelle parole la loi de grâce et d'affranchissement. Cette intelligence noble et pure a chanté, elle aussi, les destinées de l'humanité, mais par un don de Dieu, tout particulier, elle n'a pas vu seulement son passé et son présent, elle a contemplé encore sa marche dans l'avenir, jusqu'à la fin des temps ; cette révélation est loin de l'avoir fait désespérer, comme M. Quinet, sur l'époque au milieu de laquelle nous vivons. Le beau génie dont je parle

nous a raconté cette longue histoire pour notre enseignement à tous ; cette histoire se nomme LA VISION D'HÉBAL.

Dans cette vaste épopée, M. Ballanche a suivi l'humanité et le monde depuis leur naissance jusqu'à leur disparition , mais il les a montrés soumis à une loi dont l'action n'est jamais suspendue ; et quand ils meurent , c'est que la loi, expression et symbole de la volonté divine , est accomplie.

M. Ballanche n'a donc pas fait finir la mission du christianisme au moyen âge, il n'a donc pas prophétisé mort et néan pour notre époque; tout au contraire , il a pressenti pour les sociétés modernes de plus glorieux jours. M Ballanche a vu que le christianisme ne pouvait pas avoir été donné à l'homme seulement pour quelques siècles ; car n'est-ce pas une pensée indigne de la toute-puissance de Dieu , de supposer qu'il ait pu être obligé de révoquer sa parole ? Dieu peut-il dire : Je me suis trompé, ce que j'ai fait est mal! Dans le poème de M. Quinet , la volonté de Dieu avorte , puisqu'il déclare la loi chrétienne imparfaite et insuffisante pour l'humanité actuelle. Or , c'est là singulièrement rabaisser à notre niveau l'intelligence de la providence infinie.

Comme l'épopée vue par Hébal est plus complète, plus digne et de Dieu et de l'être qu'il a dit avoir créé à son image ! Voyez, l'homme naît avec la parole de Dieu dans son cœur , toujours il la retrouve à travers les siècles et les civilisations qui se succèdent , plus ou moins obscure , plus ou moins comprise ; c'est elle qui lui sert de guide moral et lui montre le but à atteindre. La promesse contenue dans la révélation divine , elle se réalise dans le Christ ; dès ce jour, l'homme possède la pleine conscience de ses destinées futures. Jusqu'à l'accomplissement définitif, jusqu'à la complète réalisation de la promesse de grâce, de réhabilitation , d'affranchissement universel, la parole de Dieu est la loi de l'existence générale et individuelle ; le jugement dernier n'arrive que quand tous , sans exception , auront acquis la conscience du bien et du mal , la responsabilité , la dignité , la liberté. Alors l'humanité , comme le Christ sur sa croix , pourra crier à ce plus haut sommet de la vie : *Consummatum est.*

Je crois que cette magnifique VISION D'HÉBAL , par M. Ballanche , est la critique la plus décisive de la pensée philoso-

phique cachée sous l'exubérance des formes d'Ahasvérus. Chose singulière! c'est le jeune homme qui se lamente et se désespère, et c'est le vieillard qui se glorifie et espère! Le jeune homme, c'est Ahasvérus, le vieillard c'est Rachel, c'est la foi éternelle, l'espoir éternel, l'amour infini.

Il faut le dire, M. Edgar Quinet, en voyant la mort du christianisme dans la mort du moyen âge, s'est rendu l'expression des idées qui dominent les hommes de notre temps. Mais depuis plus de trois cents ans, il se commet, à ce sujet, un malentendu dont les conséquences n'ont été que trop fatales et le sont encore.

Le christianisme, dans sa naissance et son développement, s'est rencontré au milieu de la société romaine en décadence, gangrenée par les excès du plus effroyable matérialisme; elle succédait à la religion païenne dont les traditions étaient répandues chez tous les gentils. Puis sont arrivées les nations barbares, peuples enfans et grossiers qui avaient aussi leurs traditions, leurs dieux, leurs souvenirs des pays lointains, du fond desquels la voix de Dieu les avait appelés. Le christianisme en s'établissant accepta et dut nécessairement accepter toutes ces diverses traditions pour les transformer.

Du mélange des peuples païens et des races barbares est sortie à la longue la féodalité. Cette nouvelle société ne devait-elle pas *pousser*, suivant l'expression de De Maître, une poésie et un art qui fussent tout à la fois son symbole et son histoire? Voilà la poésie et l'art du moyen âge. Étudiez les vieilles légendes, regardez ce que les révolutions et le vandalisme industriel ont laissé des bas-reliefs et de tous les monumens de l'architecture gothique, vous retrouverez cette empreinte des souvenirs, des idées, des mœurs et des superstitions de tous les différens peuples païens et barbares. Qu'est-ce dans la cathédrale que ces figures grotesques et monstrueuses, ces satyres lubriques aux pieds de bouc, ces dragons ailés, ces salamandres, ces crocodiles, si ce n'est la troupe des êtres adorés dans le paganisme? Les divinités de l'Olympe, Jupiter, Junon, Mars, Vénus, Mercure, vous les voyez insultés, foulés aux pieds par les saints de l'Église. Tous ces spectres, ces fantômes, ces êtres moitié anges et moitié démons, ces nains, ces lutins, ces fées, qui se jouent le long des piliers, dans les niches, dans

les arceaux de la voûte, ce sont les bizarres créations de l'imagination du Nord ; cette sombre et fantasque mythologie, cette poésie destinée à saisir par des images terribles ou grotesques puisées dans les traditions de tous les peuples, elle se résume avec tout son caractère religieux dans la légende du *Purgatoire* de saint Patrice, dans *la Divine Comédie*, dans les fresques de la Mort et du Jugement dernier, par Orgagna, au Campo-Santo, dans *le Jugement dernier* de Michel-Ange, enfin dans les cathédrales d'Amiens, de Cologne, de Strasbourg.

Mais le temps est venu où la main de Dieu a broyé et mêlé toutes les races diverses pour en composer une indivisible unité. La société féodale s'est dissoute pour se concentrer dans la royauté. Avec la civilisation se sont transformées les traditions primitives, les souvenirs et les mœurs des populations ; le moyen âge a disparu ; un nouveau monde a été créé ; une nouvelle humanité, une nouvelle société ont surgi, une nouvelle poésie et un art nouveau devaient également s'enfanter. Le moyen âge a-t-il enseveli le christianisme sous ses ruines? Mais comment ! c'est le christianisme qui a tué le moyen âge, c'est lui qui a soutenu contre la féodalité les luttes les plus sanglantes et les plus opiniâtres, c'est lui qui s'est fait le représentant de l'égalité contre les priviléges des seigneurs; c'est lui qui a fécondé du plus pur de son sang l'enfantement de l'unité nationale. Bien loin d'être mort avec le moyen âge, le christianisme l'a donc vaincu et lui a survécu. Voilà ce qui n'a pas été compris par les réformateurs et les philosophes des seizième, dix-septième et dix-huitième siècles. La même méprise a égaré M. Edgar Quinet.

Si le christianisme est mort, je demanderai ce qui vit aujourd'hui sous le soleil ? Depuis près de quatre siècles que les hérésies, les sectes, la philosophie, la science, se sont mises à l'œuvre pour remplacer le christianisme, pour trouver en dehors de sa révélation une loi générale de l'homme et du monde, qu'ont-elles fait? Je demande, qu'ont-elles fait de complet et de décisif? quelle doctrine ont-elles produite, capable d'être substituée, dans la croyance universelle des peuples, à la loi du Christ? Rien encore, à cette heure.

La philosophie et la science répondent à cette question :

Mais patience, attendez; nous travaillons, et bientôt nous vous donnerons tout ce que vous désirez.

La philosophie et la science de notre époque sont comme le docteur Albertus-Magnus du livre de M. Edgar Quinet. Le vénérable docteur est enfermé dans son laboratoire, entouré de livres et d'instrumens; il médite, il cherche depuis soixante ans le secret de la création et de la vie de l'homme. Hélas! il ne s'est pas aperçu, le docteur Albertus-Magnus, que le monde croule autour de lui, que l'humanité s'affaisse, que le ciel est vide; il lève la tête, le spectacle du néant dans l'espace l'accable; mais il demande encore une heure, une seule heure, et il jure de trouver le mystère de son corps et de son ame, le mystère de l'infini lui-même.

L'heure du jugement dernier sonnerait, que la philosophie et la science de notre siècle chercheraient encore, courbées sur leurs livres et leurs cadavres, les lois de la vie de l'homme et de l'univers. Le monde social croule de toutes parts, les ruines s'entassent, les plus nobles sentimens de devoir et de dévouement s'éteignent, la dignité morale s'avilit, et la philosophie et la science en sont encore à nier le christianisme et à s'enquérir des lois sociales nouvelles, des lois morales nouvelles! Des fléaux surviennent, qui déciment la population : la science dit qu'elle n'était pas prévenue, et qu'elle va s'occuper activement de découvrir de nouvelles lois physiologiques!

Quelques hommes commencent enfin à se lasser de tant d'épreuves stériles, d'une si longue attente durant laquelle l'essence même de la créature de Dieu se dégrade et se dessèche. Peut-être, en y songeant bien, commencera-t-on à croire que le christianisme n'est pas aussi réellement mort qu'on l'avait supposé. N'allons plus le chercher, comme nous le faisons depuis quinze ans, sous les débris du moyen âge; mais regardons tout près de nous, en nous-mêmes; n'est-il pas encore là, à nos côtés, se mêlant silencieusement à notre vie nouvelle, continuant, comme toujours, de nous prendre dans ses bras pour nous jeter sur la tête l'eau du baptême; bénissant l'union du jeune homme et de la jeune fille, montrant l'espérance au mourant? Oui, il est là, tout près de nous, triste, bien triste, mais calme et résigné, attendant que nous soyons assez épuisés de notre révolte, de nos rêves, de nos inquiétudes,

de nos désespoirs, de nos suicides. Quand, accablés, éperdus, nous crierons : « A nous, Christ! » il nous baisera au front, il marchera sans défiance avec nous; et puis nous recommencerons encore à chanter avec extase et amour; nos chants seront plus mélodieux, d'une harmonie plus puissante et plus riche que les premiers, et nous aurons une musique religieuse et populaire, non pas une musique d'amateurs et de dilettanti oisifs.

Et nous reprendrons la grande toile de Cimabué, de Giotto, d'Orgagna, du Perrugin; nous ferons, nous aussi, des tableaux pleins de foi et de naïveté; nous représenterons la Vierge, son divin enfant, le ciel et les anges; nous aurons une peinture inspirée et sociale, et non pas une peinture de boutique, de boudoir ou de coterie.

Et nous ressaisirons la truelle, pour bâtir, nous aussi, des cathédrales, des temples immenses, qui, tout en conservant le grand symbole chrétien, seront l'image de notre société d'égalité. Nous aurons une architecture originale, digne d'un grand peuple, et non pas une architecture banale ou d'imitation fausse.

Et nous posséderons enfin une poésie appelée à raconter toutes nos traditions religieuses et nationales; nous aurons une épopée, et non pas ces poèmes factices, parodies d'Homère ou du Dante.

Je ne crois donc pas avec M. Saint-Marc Girardin, qu'il n'y ait plus de poésie possible pour notre siècle. S'il ne voit de poésie que dans le moyen âge, il a bien raison, celle-là ne peut revenir. Aussi ceux qui font de l'art, comme M. Victor Hugo et l'école catholique de peinture allemande, ne produisent que des compositions artificielles, plus ou moins recommandables, mais sans valeur sociale et religieuse. Si M. Saint-Marc Girardin a voulu dire encore qu'il n'y avait plus de poésie possible avec l'inspiration de Goëthe, de Byron, de Chateaubriand, il a bien raison, car cette poésie du désespoir et du néant ne peut plus être ni comprise, ni acceptée par une société qui demande si ardemment une résurrection religieuse. C'est pourquoi je dis que l'*Ahasvérus* de M. Quinet me paraît devoir être considéré comme la dernière production originale de cette phase poétique.

Dès ce jour, soyez sûrs que vous verrez avorter toute poésie

et tout art qui chercherait à s'inspirer en dehors du christianisme ([1]).

ALEX. DE SAINT-CHERON.

([1]) Quand, dans le cours de cet article, je cite le nom de M. de Chateaubriand parmi les poètes du doute et du désespoir, je parle de l'auteur de l'ESSAI SUR LES RÉVOLUTIONS et de RENÉ; l'auteur des ÉTUDES HISTORIQUES a prouvé qu'il avait foi dans la puissance régénératrice du christianisme. La même observation doit s'appliquer aux dernières HARMONIES de M. de Lamartine.

ALBUM.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — Le succès de l'article de M. J. Janin sur les Mémoires de M. de Chateaubriand a été pour nous aussi grand qu'il pouvait être; car au nombre de suffrages qu'il nous a valus, nous aurions à citer celui de tous auquel nous tenions le plus, le suffrage du grand écrivain lui-même. Nous espérons faire mieux encore pour nos lecteurs. — Des discours éloquens ont été prononcés à la tribune cette semaine. Quelle que soit la couleur des opinions de chaque orateur, nous aimons à rendre également justice à des talens qui, sous le point de vue littéraire, sont également remarquables. C'est aussi pourquoi nous ne citerons pas les noms, de peur de paraître vouloir les classer. — Aux théâtres, ce sera une grande semaine que celle qui vient de s'écouler : à l'Opéra, l'apothéose de Mozart, à la Comédie-Française, trois actes de M. Scribe, avec un brillant début, et le même jour, quatre tableaux à la salle Montansier, LES QUATRE AGES DU PALAIS-ROYAL; quatre actes aux Variétés, LA PAYSANNE DEMOISELLE. Notre revue dramatique n'a pas parlé de ces deux dernières pièces; proclamons-en au moins ici le succès, en attendant mieux. La Porte-Saint-Martin promet pour mardi sa VÉNITIENNE, drame sur lequel on compte, et qu'il ne faudra pas attribuer à M. Dumas. Les deux pièces auxquelles travaille celui-ci auront pour titres, la première : CATHERINE HOWARD, la seconde : UN MYSTÈRE CATHOLIQUE. — Les dernières représentations du Théâtre-Italien sont très-suivies. La saison aura été belle pour M. Robert; et comme M. Robert n'est pas ingrat envers le public, il nous rendra, l'année prochaine, M. Lablache, sans perdre un seul chanteur de la troupe actuelle.

— Les concerts se multiplient. Avant la fin du mois, M. Choron nous donnera l'*oratorio* du JUGEMENT DERNIER, de Schneider; le 22, nous entendrons M. Hertz. Le 7 de ce mois, la salle Chantereine a mis en regard deux talens également extraordinaires, dans des genres différens, MM. Litz et Haumann; le premier, que sa réputation précoce n'a pas laissé en chemin, est vraiment inspiré lorsqu'il s'asseoit devant un piano. Son exécution a quelque chose de merveilleux. M. Haumann est maître de son instrument comme Litz l'est du sien; il fait chanter et pleurer les cordes de son violon; il semble multiplier à l'infini ces quatre cordes avec les sons qu'il en tire. Au dire de beaucoup d'artistes, M. Haumann est le plus habile violoniste qu'on ait entendu à Paris depuis Paganini.

— DE LA SOCIÉTÉ ET DU GOUVERNEMENT. — Tel est le titre d'un ouvrage en deux volumes in-8°, que M. Henri de Vieil-Castel vient de faire paraître. Ce livre, qui décèle de fortes et profondes études, ne s'adresse pas seulement aux gens qui s'occupent de théories sociales et politiques; il sera lu avec intérêt et avec fruit par tous ceux qui veulent apprécier exactement la situation présente. Chez MM. Treuttel et Wurtz, libraires, rue de Lille, n° 17.

— Parmi les publications nouvelles, on remarquera la première livraison de l'HISTOIRE DE LA RÉFORME ET DE LA LIGUE, par M. Capefigue. Cet ouvrage exigera de nous un examen spécial, car il doit changer tout-à-fait l'aspect des événemens qu'il raconte. La partie bibliographique seule révèle de grandes recherches d'érudition; plus de trois cents pièces inédites sont citées dans les notes.

— Nous avons déjà annoncé une publication qui se continue avec un succès véritable, c'est l'HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, par MM. Buchez et Roux, publiée par M. Paulin, libraire, place de la Bourse. Il a déjà paru six livraisons de cet ouvrage, le plus considérable qui ait été publié jusqu'ici sur la révolution. Le plan adopté par les auteurs, et qui consiste à exposer les faits, à citer les pièces, exigeait des travaux et des recherches qui n'ont point effrayé leur courage; mais aussi il faudra reconnaître qu'ils ont réuni la double condition de l'impartialité et de l'instruction la plus complète, ce qui n'est pas un

petit mérite dans un sujet qui touche à tant de passions encore vivantes, et dans lequel tous les partis, tour à tour victorieux et vaincus, ont pris tant de peine à interpréter les événemens et à dénaturer les actes et les discours. La faveur qui accueille l'Histoire parlementaire, fondée d'abord sur l'intérêt qu'inspire le sujet même du livre, est confirmée par la preuve acquise aujourd'hui de la supériorité du procédé historique des auteurs.

— M. Meline, à Bruxelles, a publié deux volumes de M. Victor Hugo, intitulés : Littérature et philosophie mêlées. Cet ouvrage porte pour second titre : Journal des Idées, des Opinions et des Lectures d'un jeune Jacobite en 1819 ; et plus loin : Journal des Idées et des Opinions d'un jeune Révolutionnaire en 1830.

— Statistique de l'arrondissement de Mantes (Seine-et-Oise), par M. Cassan, sous-préfet. Un volume in-8°. — L'auteur de cet ouvrage est déjà connu par des succès littéraires, dont le dernier lui assigne un rang distingué parmi les érudits ; c'est M. Cassan qui a traduit les Lettres inédites de Marc-Aurèle et de Fronton, son précepteur, découvertes de nos jours, à la bibliothèque de Milan, par le savant Angelo Mai.

M. Cassan, ayant embrassé la carrière administrative depuis 1830, a consacré son talent d'observation et de méthode à l'étude des besoins, des usages et de l'histoire du pays dont il est le sous-préfet. Son nouvel ouvrage est une statistique aussi curieuse que consciencieuse. Son cadre embrasse toutes les branches de l'industrie, tous les modes d'agriculture, tous les élémens de richesse et d'amélioration dont l'arrondissement de Mantes est susceptible. Ainsi, pour nous faire apprécier le moral de la population, M. Cassan cite les paroles d'un vieillard qui dit : « Qu'à Mantes, » les hommes sont meilleurs que partout ailleurs. » — En effet, ajoute M. Cassan, aucun sacrifice ne coûterait au patriotisme de ses habitans ; le respect des lois et la modération des opinions politiques sont leur caractère dominant. — Heureux sous-préfet !

En décrivant les vieux usages conservés dans les campagnes, peut-être à cause de leur sigularité même, M. Cassan indique leur origine en homme de goût et les déplore souvent en administrateur philosophe.

L'arrondissement de Mantes possède des monumens historiques

auxquels se rattachent des traditions quelquefois piquantes. M. Cassan nous cite entre autres un fait curieux arrivé à la commune de Brueil, qu'il tient, dit-il, de Mme la comtesse de Lascours, propriétaire du château, qui le tenait elle-même de son père.

« Vers le milieu du dernier siècle, un étranger, traversant » Brueil, dit par hasard : Quel est l'heureux pays qui possède la » cave aux Fées, près de l'autel des druides? Elle renferme les » trésors des Gaulois..... A l'instant même, les habitans de Brueil » accourent en foule au château et demandent à fouiller *la cave* » *aux Fées*. Ils avaient à peine commencé qu'ils trouvent un » escalier, un souterrain voûté, de longs rangs de squelettes, » des vases et des armes : mais tout-à-coup une étrange terreur » les saisit, ils s'enfuient et comblent l'entrée du souterrain. » Personne depuis n'a osé visiter la cave aux Fées. Heureusement » Mme de Lascours va faire reprendre ces fouilles. Il existait, en » cet endroit même, un autel druidique, dont les anciens du » pays se souviennent encore. »

M. Cassan est parvenu lui-même à découvrir et recueillir beaucoup d'objets très-intéressans relatifs à des antiquités celtiques et romaines. Il y aurait là le sujet d'un ouvrage à part, et M. Cassan annonce qu'il s'en occupe.

Parmi les traditions historiques, M. Cassan n'a pas oublié celles qui se rapportaient à Notre-Dame de Mantes, belle église du treizième siècle, qui fut fondée avec l'argent que Guillaume-le-Conquérant donna en expiation de l'ancienne église, qu'il avait saccagée et pillée. Elle fut reconstruite par les ordres de la reine Blanche et de Marguerite de Provence, et par les soins du célèbre Eudes de Montreuil.

M. Cassan ne pouvait oublier Henri IV. Ce monarque, qu'il ne faut pas juger par les historiettes de Tallemant des Réaux, affectionnait Mantes entre toutes ses villes ; il avait l'habitude de dire : « Mantes a été autrefois mon Paris, ce château mon Louvre, et » ce jardin mes Tuileries. » Ces mots sont un titre pour la ville de Mantes ; aussi servent-ils d'épigraphe à cet ouvrage de M. Cassan.

Savez-vous de quelle époque date la garde nationale de Mantes? de 1452. Il est vrai que c'était alors, selon les dénominations du temps une compagnie d'arquebuse, espèce de milice bourgeoise, créée sous Charles VII, et qui composait la force de l'arrondisse-

ment. Lors de la révolution, il n'y eut dans l'uniforme que les paremens rouges à substituer aux anciens, qui étaient jaunes. Chaque ville de France affiliée à la corporation de l'arquebuse avait sa devise spéciale, et se qualifiait par un dicton. Paris avait pour dicton : *les badauds;* Meaux, *les chats, ludimus et non lædimus;* Étampes, *les écrevisses;* Corbeil, *les pêches;* Magny, *les œufs;* Meulan, *les hiboux;* Mantes, *les chiens.* Henri IV fit allusion à ce dernier dicton, lorsqu'après la bataille d'Ivry il répondit aux députés de Mantes qui lui apportaient à Rosny les clefs de la ville : « Messieurs, je n'étais pas inquiet de vous, bons chiens reviennent toujours à leur maître! »

Nous terminerons en félicitant l'auteur d'avoir donné par sa publication un exemple que nous voudrions voir suivre par tous les sous-préfets littérateurs que la révolution de juillet a donnés à nos départemens.

F. A.

— CHRONIQUE DE LA SEMAINE. — La discussion de la loi contre les associations a été le fait politique de la semaine; discussion remarquable, où une question toute littéraire a été soulevée par un amendement. Nous résisterons cependant à la tentation de nous faire juges et parties, du moins jusqu'au vote général. Un nom historique a été prononcé par le général Bertrand, celui de Pichegru. Nous publierons probablement dans notre prochaine livraison le dernier mot de M. Charles Nodier sur ce nom illustre, si diversement jugé. Peut-être trouvera-t-on dans cet article des faits qui pourront ébranler certaines opinions.

— A l'exception de la Porte-Saint-Martin, nos théâtres ont vécu de leurs succès de l'autre semaine. Les débuts de Mlle Plessis sont toujours brillans. On parle de la démission du directeur de la Comédie-Française. Au théâtre Favart n'assiste pas qui veut au *dernier chant des cygnes*, aux dernières représentations de la troupe italienne. Mozart nous restera heureusement au Grand-Opéra.

— Le Salon n'a qu'un temps donné pour occuper les Revues et les feuilletons : voilà pourquoi la critique des tableaux passe avant celle des livres. En quelques lignes au moins, nous pouvons rappeler quelques ouvrages qui se passent assez heureusement de notre

examen pour obtenir un grand succès. Au premier rang, LA VIGIE DE KOAT-VEN, de M. Eugène Sue, notre premier romancier maritime, à qui les dames pardonnent de si bon cœur, à ce qu'il paraît, ses dons Juans de la mer; LES FRANCS TAUPINS, de notre vieux bibliophile, qui a mis de si bonnes pages historiques dans ce dernier roman, heureuse transition à une HISTOIRE DU SEIZIÈME SIÈCLE, en douze volumes, qu'il va publier; LE VICOMTE DE BÉZIERS, de M. Fréd. Soulié, qui a mis en scène, sous une forme dramatique, de fortes études sur la France méridionale, au douzième siècle; ROMAN ET HISTOIRE, volume si varié de M. Audibert, etc. Quelques auteurs à qui une riche imagination a fait de bonne heure une renommée, préparent aussi des ouvrages qui justifieront et au-delà leurs antécédens. Nous ne citerons que M. L. Gozlan, qui termine ce mois-ci son roman de SAINT-PIERRE DE ROME, si impatiemment attendu.

— PUBLICATIONS DE LA SEMAINE. — Nous sommes peu partisans des traductions à la course : accordons cependant une mention aux PÉLERINS DU RHIN, qui paraissent concurremment chez MM. Gosselin et Fournier : ici, en deux volumes in-8°, par M. Defauconpret, là, en deux volumes in-12, par M. Cohen. On voit heureusement que M. Defauconpret, étant sur les lieux, a obtenu quelques feuilles d'avance.

— SOUFFRANCES, par Mme la comtesse d'Hautefeuille, vol. in-8°, chez M. Baudouin, rue Mignon; volume de prose et de vers, plein de mélancolie, d'une bonne école, et où l'on remarque une excellente réponse à la dixième satire de Boileau. Nous adresserons les mêmes éloges à un petit volume de poésies intitulé : INSPIRATIONS RELIGIEUSES, qui paraît chez M. Cherbuliez, sans nom d'auteur, mais qui mérite de prendre place à côté des belles paraphrases de Jean-Baptiste Rousseau.

---

(1) Afin de ne pas retarder la publication de ce volume, nous avons reporté au suivant un article sur le salon de 1834.

(*Note de l'Éditeur belge.*)

TABLE DES MATIÈRES.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

LITTÉRATURE MODERNE, ETC., ETC.

